This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

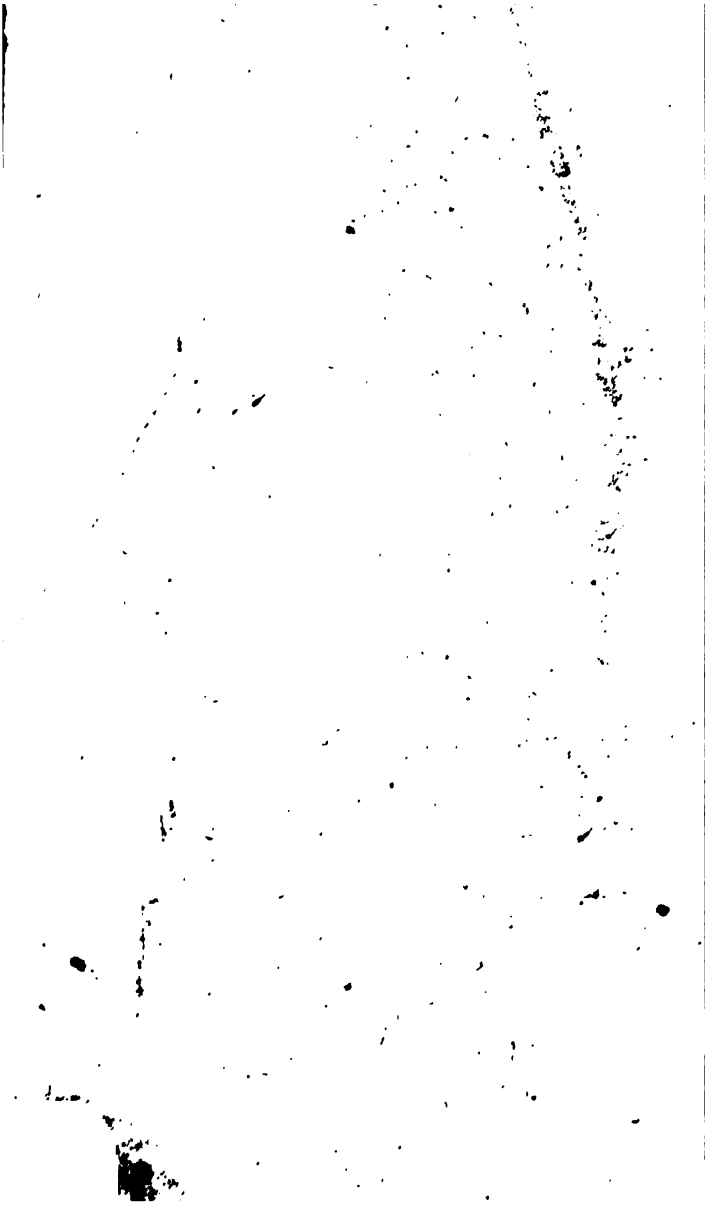
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

293. b. 14.



293 f. 14

THÉATRE
ET
ŒUVRES DIVERSES
DE M. PANNARD.
TOME IV.

Suite des PIECES *fugitives.*

A PARIS,
Chez DUCHESNE, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M DCC LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

POUR CE QUATRIEME VOLUME.

Pieces Anacréontiques,	pag. 1-72
Fables,	73-104
Allégories,	105-120
Tableaux de la Nature,	121-134
Mœurs du ſiecle,	135-264
Comparaiſons,	265-312
Conſeils & Maximes,	313-344
Aux Auteurs,	345-354
Epigrammes & Madrigaux,	355-376
Enigmes,	377-384
Cantates,	385-392
Variétés,	393-418
Etrennes & Bouquets,	419-459
Vœux pour M. le Dauphin,	460-466
Conſeils à une jeune Demoiſelle,	467-480
Derniers Ouvrages de l'Auteur.	481-492

PIECES
ANACRÉONTIQUES.

LA DOUCEUR ET LA BEAUTÉ.

UN jour la Beauté vaine & fiere
Reçut avis que la Douceur
Lui disputoit l'honneur de plaire ;
Et le don de parler au cœur.

Quoi ! dit-elle, cette sucrée
S'arroge avec témérité,
La palme qui fut consacrée
Dans tous les tems à la Beauté !

Soudain, jalouse & furieuse,
Elle porta sa plainte aux Cieux ;
L'affaire devint sérieuse :
On la plaida devant les Dieux.

Auprès du Tribunal céleſte,
La Beauté fit un grand éclat ;
Un doux langage, un air modeſte
De l'autre furent l'Avocat.

Le Deſtin, leur juge & leur maître,
Tout entendu, trois fois touſſa ;
Puis ſon bon ſens ſe fit connoître,
Par cet Arrêt qu'il prononça :

Sans vous deux l'Amour ne peut être ;
Ses jours ſeroient mal aſſurés.
Vous, Beauté, vous le ferez naître ;
Vous, Douceur, vous le nourrirez.

LE RUISSEAU DE CHAMPIGNI.

IDILLE.

RUISSEAU, qui baignes cette plaine,
Je te reſſemble en bien des traits :
Toujours même penchant t'entraîne ;
Le mien ne changera jamais.

Tu fais éclore des fleurettes ;
J'en produis auſſi quelquefois.
Tu gazouilles ſous ces coudrettes ;
De l'Amour j'y chante les loix.

Ton murmure flatteur & tendre
N'y cauſe ni bruit ni fracas ;
Plein du ſouci qu'Amour fait prendre,
Si j'en murmure, c'eſt tout bas.

Rien n'eſt, dans l'Empire liquide,
Si pur que l'argent de tes flots ;
L'ardeur qui dans mon ſein réſide,
N'eſt pas moins pure que tes eaux.

Des vents, qui font gémir Neptune,
Tu braves les coups redoublés ;
Des jeux cruels de la Fortune,
Mes ſens ne ſont jamais troublés.

Je reſſens pour ma tendre amie
Cet amoureux empreſſement,
Qui te porte vers la Prairie
Que tu chéris ſi conſtamment.

Quand Thémire eſt ſur ton rivage ;
Dans tes eaux l'on voit ſon portrait ;
Je conſerve auſſi ſon image :
Dans mon cœur elle eſt trait pour trait.

Tu n'as point d'embuche profonde ;
Je n'ai point de piége trompeur.
On voit juſqu'au fond de ton onde ;
On lit juſqu'au fond de mon cœur.

Au but preſcrit par la Nature,
Tu vas toujours d'un pas égal,
Juſqu'au tems où, par ſa froidure,
L'hyver vient glacer ton cryſtal :

Sans Thémire je ne puis vivre,
Mon but à ſon cœur eſt fixé ;
Je ne ceſſerai de la ſuivre,
Que quand mon ſang ſera glacé.

L'AMOUR AVEUGLÉ PAR LA FOLIE.

CANTATE.

RÉCITATIF.

MALGRÉ les doux tranſports qu'inſpire l'ambroiſie,
L'ennui s'étoit introduit dans les Cieux.
Une triſte langueur aſſoupiſſoit les Dieux.
Jupiter, pour bannir cette mélancolie,
Dit à Mercure : pars, va chercher la Folie.
Dis-lui que, dans ce jour,
A la table des Dieux Jupiter la convie.
Mercure fend les airs, &, par un prompt retour,
Amene la Folie au céleſte ſéjour.

AIR.

Déeſſe charmante,
Regnez à jamais :
Que ſans ceſſe on chante

Vos brillans attraits.
Tout, ſous votre empire,
Flatte nos deſirs,
Et votre délire
Préſide aux plaiſirs.

La vive Jeuneſſe
Vous doit ſes appas :
Les jeux, l'allégreſſe
Volent ſur vos pas ;
Le doux badinage,
Les charmes flatteurs,
Sous votre eſclavage
Rangent tous les cœurs.

RÉCITATIF.

Tandis que dans les Cieux cette aimable Déeſſe
Fait ſuccéder les jeux à la triſteſſe,
L'Amour, le traître Amour, né pour troubler la paix,
L'oſe bleſſer d'un de ſes traits.
Pour ſe venger de cette offenſe,
Le croira-t-on, grands Dieux ? ô ſpectacle étonnant!
Sur le fils de Vénus la Déeſſe s'élance,
Le ſaiſit, le déſarme, & l'aveugle à l'inſtant.

AIR.

Tremblez, Dieux & Mortels, tremblez; ce noir outrage
Deviendra pour jamais la ſource de vos pleurs.
Quelles fureurs, Ciel ! quel ravage
Vont de ce jour fatal expier les horreurs !

Bientôt la nuit la plus profonde
Fera de l'Univers un ténébreux séjour ;
Et l'aveuglement de l'Amour
Dans un abîme affreux va plonger tout le monde.

RÉCITATIF.

C'eſt ainſi que Vénus & le Dieu de Cythere
Exhaloient les tranſports de leur vive colere :
De leurs cris, de leurs pleurs tout l'Olympe eſt troublé.
Le Souverain des Dieux, pour calmer leur furie,
Condamna la Folie
A conduire l'Amour qu'elle avoit aveuglé.

ARIETTE.

Amans dont la peine eſt extrême,
N'accuſez pas l'Amour de cauſer vos malheurs ;
Ce Dieu, par une loi ſuprême,
N'eſt plus maître de ſes faveurs.

De la Déeſſe qui le guide
Dépend le fruit de vos ſoupirs ;
Son caprice toujours décide
De vos maux & de vos plaiſirs.

Amans, &c.

LE PETIT MÉNAGE.

QUE Béliſe & Damon, ce petit couple heureux,
Dans leur petit ménage ont de plaiſir tous deux !

L'Aurore, en ſe levant, de leur bonheur jalouſe,
Voit le petit Epoux & la petite Epouſe
Confier au petit Amour
Tous leurs petits ſecrets, ſans feinte & ſans détour;
Sur ces ſecrets on dort; le jour hauſſe, on ſe leve.
Le caffé, qui bientôt s'acheve,
Leur offre un petit déjeuné.
Le Mari ſort & fait ſes petites affaires;
La Femme, à la maiſon, prend les ſoins néceſſaires
Pour l'aprêt d'un petit dîné.
Damon, qui n'eſt jamais content qu'en ſa demeure,
Longtems avant midi croit qu'il eſt plus d'une heure.
Il arrive, on l'embraſſe: on dîne, on cauſe, on rit;
On dit à ſa moitié ce qu'en ville on apprit.
Après avoir joué la petite partie,
Notre bon petit homme & ſa petite amie,
Quand Phœbus dans les eaux va plonger ſon fanal,
Vont faire un petit tour dans le Palais Royal.
C'eſt-là que s'écartant de la commune voye,
Pour n'être point du vice, en paſſant, coudoyés,
Dans de petits propos de tendreſſe & de joye,
Leurs petits cœurs ſont déployés.
C'eſt-là que ces Epoux qui, grace à la Sageſſe,
Font leur étude & leur bonheur
D'être grands dans leur petiteſſe;
Mépriſent la vaine ſplendeur
Des favoris de la Richeſſe,

Qui ſont petits dans leur grandeur.
Revenus de la promenade,
Ils mangent tous les deux, à leur petit couvert,
Un petit ſoupé qu'on leur ſert,
Délicat ſans recherche, & ſain ſans être fade;
On apporte un petit deſſert.
Le petit Champenois pétille à la lumiere:
On boit le petit coup, on chante un petit air,
Et, pour quitter la table, on prend un petit verre.
Ils vont enſuite, à petit bruit,
Gagner tous deux leur petit lit:
Là, ſans aucun ſouci ni crainte,
Se livrant au Dieu des pavots,
Leur petite bougie éteinte,
Ils prennent leur petit repos.
Repos? Repos ou non: ce n'eſt pas mon affaire;
Il me ſuffit à moi que le petit Compere,
Vivant en petit Roi, dans ſon petit réduit,
Avec ſa petite Commere,
Soit garant de ce que j'ai dit,
Et me ſerve à vous rendre chere
L'excellence du mot *Petit*.

PETITS moutons, confiés à ma foi,
Si vous vous égarez dans cette vaſte plaine,
Ne vous en prenez pas à moi:
Sans ceſſe occupé de Climene,

Rien ne peut m'arracher à mes triſtes ennuis ;
Ce n'eſt plus moi qui vous conduis,
C'eſt l'aveugle enfant qui vous mene.

TENDRES Amans, faut-il pour des cruelles
Toujours en vain vous déſoler ?
Non, non, qu'un prompt dépit vous entraîne loin d'elles.
C'eſt une erreur de s'immoler.
Du Deſtin les loix immortelles
Donnerent à l'Amour des traits, des feux, des aîles.
Ses traits ſont pour percer, & ſes feux pour brûler ;
Mais ſes aîles ſont pour voler,
Charmant Plaiſir, où tu l'appelles.

J'AIME une liberté qui n'ait rien de hardi,
Une aimable vertu qui n'ait rien de ſauvage,
Une vivacité qui n'ait rien d'étourdi,
Un air vif & léger qui n'ait rien de volage ;
Une bouche agréable & ſincere à la fois,
Dans cette bouche un doux ramage ;
Des yeux remplis de feu, dans ces yeux un langage
Qui s'explique mieux que la voix.

DANS les trois emplois qu'Apollon
Du Deſtin reçut en partage,
Je le plains fort, & j'ai raiſon.

Et le repos & la fraîcheur !
Près de vous, je ſerois le plus heureux du monde ;
Non, rien ne manqueroit à mon heureux deſtin,
Si je ſentois couler le vin,
Comme je vois couler votre onde.

DANS un Boſquet, l'autre ſemaine,
Un de mes moutons s'écarta :
J'en eus une mortelle peine ;
Et, quoique la nuit fût prochaine,
Ma tendreſſe m'y tranſporta.
Le jeune Berger qui m'engage,
M'attendoit-là ſur le gazon.
Hélas ! hélas ! Ah ! quel dommage !
Si j'avois pû fuir ce bocage,
Je n'aurois perdu qu'un mouton.

UN jour à l'Agrément la Beauté fit querelle :
Partez, laiſſez-moi, lui dit-elle,
D'un ton d'aigreur & de courroux ;
Vous vous vantez de m'être néceſſaire :
De vos ſecours je n'ai que faire ;
Je me paſſerai bien de vous.
L'Agrément obéit ; le voilà qui déloge.
Lui parti, plus d'amour, plus de ſoins, plus d'éloge.

Qu'arriva-t-il enfin ? L'inſolente Beauté,
Dupe de ſon mépris, pleura ſa vanité.

❖❖❖

ANIMER une Beauté brute,
Donner à ſon eſprit des traits vifs & charmans ;
C'eſt un ouvrage qu'exécute,
Sans efforts & dans la minute,
Le Dieu des tendres ſentimens.
Un Sculpteur que les Arts ont gravé dans leur Temple,
Vous en fournit un bel exemple.
Lorſqu'au puiſſant Dieu de Paphos
Pigmalion courut pour l'objet de ſa flamme,
Croyez-vous qu'il ſentît ſon ame
Brûler pour un morceau de marbre de Paros ?
Non, non ; voici le fait : la Statue excellente
Dont ſon cœur ſe laiſſa charmer,
Etoit une Belle indolente,
Que l'Amour inſtruiſit & prit ſoin d'animer.

❖❖❖

SITOST qu'Amaryllis vit la clarté du jour,
Tout l'Olympe chargea les Graces & l'Amour,
Afin que nul Mortel n'échappât à ſes armes,
D'agir d'une commune ardeur ;
Les Graces pour former ſes charmes,
Et l'Amour pour former ſon cœur.

Dieu charmant, qu'eſt-ce qui t'engage
A négliger ſi fort & ta gloire & ton bien ?
Les Graces ont fait leur ouvrage :
Qu'attends-tu pour faire le tien ?

Par des chants dignes de mémoire,
J'avois du tendre Amour célébré la victoire :
Il en fut ſatisfait. Pour t'en donner le prix,
Je te promets, dit-il, cent baiſers de Cypris.
Fort bien, dis-je à ce Dieu : mais tu pourrois mieux faire ;
Ne m'en donne qu'un de Cloris :
Je ſerai mieux payé que de cent de ta mere.

Je rêvois l'autre jour
Qu'avec vous & l'Amour
Je jouois ſur l'herbette,
A certain jeu, Nannette,
Où l'on va juſqu'à neuf en comptant tour à tour.
Je te tiens, dit ce Dieu : ſuivant la loi commune,
De trois choſes tu dois, pour le moins, en faire une :
Aime Nannette tendrement,
Aime-la ſans partage,
Aime-la conſtamment.
Tout autre, ſoumis à l'uſage,
N'eût rempli qu'une de ces loix ;
Pour moi, volontiers je m'engage
A les accomplir toutes trois.

PUISQUE du Dieu Bacchus le baume ſans égal
Contre l'Amour m'eſt néceſſaire,
Le feu dévorant qui m'altere
Ne me paroît plus ſi fatal.

Dure, dure à jamais l'ardeur qui me poſſede :
La douceur du remede
Me fait aimer le mal.

QUE vos yeux ſont touchans ! Que leur regard eſt [tendre !
Si je les crois, Tircis, vous m'aimez ardemment ;
Mais parlent-ils ſincérement ?
Et votre cœur ſent-il ce qu'ils me font entendre ?

Si vous ne m'aimez pas, hélas !
Ne cherchez point à me ſéduire ;
Et que vos yeux ne parlent pas,
Si votre cœur n'a rien à dire.

EN VAIN, pour appaiſer tes déplaiſirs ſecrets,
Tu cherches, tendre Amant, l'ombrage des Forêts ;
Crois-tu que les Echos, les Zéphyrs, les Fontaines
Calmeront la douleur qui te mene au tombeau ?
Non, non ; tout leur ſecours ne préſente à tes peines
Que du vent, des ſons & de l'eau.

Pour combattre l'Amour, cours au jus de la treille:
Oppoſe à ſon effort
Un bacchique tranſport;
Le ſilence des bois l'éveille;
Mais le bruit des verres l'endort.

LE RHUME.

COMMENT voulez-vous que je chante?
Un rhume affreux nuit & jour me tourmente,
Et je ne ceſſe de touſſer:
Il m'étouffe, je meurs, hâtez-vous de verſer;
Verſez, verſez tout plein: la toux eſt violente.

Quel changement
Doux & charmant!
A peine ai-je vuidé mon verre,
Déjà mes ſons brillans s'élancent dans les airs.
Je roule, je fredonne & du fond des Enfers
J'éleve mes accens au-deſſus du tonnerre.

O Bacchus,
Sans ton jus,
Tout languit ſur la terre;
La voix que tu me rends ne ceſſera jamais
D'annoncer aux Mortels ta gloire & tes bienfaits.

JE n'oſe croire, ô Fleur, que l'aimable Sylvie
Daigne vous approcher aujourd'hui de ſon cœur;
Mais ſi vous aviez le bonheur
D'occuper un inſtant ce lieu digne d'envie,
Même en perdant la vie,
Votre ſort ſeroit beau;
Le berceau des plaiſirs ſeroit votre tombeau.

QUOIQUE la jeune Hébé, par ſes traits gracieux,
Ait acquis le droit honorable
De verſer le nectar aux Dieux,
Jamais autant que vous elle ne fut aimable;
Et je parierois bien que le Maître des Dieux,
S'il voyoit vos beaux yeux,
Ne vous prendroit pas pour ſa table.

AH! que vos yeux ont de pouvoir!
Qui s'expoſe à les voir,
Ne peut fuir l'eſclavage;
Ils ſont l'ouvrage de l'Amour,
Et chaque jour
L'Amour eſt leur ouvrage.

QUAND on boit à mes amours,
C'eſt à vous que l'on boit, Sylvie.

Que je paſſerois d'heureux jours,
Et que d'un doux plaiſir j'aurois l'ame ravie,
Si l'on bûvoit à moi, Sylvie,
Quand on boit à vos amours !

❖❖❖

QUAND Bacchus reçut la naiſſance,
La Vieilleſſe prit ſoin d'élever ſon enfance.
Aujourd'hui, par un doux retour,
Bacchus, plein de reconnoiſſance,
Nourrit la Vieilleſſe à ſon tour.

❖❖❖

DEUX Déités, ſur ce rivage,
Se diſputent l'honneur d'enchanter nos eſprits.
Elles ont toutes deux même grace en partage,
Même port, même teint, d'attraits même aſſemblage.
Plus je les vois, & plus je dis,
Que l'une de l'autre eſt l'image.
L'une des deux, pourtant, contrainte en ſon ſouris,
Fait voir quelque dépit tracé ſur ſon viſage:
Celle-là, c'eſt Cypris.
L'autre d'un front ſerein conſervant l'avantage,
Fait voir, par la douceur dont ſes yeux ſont remplis,
Que la rivalité ne lui fait point d'ombrage:
Celle-ci, c'eſt Cloris.

❖❖❖

L'AMOUR
SUR LE MONT HYMETTE.

Les bonbons & la friandiſe
Sont du goût de tous les enfans.
L'Amour ſurtout ſi fort les priſe,
Qu'il en voudroit à tous momens.

L'autre jour, ſur le Mont Hymette,
Son appétit fut excité,
Par le fruit qu'une jeune Avette
Sur un arbre avoit enfanté.

Il en approche, il ſe contente;
Mais hélas! ô cruel deſtin!
Soudain la petite méchante
Lui lança ſon dard inhumain.

Dieux immortels! eſt-il poſſible;
S'écria-t-il dans ſa douleur,
Que l'on ſouffre un mal ſi ſenſible,
Où l'on goûte tant de douceur?

Non ſatisfait de ſes murmures,
Il s'abandonne à ſon dépit,
Et vomit un torrent d'injures,
Contre l'Abeille qui s'enfuit.

Amour, connois ton injuſtice,
Tandis que tu te plains ſi fort,
Par les rigueurs de ton caprice,
Mille amans ont le même ſort.

Partout où l'on ſuit ton empire,
J'entends dire ces triſtes mots :
Pour quelques plaiſirs, quel martyre !
Pour un peu de bien, que de maux !

DES Graces les Auteurs fixent le nombre à trois :
Pour moi, j'en admets plus, & franchement je crois
Qu'il en eſt de toutes eſpéces,
Dont le Dieu du Hazard,
Suivant ſon caprice, fait part
Aux Mortelles, comme aux Déeſſes.
Les piquantes ſont chez Hébé :
C'eſt à Minerve qu'eſt tombé
Le lot des Graces ſérieuſes ;
Les touchantes ſont chez Cypris,
Chez Junon les majeſtueuſes,
Les folâtres chez ma Cloris.

ARRESTE, Papillon, arrête ;
Prends garde où tu vas t'engager.
Si tu ne fuis, ta mort s'aprête ;
Dérobe tes jours au danger.

Sourd à ma voix, il vole où ſon penchant l'entraîne.
Malheureux ! Mais, hélas ! mon ſort eſt-il plus beau ?
Et n'ai-je pas trouvé dans les yeux de Climene
Le deſtin qui l'attend auprès de ce flambeau.

PLEUREZ, pleurez, divine Aurore ;
Vos larmes font notre bonheur ;
Vous arroſez le ſein de Flore,
Ses dons vous doivent leur fraîcheur.
Par vous, Pomone ſe décore ;
Cerès reſſent votre faveur.
Mais, par un don plus cher encore,
Du Dieu qu'à Naxos on adore
Vous hâtez la douce liqueur.
Pleurez, pleurez, divine Aurore ;
Vos larmes font notre bonheur.

QUELLE erreur vous ſéduit, Sujets du Dieu du verre,
Vous qui croyez que ſon pouvoir
Vous fera triompher du maître de Cythere !
Vous vous flattez d'un vain eſpoir.
Avez-vous oublié, troupe vaine & légere,
Qu'au foible & tendre enfant de la fille des flots,
Il n'a fallu qu'un trait, pour renverſer par terre
De l'Inde le fameux Héros,
Le terrible enfant du tonnerre.

CUPIDON revenoit de Paris à Cythere.
Mon fils, lui dit ſa mere,
Qu'avez-vous vû de beau?
Je n'ai rien vû, dit-il, de pareil à Climene:
Pour en être certaine,
Regardez ce tableau.

Quand la mere d'Amour, d'un ſi parfait modele
Vit le tableau fidele,
De crainte elle frémit.
Et ſoudain ſe livrant à ſa rage cruelle,
La jalouſe Immortelle
Le briſa de dépit.

En vain, lui dit l'Amour, votre fureur barbare,
Contre un objet ſi rare,
Fait éclater ſes traits.
Dans le cœur d'un Berger j'en ai gravé l'image,
Que toute votre rage
N'effacera jamais.

LORSQUE les Papillons voltigent dans les airs,
Le Soleil fait briller leurs agrémens divers:
Ils n'en plaiſent que davantage.
D'un Berger inconſtant c'eſt le juſte tableau.
Jamais à nos regards il ne paroît ſi beau,
Que quand on voit fuir le volage.

J'Ai fait choix d'un bon Médecin,
Qui m'entretient joyeux & ſain.
Il n'a pourtant, choſe avérée,
Porté, depuis qu'il eſt vivant,
Ni bonnet, ni robe fourrée.
C'eſt en bon vin qu'il eſt ſçavant.
Par ſa belle humeur il m'enchante.
Léger, brillant, vif, rubicond,
Il rit toujours, il danſe, il chante.
En traits ſaillans il eſt fécond.
Au rebours, l'École ſalubre
N'a point de Membre qui ne ſoit
Noir, peſant, fâcheux & lugubre;
La Gaité fuit, dès qu'elle en voit.
Or, quand je vous aurai dit comme
Ce Médecin charmant ſe nomme,
Vous voudrez d'abord le choiſir.
Amis, il s'appelle *Plaiſir*.

UNE bouche, & des yeux meſurés au compas,
Ne m'offrent bien ſouvent que de foibles appas.
Doux Agrément, tu les ſurpaſſes.
Vénus même à mes yeux ſans toi ne plairoit pas,
Et la Beauté, chez moi, ne vient qu'après les Graces.

Est-ce l'Amour ou l'Amitié,
Qui dans ce Madrigal pour vous s'eſt employé ?
Le reſpect me défend d'expliquer ce myſtere ;
Mais voici ſur ce point ce que vous dit mon cœur :
Si c'eſt l'Amour, il eſt conſtant comme ſa ſœur ;
Si c'eſt la ſœur, elle eſt tendre comme le frere.

Vous à qui le tendre eſclavage
De l'enjoûment ôte l'uſage ;
Pour conſerver un bien ſi cher,
Recourez vîte à la bouteille ;
Quand ſur la fougere on le perd,
On le retrouve ſous la treille.

ETRENNES.

Trois couplets ſont mon Etrenne.
Au pouvoir de vos appas
Tout ſe rend, charmante Iſmene.
Ah ! qui ne s'y rendroit pas ?

Vos façons, votre langage,
Votre eſprit, votre beauté,
Nous ont rendu l'eſclavage
Plus doux que la liberté.

Près de vous, nos cœurs fideles
Trouvent les momens bien courts.

Au

Au Tems vous donnez des ailes ;
Vous les ôtez aux Amours.

L'AUTRE jour, au bal de Cythere,
L'Amour voulut aller, ſans qu'on le reconnût.
Maſque moi, dit-il au Myſtere.
Le Myſtere fit ce qu'il put ;
Mais il ne fit que de l'eau claire :
Tout reconnut l'Amour, auſſitôt qu'il parut.

LE jeune & verd gazon, la naiſſante fougere,
Qu'arroſe en ſerpentant le cryſtal d'un ruiſſeau,
Sont le trône charmant de l'enfant de Cythere ;
Mais ce trône ſouvent eſt auſſi ſon tombeau.

BOUQUET
A MADEMOISELLE D***.

NOUS liſons dans bien des Auteurs,
Que ſouvent le ſerpent eſt caché ſous les fleurs.
Dans celles qu'à vos yeux j'expoſe,
Vous n'en verrez pas ſûrement.
Liſette, ſi, dans ce moment,
Mes fleurs vous cachent quelque choſe,
C'eſt un petit enfant délicat & mignon,
Qui par vous & pour vous reſpire ;
C'eſt, permettez-moi de le dire,

Un enfant de votre façon ;
Un enfant qui languit à l'ombre du myſtere,
Qui craignant de fâcher ſa mere,
S'il paroiſſoit ſur l'horiſon,
N'oſe ſe montrer, ſçait ſe taire,
Et vous cache juſqu'à ſon nom.

AUTRE,

Composé de Pensées.

Air : *Pour la Baronne.*

DE la penſée,
Pour vous je me ſers en ce jour.
Vous penſez en fille ſenſée ;
Il faut, pour vous faire ſa cour,
De la penſée.

De ma penſée,
Contentez-vous donc, s'il vous plaît.
Si je l'ai chez vous adreſſée,
C'eſt que toujours, où le cœur eſt,
Va la penſée.

AUTRE.

JE me garderai bien de vous dire, Zelime,
Que du nouveau tribut que vous offre mon cœur,
L'Amour eſt la ſource & l'auteur.
Je ſçais trop à quel point le courroux vous anime,

Quand on vous fait l'aveu d'un tendre vertigo.
Sçachez donc que ces fleurs ſont le fruit de l'eſtime :
Mais dans l'eſtime encor je mets un diſtinguo.
La mienne pour vous n'eſt pas telle
Que vous avez lieu de penſer.
Si vous le permettez, je vais vous en tracer,
Par des comparaiſons, la peinture fidelle.
L'eſtime dont mon cœur pour vous ſe ſent comblé,
Dans tous ſes traits, reſſemble à celle
Qu'Egée eut jadis pour Eglé,
Lycus pour la Reine Diré,
Léandre pour Hero, Pyrame pour Thiſbé,
Le brave Renaud pour Armide,
Tancrede pour Clorinde, Atis pour Sangaride,
Céphale pour Procris, Hercule pour Hebé,
Ceyx pour Alcione,
Télamon pour Heſione,
Cadmus pour Hermione,
Apollon pour Iffé,
Jupiter pour Latone,
Vertumne pour Pomone,
Bacchus pour Erigone,
Et l'Amour pour Pſyché.

AUTRE.

Hier matin, je portai mes pas dans le Vallon
Où tous les Sujets d'Apollon

Vont chercher le repos, la fraîcheur & l'ombrage,
Laſſé d'un pénible voyage,
Je m'aſſoupis ſur un gazon,
Qui couvroit le tombeau du tendre Anacréon;
De ce gazon fleuri la vertu ſpécifique,
Diſſipant tout à coup mon humeur léthargique,
Mon eſprit échauffé ſe ſentit émouvoir;
Et pour m'acquitter de l'offrande
Que votre fête me demande,
Je fis dans le moment ce que vous allez voir.

MADRIGAL.

POUR aller chez l'Objet dont mon cœur eſt épris,
Des Amours, jeunes fleurs, vîte ſuivez les traces.
Parmi ſes blonds cheveux, ſon goût toujours exquis
Sçaura ſi joliment vous placer, que Cypris
Ne pourra s'empêcher de quereller les Graces,
Quand elle vous verra ſur la tête d'Iris.

AUTRE.

OU vont ces fleurs ? ... Chez la belle Thémire...
Qui les cueillit ? ... Quelqu'un qui l'aime bien....
Quel eſt leur but ?... Qu'on donne à mon martyre...
Quoi ? .. Prompt ſecours... Qu'obtiendront-elles? ..
Rien.

AUTRE.

Dussiez-vous me nommer grossier & malhonnête;
Dussé-je être par vous regardé de travers,
Quoique ce jour soit votre fête,
Pour vous louer, au Dieu des Vers
Je ne ferai point de requête.
Est-ce un grand mal en vérité
Qu'un Monstre ne soit pas fêté?
Un Monstre! A ce langage, hélas! trop véritable,
Le rouge au front vous est monté,
Et vous me croyez bien coupable;
Mais, non. Dût votre orgueil être encor plus fâché;
Vous ne m'en verriez pas démordre pour un diable,
Et je serois plutôt haché.
Oui, vous êtes, Philis, un Monstre impitoyable;
Un Monstre, pour nous perdre, à nos cœurs attaché;
Un Monstre encor plus redoutable,
Mais, hélas! encor plus aimable,
Que ne fut autrefois le Monstre de Psyché.

Admirez du Destin la conduite profonde:
L'Amour reçut le jour dans l'onde;
Son emploi cependant est de brûler les cœurs.
Bacchus dans le feu vint au monde;
Ce Dieu nous rafraîchit & calme nos ardeurs.

Etoit-ce pour fuir la préſence
Du Dieu qu'à Paphos on encenſe,
Ou pour en jouir ſans témoins ?

AMIS, ſi le Deſtin répond à mon envie ;
Deux endroits déſormais partageront ma vie :
Ma vigne, tout l'Eté, deviendra mon ſéjour,
Et pendant tout l'Hyver ma cave aura ſon tour.
Eſt-il amuſement plus flatteur pour un Sage,
Que de voir ſous un verd feuillage,
Naître une fleur d'un parfum tout divin,
Cette fleur ſe changer en grain,
Ce grain ſe changer en raiſin,
Ce raiſin devenir breuvage ;
Et ce breuvage devenir
Un charmant Elixir,
Qui de tous maux dégage ?

VOUS allez chez Damon ; dites-lui, je vous prie,
S'il oſe en ma maiſon porter encor ſes pas,
Qu'aujourd'hui, ni demain, je n'y reſterai pas.
De le voir mes yeux ſont ſi las !
Dites-lui bien, je vous ſupplie,
Qu'afin de m'épargner le déplaiſir de voir
Ce ridicule Perſonnage,
Je vais m'en aller, juſqu'au ſoir,
Dans le plus épais du bocage.

Vous allez dans les bois pour fuir ce Monſtre affreux :
Grands Dieux ! Quelle colère !
Bergere, Bergere,
Ne ſerai-je jamais, comme lui, malheureux ?

QUE ces lieux
Sont délicieux !
Amis, nous y trouvons les plus charmans des Dieux.
Sous les traits de Collet, le Dieu de la Saillie
Fait briller ſon Génie.
Fagan cache à nos yeux le Dieu de l'Hélicon,
Sous l'habit & le nom
Du gentil Saint-Simon ;
Bacchus vient nous verſer ſa charmante ambroiſie ;
Que ces lieux, &c.

De l'aimable Delorme
Vénus a pris la forme.
Comus eſt déguiſé ſous les traits gracieux
Du maître de ces lieux ;
Et pour chaſſer d'ici la Raiſon importune,
Cupidon s'eſt caché dans les yeux d'Opportune.
Que ces lieux, &c.

SI vous voulez voir mes amours,
Jettez les yeux ſur la bouteille ;

Vous verrez ce qui me réveille,
Et ce qui me plaira toujours.
Pour connoître l'objet qui fixe mon hommage,
Prenez donc en main ce flacon.
Regardez, regardez. Eh! bien? belle Manon,
N'y voyez-vous pas votre image?

Celle que j'aime a des attraits
Qui méritent toute mon ame.
Raiſon, laiſſe mon cœur en paix;
Ne t'oppoſe plus à ma flamme.
Si tu me condamnois, ô Ciel! que diroit-on?
Chacun t'accuſeroit d'une injuſtice extrême,
Et l'on trouveroit la Raiſon
Plus aveugle que l'Amour même.

Quand l'Amour ne fait que d'éclore,
C'eſt un petit Oiſeau dont l'enfance promet.
Fringant, alerte, guilleret,
Son réveil précede l'Aurore.
Les moineaux ſont ardens; il eſt plus vif encore.
Toujours auprès de ſon Objet,
Il le carreſſe, il le cajole;
Mais ce feu, qui ſemble parfait,
N'eſt qu'une tendreſſe frivole,
Qui de quitte avec le duvet;
Quand la plume vient, il s'envole.

QUE l'on donne au Dieu de Cythère
Des traits, un carquois, un bandeau;
J'y conſens: mais pourquoi, s'il eſt Dieu du myſtère;
Lui fait-on porter un flambeau?

ROSSIGNOLS que j'entends dans ce ſombre ſéjour;
Cédez à la Beauté pour qui mon cœur ſoupire.
Votre voix ſçait chanter l'Amour,
Mais celle de Philis l'inſpire.

L'AUTRE jour l'enfant de Cythère,
Comblé des baiſers de ſa mere,
Se livroit, dans ſes bras, aux douceurs du repos;
Les roſes de Cypris lui ſervoient de pavots.
Une mouche, en volant, voit ce Dieu qui ſommeille.
Elle vient, le pique, & d'abord
L'enfant a la puce à l'oreille.
Belles, cette leçon doit régler votre ſort.
Careſſez l'Amour, il s'endort;
Picquez-le, bien-tôt il s'éveille.

PAR hazard, l'autre jour, Liſette
Dans un bois rêvoit à l'écart;
Son Berger, qui toujours la guette,
Y fut conduit par le hazard;

Le hazard fit que la Bergere,
Sans y penſer, tomba ſur la fougere;
Et le hazard permit que le Berger
S'y laiſſa cheoir, ſans y ſonger.

IRIS, dans ce repas, votre gloire eſt plus belle
Que celle de Vénus, quand, ſur le ſein des mers,
De ſes charmes naiſſans elle orna l'univers.

De fades bûveurs d'eau raſſemblés autour d'elle
Formoient ſa triſte Cour; mais vous, dans ce feſtin,
Vous faites à la fois le plaiſir & la gloire
D'un cercle de bûveurs de vin,
Qui, le verre à la main,
Chantent votre victoire.

C'EST en vain, doux ſommeil, que ſur ce gazon frais
Mon tendre cœur t'appelle & veut trouver la paix.
Mes paupieres jamais n'y ſçauroient être cloſes.
Ah! que j'éprouve bien, charmant Dieu du repos,
Qu'aux lieux où ma Philis a rafraîchi ſes roſes,
Tu ne peux fermer tes pavots!

AMANT, ſi vous voulez apprendre
Quel ſort on réſerve à vos feux,
De la Beauté qui vous rend tendre,
Conſultez avec ſoin les yeux.

C'eſt dans le regard que réſide
L'expreſſion du ſentiment.
Bien ſouvent la bouche eſt perfide;
Mais les yeux le ſont rarement.

UN jour en badinant, l'Amour, ſans le vouloir,
Fit une bleſſure à Climene.
J'en ſuis, dit-il, au déſeſpoir:
Mais, pour vous ſoulager, ma recette eſt certaine.
Soudain le petit Jouvenceau,
Pour connoître le mal détachant ſon bandeau;
Ses beaux yeux, excités par ſon ame attendrie,
Verſerent quelques pleurs deſſus;
Le remede opéra, Climene fut guérie.
Les larmes de l'Amour ſont l'huile de Vénus.

QUOIQUE la porte ſoit cloſe,
Et toute fenêtre auſſi,
Quoiqu'aucun fâcheux ne cauſe,
Que tout Jaſeur ſoit banni,
L'Amour dort-il bien? Nenni.
Le lit où ce Dieu repoſe,
Par le Sort fut fait ainſi:
La couverture eſt de roſe,
Et l'oreiller de ſouci.

EN dormant l'autre jour à l'ombre d'un bocage ;
Je croyois voir Zéphyr à Flore offrir ſes vœux.
L'Amour applaudiſſoit à leur doux badinage ;
Et ſur l'émail des prés, mille Bergers heureux
Formoient d'aimables jeux.
Dans ce bocage alors vous parûtes, Sylvie ;
Votre abord m'éveilla ; mes yeux virent le jour.
Flore, Zéphyr, Bergers, prairie,
Tout diſparut, hormis l'Amour.

INSTRUIT des maux cruels que cauſe la tendreſſe,
Je voulois pour toujours en défendre mon cœur.
Comment s'y prit l'Amour pour être mon vainqueur ?
Ce Dieu ſous un roſier ſe cache avec adreſſe ;
J'arrive un beau matin pour cueillir une fleur.
Aye ! Aye ! dis-je criant, une épine cruelle
Vient de me piquer vivement :
Mais j'en guérirai promptement,
La bleſſure n'eſt pas mortelle.
Et oui, oui, dit le tendre enfant,
Sortant de ſa cachette, & ſautant d'allegreſſe,
C'eſt une épine aſſurément ;
Pauvre dupe, ton cœur la gardera ſans ceſſe ;
Et tu l'auras encore à ton dernier moment.

LE Dieu qui préſide à Naxos ;
L'autre jour attaqua Paphos.

Dans la ville en deux jours les aſſiégeans entrerent.
Remplis de trouble & de douleur,
L'Amour & ſes Sujets auſſitôt délogerent,
Les Jeux & les Plaiſirs chez Bacchus s'envolerent;
Les Graces chez Iris, & l'Amour dans mon cœur.

Pour attirer aux cieux les Graces,
Pour y fixer les Plaiſirs & les Ris,
Jupiter informé qu'ils volent ſur vos traces,
Aux Dieux l'autre jour a promis
De placer vos appas au celeſte lambris.
Quand ce Dieu, ſur ce point, remplira ſes promeſſes,
Deux Partis à l'inſtant partageront les cieux:
Vous aurez pour vous tous les Dieux,
Contre vous toutes les Déeſſes.

Dans ma chambrette, un jour, je vis
Le petit enfant de Cypris;
Il avoit tout ſon équipage.
Pourquoi te charges-tu d'un ſi peſant fardeau?
Faut-il, lui dis-je, un tel bagage
Pour un ſi foible Jouvenceau?
Par exemple, mon cher, à quoi ſert ton flambeau?
Sa lumiere, à coup ſûr, ne t'eſt d'aucun uſage,
Puiſque tes yeux ont un bandeau.
Ce n'eſt pas, répond-il, pour moi que je le porte...

Pour qui donc, Amour?... Que t'importe?...
Contente, ſur ce point, celui dont la maiſon
Sera tienne en toute ſaiſon.
Puiſque de le ſçavoir ton envie eſt ſi forte,
C'eſt, dit-il, en poſant ce flambeau ſur mon cœur;
Pour embrâſer ton ſein d'une amoureuſe ardeur,
Et punir, avant que je ſorte,
D'un Mortel curieux l'indiſcrette fureur.

Par tous les Docteurs de Cythere,
L'autre jour il fut agité,
Qui de l'Amour ou de ſa mere
Poſſédoit le plus de beauté.
Le cas fut trouvé difficile,
Et l'examen, fait à huis clos,
Laſſa d'une peine inutile
Tout le Collége de Paphos.

Aujourd'hui chez certain Notaire,
Je trouve le même embarras,
Et je ne ſçais qui de la mere
Ou de la fille a plus d'appas;
Ne voulant pas ſur cette affaire
Me fixer par un choix douteux,
Je ne vois rien de mieux à faire
Que de les aimer toutes deux.

VOLEZ, volez, près de ma Belle,
Diſois-je à Zéphyr l'autre jour;
Peignez-lui bien mon tendre amour,
Dites-lui que mon cœur fidele
Mérite un ſenſible retour.

Ce Dieu m'en donne la promeſſe;
Il part; mais, ô revers fatal!
Dès qu'il vît l'Objet ſans égal
Pour qui mon ame s'intéreſſe,
Ce confident fut mon rival.

Vous avez part à cet outrage,
Belle Flore; vos tendres feux,
Comme les miens, ſont malheureux;
Par un Dieu léger & volage,
Nous ſommes trahis tous les deux.

Cependant ma douleur profonde
Doit l'emporter ſur vos ennuis.
Je perds un bien d'un plus grand prix:
Il eſt plus d'un Zéphyr au monde,
Mais il n'eſt qu'une Amaryllis.

VOUS qui de l'intérêt portant les triſtes fers;
Entre mille embarras dont le poids vous altere,
Voyez flotter vos jours amers,

Ecoutez, & ſuivez un avis ſalutaire.
Pour vous débarraſſer de tous ces ſoins divers,
Aimez, vous n'aurez qu'une affaire.

ENTRE l'Amour & la Raiſon,
La Diſcorde a longtems entretenu la guerre :
L'une traitoit l'Amour de funeſte poiſon ;
L'autre de tous les cœurs chaſſoit ſon adverſaire.
Ils vont ſigner enfin un accord ſalutaire,
Et le cœur de la jeune Iris
Eſt le rendez-vous qu'ils ont pris ;
Pour ſceller par leur paix le bonheur de la terre.

UN jour, ſous un naiſſant feuillage,
Cupidon dormoit à l'ombrage ;
J'apperçus dans ſa main le portrait de Cloris.
Frappé de cet objet, à petit bruit j'avance,
Et ſans trouver de réſiſtance,
Tout doucement je m'en ſaiſis,
Bien loin d'éclater en murmure,
L'Amour, en s'éveillant, ſourit à mon larcin.
Va, va, dit-il d'un air malin,
Je n'y perdrai rien, je te jure.
Je devois employer ce portrait enchanteur
Pour faire à mille amans ſentir ma vive flamme :
Tu réuniras dans ton cœur
Tout l'amour & toute l'ardeur
Qui devoient embrâſer leur ame.

ENFIN donc je ne vous vois plus,
Dit un jour à l'Amour la jalouſe Vénus ;
Quelque nouvel Objet ſans doute vous enchante.
Mon cher fils, avec moi, n'ayez rien de caché.
Que votre mere au moins ſoit votre confidente ;
De celle qui vous tient à ſon char attaché
Faites-moi le portrait ſincere.
Je m'en garderai bien, dit l'Amour à ſa mere :
Si de la beauté de Pſyché
Votre cœur autrefois me parut ſi fâché,
Quelle ſera votre colere,
Quand vous ſçaurez combien ſçait plaire
La Belle dont mon cœur eſt aujourd'hui touché !

O L'heureux âge que l'enfance !
L'on n'y connoit point la puiſſance,
Ni le faux éclat des grandeurs.
Des vices l'utile ignorance
De tout venin garde les cœurs.
C'eſt le regne de la Nature,
C'eſt-là qu'entiere & toute pure,
Brillante de ſes propres fleurs,
J'amais de l'art menteur, jamais de l'impoſture
Elle n'emprunte les couleurs.
L'Amour lui-même dans cet âge
Trouve un avantage ſi grand,

Il le trouve si doux, si beau, si triomphant ;
Qu'il a demandé pour partage
L'honneur d'être toujours enfant.

DE ces lieux la maîtresse aimable
De toutes les saisons est l'image agréable :
C'est le Printems par les fleurs de son teint ;
C'est l'Eté par la flamme
Dont elle embrâse notre sein ;
C'est l'Automne par le bon vin
Dont elle réchauffe notre ame ;
C'est l'Hyver par le froid qui regne dans son cœur ;
Et dont le tendre Amour ne peut être vainqueur.

QUEL est l'objet qui sur la terre
Me paroît le plus gracieux,
Et dont l'aspect me plaît le mieux ?
C'est le vin dans mon verre.

Quel est l'objet dont la douceur
De la Beauté la plus sévere
Me fait oublier la rigueur ?
C'est le vin dans mon cœur.

DUNE tranquillité profonde
Je goûterois ici la charmante douceur,
Si ma raison, qui toujours gronde,
Me faisoit triompher d'un penchant trop flatteur.

Mais ſur elle en vain je me fonde ;
J'ai trois ennemis dans le monde,
Dont ſes efforts jamais ne me rendront vainqueur:
Vos beaux yeux, l'Amour & mon cœur.

A Chanter le vainqueur des Dieux
Longtems j'ai borné mon envie,
Et de ſon joug impérieux
J'eſperois garantir ma vie.

L'autre jour encor dans nos bois,
De ce Dieu ma lyre fidelle
Célébroit les fameux exploits,
Qui rendent ſa gloire immortelle.

Les oiſeaux ſecondoient mes chants,
L'onde y mêloit ſon doux murmure ;
J'animois par mes ſons touchans
Toutes les voix de la Nature.

Bientôt au céleſte ſéjour
Nos concerts ſe font un paſſage ;
Le ciel s'ouvre, je vois l'Amour
Fendre les airs ſur un nuage.

Il vient à moi d'un air joyeux.
J'aime, dit-il, ton zele extrême ;
Mais, pour me chanter encor mieux,
Connois mon pouvoir par toi-même.

L'ingrat, à l'inſtant pour Cloris,
Me lance un trait qui me déchire.
Dieu cruel ! eſt-ce-là le prix
Que tu réſervois à ma lyre ?

Berger, dit l'enfant de Vénus,
J'aurois du plaiſir à l'entendre ;
Mais les ſoupirs m'honorent plus
Que le ramage le plus tendre.

ENVOI.

Vous qui chantez ſi bien l'Amour,
Soumettez-vous à ſa puiſſance,
Ou craignez d'éprouver un jour
Le trait cruel de ſa vengeance.

L'AUTRE jour je vis Cupidon
Qui traçoit de ** la fidelle peinture.
De lui j'approchai ſans façon.
Comment donc ? Rien n'eſt mieux, on croiroit tout de bon
Qu'elle eſt peinte d'après nature.....
N'eſt-il pas vrai, Tircis ?... Amour, rien de plus vrai.
Cette œuvre, j'en ſuis ſûr, n'eſt pas ton coup d'eſſai.
Mais il faut à préſent renfermer cette image
Dans un cadre qui ſoit digne de ton ouvrage....
Ce cadre eſt tout prêt, & je l'ai....

De la Sculpture encor permets que je décide ;
Amour, je m'y connois au mieux.
Voyons ce cadre... Oh! non... Pourquoi non? .. Je ne peux....
Fais moi ſçavoir du moins dans quels lieux il réſide ;
Je l'irai voir. Il eſt, dit-il d'un ton moqueur,
En me frappant ſoudain d'une fléche homicide,
Il eſt, Tircis, il eſt dans le fond de ton cœur.

❁❁❁

MON petit nez, mon petit cœur,
Mon petit Roi, petite Reine ;
C'eſt-là le langage flatteur
Dont uſent Tircis & Climene,
Pour ſe témoigner leur ardeur.
Fanfan, Raton, petite amie,
Ce qu'on aime eſt toujours petit.
D'où vient cette tendre folie ?
Perſonne encor ne me l'a dit.
Je puis me tromper ; mais je penſe
Que l'Amour étant un enfant,
On veut que ce qui plaît ait de la reſſemblance
Avec ce petit Dieu charmant.

❁❁❁

ENIVRÉ de faveurs, gros & gras comme un Moine,
Le petit Amour, dans ſon lit,
Dormoit un jour comme un Chanoine ;

Tellement même il s'aſſoupit,
Son ame paroiſſoit ſi fort appeſantie,
Que ſa bonne maman craignit
Qu'un ſommeil éternel n'envoyât le petit
A Pluton faire compagnie.
On fut au Médecin, Amour plus fort dormit;
Plus de pouls, plus d'haleine, aucun ſigne de vie.
Tant fut enfin cherché, que de ſa maladie
On rencontra qui le guérit.
Un enfant de la Jalouſie,
Que l'on appelle le Dépit,
Fut celui qui mit fin à cette léthargie.
L'Amour ſans lui mouroit; c'eſt par lui qu'il revit.

❁❁❁

UN jour l'Amour, par aventure,
Vis-à-vis d'une glace étoit;
Charmé d'y trouver ſa figure,
Sans bandeau ce Dieu s'admiroit.
Cloris derriere lui ſe gliſſa de maniere,
Qu'il ne put s'en appercevoir.
La choſe eſt, dit-il, ſinguliere;
Je me vois double en ce miroir.

❁❁❁

PEUT-ON rimer pour une Belle,
Sans lui parler un peu d'amour?
Ne me faites point de querelle,
Si je vous en parle en ce jour.

La

La fiction nous eſt permiſe ;
En intéreſſant, elle inſtruit :
Je vais, puiſque l'on m'autoriſe,
Vous conter la fable qui ſuit.

Le petit Lutin de Cythere
Etoit un jour à vos genoux ;
Je ne ſçais ce qu'il vouloit faire
D'un carquois qu'il mit près de vous.

J'avois ſouffert ſous ſon empire.
Pour me venger, je m'approchai ;
Puis de ſes traits, ſans lui rien dire,
Je me ſaiſis & les cachai.

Le fripon les trouva bien vîte.
Mieux que toi, dit-il, je m'y prends ;
Et j'en vais mettre un dans un gîte,
Qui le gardera plus longtems.

Il dit : & ſoudain la vengeance
Lui mettant une fleche en main,
Malgré toute ma réſiſtance,
Le cruel m'en perça le ſein.

J'ignorois d'où le petit traître
Tenoit ce trait victorieux ;
Mais la ſuite m'a fait connoître
Qu'il l'avoit pris dans vos beaux yeux.

Car depuis ce moment funeſte,
Je reſſens pour vous tant d'ardeur,
Que pour toute autre il ne me reſte
Qu'indifférence & que froideur.

Votre chiffre, par ma houlette,
Eſt gravé ſur tous les ormeaux;
Et par le ſeul nom de Liſette,
J'éveille aujourd'hui les Echos.

Du ſort la rigueur inflexible
Peut à ſon gré m'ôter le jour;
Mais il tenteroit l'impoſſible,
S'il vouloit m'ôter mon amour.

De ma promeſſe, Objet aimable,
Ce récit m'a plus qu'acquitté;
Je n'avois promis qu'une fable,
Et j'ai dit une vérité.

Mais voyez un peu le délire,
D'un Peuple qu'on nomme Rimeur;
Et quel détour il prend pour dire:
Je vous aime de tout mon cœur.

VERS SUR LE PIGEON DE MADEMOISELLE LE L**.

AUx fameux oiſeaux de Cypris,
Que tu dois, cher Pigeon, cauſer de jalouſie!

Le nectar dont ils ſont nourris
Vaut-il la charmante ambroiſie
Que ton bec va chercher ſur les lévres d'Iris?

Les Amours auront beau ſe ſervir de leurs armes;
Quel ſera, cher Pigeon, le fruit de leur travail?
Pourront-ils, comme toi, chez l'Objet que tu charmes,
Baiſer l'ambre & les fleurs, l'ivoire & le corail?

Rival, heureux rival des oiſeaux de Cypris,
Cher Pigeon, que ta deſtinée
Eſt glorieuſe & fortunée!
Tu donnes chaque jour, en carreſſant Iris,
Des deſirs aux amans, des leçons aux maris.

Un des Pigeons de Cytherée
De ſon char un jour s'envola;
Le hazard dans cette contrée
Le conduiſit, & le voilà.
Faut-il à préſent qu'on s'étonne
Si d'Iris il eſt tant aimé?
Venus elle-même en perſonne
Dans l'art de plaire l'a formé.

Cet oiſeau ſi beau, ſi mignon
N'eſt pas ſûrement un Pigeon:
C'eſt le petit Dieu de Cythere,
Qui, laſſé des rigueurs d'Iris,
S'eſt déguiſé de la maniere,
Pour triompher de ſes mépris.

POURQUOI nous peint-on l'Amour nu ?
Eſt-ce à deſſein de nous apprendre
Que ce lubrique enfant de honte eſt dépourvu ?
Non. Voudroit-on nous faire entendre
Qu'il dépouille de tout ceux qui ſuivent ſa loi ?
Ce n'eſt pas pour cela, je croi.
Pourquoi donc ? Cela ſignifie
Que l'Objet dont l'ame eſt ravie
N'a beſoin, pour charmer, ni d'art, ni d'ornement;
Que l'odieux déguiſement
Ne doit point, quand on aime, être de la partie;
Et que deux vrais Amans, dans leur tendre concert,
Doivent toujours avoir leur cœur à découvert.

LES Amours qui du Tybre habitent le rivage
Sont triſtes, dolens & plaintifs;
Ceux qui ſont ſur les bords du Tage,
Sont méchans, ſoupçonneux, cruels, vindicatifs;
Ceux qui voguent ſur la Tamiſe
D'une bouillante ardeur ſuivent leur entrepriſe;
Ceux du Danube ſont épais, lents & maſſifs;
Les Bataves, les Helvétiques
Dans leurs diſcours ſont peu brillans:
Mais robuſtes & forts, nous les voyons longtems
Conſerver leurs flammes ruſtiques.
Ceux de France, tout au rebours,

Polis dans leurs façons, galans dans leurs atours,
Sçavent l'art d'arranger des termes magnifiques :
Mais ils ſont tellement fluets, chétifs, étiques,
Qu'ils n'ont pas la vie à deux jours.

LA NAISSANCE DE LA VIGNE.

CANTATILLE.

RÉCITATIF.

DÉLICES des Mortels, Arbriſſeau ſalutaire,
Vigne, vous méritez nos vœux & nos concerts.
Votre naiſſance eſt un myſtere,
Dont je veux en ce jour inſtruire l'Univers.

AIR.

Charmant breuvage,
De mon hommage
Sois l'appui, l'objet & le prix :
Fais dans mon ame
Couler ta flamme ;
Qu'elle réveille mes eſprits.
Toi qui d'Horace
Soutins l'audace,
Sois aujourd'hui mon Apollon.
Donne à ma Lyre
L'heureux délire,
Qui fit briller Anacréon.
Charmant breuvage, &c.

RÉCIT.

Sous les charmantes loix du Dieu de la tendreſſe,
Erigone & Bacchus furent longtems heureux.
Il fallut ſe quitter, ô mortelle triſteſſe !
L'adieu fut ſi touchant qu'ils pleurerent tous deux.
La terre, qui reçut ces larmes bienfaiſantes,
Dans ſon ſein les ſentit germer :
Elle enfanta ſoudain la plus chere des plantes ;
Et la Vigne auſſitôt venant à ſe former,
Fit couler un nectar dont les vertus puiſſantes
Réjouirent Bacchus, & ſçurent le calmer.

ARIETTE.

Amans, c'eſt ainſi que les charmes
Succedent bientôt aux ſoupirs,
Et c'eſt ainſi que de vos larmes
Vous voyez naître vos plaiſirs.
Pour appaiſer votre martyre,
Que le vin ſoit votre recours.
Sa douce puiſſance fait rire
Ceux que font pleurer les Amours.
Amans, c'eſt ainſi que les charmes, &c.

CHARMÉ d'une Roſe naiſſante,
Cupidon lui tint ce diſcours :
Que votre fraîcheur eſt charmante !
Que votre odeur eſt raviſſante !

Vous êtes l'ame des beaux jours.
Belle Fleur, tout vous rend les armes;
Flore même n'a point de charmes
Si dignes du Dieu des Amours.

Séduite par ce doux langage,
La Roſe alors s'épanouit.
L'Amour lui rend un tendre hommage;
Mais, hélas! quel en eſt le fruit?
Son bonheur le rendit volage;
Dès qu'il fut content, il s'enfuit.
Victime de ſa perfidie,
Bientôt la Fleur fut enlaidie;
Tout ſon éclat s'évanouit.

Belles, qu'un ton flatteur engage,
Redoutez un pareil outrage.
Traitez toujours avec rigueur
Les Conteurs de tendres ſornettes;
Et pour conſerver votre fleur,
N'écoutez jamais les fleurettes.

❖❖❖

LA Beauté conçut l'autre jour
Le deſſein d'enchaîner l'Amour.
Les Graces en étant inſtruites,
S'offrirent de bon cœur à lui prêter la main.
Vous êtes, leur dit-elle, un peu trop décrépites;
Allez, allez, ſans vous mon ſuccès eſt certain.

Pour captiver le Dieu volage,
Le voilà dans l'inſtant qui met tout en uſage.
Vains efforts ! conſtamment l'Amour ſçut réſiſter.
Les Graces à leur tour du combat ſe mêlerent,
Il leur céda ſans diſputer ;
La Beauté n'auroit pû qu'un inſtant l'arréter ;
Les Graces bientôt l'enchaînerent.

❖❖❖

L'AMOUR, un beau matin, ſe rendit chez Cloris.
Votre talent, dit-il, auprès de vous m'appelle ;
Vous poſſédez l'art de Zeuxis,
Vous marchez ſur les pas d'Apelle :
Voyons comme aujourd'hui, ſur le fils de Cypris,
Vous ſçaurez exercer votre pinceau fidele.
Peignez-moi ; ſur ce point on a peu réuſſi.
Souvent même j'ai vû qu'une main criminelle,
Par les fauſſes couleurs dont elle m'a noirci,
M'a fait fuir de plus d'une Belle.
Je n'oſe me flatter d'un ſort plus glorieux,
Dit Cloris, en baiſſant les yeux ;
Tout mon eſpoir eſt dans mon zèle.
A ces mots, prenant ſon pinceau,
Et regardant le Dieu, qui ſe fixa près d'elle,
Son art parfaitement imita le modele :
Elle rendit l'Amour ſi beau,
Qu'on ne ſe ſouvint plus des traits dont l'impoſture
Avoit plus d'une fois enlaidi ſa figure.

Lui-même, pour ſe voir, écartant ſon bandeau,
Il vit dans ſon portrait des beautés ſi charmantes,
De ſi vives couleurs, des graces ſi touchantes,
Qu'il penſa devenir un Narciſſe nouveau.
Ce Dieu, par le plus doux langage,
Remercia Cloris & lui rendit hommage;
Puis au feu de ſes yeux allumant ſon flambeau,
Vous n'aurez point, dit-il, en vain fait cet ouvrage;
Pour vous payer de ce tableau,
Mes traits dans tous les cœurs graveront votre image.

VAUDEVILLE.

POUR vous, Philis, j'aurois deſſein
De faire une Chanſon nouvelle;
Mais au vif tranſport de mon zèle
Certain embarras met un frein.
Avouerai-je, ou non, le martyre
Que me font reſſentir vos coups?
Si je n'en parle pas, que dire?
Si j'en parle, que direz-vous?
Vos yeux, malgré vous, malgré moi,
M'ont ſoumis au Dieu de Cythere;
La raiſon ne ſçauroit ſouſtraire
Mon ame à la commune loi:
Mais, ſi j'oſe vous en inſtruire,
Vous allez vous mettre en courroux.
Si je n'en parle pas, que dire?
Si j'en parle, que direz-vous?

Il vaut mieux, au fond, que mon cœur
Tienne ſes vœux dans le ſilence,
Que d'aller avec imprudence
Vous étourdir de mon ardeur.
Nuit & jour pourtant je ſoupire ;
Je ſens un feu .... Chut, taiſons-nous.
Si je n'en parle pas, que dire ?
Si j'en parle, que direz-vous ?

L'Amour & l'Amitié, depuis un certain jour,
Ne font guère enſemble ménage.
Ils étoient tous deux en voyage.
Arrivés dans un lieu propre à faire ſéjour,
Il eſt tems de ſouper, lui dit le Dieu volage ;
Mangeons...Soit...On ſervit; quoi ? gracieux langage,
Douceurs, carreſſe, égards, petits ſoins, doux retour,
Sont les mets dont ils font uſage.
Comme ils ſont très-légers, le ſouper fut très-court.
L'Amour, dont l'eſtomach eſt auſſi chaud qu'un four,
Mangea comme un Antropophage.
Sa Compagne, à grand'peine, eut après lui ſon tour ;
Et l'Amitié, pour tout potage,
N'eut que les reſtes de l'Amour.

Quand tous les Dieux, d'intelligence,
Eurent formé la jeune Iris,
Tout ſe ſoumit à ſa puiſſance,

Et pour elle on quitta Cypris.
Les Graces & l'Amour, accourant ſur ſes traces,
Voulurent, dans ſa Cour,
Etablir leur ſéjour.
Mais pour nos cœurs, hélas! quelles diſgraces!
Elle a renvoyé l'Amour,
Et n'a gardé que les Graces.

LA Raiſon & l'Amour
Se diſputoient un jour,
A qui régneroit ſur mon ame.
Bacchus finit leur guerre avec maint rouge-bord.
Il remplit mon cœur de ſa flamme;
Et, les chaſſant tous deux, ce Dieu les mit d'accord.

L'AUTRE jour une Roſe
Nouvellement écloſe,
Enchantoit tous les yeux de ſon éclat naiſſant.
Un Papillon paſſant
La voit, l'aime, lui plaît, la carreſſe, & s'envole.
Cet exemple eſt pour moi, Tircis, une leçon.
Pour répondre à vos vœux, ſi j'étois aſſez folle,
Vous vous envoleriez comme le Papillon.

AMIS, dans les grands airs, ma voix ne brille pas;
Sa foibleſſe à vos chants doit céder la victoire;

Mais le peu que j'en ai ſuffit dans un repas,
Et je m'en trouve aſſez pour demander à boire.

❖❖❖

LE redoutable Mars, pour combattre l'Amour,
Fit aiguiſer un jour
Son large cimeterre;
Il prit dans ſes mains ſon tonnerre.
Certain de ſe voir triomphant,
Son courroux employa, contre le tendre enfant;
Toutes les forces de la guerre.
Dans ces grands aprêts Cupidon
Ne vit aucun ſujet d'allarme.
Plus fier, plus hardi qu'un lion,
Mais avec certain air qui charme,
Il marche droit au Champion,
L'arrête, le ſaiſit, l'abbat & le déſarme.
La fierté quitte le Gendarme,
Le coq devient oiſon.
La jeune Amaryllis, l'honneur de ce Canton,
D'une hauteur voiſine avoit vû la victoire;
Par un trait digne de ſon cœur,
Cette Belle en voulut conſacrer la mémoire,
Et vint avec des fleurs couronner le vainqueur.
Le Dieu la regarda, ſoupira, fut rêveur.
Quelle fut la fin de l'hiſtoire?
Un enfant de quinze ans, avec quelques regards,
Un ſourire & deux mots, eut l'éclatante gloire
D'enchaîner le vainqueur de Mars.

POursuivi par la Diſcorde,
L'Amour fuyoit à grands pas ;
Las de courir, il m'aborde,
Et ſe jette entre mes bras.

Berger, ſauve-moi la vie,
Tu vois quel péril je cours ;
Contre une affreuſe ennemie,
Protege mes triſtes jours.

Amour, lui dis-je, en mon ame
Gliſſe-toi ſubtilement ;
Je vais d'un jus plein de flamme,
T'arroſer abondamment.

Si le Monſtre oſe t'y ſuivre,
Il y périra ſoudain ;
La Diſcorde ne peut vivre,
Où regne le Dieu du vin.

LE Philoſophe, de nos jours,
Que j'aime le mieux, c'eſt Grégoire ;
A ſa thèſe il revient toujours,
Et tous ſes *ergò* vont à boire.

Pendant tout le cours de l'Hyver,
Le froid ne permet pas qu'on aille prendre l'air ;
Ergò, près d'un bon feu, vuidons chacun bouteille.
Dans l'Eté, le beau tems attire au promenoir ;
On eſt las, on a chaud : *ergò*, pour nous ravoir,

Allons nous rafraîchir à l'ombre de la treille.
J'ai joué de bonheur, je gagne ; *ergò*, bûvons.
Le Sort m'en a voulu, je perds ; *ergò*, lampons.
Catin me quitte ; *ergò*, noyons-en la mémoire.
Nannette m'aime ; *ergò*, bûvons à ſa ſanté.
Ces *ergò* n'ont-ils pas plus de ſolidité
Que Deſcarte & tout ſon grimoire ?
J'ai donc raiſon de tenir ce diſcours :
Le Philoſophe, de nos jours,
Que j'aime le mieux, c'eſt Grégoire ;
A ſa thèſe il revient toujours,
Et tous ſes *ergò* vont à boire.

UN jour l'enfant de Cythere,
Panier & ſerpette en main,
S'offrit à Bacchus pour faire
La cueillette de ſon vin.

Bacchus reconnut le traître.
Ah ! c'eſt vous, beau vendangeur !
Je vais vous faire connoître
Comme on traite un impoſteur.

Vîte, vîte, que l'on mette
Dans la hotte l'étourdi ;
Qu'on le porte & qu'on le jette
Dans la cuve tout brandi.

La Sentence s'exécute,
Et le pauvre Cupidon
Fut baigné, dans la minute,

Des pieds jusques au menton.

Il fuit enfin : mais il reste
Dans le vin dont il sortit,
Certaine vapeur funeste,
Qui fait que l'on s'attendrit.

Ah ! c'est de ce vin sans doute
Qu'Iris nous verse en ce jour ;
Je n'en ai bû qu'une goutte,
Et mon cœur brûle d'amour.

❖❖❖

JE ne puis rien comprendre au petit Dieu des cœurs ;
Toutes ses qualités semblent se contredire.
Pere des ris, auteur des pleurs,
De quiconque suit son empire ;
Tantôt ses flatteuses douceurs,
Tantôt ses injustes rigueurs
Font le plaisir & le martyre.
Triste & gai, vif & languissant ;
Docile & mutin tout ensemble,
Doux & cruel, fier & rampant,
Il brave tout, & toujours tremble.
Toujours ardent, toujours contraint,
Il cherche, fuit, désire & craint.
Adroit & ruse pour surprendre,
Dans les moindres panneaux il donne en vrai butor.
Plus il est délicat & tendre,
Plus il est vigoureux & fort.
Très âgé, quoique dans l'enfance ;

Quoiqu'aveugle, très-clairvoyant;
Quoique petit, il eſt immenſe;
Quoique foible, il eſt tout-puiſſant.
Dévoré nuit & jour par une faim gloutonne,
Un mets léger le repaît bien;
Et par un effet qui m'étonne,
Il mange tout, & vit de rien.

❖❖❖

LES Deſtins l'ont donc arrêté,
Sur moi votre victoire eſt ſûre.
Jamais mon cœur trop enchanté
Ne guérira de ſa bleſſure.
Ma raiſon, quelquefois, quand je ſuis loin de vous,
Me reproche une ardeur ſi pure.
Accablé, tout percé de coups,
J'ai honte des maux que j'endure.
Je l'avouerai même entre nous,
Contre votre ame ingrate & dure,
Dans les tranſports de mon courroux,
Il m'échappe plus d'une injure.
Mais enfin de cette aventure,
Quel eſt le fruit, jeune Liſon?
Je vous entends, adieu murmure;
Vous paroiſſez, adieu raiſon.

SONGE.

A SSOUPI, cette nuit, par le Dieu des pavots,
J'éprouvois dans ſes bras un tranquille repos,

Quand un rêve flatteur vint offrir à ma vûe
Un ſpectacle charmant, dont mon ame éperdue
Se repréſente encor les objets merveilleux.
Le ciel s'ouvre, & ſoudain dans un char lumineux,
Que portoient les Zéphirs entourés d'une nue,
Je vis auprès de moi deſcendre en ce ſéjour,
Junon, la Fortune & l'Amour.
Le Deſtin, dit Junon, notre Arbitre ſuprême,
Prétend qu'à l'avenir ton bonheur ſoit extrême;
Et nous venons tous trois, te donner, de ſa part,
Tous les biens qu'aux Mortels chacun de nous départ.
La Déeſſe, à ces mots, de ſa main libérale,
Dans la mienne remit de beaux titres d'honneur;
La Fortune y joignit le métal enchanteur
Dont la puiſſance eſt ſans égale;
Et le petit Amour, pour combler mon bonheur,
Et rendre ma gloire parfaite,
Me donna, Dieux! quel bien! le cœur de ma Liſette.
Du dernier de ces dons l'ineſtimable prix
Pénétra tous mes ſens d'un plaiſir ſi ſenſible,
Qu'au ſommeil il fut impoſſible
De regner plus longtems ſur mes joyeux eſprits.
Je m'éveille, & d'abord, Ciel! quelle eſt ma ſurpriſe!
Adieu ma gloire, adieu mon bien;
Je me vis dans l'inſtant paſſer de tout à rien.
Dans les deux premiers dons il n'eſt rien que je priſe;
Je m'en vis privé ſans regret;
Mais le troiſiéme eſt un objet

Qui fixe tous les feux dont mon ame eſt épriſe :
C'eſt votre cœur, Liſette, il eſt le ſeul tréſor,
Dont je pleurai la perte, & qui m'afflige encor.
D'un ſonge ce récit ſincere
Pourra-t-il vous cauſer quelques amuſemens ?
C'eſt ce que je déſire, & non ce que j'eſpere :
Trop heureux ! ſi cette chimere
Vous pouvoit informer de mes vrais ſentimens.

L'Amour eſt un petit oiſeau,
Qui provigne fort à Cythere ;
L'Alcyon fait ſon nid ſur l'eau,
Lui fait le ſien ſur la fougere.

Qu'il faſſe aujourd'hui ſes petits,
Ils croiſſent d'étrange maniere ;
Demain je vous les garantis
Tout auſſi drus que pere & mere.

Si vous voulez les élever,
Il ne tiendra qu'à vous, Bergere ;
Pour les inſtruire & captiver,
La cage n'eſt pas néceſſaire.

Celui que votre goût prendra,
Vous amuſera, je l'eſpere ;
Comme le coq il chantera,
Sitôt qu'il verra la lumiere.

Bientôt tout ſeul il mangera,
Vous n'avez qu'à le laiſſer faire ;

Sur votre bouche il cherchera
Sa nourriture la plus chere.
Mais, non, Philis, vous auriez tort
D'être avec lui ſi familiere;
Le petit méchant pince & mord,
Dans le tems qu'on n'y ſonge guère.
Pour lors vous auriez beau courir
Au baume le plus ſalutaire;
Sur un tel mal, pour en guérir,
Il faut étouffer la vipere.

LA NATURE ET L'ART.
ALLÉGORIE.

VOus verrai-je toujours à mes deſirs contraire?
Dit un jour la Nature à l'Art,
Qu'avec étonnement, & contre l'ordinaire,
Dans un ſéjour champêtre, elle vit à l'écart.
Quelle bizarre humeur vous excite à me nuire?
Contre moi, chaque jour, pourquoi vous déchaîner?
Les Dieux vous ont fait pour m'orner,
Vous ne cherchez qu'à me détruire.
Pour la gloire de mon empire,
Pour le bien général de tout ce qui reſpire,
Faiſons dès aujourd'hui la paix,
Soyons frere & ſœur déſormais.
Volontiers, répond l'Art, avec un doux ſourire;
J'en ai depuis longtems conçu la volonté,
Et dans ce ſéjour écarté,

Je vous cherchois pour vous le dire.
Qu'un bon & ſolide traité
Soit donc entre nous deux pour toujours arrêté :
Viſons au même but, qu'un même ſoin nous preſſe,
Donnons-nous mutuellement
Les gages les plus ſûrs d'une vive tendreſſe.
Bref, ne nous quittons plus ; ils en firent ſerment,
Et le Fleuve où Caron vogue & rame ſans ceſſe,
Atteſté ſolemnellement,
A la face des Dieux, garantit leur promeſſe.
De ce ſage accommodement,
Cécile fut l'heureux & le premier ouvrage.
Auſſi voit-on chez elle un couple ſi charmant
S'allier, comme au premier âge,
Et vivre fraternellement.
L'un & l'autre voulant en former un modele,
S'y livrent d'une égale ardeur.
Nature qui ne peut être un inſtant loin d'elle,
L'enrichit chaque jour de quelque don flatteur ;
Elle eſt inceſſamment ſur le ſein de la Belle,
Dans ſes yeux, dans ſa bouche, & même dans ſon cœur.
Et l'Art que devient-il ? Compagnon très-utile,
Il habite le même aſyle :
Mais ſe cachant ſans ceſſe avec dextérité,
Sous le voile enchanteur de la ſimplicité,
Ce Dieu toujours humble & docile,
Malgré ce qu'il ajoute aux bons ſoins de ſa ſœur,
Laiſſe, des charmes de Cécile,
A la Nature tout l'honneur.

LA Déeſſe qu'Amour
Voit toujours ſi rigide,
Me prêta l'autre jour
Son flambeau, ſon égide :
Va, dit-elle, tu peux, ſans crainte déſormais,
De l'orgueilleux enfant repouſſer tous les traits :
Pars, cours juſques dans Amathonte,
Vas combler ta gloire & ſa honte.
Je pars. Vain projet, fol eſpoir !
Glycere que le ſort en chemin me fait voir,
De ſes yeux dans mon cœur lance un trait plein de flame.
Soudain le flambeau meurt, l'arme quitte ma main,
Le trait vainqueur me perce l'ame,
Et l'Amour, qui parut, me dit d'un ton badin :
Rends grace à l'aimable Glycere :
Ses yeux, mon doux ami, t'ont diſpenſé de faire
Un long & pénible chemin.

JADIS, lorſque j'étois encor dans la jeuneſſe,
Le deſir de ſçavoir quel choix, pour la tendreſſe,
Me feroit faire Cupidon,
Me fit, ſur ſon trépié, conſulter Apollon.
» Celle qui fixera, me dit-il, ton hommage,
» Aura le flatteur avantage
» D'être un modele d'agrémens ;
» Rien ne l'égalera pour le joli langage,

» La fineſſe, le goût, l'eſprit, les ſentimens.
» Tout ce qui rend recommandable,
» Dans la ſociété tout ce qui peut flatter,
» Embellira l'Objet aimable,
» Qui dans ſes nœuds doit t'arrêter. «
Par des prédictions ſi belles,
Mon cœur, à l'amour excité,
Rendit un tendre hommage à plus d'une Beauté.
Je n'ai vû dans aucune d'elles
L'Objet dont on m'avoit flatté.
Le ſort à mes regards vous fit enfin paroître :
J'eus le bonheur de vous connoître ;
L'oracle s'eſt exécuté.

LA feuille d'une Roſe, un jour,
Sçut meurtrir le petit Amour.
L'Honneur, j'oſe ici vous le dire,
Eſt encore plus délicat ;
Le ſouffle léger d'un zéphyre,
Dans les ſoirs d'Eté, vous l'abbat.
Plus d'une fois, au pauvre Sire
La plume a porté grand guignon ;
Et quelquefois même il expire
Sur le duvet de l'Aigledon.

UN jour le petit Cupidon
Fut attaqué d'une inſomnie ;

Le pauvre enfant, à l'abandon,
Succomboit à la maladie :
Déja pour le mettre au tombeau,
La Parque apprêtoit ſon ciſeau.

Toute la Faculté parut,
Et voulut lui donner de l'aide.
Toute la Faculté s'en fut,
Sans lui trouver aucun remede.
L'Hymen, par bonheur, vint le voir;
Il dormit un peu dès le ſoir.

Nouveau ſecours, le lendemain,
Le fit dormir une heure entiere;
Toujours de mieux en mieux : enfin,
Son frere Hymen ſçut ſi bien faire,
Que l'Amour, ſans ſe réveiller,
Fut plus d'un mois ſur l'oreiller.

❖❖❖

DANS une charmante maiſon
L'Honneur placé par la Raiſon,
S'en croyoit le propriétaire.
Ce Dieu, dans ſon gîte emprunté,
N'avoit pour toute locataire,
Que la rigoureuſe Fierté.

L'Amour, piqué de jalouſie,
De l'en débuſquer eut envie.
Il vint : l'Honneur eut ſon congé.
Vainement celui-ci tint ferme;

Par l'Amour il fut obligé
De déménager à mi-terme.

D'Où venez-vous, diſoit un jour
Venus à l'enfant de Cythere ?
Vous oſez, fils ingrat, abandonner ma Cour!
Craignez que ma juſte colere
Ne vous banniſſe ſans retour.

Excuſez, dit l'Amour en pleurs,
Je viens de chez une Mortelle,
Où j'ai vû tout l'éclat de vos attraits vainqueurs ;
Chacun l'adore, & cette Belle,
Comme vous, charme tous les cœurs.

Elle a votre bouche & vos yeux,
Des couleurs aux vôtres ſemblables ;
Elle a cet air divin, ce ſouris gracieux ;
Et les agrémens admirables,
Dont vous enchantez tous les Dieux.

De tant d'appas mes yeux épris
N'ont pû la voir ſans ſe méprendre.
J'ai cru que c'étoit vous, adorable Cypris ;
Et ſi ſon cœur étoit plus tendre,
Je m'y ſerois toujours mépris.

FABLES.

FABLE PREMIERE.

LE SINGE ET LA LYRE.

Par un Pantomime excellent,
La moindre ſcêne paroit bonne;
Et le ridicule ſouvent
Devient riſible en ſa perſonne.
L'autre jour le Dieu de Delos,
Après avoir, dans ſon yvreſſe,
Du Pinde amuſé les échos,
Sur le rivage du Permeſſe,
Pour ſe donner quelque repos,
Laiſſa ſa Lyre enchantereſſe.
Un Singe la voit, & la prend;
D'abord il la tourne & l'admire:
Puis fait entendre, en la touchant,
Un air de caprice, un délire
Qu'il imagina ſur le champ.

Quelqu'un, par eſprit de ſatyre,
Se mit en devoir d'arracher
L'inſtrument que tenoit le Sire.
Contre lui, pourquoi vous fâcher,
Dit Phœbus? laiſſez-lui ma lyre;
Il ne ſçait pas bien la toucher:
Mais ſes grimaces me font rire.

FABLE II.

LE GOURMAND ET SON ESTOMACH.

CONTRE ſon eſtomach ſujet à s'exhaler,
Un Gourmand, l'autre jour, ſçut ainſi lui parler:
Tyran de mes plaiſirs, voudras-tu bien m'entendre?
Que tu ſers mal ton Maître! Au lieu de profiter
Des bienfaits, que ſur toi je m'empreſſe à répandre,
Ton inſolence va juſqu'à les rejetter.
Mais, mais, je ne ſçaurois comprendre
Pourquoi tu ne veux pas à mes vœux te prêter.
Si quelques maux ſouvent te viennent tourmenter,
Eſt-ce à moi, dit Gaſter, que tu devrois t'en prendre?
C'eſt à toi, gros Goulu, qui, ſans me conſulter,
M'en donne deux fois plus que je n'en puis porter.

FABLE III.

LE LAPIN ET LE FURET.

DANS ſon terrier Janot Lapin
Ne craignoit aucune embuſcade;

Certain Furet, un beau matin,
Vint lui donner mauvaiſe aubade.
Janot fut attrapé ſoudain.
Adieu, dit-il à ſon voiſin,
Contre le Furet ſois en garde ;
Que le Ciel à jamais te garde
De tout ennemi ſoûterrain.

FABLE IV.

L'AIGLE ET LE PAON.

L'AIGLE au fier oiſeau de Junon
Tint un jour ce malin langage :
Que d'attraits ! Que d'appas ! Non, non ;
Rien n'égale votre plumage ;
Pour vous je deſcends en ces lieux,
De la part du Dieu du tonnerre :
Tout vous appelle chez les Dieux,
Ami, fiez-vous à ma ſerre ;
Nous y ſerons bientôt tous deux.
Le deſtin le plus glorieux
Y deviendra votre ſalaire :
Vous avez la couronne en terre ;
Vous l'aurez auſſi dans les cieux.
Le Paon, que la louange enyvre,
Donne aiſément dans le panneau ;
Aux ſerres de l'Aigle il ſe livre.

Que devint le crédule Oiſeau?
Dans les airs il ceſſa de vivre;
Son encenſeur fut ſon bourreau.

FABLE V.

LE RICHE ET LE PAUVRE.

UN Riche, un Pauvre étoient dans le même bateau;
Et faiſoient enſemble un voyage.
Ils furent en chemin accueillis d'un orage,
Qui fit faire capot à leur petit vaiſſeau.
Le Pauvre, qui n'avoit ni denier, ni bagage,
Sçut gagner la rive à la nâge,
Le Riche chargé d'or périt au fond de l'eau.

FABLE VI.

LE RENARD ET LA BREBIS.

UN jour maître Renard, guidé par l'appétit,
Suivit un gros troupeau juſques dans la Prairie;
D'une jeune Brebis il s'approche & lui dit:
Cette herbe-là, ma douce amie,
N'eſt pas de bon aloi, j'en ſçais une là-bas
Qui vaut quatre fois mieux; allons-y, je vous prie:
Nous aurons le plaiſir d'y faire un bon repas,
Où grande compagnie
Ne nous troublera pas.

La Pécore fut aſſez bête
Pour ſuivre ce conſeil ; auſſitôt le gueulard,
Se voyant à ſon aiſe & loin de tout regard,
Sans qu'aucune pitié l'arrête,
L'égorge & la mange à l'écart.
O la folle Brebis ! ô le vilain Renard !

FABLE VII.

LE NEUF DE CHIFFRE ET LE ZERO.

UN jour le Neuf de Chiffre au Zéro fit querelle ;
Palſembleu, lui dit-il, vous nous la baillez belle,
Et vous êtes plaiſant, Monſieur le Galfretier,
De vouloir avec nous entrer en parallele,
Vous qui ne valez pas ce qu'on nomme un denier !
Ceſſe, répond Zéro, cet injuſte langage ;
Je me connois, & je ſçais bien
Qu'étant tout ſeul, je ne ſuis rien ;
Mais les autres de moi tirent grand avantage ;
Toi-même qui prétends me faire ici la loi,
N'eſt-il pas vrai, dis-moi,
Que tu vaux neuf fois davantage,
Quand on me place auprès de toi !

FABLE VIII.

LE MARONIER D'INDE ET LE VIEUX POIRIER.

DANS les beaux jours où régne la verdure,
Un Maronier des Indiens climats,
De ſa brillante & vaſte chevelure
Pompeuſement étaloit les appas.
Il auroit volontiers, d'une morgue inſolente,
Etouffé ſon voiſin; c'étoit un vieux Poirier,
Qui promettoit encor moiſſon très-abondante.
Mon ami, lui dit ce dernier,
Vous êtes un peu trop plein de votre perſonne;
C'eſt à tort que l'orgueil ſi fort vous éblouit.
Il eſt vrai qu'au Printems votre beauté ſéduit:
Mais attendons un peu, nous verrons, cet Automne,
Quel ſera votre fruit.

FABLE IX.

LES FRELONS ET LE VIEUX SAULE.

D'IMPERTINENS Frelons, paſſant par la Prairie,
Se moquoient ſottement de la caducité
D'un vieux Saule entr'ouvert & ſec de tout côté.
Un orage ſurvint, avec tant de furie
La grêle alors tomba, qu'en cette extrémité

Des railleurs l'eſſain volatile
Fut contraint de prendre un aſyle
Dans le tronc de l'arbre inſulté.
Lui, charmé que la troupe à l'abri ſe repoſe,
Dans ſon corps tout cicatriſé ;
Vous voyez, leur dit-il, que ce vieux Saule uſé
Eſt encor bon à quelque choſe.

FABLE X.

LE LIMAÇON ET LE VERMISSEAU.

L'Autre jour un gros Limaçon,
Clos & couvert dans ſa maiſon,
Jouiſſoit d'un ſommeil tranquille.
Un Vermiſſeau, qui le crut mort,
Voulut uſurper ſon aſyle ;
L'Imprudent y trouva ſa mort.

FABLE XI.

LE CIMETERRE ET LE TAMBOUR.

Le Cimeterre, un jour,
Eut avec le Tambour
Une grande querelle.
Celui-ci, d'orgueil enyvré,
Faiſoit à l'autre un long narré
De tous les combats où ſon zele

S'étoit autrefois ſignalé.
Grands Dieux! s'écrioit'il, que ma gloire eſt extrême!
Tout m'obéit, les Héros même
Ne partent que quand j'ai parlé.
Dans la lice de Mars vit-on foudre de guerre
Plus courageux que moi? Jamais je n'ai tremblé;
De cent coups cependant je me ſuis vû criblé.
Fort bien, lui dit ſon Adverſaire,
Rien n'égale votre valeur;
Vous êtes des Guerriers le modele & la fleur.
Mais enfin, dites-moi, beau rival du tonnerre;
Combien votre courage en a couché par terre?
De vos brillans travaux quel eſt donc le produit?
Du fracas, rien de plus; tout votre beau langage,
Dénué de faits & ſans fruit,
Monſieur l'Olibrius, eſt un ſûr témoignage,
Que ceux qui font le plus de bruit
Ne ſont pas toujours ceux qui font le plus d'ouvrage.

FABLE XII.

ZEPHYR ET LA CLOCHE.

LA Cloche un jour diſoit
A Zéphyr qui paſſoit:
Que mon deſtin eſt beau! voiſine de la nuë,
Sur le vaſte horizon quand je porte la vûë,

Je domine partout, & tout ce que je voi
Eſt au-deſſous de moi.
Je donne des loix à la terre;
La nuit, dès que je parle, eh! vîte on eſt debout.
Je n'ai qu'à dire un mot, & dans l'Europe entiere,
Pour m'obéir, on quitte tout.
Je fus plus d'une fois redoutable au tonnerre;
Et quand il s'approche de moi,
Loin de reſſentir de l'effroi,
J'oſe, pour l'écarter, lui déclarer la guerre.
Surpris de ce diſcours, Zéphyr lui répondit:
Votre ſort eſt flatteur, il eſt ſans contredit
Gracieux autant qu'honorable;
Mais, avouez-le-moi, (ſans feinte il faut parler;)
Par vous ſeule êtes-vous ſi fort recommandable?
De rien n'êtes-vous redevable
A la main qui vous fait aller?

FABLE XIII.

FLORE ET L'IMPÉRIALE.

A La Déeſſe Flore un jour l'Impériale
Oſa tenir ce propos orgueilleux:
De la Nature libérale
J'ai reçu des attraits charmans & merveilleux;
Dans le vaſte Univers, il n'eſt rien qui m'égale,

Et cependant pour me cueillir
Aucun Mortel ne vient s'offrir.
Flore lui répondit : l'éclat qui vous décore
Vous rend l'honneur de ce ſéjour ;
Mais pour inſpirer de l'amour,
Trop d'ambition vous dévore,
Et vous expoſez trop vos charmes au grand jour.
Voyez dans ces Jardins la ſimple Violette :
Cette fleur, avec ſoin ſe cachant ſous l'herbette,
Des paſſans curieux excite les ſouhaits.
Si vous voulez charmer comme elle,
Prenez-la pour modele ;
Faites, en vous cachant, déſirer vos attraits.

FABLE XIV.

LE SAUVAGE.

UN Sauvage ignorant les effets du Miroir,
Y vit de loin une figure
Qui copioit en tout ſon geſte & ſon allure.
Soudain, par le courroux il ſe ſent émouvoir ;
Croyant tout bonnement que derriere la glace
Quelqu'un s'étoit caché pour lui faire un affront.
Il avance ; &, d'un bras très-prompt,
Frappe le Miroir & le caſſe.
Tel eſt votre deſtin, vous que la haine aigrit
Contre un juſte Cenſeur, qui dans un ſage écrit

Vous peint de vos défauts un tableau véridique.
Calmez, foibles Mortels, le dépit qui vous pique:
De l'affront qu'on vous fait, vous êtes les Auteurs;
Evitez le Miroir, ou devenez meilleurs.

FABLE XV.

LE BAUDET PRUDENT.

L'Autre jour un Baudet de très-haute ſtature,
En vit un autre à la pâture
Dans un verger de murs enclos.
Pour le joindre, à l'inſtant d'un pied vif & diſpos,
Il court; mais en entrant, ô fâcheuſe aventure!
La porte étant trop baſſe, il s'écorche le dos.
Toujours depuis ce tems une fiévre inteſtine
Le fait trembler pour ſon échine.
La plus grande ouverture allarme ſes eſprits,
Et du plus loin qu'il voit la Porte Saint Denis,
Pour ne point s'écorcher, prudemment il s'incline.

O vous, que l'on voit aujourd'hui,
Dans certaine carriere, à certains maux en bute,
Aurez-vous, pour fuir la rechûte,
La même prudence que lui?

FABLE XVI.

LE BICHON TONDU.

ON tondit un bichon dans le cœur de l'Hyver;
Tous les Chiens du quartier vinrent lui faire fête.
Ah! Que vous êtes beau! Que vous avez bon air!
Ceſſez, ceſſez, dit-il, de me rompre la tête:
Au diantre ſoit la mode, & la main malhonnête
Qui me tondit ainſi la peau!
Il eſt vrai que je ſuis plus beau:
Mais je gêle, & le froid me va mettre au tombeau.

FABLE XVII.

LE BROCHET ET LE GARDON.

L'AUTRE jour compere Brochet
Vit un Gardon dans la Riviere;
Réveillé par ce doux objet,
Le bon repas que je vais faire,
Dit-il! A ces mots le Gourmand
Vous le ſaiſit avidement,
Pour le croquer juſqu'à l'arrête.
Mais, quel eſt ſon étonnement,
Lorſqu'il ſent au même moment
Certain hameçon qui l'arrête!

Au bout d'une ligne un Pêcheur
Avoit mis cet appât flatteur.
Notre homme, en ſon métier habile,
S'appercevant que le fardeau
Enfonçoit la ligne dans l'eau,
Tire vîte, & voit maître Gille
Pendant au bout de ſon cordeau.
Dans l'inſtant, avec grande joie,
A la cuiſine on vous l'envoie,
Et, comme il faut, poivré, ſalé,
Puis ſur la ſerviette étalé,
De maint convive il fut la proye.
Bref, l'avaleur fut avalé.
On voit par cette Fable nôtre,
(Et le ſens n'en eſt pas obſcur,)
Qu'on ſe perd en perdant un autre,
Et que *par pari refertur.*

FABLE XVIII.

L'OISILLON.

SORTANT du nid de pere & mere,
Un Oiſillon poſa le pié
Sur une branche trop legere,
Trop foible pour lui de moitié.
La branche rompt, l'oiſeau par terre
Tombe à la merci d'un paſſant,

Qui dans une cage reſſerre
Le captif en vain gémiſſant.
Vous que l'ambition inſpire,
Jeunes & foibles candidats,
En voulant trop tôt vous produire,
Vous tombez dans le même cas;
Tâchez, en entrant dans le monde,
Qu'un ſolide appui vous ſeconde;
Car tout dépend du premier pas.
Lorſque par malheur on culbute,
De cette périlleuſe chûte
Les trois quarts ne relevent pas.

FABLE XIX.

LE MOUCHERON ET LE LION.

VAINQUEUR des plus gros animaux,
Le ſuperbe Lion ſe croyoit un Héros,
Dont jamais nul effort n'abattroit le courage.
Proſternés à ſes pieds Cerfs, Sangliers, Taureaux;
Eléphans & Rhinoceros,
Tout lui rendit un humble hommage.
Le petit Moucheron, dont le Roi des Forêts
N'avoit fait aucun cas au fort de ſa victoire,
S'oppoſa ſeul à tant de gloire,
Et changea la joye en regrets.

Comment donc! dit-il en lui-même,
Je laiſſerai jouir de ſon orgueil extrême
Ce Monſtre, ce Tyran maudit!
Non, non: dans mon juſte dépit,
Je m'en vais contre lui, moi ſeul, tout entreprendre.
Je ſuis petit; d'accord: mais l'Hiſtoire nous dit
Qu'Eugene, Luxembourg, & le fier Alexandre,
Quoique d'un genre très-petit,
Forcerent maintefois les plus Grands à ſe rendre.
A ces mots, l'Inſecte effronté,
Choiſiſſant pour champ de bataille
L'oreille de ſa majeſté,
Lieu qui convenoit à ſa taille,
En approche ſans bruit, s'y loge avec fierté.
Le Lion, vainement de fureur tranſporté,
Rugit, ſe bat les flancs, s'agite & ſe travaille.
Rien ne peut déloger l'inſolent embrion.
Dans ſa griffe & ſes dents, au Tyran nuls remedes;
Tellement & ſi bien qu'un ſimple Moucheron
Réduiſit aux abois le Roi des Quadrupedes.

Cette Fable eſt pour enſeigner
Qu'un petit ennemi n'eſt pas à dédaigner.

FABLE XX.

FLORE ET LA TULIPE.

UN jour, en s'étalant au milieu d'un parterre,
La Tulipe, d'une voix fiere,
Dit à Flore : je vous ſoutien
Qu'à la terre je ne dois rien.
De la terre je ſerois fille !
Moi ! Quel conte ! Oh ! que non ; mon pere eſt Dieu [du jour.
C'eſt par lui que je brille
Dans ce riant ſéjour.
Alors, pour s'élever hors du ſein de la terre ;
Elle fit un effort ſi grand qu'elle en ſortit ;
Mais, hélas ! en quittant ſa mere,
La fleur inſolente périt.

FABLE XXI.

L'OR ET LA TRUFLE.

L'OR & la Truſle un jour s'entretenoient enſemble;
Je ne puis concevoir, dit la Truſle au Métal,
Comment de tant d'Humains la foule ſe raſſemble,
Pour vous aller chercher dans votre lieu natal,
Vous de tous leurs malheurs l'inſtrument ſi fatal;

Vous qui portez partout & le trouble & la guerre,
Pourquoi vous tirent-ils du centre de la terre?
Et vous, répondit l'Or, quoique tous vos appas
Ne ſoient auprès de moi que piétre marchandiſe,
Pour vous ne font-ils pas ſouvent même ſottiſe?
Quels ſoins pour vous trouver ne ſe donnent-ils pas?
A leur goût dépravé vous êtes plus exquiſe
Que le plus délicat morceau,
Et tous les jours leur gourmandiſe,
Pour enflammer leur ſang, vous dérobe au pourceau.

FABLE XXII.

LE RUISSEAU AMBITIEUX.

UN Ruiſſeau ſortant de ſa ſource,
Fit des projets ambitieux.
Je ſuis bien fou, dit-il, de reſter en des lieux
Où j'éprouve un deſtin chétif & langoureux.
Aprochons-nous des Grands, ce ſont gens à reſſource;
L'Océan peut me faire un ſort délicieux,
Portons-lui ſans délai mon hommage & mes vœux.
A ces mots Maître Rû précipita ſa courſe;
Des eaux qu'il ramaſſe en chemin
Il s'enfle, il s'élargit: le voilà Fleuve enfin;
De vallons en vallons, allant d'un train rapide,
Et marchant à grands pas vers la plaine liquide.

Voulez-vous voir à quoi ſon projet aboutit ?
Plein du fol eſpoir qui le berce,
Après mainte & mainte traverſe,
Il vient à l'Océan; l'Océan l'engloutit.

FABLE XXIII.

LA POULE ET LA FERMIERE.

PAR la Maîtreſſe, un beau matin,
Certaine Poule du jardin
Se vit honteuſement chaſſée;
De ce ſenſible affront Cocote courroucée
Jura de s'en venger. Quand? Dès le lendemain.
En effet, lorſqu'elle eut, au lever de l'Aurore,
Dépoſé ſon œuf en ſon nid,
La vindicative Pécore
Vîte le caſſe, & s'en nourrit.
Même choſe dix jours de ſuite.
La Maîtreſſe à la fin s'irrite.
Puiſque vous refuſez de payer votre écot,
Dit-elle, en la prenant, écoutez bien ce mot:
Poule qui ne pond pas, ne doit plus manger d'orge.
A ces mots, lui mettant le couteau ſous la gorge,
On l'envoya bouillir au pot.
Ceci nous fait voir l'imprudence
De ceux qu'aveugle la fureur;
Et c'eſt ainſi que la vengeance
Tombe ſouvent ſur ſon auteur.

FABLE XXIV.

LE CARNAVAL DES DIEUX.

LEs Dieux, au tems du Carnaval,
Se trouvant de loiſir pendant une journée,
Jugerent qu'ils devoient, juſqu'à l'heure du bal,
A divers petits jeux paſſer l'après-dînée.
Jupiter & Junon prirent leurs doux ébats
A cache-cache Mitoulas.
Le vieux Saturne avec Cybele
Aux proverbes, dit-on, s'égaya de plus belle.
L'Amour, la Fortune & Plutus
A Colin-Maillard s'amuſerent.
Cocqs-à-l'Aſne, rébus, propos interrompus,
Furent les paſſe-tems que les Muſes aimerent.
A cauſe de la rime, on vit Sire Apollon
Porter ſes vœux au corbillon.
Vulcain choiſit le ſolitaire.
Mars & la Reine de Cythère
Préfererent à ce jeu-là
Cache-cache, qui bais'ra-ça.
Pomone, avec le Dieu dont le cœur l'intéreſſe,
Par le gage-touché diſſipa ſa triſteſſe.
Mercure, Hebé, Flore & Zéphir,
D'autres Déïtés en grand nombre,

FABLE XXVII.

LES PLAINTES DU NOYER.

L'Autre jour un Noyer, qu'une Etoile fatale
Du grand chemin fit voiſin de trop près,
Exprima par ces mots ſes douloureux regrets :
Quelle peine, ô Fortune, à ma peine eſt égale ?
Pour me piller & dépouiller,
Chaque jour on me fait outrage ſur outrage.
Les paſſans, animés de fureur & de rage,
Font leur plaiſir de m'accabler.
Suis-je digne, grands Dieux ! d'un ſi cruel partage ?
Tandis que tant d'Humains, dans le ſein de la paix,
Jouiſſent tous les jours de leurs larcins ſecrets,
Les biens que je produis me rendent miſérable ;
Et je me vois, hélas ! par un ſort déplorable,
La victime de mes bienfaits.

FABLE XXVIII.

LE MOUTON PUNI.

Dans une marre, Jean Mouton
Voulut boire un jour, ce dit-on ;
Le bord ne pouvant lui ſuffire,
Il fut au milieu bien & beau :
Mais il périt, le pauvre Sire,
En voulant boire en trop grande eau.

FABLE XXIX.

L'AMOUR ET LA RAISON.

LA Raiſon dit un jour
Au petit Dieu d'Amour :
Te verra-t-on toujours faire tant de folies ?
Mes yeux, lui répond-il, d'un bandeau ſont couverts,
Et mon aveuglement excuſe mes travers.
Mais vous, qui m'avez fait plus de cent avanies,
Madame la Raiſon, vos deux yeux ſont ouverts.
Malgré ce ſecours favorable,
(Avouez-le de bonne foi,)
Vous montrez-vous plus raiſonnable,
Et faites-vous moins de fautes que moi ?

FABLE XXX.

LA VIGNE ET LES DEUX AMIS.

UN jour, chemin faiſant, quelqu'un fit la trouvaille
D'un certain bois mal fait, ſec, noueux & tortu ;
Il le ramaſſe. Que fais-tu,
Dit un de ſes amis ? ceci n'eſt rien qui vaille ;
Je n'en donnerois pas la valeur d'une maille,
Pas même, en vérité, ce qu'on nomme un fétu.

Je t'en ferai voir la vertu,
Reprit l'autre ; & de fait, avant que la journée
Par les ombres fût terminée,
Il fut planter ce bois dans un terroir pierreux,
Où le Midy dardoit ſes feux.
Deux ou trois ans paſſés, notre homme s'achemine
Chez ſon ami, le mene & le conduit
Où ce bois avoit pris racine.
Tiens, tiens, regarde un peu ce fruit ;
C'eſt dans ce grain charmant qu'eſt la liqueur divine
Qui dans l'inſtant détruit
L'humeur ſombre & chagrine ;
Et par le bois tortu l'un & l'autre eſt produit.
Ami, cet exemple t'inſtruit,
Qu'il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine.

FABLE XXXI.

LE MÉRITE ET LA FORTUNE.

A L'aveugle Divinité,
Le Mérite un jour fit quérelle.
Tous les jours, lui dit-il, je vous vois avec zèle
Faire nâger des Sots dans la proſpérité.
De Gens ſans nom, ſans foi, ſans cœur & ſans cervelle
Vos bienfaits trop ſouvent font la félicité.
Que vous ai-je fait moi, pour m'être ſi cruelle!

Mon

Mon ſçavoir & ma probité
N'ont-ils pas enfin mérité
Que vous ne ſoyez plus à mes vœux ſi rebelle ?
Ces clameurs ne vous vont pas bien,
Ceſſez votre injuſte murmure :
Je veux bien, lui dit-elle, être votre ſoutien.
Si vous m'obéiſſiez, bientôt, par mon moyen,
Vous ſeriez maitre d'un gros bien :
Mais, comment voulez-vous que je vous en procure ?
Vous ne recevez jamais rien,
Sans donner votre ſignature.
L'ingénieux Micmac vouloit vous mettre au fait :
Ses leçons vous auroient appris par quelle adreſſe
Des honneurs, en rempant, on atteint le ſommet ;
Vous l'avez renvoyé tout net.
La moindre peccadille bleſſe
Votre ſotte délicateſſe.
Jamais dans les amours des Grands
L'Intrigue ne vous intéreſſe ;
A la Cour pas un brin d'encens ;
Chez Plutus jamais de ſoupleſſe.
Au Faquin brillant & doré,
A l'Ignorant plein de richeſſe ;
Vous vous croiriez deshonoré,
Si vous faiſiez une carreſſe.
Et vous oſez vous plaindre encor !
Allez, allez, pauvre butor,

Vous n'aurez jamais ſou ni maille ;
L'Honneur, le fier Honneur, qui vous flatte ſi fort,
Ne vous produira rien qui vaille :
Et vous aurez le triſte ſort
De mourir un jour ſur la paille.

FABLE XXXII.

LE HESTRE.

DANS les jours d'Eté certain Hêtre
Donnoit de l'ombrage à ſon Maître ;
Ses longs rameaux qui s'étendoient,
De l'orage le défendoient.

Malgré cet important ſervice,
Du Maître voyez l'injuſtice !
Dès qu'il vint à geler un peu,
L'arbre coupé fut mis au feu.

L'exemple ci-deſſus regarde
L'ingratitude d'un Seigneur.
Etes-vous utile ; il vous garde :
Ne l'êtes-vous plus ; ſerviteur.

FABLE XXXIII.

L'ARAIGNÉE.

LA fileuſe Arachné, dans un coin triſte & ſombre,
Entre deux ſoliveaux avoit tendu ſes rets ;

Les Mouches dans ce lieu n'alloient pas en grand
[nombre:
Partant, dans ſes repas, elle avoit peu de mets.
Ici, dit-elle un jour, je ne vis qu'avec peine;
Aggrandiſſons notre domaine,
Et dans un lieu plus vaſte étendons nos filets.
Ce qui fut dit, ne fut pas long à faire:
La voilà qui ſe met à filer de maniere
Que juſqu'à la croiſée étendant ſon manoir,
Son travail par quelqu'un ſe fit appercevoir.
Auſſitôt le balai fait rage;
Adieu la toile, adieu l'ouvrage;
Tout fut raflé dans le moment:
Au maudit inſtrument elle-même accrochée,
Ne s'en vit détachée,
Que pour ſubir encor un plus cruel tourment.
Elle périt enfin, & paya, de ſa vie,
La malheureuſe envie
De vivre abondamment.

FABLE XXXIV.

LE LYS ET LA VIOLETTE.

LE Lys, d'un ton plein de fierté,
Dit un jour à la Violette:
Comment donc! petite Fleurette,

Vous avez la témérité,
De vous placer à mon côté !
Loin de moi vîte qu'on ſe mette ;
Cachez-vous dans l'obſcurité
Où votre baſſeſſe vous jette.
Il vous ſied bien, en vérité,
Foible & rempante créature,
Vil embrion de la Nature,
D'approcher de ma majeſté :
Devant votre ſeigneur & maître,
Si vous oſez, à l'avenir,
Sans mes ordres exprès, paroître,
Je vous promets de vous punir
De façon que, de votre vie,
Vous n'aurez pas, petite amie,
La faculté d'y revenir.
D'une voix haute, en plein parterre,
Ainſi parla Monſeigneur Lys.
L'humble Violette s'attere ;
De frayeur ſes ſens ſont ſaiſis.
La pauvrette enfonce ſa tête
Dans ſes feuilles, ſi bas, ſi bas,
Que près d'elle en vain l'on s'arrête ;
L'œil le plus fin ne la voit pas.
Le Soleil, alors ſans nuage,
Montroit aux humains ſon flambeau ;
Mais bientôt un affreux orage
Succede à ce calme ſi beau ;

Des Sujets qu'Eole gouverne,
Le plus terrible & le plus fort
Quitte, en mugiſſant, ſa caverne,
Et briſe la priſon du Nord;
Porté ſur une aile rapide,
Il vole où la fureur le guide,
Rien ne réſiſte à ſon effort.
Le ſuperbe Lys ſur ſa tige,
Qu'avec arrogance il érige,
Semble l'appeller au combat.
De ton ſort l'heure déciſive
Va ſonner; tremble, tremble, fat.
Aquilon dans l'inſtant arrive,
Fond ſur lui, l'attaque & l'abbat.
Sa tête mourante & défaite
Tombe aux pieds de la Violette,
Qui le voyant en cet état,
Dit humblement: que je rends grace
Aux Dieux de m'avoir fait ſi baſſe!
J'aurois ſubi même malheur.
Puiſſent vos pareils, Monſeigneur,
Profiter de votre diſgrace,
Et moins exalter leur grandeur!

FABLE XXXV.

LE VERMISSEAU ET LA POMME.

UNE Pomme, chez qui logeoit
Un Vermiſſeau qui la rongeoit,
De ſon peu de reconnoiſſance
Se plaignit en ces mots : Tu me dois la naiſſance ;
Perfide ! Depuis que tu vis,
C'eſt moi ſeule qui te nourris ;
Ma mort, (qui le croiroit ?) en eſt la récompenſe ;
Et c'eſt par toi que je péris.
Fils ingrats, voilà votre image :
Puiſſiez-vous faire un bon uſage,
De ce judicieux avis !

FABLE XXXVI.

L'ORANGER.

IL eſt certain arbre en Provence,
Qui ſçait en même-tems porter fruit, feuille & fleur ;
C'eſt un don de grande valeur.
Il en conçut une arrogance,
Qui fut cauſe de ſon malheur.
Un jour la Vanité, monſtre aux hommes funeſte,
Vint le voir & lui dit tout bas :

D'où vient que dans ces lieux votre Excellence reſte ;
Je vous aſſure & vous proteſte
Que vous n'aurez, dans ces climats,
Qu'une fortune très-modeſte.
Pour être trop commun, de vous on ne fait cas ;
On croit faire beaucoup, lorſque l'on vous regarde.
Sortez, il en eſt tems, de cet état obſcur ;
Vous êtes près de l'âge mûr,
Tems auquel l'intérêt veut que l'on ſe hazarde.
Sus, ſus, mettez-vous en chemin,
Rendez-vous vers la Capitale ;
Approchez-vous du Souverain,
Votre gloire ſera ſuprême & ſans égale.
Dans un jardin délicieux,
Où l'Art embellit la Nature,
Vous enchanterez tous les yeux
Par l'éclat de votre figure :
Tous vos voiſins jaloux reſpecteront vos loix ;
Vos pommes d'or feront les délices des Rois.
Les Provençaux, Gent cauteleuſe,
Ne ſont pas aiſés à duper ;
Celui-ci, par cette enjoleuſe,
Se laiſſa pourtant attraper.
Sur un large brancard tranſporté vers Lutece,
On le cherche, on l'admire, il eſt comblé d'honneurs ;
Quel triomphe ! quelle allégreſſe !
Les regards du Monarque & de tous les Seigneurs

Honorent ſes fruits enchanteurs :
Cétoit pendant l'Eté, tems propre à ſon eſpéce.
L'Hyver vient ; il ſévit : ſes cruelles rigueurs
Font gémir l'Oranger, changent les ris en pleurs ;
De la biſe éprouvant la fureur inhumaine,
Et forcé d'être priſonnier,
Dans une maiſon ſoûterraine,
Il paſſe deux ſaiſons en triſte caſanier.
Cette Fable nous dit qu'on s'expoſe à la peine ;
Sitôt que de ſa ſphère on ſort imprudemment ;
En dépit des clameurs de l'ambition vaine,
Demeurons dans notre élément.

ALLÉGORIES.

DU Caprice & de l'Inconſtance.
Certaine Déité jadis reçut le jour ;
On la nomme la Mode. Elle ſe plaît en France,
Et Paris fut toujours ſon principal ſéjour.
Coëffure, habits, façons, couleurs, deſſeins, friſure,
Plaiſirs, jeux & talens, ragoûts, langage, allure,
Regnent, quand il lui plaît, & tombent tour à tour.
Tel à qui nous voyons faire aujourd'hui la cour,
Par la Mode chaſſé, ſera demain retraite.
La Mode fait qu'un bon Poëte,
Un grand Auteur, un bel Eſprit,
Céde à de moins ſçavans qu'elle met en crédit.
La Mode fait qu'on ſacrifie
Un homme de mérite à d'indignes rivaux.
La Mode fait que l'on oublie
Ses vieux amis pour des nouveaux.
Mais pour comble d'extravagance,

Et ce qui me paroit un trait plus vicieux,
C'eſt que la Mode étend ſes droits & ſa puiſſance,
Juſqu'au culte qu'on doit aux Citoyens des cieux.
On change à cet égard, comme en toute autre choſe :
Tous les jours, ſans ſujet, ni cauſe,
On voit les nouveaux Saints faire oublier les vieux.

DANS les Cieux Jupiter, un jour,
Voulut par un grand bal illuſtrer ſa mémoire ;
Le Dieu qui ſur les cœurs emporte la victoire,
S'y rendit en rabat, ainſi qu'en manteau court ;
Pluton d'un Médecin prit la perruque noire,
La Chicane en Themis brilla dans cette Cour ;
Bacchus s'y préſenta ſous les traits de Grégoire ;
Vulcain ſous le manteau d'un Commis bruſque & lourd ;
La Folie y parut ſous l'habit de la Gloire ;
L'Intérêt prit l'habit du Zèle & de l'Amour.

UN jour pour chercher le Bonheur,
La Raiſon projetta de faire un grand voyage ;
Toute prête à partir, deux chemins, par malheur,
Se trouverent ſur ſon paſſage ;
L'un étroit, raboteux, & d'épines rempli ;
L'autre uni, grand, commode, & de fleurs embelli.
Ce dernier, dit-elle, eſt, ſans doute,

La meilleure & plus belle route.
Sans balancer vîte elle y va.
Sçavez-vous ce qu'elle y trouva ?
Au bout d'une longue avenue,
Où ſe jouoient Flore & Zéphir,
De frais & d'ombrage pourvue,
Le temple brillant du Plaiſir
Frappe agréablement ſa vûe.
Contente du chemin qu'elle avoit ſçu choiſir,
Elle entre ; mais à peine elle eut paſſé la porte,
Que par un monſtre horrible elle ſe ſent ſaiſir :
Le Regret eſt le nom que ce monſtre affreux porte.
Dès qu'il tint la Raiſon, l'inflexible vautour
Se fit de la ronger une cruelle joye. . . .
Elle ſéche d'ennui dans ce fatal ſéjour,
Et de l'erreur qui la fourvoye,
Elle eſt encore, dans ce jour,
La triſte victime & la proye.

DIEU nous gard' des intrus ; c'eſt l'engeance du [Diable.

La Juſtice autrefois reçut dans ſon Palais
Une vieille Normande, étique, miſérable,
Subtile, cauteleuſe, aimant avec excès
La noiſe, les débats, la guerre & les procès.
La Chicane eſt ſon nom ; bientôt cette traîtreſſe

Du logis emprunté ſe rendit la maitreſſe :
Chaque inſtant tour nouveau, chaque jour quelque traît.
Malheur aux bonnes gens qui tombent ſous ſes pattes ;
Le droit & l'équité ſont le triſte jouet
Dè ſes rubriques ſcélérates.
Bref, la Normande a ſi bien fait,
Qu'elle a chaſſé Themis de ſes propres Pénates.

UN jour le Reſpect en courroux,
Fut trouver Cupidon dans un cercle de Dames,
Et lui dit d'un ton aigre-doux :
Je ne connois plus rien en vous.
Comment donc ! autrefois je conduiſois vos flammes,
Je réglois vos tranſports, je dictois vos diſcours,
Vous me faiſiez l'honneur de m'écouter toujours.
Aujourd'hui, ſans regle & ſans guide,
Plus effronté qu'un Grenadier,
Vous bruſquez un ſexe timide,
Qu'il faut ſolliciter, ménager & prier.
De la licence ainſi franchit-on la barriere ?
Alexandre & Cyrus ſçavoient bien leur métier ;
Comme eux, pour mériter un amoureux ſalaire,
Il faut, pendant dix ans, obéir & complaire :
Vous, dès le ſecond jour, ſouvent dès le premier,
De vos ſoins, par vos mains, vous oſez vous payer.
Tout beau, Monſieur le téméraire !
Demandez, demandez, aux Dames que voilà,

Ce qu'elles penſent de cela.
Cupidon lui ſourit; mon cher, dit-il, j'eſpere
Que, ſur un pareil point, elles penſeront bien.
Oui, répond le grondeur, ſi c'eſt moi qu'on écoute.
Meſdames, répondez. Là finit l'entretien.
De ce qu'on doit penſer, mon eſprit eſt en doute;
Mais le cercle coëffé ne lui répondit rien.

L'INTRIGUE autrefois dans Bordeaux,
Séjour témoin de ſa naiſſance,
Vivoit au ſein de l'abondance.
La Curioſité lui dit un jour ces mots :
Croyez-en mon conſeil, changez de réſidence;
Ces lieux qui vous paroiſſent beaux,
Sont les moins charmans de la France.
Trop longtems la Garonne occupe vos travaux.
Cherchez un champ plus vaſte, où, par votre ſcience,
Vous ayez tous les jours des triomphes nouveaux.
L'Intrigue, comme on ſçait, n'aime pas le repos;
Elle eſt, de ſa nature, & remuante, & vive.
De Bordeaux elle ſort, à Paris elle arrive;
Ses vœux y ſont contens, elle y fait grand fracas;
Chaque jour des exploits, tous les jours quelqu'homage.
Si vous voulez encor triompher davantage,
Lui cria l'Intérêt, portez plus loin vos pas :
Honorez de votre préſence

Certain lieu qu'on nomme la Cour.
Elle s'y rend en diligence.
Dans cet ambitieux ſéjour,
On l'occupe ſi fort, elle a tant de puiſſance,
Ses travaux ſont ſi grands, ils ont tant de ſuccès,
Qu'elle a pris le deſſein de n'en ſortir jamais.

LA Fortune, pour me ſéduire,
Dans tout ſon brillant vint à moi;
Si tu veux ſuivre mon empire,
Tout ce que tu vois eſt à toi.
Vois-tu, dit-elle, l'abondance,
Les tréſors, la magnificence,
Les jeux, les plaiſirs, la bombance,
La pompe, l'éclat, la ſplendeur,
Les dignités & la grandeur?...
Oui, mais par tous ces biens mon ame eſt peu ſéduite.
Adieu... Demeure... Non; je fuis...
[Pour quel propos?...
Rien n'eſt ſi beau que votre ſuite:
Mais je n'y vois point le repos.

DANS l'Iſle du Plaiſir il eſt deux vieilles ſœurs,
Qui portent toutes deux le nom de Jouiſſance;
Mais pour les qualités, les façons, les humeurs,

On trouve entr'elles deux très-grande différence.
Vif & délicat ſentiment,
Gracieux & doux caractere,
Reſpectueux tranſport, flatteur empreſſement,
Sont le partage heureux dont jouit la premiere.
Dans les prés, le gazon; dans les bois, la fougere;
Dans les jardins, jolis berceaux;
Dans les villes, lit de repos
Sont ſa réſidence ordinaire.
La tendre Adoleſcence eſt ſujette à ſes loix:
C'eſt celle que l'Amour honore de ſon choix.
Sa ſœur eſt pesante, groſſiere,
Brutale, ſombre, volontaire,
Taciturne, mauſſade en tout,
Ne montrant ni douceur, ni ſentiment, ni goût;
Donnant toujours courte audience,
Et n'ayant pas grand appétit.
Phœbus, en ſe couchant, l'Aurore en ſa naiſſance,
Sont les témoins de ſa préſence.
Le feuillage naiſſant, le gazon qui fleurit,
N'ont point d'agrément qui lui plaiſe:
Pour être toujours à ſon aiſe,
A Madame il faut un bon lit:
C'eſt celle que l'Hymen pour les époux choiſit.

IL ne faut point d'effort pour conduire un bateau
Qui deſcend vers la mer, & ſuit le cours de l'eau;

Mais, s'il faut aller en arriere,
Contre le fil de la riviere,
Le plus habile conducteur
De l'obſtacle ſouvent ne peut être vainqueur.
Contre la pente naturelle,
Lorſque tu veux pouſſer notre barque, Raiſon,
Que ta foible rame peut-elle ?
Malgré tout l'effort de ton zèle,
Bientôt, hélas ! bientôt plus fort que l'Aquilon,
Le vent des paſſions briſe ton aviron.

L'AMITIÉ n'eſt pas facile,
Sur le choix d'un logement ;
Elle aime un quartier tranquille,
Pour converſer librement.

Le plus beau manoir l'ennuie,
Quand elle y voit du vernis ;
Des hauts & bas ennemie,
Elle veut des lieux unis.

Son déplaiſir eſt extrême,
Dans un lieu ſombre & couvert ;
Le grand jour eſt ce qu'elle aime,
Partout elle veut voir clair.

D'une architecture folle
Mépriſant les vains rapports ;
Elle défend qu'on immole
L'intérieur aux dehors.

Telle eſt enfin ſa maniere,
Qu'il ne faut, dans ſon ſéjour,
Point de porte de derriere,
De recoin, ni de détour.

Jamais pour ſa réſidence,
Nul endroit n'eſt deſtiné,
Qu'il ne ſoit, par ſa prudence,
Mûrement examiné.

Mais lorſque le ſort propice,
Lui fait trouver une fois
Un bon & commode hoſpice,
Un lieu digne de ſon choix;

Elle en fait ſon domicile,
Et ſon cœur s'y plaît ſi fort,
Que ſouvent dans cet aſyle
On la voit juſqu'à la mort.

Cupidon, tout au contraire,
Sans rien voir, loge en tout lieu;
Mais il n'y ſéjourne guère:
Vîte, il part, ſans dire adieu.

Le terme de vingt-quatre heures
Lui ſuffit, & l'étourdi
Fait quelquefois ſix demeures,
Du Dimanche au Samedi.

C'Est en vain que l'on court au pays d'Opulence,
Pour arriver au lieu qu'on nomme Bon-repos.
L'un touche à l'autre en apparence ;
Mais qui les croit voiſins, le croit mal-à-propos.
Entr'eux ſi grande eſt la diſtance,
Que plus un voyageur vers le premier avance,
Plus à l'autre il tourne le dos.

QUAND la Raiſon quitta le ſéjour du tonnerre,
Pour demeurer ſur terre,
Elle habita d'abord un féminin cerveau.
De caprices, d'orgueil, d'erreurs & de folie,
Cette tête remplie
Lui fit bientôt chercher un aſyle nouveau.
Chez l'homme elle courut ; ce fut bien pis encore :
Injuſtice, larcin, fourbe, malignité,
Parjure, trahiſon, menſonge, cruauté,
Et d'autres monſtres qu'elle abhorre,
La firent déloger au tiers d'une ſaiſon.
Quelle demeure déteſtable,
Dit-elle, en déſertant ſa deuxieme maiſon !
L'ennemi le plus redoutable
Qu'ait à combattre la Raiſon,
C'eſt l'animal, hélas ! qui ſe dit raiſonnable.

SUR l'amoureuſe mer, quand un jeune cœur flotte,
L'eſpérance eſt le vent qui le pouſſe d'abord ;
Mais l'orage bientôt s'oppoſe à ſon effort.
Après quelqu'ouragan, qui longtems le ballotte,
Le calme, qui renaît, le fait aller à bord.
Il y rencontre un triſte ſort ;
L'Amour qui lui ſert de Pilote,
Périt avec lui dans le port.

AU bout d'une longue avenue
De charmes qui, de loin, nous paroiſſent très-beaux,
L'Hymen préſente à notre vûe
Un champ fermé de murs, & ſemé de pavots.
C'eſt-là qu'on voit le ſouci croître ;
C'eſt-là qu'au mois de Mai la ronce & le chardon
Sont les plus belles fleurs qui s'y faſſent connoître.
C'eſt-là que l'on entend un fâcheux oiſillon
S'ébaudir aux dépens du maître,
Et deux fois dans ſon chant répéter même ſon.
C'eſt-là qu'un air glacé nous tranſit, nous morfond ;
Et malgré ce grand froid, c'eſt-là que l'on voit naître
Des couſins dont l'aiguillon traître,
Quand nous n'y penſons pas, vient nous piquer au front.

L'Espérance ne nous tient guère
Ce qu'elle a promis à nos vœux.
Un jour ſes conſeils dangereux
Me firent ſottement entreprendre une affaire,
Dont le deſtin fut malheureux.
Je lui donnai, dans ma colere,
Les noms les plus injurieux.
Ton murmure, dit-elle, eſt injuſte, odieux;
Ne t'en prends qu'à toi ſeul du ſort qui t'eſt contraire.
Quand je flattai tes vœux d'un ſuccès éclatant,
Je ne te le promis qu'autant
Que tu te livrerois au travail néceſſaire.
Pour l'avoir négligé, tu ne mérites rien.
Travailler, c'eſt ton lot; promettre, c'eſt le mien.
Chacun doit ici bas remplir ſon miniſtere:
J'ai fait mon devoir, fais le tien.

Junon, fiere autant que jalouſe,
Reçut un jour avis que ſon mari Jupin,
Sans le ſecours de ſon épouſe,
Avoit ſçu mettre au jour un être tout divin.
Voyons, dit-elle en elle-même,
Si Jupiter lui ſeul peut engendrer ainſi.
La voilà, dans l'inſtant, qui, d'un effort extrême,
Se gonfle, & fait ſi bien, qu'elle produit auſſi.

Mais admirez la différence!
Ce Dieu fit une fille, & la Déeſſe un fils.
Pleine de ſens, d'intelligence,
L'une éclaire nos pas, & guide nos eſprits;
L'autre inégal, quinteux, biſarre,
Nous trouble, nous perd, nous égare.
La premiere eſt toujours fidelle à la raiſon;
Le ſecond ne connoît ni regle, ni juſtice.
De l'une, Minerve eſt le nom;
L'autre s'appelle le Caprice.

AUTREFOIS dans Cythere, Amathonte & Paphos,
L'Amour faiſoit tout par lui-même;
Par des ſoins attentifs, par d'aſſidus travaux,
Il marquoit aux mortels ſa vigilance extrême.
Depuis que le fripon réſide en ce ſéjour;
Depuis qu'il voit ſouvent & la Ville, & la Cour,
L'indolence eſt ſon lot, la pareſſe eſt ſon vice.
Comme un Bénéficier dans ſon fauteuil aſſis,
Pour faire ſon devoir, & remplir ſon office,
Depuis quelque tems, il a pris
Un Intendant à ſon ſervice.
Cet Intendant, nommé Caprice,
Gouverne, comme il veut, le maître & la maiſon.
Grand ennemi de la juſtice,
Sur lui la regle & la raiſon
N'ont pas un plus puiſſant empire,

Que ſur l'eſprit de Cupidon.
D'où s'enſuit que chez eux tout eſt, pour ainſi dire,
Dans le déſordre & l'abandon.
Des Seigneurs imitant la conduite ordinaire,
Meſſire Amour vit aujourd'hui,
Sans ſe mêler d'aucune affaire;
Le caprice fait tout pour lui.

NOs voiſins dans la bouche ont toujours ce beau terme:
Liberté, liberté.
Au poiſſon qu'un étang renferme,
On peut les comparer dans leur crédulité.
Ce poiſſon qui dans les eaux nâge,
Mais dont l'eſpace eſt limité,
Trompé par un faux avantage,
Se croit libre au milieu de ſa captivité.

LA Nature eſt la ſœur de l'Art;
Mais avec le monde étant née,
Et lui n'étant venu que tard,
Elle eſt de beaucoup ſurannée.
Par conſéquent elle a des droits,
Que doivent reſpecter les loix.
Suivant celle qui fut donnée,
Par le conſeil des Dieux où préſidoit Thémis,
L'Art toujours à ſa ſœur aînée

Doit être entierement ſoumis ;
Avec d'autant plus de juſtice,
Que, quoique l'Art, près de ſa ſœur,
Soit encore jeune & novice,
Quelquefois néanmoins c'eſt un vieux radoteur ;
Au lieu que, malgré ſa vieilleſſe,
La Nature a toujours même eſprit, & ſageſſe,
Qu'elle eut dans ſa premiere fleur.

LA Crainte, le Devoir, l'Honneur & la Raiſon,
Pour leur cauſe commune, un jour ſe raſſemblerent.
Contre le petit Cupidon,
Tous quatre longtems déclamerent.
L'Honneur, d'une voix de Stentor,
Se faiſoit entendre à la ronde :
Le Devoir, qui toujours contre les plaiſirs gronde,
Donnoit, en mugiſſant, des leçons de Mentor.
Par les ſons trop aigus de ſa voix glapiſſante,
La Raiſon copioit un Faucet d'Opéra.
La Crainte même, ce jour-là,
N'avoit pas la voix ſi tremblante.
Chacun d'eux, ſur différent ton,
Signala ſa haine & ſa rage.
On ne s'entendoit pas dans toute la maiſon,
Tant ces quatre bavards y faiſoient de tapage.
L'Amour parut alors, & cet aimable enfant

Ne dit qu'un petit mot, en nommant Sylvanire.
De ce mot effet ſurprenant!
La Crainte perd la voix: Raiſon, la tienne expire;
Le Devoir eſt muet, l'Honneur l'eſt à ſon tour:
Tout ſe tait où parle l'Amour.

QUE le Plaiſir ſçait bien nous faſciner la vûë!
Leger, mince, fluet, & de taille exiguë,
Quelque part qu'il porte ſes pas,
Il eſt toujours ſuivi d'une grande figure,
Qui pend à ſa ceinture,
Mais que l'on ne voit pas.
Ce ſpectre affreux, Regret ſe nomme.
Or, qu'on me diſe à préſent comme
Il ſe peut, qu'un Nabot couvre un Géant, ſi bien
Que, s'il étoit encor des Argus ſur la terre,
Je ſuis ſûr qu'au Plaiſir adreſſant leur viſiere,
Du Regret qui lui touche ils n'appercevroient rien.

TABLEAUX

TABLEAUX
DE LA NATURE.

J'Ai plus de plaiſir mille fois,
A voir les jeux de la Nature,
Ses dons épars à l'aventure,
Sans art, ſans étude, & ſans choix;
Qu'à voir la riche architecture,
Le marbre, l'or & la peinture,
Qui parent les Palais des Rois.
Près d'une fontaine un arbuſte,
Docile au ſouffle de Zéphir,
Me plaît mieux que l'aſpect auguſte
D'un vaſe, d'un terme, & d'un buſte,
Que le goût fit avec plaiſir.
L'onde, qui dans les airs s'élance,
Prodige heureux de l'art vainqueur,
Dans toute ſa magnificence,
Ne m'offre rien de ſi flatteur,

Qu'un ruiſſeau dont l'onde argentine,
Miroir mobile & tremblotant,
Court humecter, en ſerpentant,
Le pied d'une rive voiſine,
Dont il rend l'émail éclatant.

LA Nature prudente & ſage
Veut qu'au ſoutien de ſon ouvrage
Tout être vigilant cherche à contribuer.
Au ſoin de la perpétuer,
Elle attache un plaiſir, dont la charmante yvreſſe
A la ſervir ſçait engager
Les animaux qu'on voit marcher, voler, nâger;
Et les met à profit, chacun dans leur eſpéce.
Si certains petits Vers, du travail grands amis,
Dans le tems des chaleurs nous filent des habits,
Avec tant d'ardeur, & d'adreſſe;
S'ils s'attachent ſi fort au ſoin de nous ſervir,
C'eſt qu'ils y trouvent un plaiſir,
Qui les pique, & les intéreſſe.
Si pendant la belle ſaiſon,
Dans chaque parterre & bocage,
Les Abeilles, pour notre uſage,
Vont cueillir leur douce moiſſon,
Le doux plaiſir eſt l'aiguillon
Qui les excite à leur ouvrage.

Qui fait multiplier ſur terre, & dans les airs,
Pour nous alimenter, tant de gibiers divers ?
Quel motif, dites-moi, porte à la géniture
Les poiſſons dont on voit les étangs ſe garnir ?
Quand Mai ramene la verdure,
Qu'eſt-ce qui fait qu'Io, ſortant de la pâture,
De lait aſſidument vient nous entretenir ?
Qui fait que le pigeon, voyant Mars revenir,
De tant de volatils enrichit la Nature,
Pour nous repaître & ſoutenir ?
Qu'eſt-ce qui porte enfin la poule à nous fournir
Des œufs, & des pouſſins, pour notre nourriture ?
C'eſt, à n'en pas douter, le charme du plaiſir.
Otez le plaiſir de la terre,
Alors à la Nature entiere
Un hyver éternel ſe fera reſſentir,
Nous verrons cette bonne mere,
Les yeux fermés à la lumiere,
Dans l'engourdiſſement bientôt s'anéantir.

IL n'eſt rien ici bas qui veuille voir ſa fin.
Comme aucun privilége, aucun droit n'en délivre,
L'amour-propre, du moins, ce moteur ſouverain,
Veut qu'en des rejettons nous cherchions à revivre ;
C'eſt un déſir qu'en nous a gravé le Deſtin.
La mere des humains, la Nature elle-même,

Comme nous, ſe chérit & s'aime.
Je crois, ſi ſon Auteur contentoit ſes ſouhaits,
Qu'elle ne finiroit jamais.
Sa grande attention, ſa vigilance extrême,
Sur cet article me ſurprend,
Et dans le fond du cœur ſans ceſſe je l'admire,
Quand je vois les ſoins qu'elle prend
De ce qui peut la reproduire.
Regardez le légume en Egypte adoré,
Voyez combien de fois ſon germe eſt entouré;
Conſidérez la noix, le maron & l'amande;
Voyez, comme elle a ſoin qu'un double mur défende
Leur germe utile au genre humain.
Conſidérez le grain qui nous fournit à boire;
Pour nous perpétuer ſon jus conſolatoire,
Sa peau ſert d'enveloppe au germe du raiſin.
La Nature a voulu que le germe divin
D'un fruit, qui ſur tout autre emporte la victoire,
Fût caché dans la pêche, & nourri dans ſon ſein.
Soumis à ſes décrets, le fertile pepin,
Se tient clos & couvert dans le cœur de la poire,
Et ſur ſes volontés le chêne ſe réglant,
Tient ſon germe enfermé dans la coque du gland.

VOIR au mois de Septembre un eſpalier brillant,
Qui promet à nos goûts un deſſert excellent,

C'eſt un ſpectacle beau ; mais voulons-nous apprendre
Les ſoins de la Nature, & ſes reſſorts prudens :
Que de ces arbres abondans,
Notre eſprit, un moment, perce l'écorce tendre ;
Regardons le travail qui ſe fait au-dedans.
D'une ardeur vive & curieuſe,
Suivons ce ſuc végétatif,
Qui, prenant dans le ſein de la terre amoureuſe
Un mouvement toujours actif,
De rameaux en rameaux ſe répand à la ronde,
Pénetre, rafraîchit tous les fruits tour à tour,
Et les nourrit enfin par ſa vertu féconde,
Pour les mettre en état de nous nourrir un jour.

AVANT que le grain ſalutaire,
Qui ſert au genre humain d'aliment ordinaire,
Parvienne à ſa maturité,
Combien de ſoins a-t-il coûté ?
Il faut, pour préparer la terre
A recevoir, faire germer,
Subſtanter & nourrir ce qu'on doit y ſemer,
Par un diſpendieux & long préliminaire,
L'engraiſſer, marner & fumer.
Il faut, qu'au milieu de l'Automne,
Du ſoc le fer lourd & tranchant,
Traîné par deux chevaux, ou bœufs, qu'on aiguillonne,

DANS tous les lieux de ſon domaine,
La Nature ſans ceſſe offre à nos yeux ſurpris
Plus d'un merveilleux phénomène;
Mais celui qui le plus a frappé mes eſprits;
C'eſt le petit pepin, cette eſpéce de graine;
Que l'arbre porte dans ſes fruits;
C'eſt ce germe fécond dont une pomme eſt pleine.
N'eſt-il pas ſurprenant, qu'un enfant de dix ans,
Dans le creux de ſa main feroit tenir, ſans peine,
Ce qui pourroit, en moins de cinq luſtres de tems;
Dans une large & vaſte plaine,
Couvrir la quantité de plus de cent arpens?

LA Nature, en ſes dons, équitable & diſcrette,
Ne prive aucun mortel de ſon ſoin bienfaiſant,
A tout ce qui reſpire, à tout ce qui végete,
Elle fait un certain préſent,
Par qui leur défaut ſe rachete.
La Tortue & le Limaçon
Sont très-longs à faire un voyage;
Mais leur dos porte une maiſon,
Qui brave la grêle & l'orage.
L'Eléphant a le corps maſſif;
Mais, par ſa trompe, il eſt actif.

La Taupe n'a point d'yeux ; mais elle a bonne oreille.
Le Serpent eſt ſans pieds ; mais ſon œil toujours veille.
Le Paon fait un cri déplaiſant ;
Mais il charme par ſon plumage.
Philomèle n'a pas un dehors ſéduiſant ;
Mais on admire ſon ramage.
Le Pavot nous déplaît par ſa mauvaiſe odeur ;
Mais on ne voit aucune fleur
Egaler ſa tête ſuperbe.
La violette eſt ſans éclat,
Toujours entre la terre & l'herbe,
Sa triſte humilité l'abbat ;
Mais de ſa douceur ſans égale
Tout le monde fait grand état,
Et par le parfum qu'elle exhale,
Elle enchante notre odorat.

QUAND ſur l'herbe couché près d'une fourmilliere,
Je vois un bataillon d'animaux ſi petits,
A des ſoins fatigans ſans ceſſe aſſujettis,
Courir, qui çà, qui là, d'une ardeur ſinguliere,
Et pour le bien public unis,
De tout le butin néceſſaire
Remplir le magaſin de Formicapolis ;
Je dis que, pour jouir d'une heureuſe abondance,

Les mortels, comme les fourmis,
Doivent, par leurs travaux, aider la Providence.
Quand je vois de corbeaux un escadron épais
Voler avec ardeur où la faim les appelle;
Je dis : c'est l'image fidelle
De tous ces Diables en procès,
Et de cette noire séquelle,
Qu'une faim gloutonne à l'excès,
Tous les jours à midi, fait voler au Palais.
Près d'un ruisseau, lorsque j'arrive,
Et que sur sa paisible rive
Mes yeux parcourent son chemin,
Je vois son onde fugitive
Couler, pour s'abîmer dans un fleuve voisin;
Faisant de cet aspect un usage solide,
Je dis : c'est ainsi que nos jours
Coulent, sans s'arrêter, & vont, d'un cours rapide,
Dans l'abîme des tems se perdre pour toujours.

Non omnis fert omnia tellus.

POUR cimenter notre commerce,
La Nature, en divers climats,
Produit une moisson diverse.
Telle chose arrive de Perse,
Telle autre nous vient de Damas;
Le fer, dont l'Europe est la mere,

Nous amène l'or du Pérou ;
Des Pays Eſpagnols la laine originaire
Fait venir des peaux de Moſcou,
Beurre Breton, beurre de Vanvre,
Sont renommés pour la ſaveur :
Ont-ils en Languedoc une égale douceur ?
La vigne, belle à Nuitz, en Brie eſt ſans valeur ;
Où le caffé périt, on voit croître le chanvre ;
L'oranger devient ſec, où l'orme eſt en vigueur.

NOMBRE de ſecrets ſalutaires,
Bien des arts anciens & nouveaux,
Je ne ſçais combien de lumieres
Nous ſont venus des animaux.
La Muſique eſt un art qu'on doit à Philomèle.
Le Maçon, pour bâtir, conſulta l'Hirondelle.
Le talent de filer, ou du chanvre, ou du lin,
Nous fut montré par l'Araignée.
Le même inſecte encore a donné le deſſein
Du filet, où ſouvent la Carpe eſt conſignée.
Par le Chat alerte & malin,
Par le Renard adroit & fin,
La chaſſe nous fut enſeignée.
Le Chien nous a fait voir que le chiendent eſt ſain.
Du Pélican vient la ſaignée ;
De la Cicogne, l'anodin.

POUR mûrir tous les biens dont nous nous nourriſſons,
Que la Nature fait d'ouvrages !
Quel ſoin n'a-t-elle pas, dans toutes les ſaiſons,
Pour peupler l'air d'oiſeaux, & la mer de poiſſons ;
Pour émailler nos prés, reverdir nos bocages ;
Rougir notre vendange, & jaunir nos moiſſons !
Elle eſt trente ans, & plus, à produire la pierre,
Qui forme nos maiſons, nos cités, nos châteaux.
Le bois qu'on met au feu, lorſque l'hyver nous ſerre,
Coûte à la bonne mere un ſiécle de travaux.

EN VAIN Deſcarte, & ſes ſujets
Contre les animaux déclament ;
La mouche & la fourmi nous prouvent par des faits,
Que les moindres d'entr'eux, plus que nous, ſont gourmets.
Goûtez à du fruit qu'ils entament,
Vous me direz, s'il eſt mauvais.

QUAND ma voix, d'un ton bruſque & fort,
Parle à Sultan, Sultan d'abord
Regarde dans mes yeux, pour voir ſi ma colere
Eſt feinte, ou bien ſincere.

Si feinte, il reſte-là ;
Si ſincere, il s'en va.
Ce chien diſtingue donc ſi le courroux m'enflamme,
Ou, ſi d'avénture je ris.
Il ſçait, (de qui l'a-t-il appris ?)
Que l'œil eſt le miroir de l'ame.

TOUT ſert dans ce vaſte Univers.
De cette vérité conſtante
Mille exemples me ſont offerts ;
Mais je m'en tiens au bled ; la preuve eſt ſuffiſante.
Sitôt que le froment, dans la grange rendu,
Eſt battu comme il faut, vanné, criblé, moulu,
Ce qu'il rend ſert à nous repaître.
La fine fleur eſt pour le maître,
Celle d'après pour les valets ;
Le ſon, qu'on mêle à la criblaille,
Nourrit, dans une baſſe-cour,
Le quadrupede & la volaille,
Dont on nous doit nourrir un jour.
Et tandis que l'on fait, pour le riche Chryſante,
De ce grain merveilleux biſcuit, tourte & croquante,
De ſes reſtes groſſiers où l'ordure ſe voit,
On forme un aliment pour le peuple champêtre.
La paille ſert de lit, le chaume ſert de toit,
Au malheureux Payſan dont les ſoins l'ont fait naître.

QUE ce printems délicieux
Enchante mon cœur & mes yeux !
Lorſque le jour eſt prêt d'éclore,
J'entends de mille oiſeaux les chants mélodieux ;
Je vois s'épanouir la richeſſe de Flore,
Et briller dans les prés les perles de l'Aurore.
Beaux jours que l'on trouve ſi doux,
Que n'êtes-vous auſſi durables !
A votre ſort, hélas ! nos deſtins ſont ſemblables,
Et notre heureux printems s'écoule comme vous.

OH ! Que la Nature eſt charmante
Dans les prodiges qu'elle enfante !
Un petit épi nous nourrit ;
Un petit ver fait notre habit ;
Le petit travail de l'Abeille
Nous luit, lorſque Phœbus ſommeille ;
Et dans l'Automne, un petit grain
Nous fournit la liqueur vermeille,
Qui nous guérit de tout chagrin.

MŒURS
DU SIECLE.

L'Age d'or n'a jamais exiſté qu'en idée ;
L'hiſtoire de ce tems non encore arrivé,
Sur la fable ſeule eſt fondée.
Quelqu'un qui, ſur le Pinde, avant nous a rêvé,
Dans ſon cerveau fécond, l'a ſans doute trouvé.
Charmante invention ! fertile pépiniere !
Car depuis plus de deux mille ans,
Nos Auteurs, en toute maniere,
En ont fait & refait des portraits raviſſans.
Malgré leurs beaux diſcours, je crois que notre tems
Des premiers en rien ne diffère.
Et que nos devanciers, comme nous, étoient faits :
Mêmes défauts, même délire,
Mêmes vices, mêmes forfaits.
Si l'on excepte Adam, que deux jours non complets

Ont vû de la vertu ſuivre l'heureux empire ;
Je ne penſe pas que jamais
On ait été meilleur, ni pire.

SUR l'homme vainement s'arrêtent mes regards ;
Dans ſon ame on a beau fouiller de toutes parts ;
De quelque côté qu'on ſe tourne,
On voit, pour dire ainſi, la ville de Livourne :
Ou, s'il faut m'exprimer avec plus de clarté,
La ville de l'iniquité :
Ville, où le crime habite, où le vice ſéjourne,
Pays de la méchanceté.
Si, par fois, on y voit l'ombre de la bonté,
Vîte, vîte, elle s'en retourne.
L'orgueil & la fatuité,
L'extravagance & la manie,
Fraude, avarice, dureté,
Fard, impoſture, calomnie,
Trahiſon, noirceur, félonie,
Ingratitude, impiété,
Du ſéjour infernal affreuſe colonie,
Pour demeure ont choiſi ce lieu d'impureté.
O toi, fils de Japet, qui fut ſon architecte,
Dans tes œuvres je te reſpecte,
Et je n'ai pas intention
De former le moindre murmure
Contre tous les défauts d'une telle ſtructure ;
Mais permets-moi de faire une réflexion.

Quand tu fis cette ville étrange,
Tu la bâtis, dit-on, de limon & de fange.
Toujours fange & limon, depuis ce moment-là,
Rien ne l'embellit, ne la change;
Et toujours, tant qu'elle ſera,
Fange & limon on la verra.

❖❖❖

DANS tous les dégrés de la vie,
Chez l'homme de Juſtice, & chez l'homme d'Etat,
Chez le fou, chez l'ami de la Philoſophie,
Chez le grand, le petit, le bourgeois, le ſoldat,
Dans un enfant à la mammelle,
Dans un homme dont l'âge a mûri la cervelle,
Dans celui qui ſçait peu, dans celui qui ſçait tout,
Notre foible toujours à mes yeux ſe rappelle,
Et je trouve l'homme par-tout.

❖❖❖

QU'EST-ce que l'homme enfin? c'eſt un être inconſtant,
Un être dont l'eſprit tourne dans un inſtant.
D'un voile de candeur maſquant ſon artifice,
Très-foible, & très-petit, ſous un air impoſant;
Toujours blâmant autrui, toujours de lui content;
Du bonheur d'un voiſin faiſant tout ſon ſupplice;
Gai, lorſqu'un autre ſouffre un outrage éclatant;
Dont toutes les vertus ont l'empreinte du vice;
Qui, contre la juſtice,

Toujours ſe révoltant,
Fait le mal par penchant, & le bien par caprice.

DANS la Cité Pariſienne,
Si Vulcain, tous les jours, voit croître ſon domaine,
En voici, je crois, la raiſon.
Tous les fils de bonne maiſon,
Dans un affreux libertinage,
Paſſent tout le cours du bel âge,
Et font au Dieu boiteux des ſujets à foiſon.
Parvenus, dans la ſuite, à l'arriere-ſaiſon,
Ces vieux Bretonniers d'Amathonte
Cherchent le matrimonion.
Ils prennent, ſans crainte & ſans honte,
Un objet ſringant, qui ne compte
Que quatorze ans; partant trop bon,
Pour l'uſage d'un vieux barbon,
Dont l'âge au quadruple ſe monte.
Que naît-il de cette union?
Grande guerre & diviſion.
L'Amour, dont la gloire eſt bleſſée,
Punit leur débauche paſſée
De la peine du talion.
Si bien que ſur le gros regitre,
Au pareil & même chapitre,
Où de tant de maris ils ont couché le nom,
Le leur eſt écrit tout du long.

CHACUN, dans cette grande Ville,
Fait un commerce différent.
Le Notaire nous vend du ſtyle ;
L'Avocat, du babil ; le Courtiſan, du vent.
Plus d'une Marchande & Marchand,
Pour du neuf nous vendent des reſtes ;
L'Empirique nous vend quelqu'herbe & beaucoup [d'eau ;
Melpomène nous vend de grands mots & des geſtes ;
Et l'Opéra, de l'oripeau ;
Le Flatteur nous vend des menſonges ;
Le Rimeur nous vend de vieux ſonges ;
Le Libraire nous vend de l'ennui, des ſarcins ;
Le Traiteur, des mets aſſaſſins ;
La Beauté nous vend du caprice,
Du manége, & de l'artifice.
Par un commerce qui nuit fort,
Au Palais quelquefois on nous vend l'injuſtice ;
Mais, par un trafic pire encor,
La Faculté nous vend la mort.

DANS ſes façons d'agir, que l'homme eſt équivoque !
Que ſa triſte raiſon folîement le conduit !
Et que le régime qu'il ſuit,
Dément le bons ſens, & le choque !
Tantôt dans la molleſſe il s'endort volontiers ;

Tantôt à la chaſſe il ſe tue.
Après n'avoir rien fait pendant huit jours entiers,
Tout un jour on le voit qui travaille, & qui ſue.
D'eau de riviere le matin
Il fait un excès ridicule ;
Et pour ſe rafraîchir demain,
Aujourd'hui l'inſenſé ſe brûle.

❖❖❖

AVANT d'être prodigue, il faudroit être quitte.
Je connois quelqu'un, cependant,
Qui, libéral injuſtement,
Donne plutôt qu'il ne s'acquitte.
Tandis que, par ſes dons, Cléanthe reſſuſcite,
Damon, ſon créancier, meurt faute de paîment.
De cette pratique illuſoire
Quel eſt le ſecret fondement ?
Notre orgueil ; & voici comment :
A faire ce qu'on doit, on acquiert peu de gloire ;
Faire plus qu'on ne doit, annonce un cœur plus grand.

❖❖❖

VOUS qui, maîtres paſſés dans l'art déclamatoire,
Par des diſcours fleuris, charmez votre auditoire,
Sublimes appuis du Barreau ;
Et vous, qui gouvernant les rênes du Bureau,
Primez dans le talent de rédiger mémoire,
Calcul, états & bordereau,

Votre art eſt lucratif, le produit en eſt beau.
Mais en vain, près d'Iris, vous cherchez la victoire,
Ne prétendez pas à la gloire
D'être, avec les guerriers, au pair & de niveau:
Vous avez beau d'Amour feuilleter le grimoire;
Vous avez beau, pour plaire, uſer votre cerveau;
Votre amour, avec eux, ſera toujours en riſque;
Sur vous, dans tous les tems, ils auront quinze & biſque;
Quand même contre un ſeul, dix de vous ſeroient joints.
Certain air cavalier, ſitôt qu'on le regarde,
Soumet bien mieux que vous la beauté léoparde:
Et nous avons pluſieurs témoins,
Qui prouvent que plumet, point d'Eſpagne & cocarde
Valent ſix mois de petits ſoins.

Nous blâmons tous les jours les Grecs & les Romains,
Dont le zèle coupable offroit des ſacrifices
A mille Déités, ouvrages de leurs mains.
Dans nos jugemens inhumains,
Qu'il eſt d'erreurs, & de caprices,
De préjugés, & d'injuſtices!
Nous, quoique mieux inſtruits, quoique des livres ſaints
Nous ayent des faux croyans montré les précipices,
Avouons-le: faiſons-nous mieux?
N'avons-nous pas des Dieux factices?
Et ne nous voit-on pas déifier, comme eux,
Nos paſſions, & tous nos vices?

NOus voulons tous les jours, quoiqu'enfans de la terre,
Percer & pénétrer le ſéjour du tonnerre.
L'eſpoir de parcourir la haute région
Nous excite à voler ſur les traces d'Icare ;
Mais, loin de réuſſir dans notre ambition,
D'erreurs & d'embarras vient une légion
Qui nous déſarçonne & nous barre.
Nous raiſonnons : d'accord ; mais quel fruit en a-t-on ?
Toujours quelque ſophiſme en chemin nous égare ;
Dans nos raiſonnemens nous noyons la raiſon.

JE vois de toutes parts des hommes mécontens
De ne pas vivre aſſez longtems.
Pour moi, qui ſuis de leur ſottiſe
Et complice, & témoin ; ce qui fait ma ſurpriſe,
C'eſt de voir que la faulx dont s'arme le trépas,
Plutôt ne nous moiſſonne pas.
Forçant à tout moment les loix de la Nature,
Du jour faire la nuit, & de la nuit le jour,
Sur les plaiſirs, & ſur l'amour,
Ne connoître point de meſure ;
Boire ſans ſoif, manger ſans fin,
Payer bien cher un aſſaſſin
Qui, de poivre & de ſel chargeant la nourriture,
Donne un goût piquant au venin ;
Des mortels d'aujourd'hui c'eſt la commune allure.

Elle regne à tout âge, en tout tems, en tous lieux.
Les hommes, dites-moi, vû toute leur folie,
Ont-ils quelque raiſon de reprocher aux Dieux
La briéveté de la vie?

❖❖❖

LA qualité de Gentilhomme
Eſt un titre de plus, pour vivre en honnête homme;
Cependant, je vois tous les jours,
Que l'on ſe comporte au rebours.
En bonne foi, daignez m'apprendre
Si vous agiſſez noblement,
Et ſi c'eſt faire honneur à ce titre éclatant,
Que d'emprunter, pour ne pas rendre,
Et de couler à fond Ouvrier & Marchand.
Au métier de voleur un fripon qui ſe livre,
Eſt forcé de voler pour vivre.
Vous, pourquoi trompez-vous & le tiers, & le quart,
Membres honteux de la Nobleſſe?
C'eſt pour vous dégrader par l'excès & l'yvreſſe;
C'eſt pour faire admirer le luxe dans un char;
C'eſt pour ſéduire l'innocence,
Pour entretenir la licence;
C'eſt pour paſſer le jour & la nuit au brelan;
C'eſt pour payer à des Danſeuſes,
Des plaiſirs, des faveurs, dont les ſuites fâcheuſes
Vous font recourir à Daran.

❖❖❖

CRoyez-vous qu'un Berger, dans ſon état modique,
Ait tant à ſe plaindre des Dieux ?
Je m'en rapporte à vous, eſprits ambitieux.
Le premier d'une République
A-t-il un partage odieux ?
Ce manant ſi groſſier, ce paſtre ſi ruſtique,
Tel que vous le voyez, eſt Roi.
Il jouit de l'honneur inſigne
De voir deux cens ſujets aſſervis à ſa loi ;
Jamais de mécontent, nul fâcheux qui rechigne :
Tous, ſans dire ni qui, ni quoi,
Se rangent en bon ordre à l'endroit qu'il aſſigne :
Dans ce lieu chacun ſe tient coi,
L'on ne paſſeroit pas les bornes d'une ligne.
Il a deux lieutenans, l'un & l'autre très-digne
Qu'il ait confiance en leur foi ;
Au moindre mot, au moindre ſigne,
Vous les voyez tous deux voler à leur emploi ;
Sentinelle jamais n'a mieux ſçu ſa conſigne.
Dit-il, allez ; on va : revenez ; on revient.
On ſort, on mange, on boit, on dort, quand il déſire ;
Le ſceptre paſtoral qu'il tient,
Gouverne, dirige & contient
Tout ce qui vit ſous ſon empire :
Ses ordres reglent tout, il commande en un mot,
Et c'eſt pour l'amour-propre un grand point, un gros lot.

❖❖❖

SOUVENT

SOUVENT *qu'en dira-t-on?* produit de bons effets :
J'en ſçais un exemple tout frais,
Qu'il faut qu'ici je vous rapporte.
Le riche Chrémès, depuis peu,
A fait du haut en bas équiper ſon neveu ;
Croyez-vous que pour lui ſon amitié ſoit forte,
Et qu'en le traitant de la ſorte,
Le bien de ce neveu ſoit ſon unique objet ?
Point du tout. Quel eſt donc ce mobile ſecret,
Qui le ſollicite & le porte
A s'illuſtrer par ce bienfait ?
Il craint qu'en ce neveu quelqu'un ne le mépriſe ;
Il appréhende qu'on ne diſe :
Un tel eſt ſon parent, voyez comme il eſt fait,
Regardez de quel air cette figure eſt miſe.
Son équipage prouve bien
Que leur ſource & leur origine
Ne ſont pas ce qu'on s'imagine,
Et que monſieur ſon oncle eſt un homme de rien.

DANS ces agréables vallons,
L'autre jour, voyant paître un troupeau de moutons ;
Une réflexion ſoudaine,
A leur occaſion, vint luire à mon eſprit ;
Et pour vaincre l'orgueil de mon ame trop vaine ;
La Raiſon m'entretint un moment, & me dit :
Toi, qui ne ſers de rien ſur terre,

Qui, pour le bien public, de tes jours n'a rien fait,
Mérites-tu qu'on te préfere
A ce doux animal aux hommes ſalutaire ;
Et qui par un triple bienfait,
Tous les jours les nourrit, les couche, & les revêt.

❖❖❖

PAR nos travers, par nos caprices,
Par nos humeurs, nos injuſtices,
Par les égaremens d'un ridicule amour,
Par la débauche & le déſordre,
Il ne ſe paſſe pas un jour,
Que ſur nos actions nous ne donnions à mordre.
Tout nous déprime, & cependant
On nous voit ſur chacun donner le coup de dent.
De la foibleſſe humaine & de la petiteſſe
Peut-on plus loin porter l'excès ?
Nous lançons tous les jours les plus ſenſibles traits,
Et la moindre offenſe nous bleſſe.
Toujours vains, orgueilleux, étourdis, indiſcrets,
Nous diſons toujours des bêtiſes,
Nous faiſons toujours des ſottiſes,
Et nous n'en pardonnons jamais.

❖❖❖

S'IL arrive jamais qu'Iris, en compagnie,
Donne une louange à Sylvie,
Qu'on y prenne garde, on verra,
Qu'attentive à ſoi, cette belle,
Dans ſa rivale ne louera,
Que ce qu'elle a de plus beau qu'elle.

❖❖❖

DEs enfans que l'Hymen fait faire,
Voici le partage ordinaire.
Quoique d'un même couple un grand nombre ſoit né,
La cauſe de leur être extrêmement differe.
C'eſt l'Amour qui produit l'aîné,
Des cadets le Devoir eſt pere.

JE n'ai jamais paſſé pour homme à faire peur;
Et je ne fus jamais rien moins qu'un Olindeur.
Depuis peu, cependant, j'ai fait trembler un homme;
Mais trembler, s'il vous plaît, comme on ne tremble point.
Ecoutez, & vous ſçaurez comme
Cela s'eſt fait de point en point.
Je ſçavois qu'il avoit un bien conſidérable;
Et qu'il étoit ſujet à l'erreur déteſtable
De ceux qui font leur Dieu de ce puiſſant métal;
Qui fait dans l'Univers tant de bien & de mal.
L'ayant donc apperçu l'autre jour dans la rue,
Le ſort, fort à propos, vous préſente à ma vûe;
Lui dis-je: j'ai deux mots à vous dire en ſecret,
Eloignons-nous un peu, nous aurons bientôt fait.
Je n'étois pas alors en trop bon équipage,
Et j'affectois un air craintif, embarraſſé.
La frayeur auſſitôt blanchiſſant ſon viſage,
Je vois un homme triſte & déconcenancé,

Qui craignant un emprunt, tire auſſitôt ſa montre :
Je ne puis, on m'attend, je cours, je ſuis preſſé ;
Vous me direz cela dans une autre rencontre :
Les tems ſont malheureux, perſonne ne fait rien ;
J'ai beaucoup à payer, & je n'ai pas un double,
Souffrez que je vous quitte. Il part, je le retien.
Me confiant en vous, repliqué-je, je vien
Vous demander.... La fièvre, à ce mot, lui redouble ;
Voilà mon homme mort, il n'a jambe, ni bras.
Tout ſon ſang eſt glacé du haut juſques en bas.
Après avoir joui quelque tems de ſon trouble :
Je viens, lui dis-je enfin, je viens vous demander
Ce que vous me pouvez aiſément accorder.
C'eſt votre avis prudent & ſage,
Sur un certain petit ouvrage,
Que j'ai ce matin ébauché.
O prodige ! il renaît, ſon œil s'ouvre, il reſpire.
Guéri de ſa terreur, & n'étant plus fâché,
Il me fit un ſouris, d'un air qui ſembloit dire :
M'en voilà quitte à bon marché.
Oh ! que je me ſuis bien donné la comédie !
Et que le cœur de l'homme, à ma philoſophie,
Ce jour-là s'eſt bien déployé !
Non, jamais je n'eus de ma vie,
Tant de joye, & tant de pitié.
C'eſt ainſi que, malgré la Fortune traîtreſſe,
Et la rigueur qu'elle a pour moi,

Tous les jours, aux dépens de l'humaine foiblesse,
Je me divertis comme un Roi.

LE DÉMOCRITE MODERNE.

QUAND j'ai du tabac dans ma pipe,
Sur mon buffet du moraché,
Mon esprit sçait tout, s'émancipe,
Par moi tout vice est épluché.
Je ris d'un fou qui, sans principe,
S'étant à la rime attaché,
Croit égaler l'Auteur d'Œdipe,
Pour quelqu'opuscule broché,
Par les Caillettes recherché.
Je ris d'un Plaideur accroché
Dans des procès où l'on le pipe,
Qui d'un faux espoir alléché,
Pour nourrir la serre & la grippe,
N'est vétu, nourri, ni couché.
Je ris du délire d'Alcipe,
Qui de la peinture touché,
Dans toutes les ventes niché,
Prenant pour un vrai prototype,
Croûte & croquis mal ébauché,
Pour connoisseur s'est affiché.
Je ris du travers de Xantipe,
Qui du goût des fleurs entiché,
Donne cent francs d'une tulipe,

Qu'il croit avoir à bon marché.
Je ris du fils du vieux Chryſipe,
Cet imbécille débauché,
Qui dans une vieille Guenipe,
Plus affreuſe que le péché,
Croyant voir une autre Pſyché,
Pour des reſtes uſés diſſipe
Rentes & fonds en vrai Miché.

SI jamais, comme un tel, je nâge en l'opulence,
Je me ſervirai mieux du bien qui me viendra;
Pour mes amis dans l'indigence
Ma bourſe toujours s'ouvrira.
C'eſt ainſi qu'avant ſa fortune,
Parloit ce gros Rondin. Depuis qu'un heureux ſort,
Banniſſant loin de lui la diſette importune,
De cinq ou ſix cens marcs garnit ſon coffre-fort,
Loin d'exécuter ſes promeſſes,
Loin d'employer bien ſes richeſſes,
Les vilains procédés de ce vieux ladre-là
Font ſouhaiter partout qu'un revers le débanque.
Voici ce que l'on peut conclure de cela:
La volonté nous vient, quand le pouvoir nous manque;
Le pouvoir nous vient-il, la volonté s'en va.

TANT qu'il plaît au Deſtin de nous laiſſer ſur terre,
D'un bataillon d'erreurs, doutes & préjugés,

Nos cœurs ſont ſans ceſſe aſſiégés.
La lance en main, caſque en tête, ainſi qu'un Militaire,
Il faut qu'à tout propos, notre foible Raiſon,
De même qu'un Bellérophon,
Se batte contre la Chimere.
Tous les jours quelque choc, quelqu'aſſaut nous altere;
Plus ſouvent vaincus, que vainqueurs,
Aujourd'hui dans les ris, & demain dans les pleurs,
Pendant le dur combat l'âge vient à grande erre;
Bientôt nos pas tardifs & nos corps tremblotans
Annoncent nos derniers inſtans.
La fiévre prend, on meurt, ſous la tombe on nous ſerre;
Doute, erreur, préjugé, chimere,
Diſparoiſſent en même-tems.
Ainſi ſe termine la guerre,
Et le combat finit, faute de combattans.

SE peut-il que l'extravagance
Mette en nous tant d'inconſéquence!
Nous chantons les Saints tous les jours;
Nous agiſſons tout au rebours.
Tout haut nous nous appellons freres,
Pour être tout bas adverſaires.
Nous nous targuons de la raiſon,
Pour ne point ſuivre ſa leçon.
Ce que nous n'avons pas, nous tente;
L'avons-nous: nous n'en voulons plus.

Veut-on que l'on ſe taiſe : on chante ;
Veut-on que nous chantions : *motus.*
Si Climene nous fuit, nous courons après elle ;
Nous nous en éloignons, recherchés par la Belle.
Tous les jours ſur la Faculté,
Nous lançons des traits de ſatyre ;
Puis à la moindre infirmité,
Chez nous, par notre ordre, on l'attire.
La paix nous charme, & nous cherchons
Ce qui renverſe ſon empire.
Nous voulons vivre, & nous faiſons
A nos jours tout ce qui peut nuire.
Nous plaignons l'homme malheureux ;
Lui ſouhaitons ce qu'il déſire ;
Si le ſort remplit tous ſes vœux,
Notre cœur jaloux en ſoupire.
Quelle ſotte humeur ! quel délire !
Mortels, vous verra-t-on toujours
Si prompts à démentir vos faits & vos diſcours ?

❖❖❖

TOUS les jours, quand il nous arrive
Quelqu'accident injurieux,
Devons-nous, d'une voix plaintive,
En demander raiſon aux Dieux ?
Il n'eſt point, à mon ſens, de plus grande chimere ;
Les ſi, les car, les mais, n'y font que de l'eau claire.
Tout ce qu'on voit ſur terre, inſectes, végétaux,

Plantes, arbuſtes, animaux,
Subiſſent la même fortune :
La même deſtinée à tous devient commune.
D'où vient que, ſous mes pieds, certain inſecte meurt,
Tandis qu'un grand nombre en réchappe ?
D'où vient que ce jeune arbre expire par le heurt
D'un tombereau plein qui le frappe ;
Tandis que ſes voiſins en fleur,
Par de brillans rameaux enchantant notre vûe,
Promettent de monter un jour juſqu'à la nue ?
D'où vient que tels oiſeaux, au ſortir de leurs nids,
Sont inhumainement croqués par les mitis ?
D'où vient que cette fleur éprouve ſa ruine,
Par l'attaque d'un ver qui ronge ſa racine ?
C'eſt ainſi que ſouvent un enfant au berceau,
Tourmenté par les vers, deſcend dans le tombeau.
C'eſt ainſi qu'un eſſieu qui ſe rompt dans la rue,
Tombe ſur un paſſant, le fracaſſe & le tue.
C'eſt ainſi que du toît une tuile volant
Frappe un homme qui cauſe, & l'aſſomme en parlant.

❖❖❖

QUE le monde eſt changé depuis le ſiécle d'or !
Par un fâcheux abus, dont il faut qu'on gémiſſe,
Des Mortels la moitié, les trois quarts, plus encor,
Sont entretenus par le vice.
Le vice eſt leur ſoutien, le vice eſt leur recours ;
Sans le vice la faim termineroit leurs jours.

Si les vertus encore habitoient sur la terre,
Plus de mauvaise foi, partant point de Notaire;
Plus d'excès, plus de Médecin;
Plus de procès, plus d'injustice;
Plus de Greffe, plus de larcin,
Serviteur aux mangeurs d'épice;
Plus de gourmands, ni de bûveurs;
Et partant plus d'empoisonneurs;
Plus de ponpons, adieu les modes;
Plus de mensonge, adieu les odes.

❁❁❁

IL n'est point ici bas de si chétif Mortel
Qui ne se flatte assez pour croire
Qu'il doit être l'objet des soins de l'Eternel,
Et régner seul en sa mémoire.
De pluye a-t-il besoin: vite, & dans le moment,
Pour arrosser quatre laitues
Dans un jardin, qui n'a que le quart d'un arpent,
L'eau du ciel à son gré devroit fendre les nues,
Et pour mieux humecter, tomber tout doucement.
Faut-il qu'il fasse un tour aux champs, ou dans la ville;
L'astre des cieux devroit, à ses desirs docile,
Pour lui seul, au mépris du reste des humains,
Ramener le beau tems, & sécher les chemins.
Son esprit, tout à lui, ne s'embarrasse guère
Si ce qui lui convient aux autres est contraire.
Les Destins ont rempli ses vœux intéressés,
Il est satisfait, c'est assez.

❁❁❁

JE connois de certaines gens
Qui, lorſqu'ils étoient indigens,
Regardoient volontiers l'épargne comme un vice;
Qu'ils ſont changés depuis ce tems!
Le premier ſac de mille francs
Dans leur maiſon fit entrer l'avarice;
Et de leurs biens croiſſans ſuivant le cours heureux,
Toujours cette avarice a redoublé chez eux.
Si bien qu'à force d'être chiches,
Malgré leur fortune & leur bien,
Ils ſont aujourd'hui bien moins riches,
Que lorſqu'ils n'avoient preſque rien.
C'eſt ainſi que, dans ce bas monde,
L'homme ennemi de ſon bonheur,
S'oppoſant même au ſort, quand le ſort le ſeconde,
De ſa peine devient l'auteur;
Et que, dans ſon erreur extrême,
Il fait l'inſtrument de ſes maux,
De ce que la bonté ſuprême
Veut lui donner pour ſon repos.

❖❖❖

D'ALMANACHS ſi j'étois faiſeur,
Bientôt mieux que tout Aſtrologue,
Dans Paris, je prendrois faveur,
Et j'aurois partout grande vogue.
Pour me garantir des défauts

Dont le métier eſt ſuſceptible,
Pour ne prédire rien de faux,
Je prendrois tout le ſoin poſſible.
Je prédirois aux pourchaſſeurs
D'une gentille anti-Lucréce,
Dans leur calcul bien des erreurs;
S'ils comptoient plaire ſans eſpéce.
Je préſagerois à Laïs
L'appui d'un bon Milord des Fermes;
Du crédit aux jeunes Marquis,
Et de bons prêteurs à longs termes;
A la Muſique bien du vin;
Bien des dupes au Médecin;
Aux Officiers bons équipages
Fournis par le ſoin des Amours;
Aux Ducheſſes de jolis Pages,
Bons Ecuyers Cavalcadours;
Triomphe à l'Actrice jeunette;
Gloire & profit aux bons Auteurs;
Des blancs-becs aux jeunes coquettes;
Table ouverte aux maigres Rimeurs.

J'E crois que le manteau de la Religion
Eſt le plus grand manteau du monde:
Pour connoître le vrai de cette opinion,
Que votre œil examine & ſonde
Tout ce qui ſe paſſe à la ronde.

Vous verrez quel excès d'abomination,
Caché ſous ce manteau, ſe gliſſe, & nous inonde;
Tout ce qu'aux faux dévots dicte la paſſion,
Sur l'intérêt du Ciel ſe fonde.
Quelqu'un s'oppoſe-t-il à leur ambition:
Dans le ſens du ſchiſme il abonde;
Et vîte à l'Inquiſition.
Si l'on n'oſe du Styx lui faire paſſer l'onde,
L'exil, à tout le moins, eſt ſa punition.
L'impoſture, à l'abri du voile en queſtion,
Voit régner la malice en cruautés féconde.
Partant, nul manteau, dans le monde,
N'eſt ſi grand que celui de la Religion.

❁❁❁

L'Intérêt partout dominant,
Le ſentiment proſcrit, l'humanité défunte;
Font qu'il eſt rare maintenant
De prêter à quiconque emprunte.
C'eſt en vain que, d'un air douloureux & touchant,
Il expoſe à nos yeux le beſoin qu'il endure;
D'un mot négatif & tranchant,
On vous l'éconduit ſur le champ.
S'il arrive, par aventure,
Qu'on veuille bien le ſecourir;
Souvent une parole dure,
Toujours quelque petit murmure,
Joint de l'amertume au plaiſir.

O tems ingrat que je déplore !
Eſt-ce ainſi que le bien ſe fait ?
Quelque fois on oblige encore ;
Mais loin d'obliger tout-à-fait,
Par la maniere on deshonore
Le bienfaicteur & le bienfait.

LA population produit de bons effets ;
D'un Royaume elle fait la force & la richeſſe ;
Mais le mal-aiſe, la détreſſe
Sont un obſtacle à ſes progrès.
La peur de faire un miſérable
Fait ſouvent manquer au devoir.
N'eſt-ce pas pour l'État un ſort bien déplorable ;
Quand il faut qu'un mari conſulte ſon avoir,
Avant de ſe réſoudre à faire ſon ſemblable ?

NOTRE cœur, tous les jours, à nous-mêmes fatal,
Sous les couleurs du bien, nous préſente le mal.
Du nom d'économie, il pare l'avarice ;
Du voile de prudence, il maſque l'artifice ;
Il change en grandeur d'ame, un orgueil abſolu :
Par lui, ce qui n'eſt qu'injuſtice
Du manteau d'équité ſe trouve revétu.
C'eſt ainſi que toujours ſa flatteuſe malice,

Pour mieux donner le change à l'eſprit préveau,
Met adroitement ſur le vice
L'étiquette de la vertu.

JE ſçais que la louange enfle la vanité,
Et que, dans certains cas, elle devient fatale;
Mais convenons auſſi que ſouvent la morale
En tire quelque utilité.
Conſidérez un homme en ſa tendre jeuneſſe,
Dans ſon enfance même, au ſortir du berceau:
Si la maman le flatte, & lui dit qu'il eſt beau,
Dans le moment il ſe redreſſe;
Vous voyez le petit jouffu
Se rengorger pour plaire, & dans ſa petiteſſe
Montrer un air de genilleſſe.
Ce merveilleux effet à la louange eſt dû;
Sur ce point, qui toujours, & partout intéreſſe,
Nous ſommes tous enfans juſques dans la vieilleſſe.
Ainſi, pour exciter à ſuivre les vertus,
Pour attacher de plus en plus
Les gens de bien à la ſageſſe,
Je crois que, ſans bleſſer le ſouverain Auteur,
Nous pouvons avec art, avec délicateſſe,
Carreſſer quelquefois la petite foibleſſe
Que tout homme, en naiſſant, apporte dans ſon cœur.

QUAND un couple s'engage au champêtre séjour,
C'eſt tout autrement qu'à la Cour.
Dans les champs, le penchant décide ;
A la Cour, l'intérêt préſide :
La ſombre politique en a banni l'amour.
Chez les époux ruraux la famille foiſonne
D'héritiers : c'eſt l'Amour qui peuple leurs foyers.
Aux époux couronnés la politique en donne.
Le devoir fait les Rois ; le plaiſir, les Bergers.

DES Hollandois la ſage politique,
Pour le bien de la République,
Sçut établir des Clapermans,
Qui, des devoirs de l'hymenée,
Chaque heure de la nuit, juſqu'à la matinée,
Ont le ſoin d'avertir tous les maris dormans.
Cet établiſſement là-bas eſt ſalutaire ;
Mais que produiroit-il ici ?
Vingt Clapermans, d'une voix de tonnerre,
Ne réveilleroient pas, je crois, un ſeul mari.

DE deux Héros, ici, je vous trace l'eſquiſſe.
Jugez-en, vous qui m'écoutez ;
Peſez leurs qualités,
Au poids de la Juſtice.
Le premier, belliqueux & de gloire jaloux,

De l'Europe vingt fois déchira les entrailles ;
Vingt rivaux ſubjugués ont ſenti ſon courroux ;
Il a gagné trente batailles ;
Son tonnerre bruyant foudroya cent murailles ;
Deux cent mille ennemis ſont tombés ſous ſes coups.

Le ſecond, de la guerre évitant les injures,
Rendit, par d'utiles travaux,
Les chemins plus aiſés, & les routes plus ſûres.
Il a fait quatre ports, bâti douze arſénaux,
Deſſéché cent marais, fait creuſer dix canaux,
Etabli vingt manufactures :
Pour qui décidez-vous entre ces deux Héros ?

❁❁❁

A Paris, chaque jour, je vois
Peu d'amitié, bien des careſſes ;
Peu de bienfaits, bien des promeſſes ;
Beaucoup de braves, peu d'exploits ;
Peu de raiſon, bien du caprice ;
Peu d'art, & beaucoup d'artifice ;
Fort peu de mœurs, beaucoup de loix ;
Beaucoup d'ouvriers, peu d'ouvrages ;
Beaucoup de chanteurs, peu de voix ;
Bien des viſages,
Peu de minois.

❁❁❁

LA beauté, je le ſçais, eſt un don précieux :
Le Sexe lui doit l'art d'enchaîner la victoire :

Mais je ne connois rien de ſi pernicieux.
En deux mots, voici ſon hiſtoire :
Elle remplit d'orgueil celles qu'elle embellit ;
D'aigreur, de haine, de dépit,
Les ſpectatrices de ſa gloire ;
De maux, d'ennuis, & d'humeur noire,
Les malheureux qu'elle aſſervit.

❖❖❖

JADIS, on appelloit nos peres
Jean, François, André, Nicolas,
Robert, Jacques, Simon, Thomas.
Tous ces noms aujourd'hui ſemblent trop ordinaires ;
Le Vulgaire même en eſt las.
Les noms qu'aux champs, comme à la ville,
Les parreins donnent maintenant,
Sont Céſar, Alexandre, Achille,
Hector, Alphonſe, Ferdinand.
Quelles chimeres ſont les nôtres !
Funeſte ambition, trop ſoumis à tes loix ;
Nous quittons les noms des Apôtres,
Pour nous parer de ceux des Rois !

❖❖❖

TOus les hommes ſont fous, marauds, fourbes, ingrats,
Traîtres, menteurs & ſcélérats :
Le Sexe ainſi fait notre éloge.
C'eſt pourtant pour ces coquins-là,

Que pendant six heures d'horloge,
Coëffeuse, Laqueton, Soubrette, *& cætera*,
Sur un buste appliquant leur vigilance entiere,
Tantôt de-çà, tantôt de-là,
Se donnent plus de mal que l'on n'en prend pour faire,
Dieu me pardonne, un opéra.
C'est pour eux, c'est pour être en état de leur plaire,
Qu'on apprend à s'étendre au fond d'une bergere;
C'est pour eux qu'on s'instruit des graces du sopha;
C'est pour eux qu'au Palais on vend mille babioles;
C'est pour eux que l'on va, chez Boutray, faire achat
De cent ajustemens frivoles;
Et c'est pour eux que, chez Duchapt,
Un cercle gracieux d'aimables travailleuses
Font, du matin au soir, servir leurs doigts experts
A mettre, sur des habits chers,
Des bagatelles ruineuses,
Qui mettent la cervelle & la bourse à l'envers.

❖❖❖

Lorsqu'à remplir nos vœux la Fortune attentive
Chez nous a fait pleuvoir le métal de Plutus,
Oh! combien de parens, jusqu'alors inconnus,
Accourent nous marquer l'amitié la plus vive,
Et les vœux les plus assidus!
Comment? à quel dégré? d'où sont-ils descendus?
C'est ce dont nul d'entr'eux n'a preuve décisive:
Souvent même il nous en arrive,

Qui viennent d'auſſi loin qu'*Alfana* vient d'*Equus*.
Il eſt plaiſant de les entendre
Fouiller dans leurs ayeux, & r'ouvrir leurs tombeaux,
Pour faire éclore de leur cendre
De conſanguinité quelques titres nouveaux,
Où nous ne pouvons rien comprendre,
Et que l'intérêt ſeul forge dans leurs cerveaux.

❖❖❖

JE ne ſuis pas ſurpris de voir plus d'un Notaire
Parqueter ſon plancher, & dorer ſon plafond;
Après que ſur la place ils ont mis notre fond,
Nous leur donnons encore un honnête ſalaire,
Pour les payer du gain qu'ils font.

❖❖❖

DANS votre demeure champêtre,
Moutons, petits moutons, que votre ſort eſt doux!
Tous les jours en repos nous vous y voyons paître;
De votre heureuſe paix que mon cœur eſt jaloux!
Vous n'avez pas, dans vos retraites,
Ce tas d'importuns rebutans,
Ni cet eſſain fâcheux de langues indiſcrettes,
Qui troublent des cités les triſtes habitans.
Vous n'avez point de ces faux ſages,
De ces indignes perſonnages,
Qui portent deux ou trois viſages.
Vous n'avez point de ces fripons,

Qui tous les jours, en cent façons,
Des liqueurs nous font des poisons :
Point de cousin qui vous épuise,
Point de voisin qui vous détruise,
Point d'anonyme qui vous nuise,
Point de domestique voleur,
De Maître-d'hôtel picoreur,
Ni d'Intendant, grand fourageur ;
Point de créancier qui lamente,
Point de crieur qui vous tourmente,
Point d'usurier qui vous sergente,
Point d'impertinens curieux,
Point de contrôleurs ennuyeux,
Point de bavards fastidieux,
Point de ces fins lorgneurs d'espéce,
Point de Seigneur qui vous carresse,
Point d'emprunteur qui vous redresse,
Point d'Avocat à consulter,
Nul Rapporteur à visiter,
Aucun Juge à solliciter.
Dans votre demeure champêtre,
Moutons, petits moutons, que votre sort est doux!
Tous les jours en repos nous vous y voyons paître ;
De votre heureuse paix que mon cœur est jaloux!

❁❁❁

COMBIEN voit-on de jeunes gens
Ne parler que de bagatelles,

D'habits d'hyver & de printems,
De friſure & modes nouvelles!
Combien, vis-à-vis d'un miroir,
Plus longtems que ne font les Dames,
Cherchent, du matin juſqu'au ſoir,
L'art d'inſpirer de tendres flammes,
Et n'ont de plaiſir qu'à ſe voir!
Dans ce ſéjour, oh! que d'hommes ſont femmes!

Combien de Dames, chaque jour,
Ont un eſprit, en fait d'amour,
Auſſi changeant que nous le ſommes!
Combien, dans des repas ſecrets,
Sablent le mouſſeux par excès!
Combien, ſous le nom d'économes,
Diſpoſent de tout au logis,
Dans leurs coffres tiennent les ſommes,
Et font la part à leurs maris!
Dans ce ſéjour, que de femmes ſont hommes!

❖❖❖

CE que dans le monde on appelle
Un agréable libertin,
Nous paroît un homme divin,
Qui dans l'art d'amuſer excelle.
Toujours riant, chantant, un enjouement ſans fin
Le fait paſſer pour le modele
Du plus agréable deſtin.

Fertile en brillantes folies,
Dans la mouſſe du vin d'Aï,
Il puiſe un eſſain de ſaillies,
Dont tout le cercle eſt réjoui.
Chacun eſt enchanté du plaiſir qu'il fait naître;
Dans ſes propos, où la gaité
Triomphe avec la liberté,
Tout eſt feu, pétard & ſalpêtre.
Mais s'abandonnant trop à ſes fougueux tranſports,
Donnant dans tout, courant ſans ceſſe
De ſa bouteille à ſa maîtreſſe,
Il s'uſe, en peu de tems, l'eſprit comme le corps;
Et bientôt cette double yvreſſe
Le dépêche au pays des Morts.
Je le compare à la fuſée,
Qu'on voit, par la vertu de la poudre, embrâſée,
Dans l'air, à grand bruit, s'élever;
Mais qui tout d'un coup eſt uſée,
Et brille un inſtant pour crever.

Vous êtes, Meſſieurs nos époux,
Nos chefs, nos maîtres, & nos guides;
Vous avez plus de force, & plus d'eſprit que nous:
Pourquoi, s'il vous plaît, voulez-vous,
Quand vous êtes légers, inconſtans & perfides,
Que des devoirs que vous bravez,

Dans toute leur rigueur ſoient par nous obſervés ?
Un Sexe, ſelon vous, plus foible & plus fragile
Que le verre & l'argile,
Fera-t-il, dites-moi, ce que vous ne pouvez ?
Tous les jours, de Belles en Belles,
Nous voyons voltiger vos flammes infidelles.
Liés par des vœux ſolemnels,
Dont les Dieux ſont garants, faits au pied des autels,
Vous leur donnez ſans fin des atteintes mortelles,
Qui font à vos Moitiés ſouffrir des maux cruels,
Et vous en exigez des ardeurs éternelles !
Leur doit-il être défendu
De prendre leurs chefs pour modeles ?
Quel droit vous reſte-t-il, quand le leur eſt perdu ?
Qu'oſez-vous demander ? Et que vous doivent-elles,
Quand vous les ſevrez de leur dû ?
Ce ſujet eſt fertile, & la matiere eſt ample ;
Mais pour la mettre en racourci,
Je vais finir par ce vers-ci :
Le chef des deux époux doit en être l'exemple.

D'ABORD, c'eſt curioſité
Qui conduit l'homme à la beauté ;
Beauté mene à l'amour, l'amour à l'eſpérance ;
L'eſpérance mene à dépenſe,
A petits ſoins, à vigilance ;
Ceux-ci menent au doux retour ;

Doux

Doux retour mene à jouiſſance ;
Jouiſſance mene au plaiſir ;
Le plaiſir, quelquefois, mene à nouveau deſir ;
Nouveau deſir ſouvent conduit à violence ;
Violence mene à l'excès ;
L'excès nous conduit à ſouffrance ;
Souffrance nous mene aux regrets.

❖❖❖

DANS un tems pluvieux, quand je ſuis dans la rue,
Forcé de me traîner à pié,
Triſte, confus, humilié,
Je m'abaiſſe & me diminue,
De peur d'être vû de quelqu'un :
De ſalut, je n'en fais aucun,
Et quiconque m'en fait, me tue.
Suis-je auprès d'un Seigneur, dans ſon carroſſe aſſis ?
Ma perſonne fait voir toute ſon étendue ;
Deux fois, comme un ballon, je m'enfle & me groſſis,
A droite, à gauche je ſalue ;
De tous côtés portant la vûe,
Du plus loin que je vois paſſer
La moindre de mes connoiſſances ;
Par la portiere on voit ma tête s'élancer ;
Je lui fais mille révérences.
Savourant à l'excès cette ombre de ſplendeur,
A tout ce que je vois j'annonce ma grandeur.

❖❖❖

DAMON me dit un jour : nulle affaire aujourd'hui
Ne m'arrête en mon domicile ;
Il fait beau, ſortons de la Ville,
Allons aux environs égayer notre ennui.
Votre compagnie eſt charmante,
Et j'aurois, répondis-je, un plaiſir infini.
Mais, puiſque vous n'avez nulle affaire preſſante,
Cliton, votre meilleur ami,
Pour dette eſt détenu : ſon ſort eſt déplorable ;
Jadis il fut vous voir dans un état ſemblable :
Son logis n'eſt pas loin, tout-à-l'heure allons-y.
Le voir aujourd'hui ! Non, je ne ſçaurois le faire.
Eh ! mon Dieu ! je n'y penſois pas.
C'eſt demain que ſe doit juger certaine affaire ;
Il faut ſolliciter Procureurs, Avocats :
Le Rapporteur m'attend & chez ſon Sécretaire
Je m'en vais courir de ce pas.
De plus, il faut chez un Notaire
Faire une contre-lettre & ſigner deux contrats.
Tout ira mal, ſi je differe ;
Pardon, ſi je vous quitte. Il me quitte en effet.
Laiſſons ce faux ami remplir ſon caractere,
Et réfléchiſſons ſur ce fait.
Une minute avant, libre d'inquiétude,
Il n'avoit, diſoit-il, aucun ſoin ſur les bras ;
Voyez comme chez lui dans un inſtant, hélas !

De l'iſle de l'Ingratitude
Vient une flotte d'embarras !
Ce procédé, dans ces climats,
Devient un vice d'habitude ;
Tous les jours même choſe arrive en pareil cas.

SI l'on ne tendoit des embuches
Qu'aux renards, cerfs, daims, ſangliers,
Cerviers, corbeaux, vautours, autruches,
Singes, guenons, ſerins, perruches,
Et toutes ſortes de gibiers,
Je le pardonnerois bientôt & volontiers.
Mais de tous les côtés je vois que l'on en dreſſe,
Aux dupes le joueur ; aux Juges l'Avocat ;
Le vendeur aux chalands ; le flatteur à l'Alteſſe ;
Le donneur de mémoire, aux Soutiens de l'Etat ;
Les cœurs ambitieux, à ceux de leur eſpéce ;
La gloire aux Conquérans ; la fortune aux Marins ;
L'intérêt à l'honneur ; l'amour à la ſageſſe ;
Et l'eſpoir à tous les humains.

NOUS voyons tous les jours quelque vieux Matador,
Qui ſe ſentant tout prêt d'aller au ſombre bord,
Preſſé du remords qui le pique,
A l'héritier de ſon tréſor,
Laiſſe le ſoin, après ſa mort,

D'acquitter une dette antique.
L'héritier eſt exact à recueillir tout l'or ;
Mais laiſſant dans l'oubli la dette ſurannée,
Il remet le paiment de jour en jour d'abord :
Après, de mois en mois ; puis, d'année en année ;
Tant, & ſi bien qu'au jour qui termine ſon ſort,
La dette n'étant pas encore terminée,
Il en charge celui qui de ſon coffre-fort
Doit avoir la clef fortunée.
Celui-ci la renvoye à ceux de ſa lignée ;
Ces derniers à leur fils la réſervent encor.
Tant de fois enfin l'on differe,
Qu'au bout d'un ſiécle, ou deux, ce malheureux [paiment,
D'hoirs en hoirs retardé, toujours demeure à faire,
Et ne ſera pas fait au jour du Jugement.

Pourvu de quelque connoiſſance,
Et pouvant à l'utile occuper ton eſprit,
A quoi bon, me dis-tu, cette froide indolence,
Qui dans le repos t'engourdit ?
Travaille, cours, agis ; cherche quelque profit
Dans le commerce, ou la finance ;
Par la faveur & le crédit,
Ouvre-toi le chemin qui mene à l'opulence....
Pourquoi... ? Pour être à l'aiſe, & vivre largement....
Le néceſſaire me contente,

Pour mettre quelque jour en posture brillante ;
Un héritier âpre & gourmand,
Dont ma santé fait le tourment,
Et que ma vie impatiente !
Dieu me gard', cher ami, d'y penser un moment.
Pour faire des ingrats, faut-il qu'on se tourmente ?
Quelle chimere ! quel abus !
Tandis que l'avare Crésus,
Que l'on flatte & que l'on déteste,
S'immole à la douceur funeste
D'entasser écus sur écus,
Le tems fuit, la mort vient, l'homme part, le bien reste ;
Qu'arrive-t-il enfin ? Des Chantres envinés
Conduisent le défunt en pompe funéraire,
Au milieu d'un grand luminaire,
Suivi de ses parens lugubrement ornés.
Arrivés au lieu saint, ils coffrent vîte, vîte,
Le bon-homme en son dernier gîte :
Les Chantres, en riant, beuglent le *Libera* ;
Et les hoirs, en pleurant, chantent l'*Alleluia*.

SUR la cime d'un mont de difficile abord,
La Vertu, pour séjour, fit choix d'un petit Fort ;
Il faut bon pied, bon œil pour s'y faire une route ;
On ne peut exprimer l'effort,
Et le dur travail qu'il en coûte.

Cependant admirez à quel point l'homme a tort !
Au lieu de s'y porter dans le tems qu'il eſt fort,
Ce fou, pour s'y traîner, attend qu'il ait la goutte.

POURQUOI, dis-je à Cléon, gardez-vous cinq laquais ?
Paſſe, quand vous aviez vingt mille écus de rente.
Quatorze mille, non complets,
Font votre fortune préſente ;
Contentez-vous de deux valets ;
Et renvoyez-en trois ; cette dépenſe extrême
Vous altere, à coup ſûr, & vous n'irez pas loin.
Il eſt vrai, répond-il, je vous avouerai même,
Que je me prive, moi, de ce dont j'ai beſoin ;
Mais enfin ſi je ſors de mon train ordinaire,
Qu'eſt-ce que l'on dira... ? La plaiſante chimere !
O Cléon ! quel eſt ton abus,
De te priver du néceſſaire,
Pour nourrir trois coquins de plus !

QUOIQUE la Satyre ait lancé
Mille traits contre la Vieilleſſe,
Dont l'eſprit, trop intéreſſé,
Du ſoin de l'avenir s'embarraſſe ſans ceſſe ;
Je ne me fâcherai jamais,
(Et je crois faire en homme ſage,)
De la voir élever des maiſons, des palais,

Défricher un terrein, deſſécher un marais,
Et, pour accumuler ouvrage ſur ouvrage,
Vivre chez elle à peu de frais.
Au ſalutaire emploi d'enrichir la Nature,
Si les vieillards s'appliquoient moins;
Des champs & des jardins ſi l'utile culture,
Des fermes, des maiſons ſi la bonne ſtructure,
N'étoient pas l'objet de leurs ſoins,
Tout manqueroit bientôt à nos preſſans beſoins:
Car la Jeuneſſe, hélas! quoique dans l'heureux âge
Qui permet l'eſpoir de jouir,
De ſes peres détruit l'ouvrage,
Ou du moins le laiſſe périr.

❖❖❖

L'INFIDÉLITÉ d'un Objet,
Chez nous & nos voiſins, ne fait pas même effet.
L'Anglois, dans ſon dépit, donne l'amour au Diable;
L'Italien eſt déſolé;
L'Eſpagnol eſt inconſolable;
L'Allemand ſe conſole à table;
Le François eſt tout conſolé;

❖❖❖

De l'homme à la débauche enclin
Voici l'image & le deſtin.
La paſſion qui le domine,
Ne connoiſſant ni loi, ni frein,

Le jeu, la bombance & Corine
Menent cet inſenſé grand train.
Dans cette fougue libertine,
L'argent eſt bientôt à ſa fin.
L'argent manquant, contrats en main
Chez l'uſurier on s'achemine;
L'uſurier mene à la ruine;
La ruine mene au chagrin;
Du chagrin la guerre inteſtine,
Mene à la langueur pas à pas;
La langueur à la médecine,
Et la médecine au trépas.

✣✣✣

OH! que les vieillards me font rire!
Quand, de leurs jeunes ans regrettant la douceur,
D'un ton ſatyrique & grondeur,
Sans ceſſe je les entends dire:
C'eſt pitié, que de voir comme on vit maintenant.
De mon tems au ſiécle régnant,
Juſte ciel! quelle différence!
Jadis on ne voyoit ici,
Que plaiſirs & réjouiſſance.
Eh! mais, mon Dieu! dans ce tems-ci,
Je ne reconnois plus la France.
C'eſt ainſi que dans leur chagrin,
Se mettant au niveau de tout le genre humain,

Parce qu'ils ſont changés d'humeur & de figure,
Tout paroit à leurs yeux changé dans la Nature.
Des vieilles gens étrange abus !
Ces malheureux martyrs du rhume & de la goutte,
Privés de leurs ſens & perclus,
Se mettent dans l'eſprit que perſonne ne goûte
Des plaiſirs qu'ils ne goûtent plus.

✣✣✣

DANS tous les Pays ſublunaires,
On ne voit point d'êtres contens ;
Les charges, les emplois, les honneurs éclatans,
L'or & l'argent, ſi chers aux eſprits mercénaires,
Ne rendent pas heureux leurs poſſeſſeurs longtems.
S'ils uſent de leurs biens, ſi de doux paſſe-tems,
Leur font, comme l'on dit, hâter leurs luminaires,
Souvent, dès l'âge de trente ans,
Le plaiſir trop goûté les rend ſexagénaires.
De l'amour & du vin les effets ordinaires,
Langueur, ſciatique, dégoûts,
Rhumatiſme, gravelle & toux,
Les rendent valétudinaires ;
Et bientôt nous les voyons tous
Hydropiques ou poitrinaires.
S'ils épargnent leurs fonds, des ſoins continuels,
Des craintes, des vapeurs, des vertiges cruels,
Du pays du cerveau monſtres originaires,
Leur cauſent nuit & jour des embarras mortels.

Dans le vaſte Univers tous les hommes ſont tels ;
Ces malheureux viſionnaires
Se font des maux imaginaires,
Quand ils n'en ont point de réels.

FEMME d'eſprit, femme ſtupide,
S'il faut qu'aujourd'hui j'en décide,
Font également tort à l'honneur d'un époux.
L'une, fertile en tours d'adreſſe,
Sous un beau dehors de ſageſſe,
Trouve mille moyens pour tromper un jaloux.
L'autre, d'une béuſe honnête,
Quand on la trouve tête-à-tête,
N'oſe ſe refuſer aux ſoupirs des amans.
Femme ſpirituelle, ou bête,
Je donne le choix pour ſix blancs.

JE le dis, & dirai toujours avec raiſon :
Femme coquette, en ſa maiſon,
Eſt corne d'abondance, ou pomme de diſcorde.
Des douces faveurs qu'elle accorde,
Si l'époux, pour ſon compte, a des revenans-bons ;
Et que de ſon rival mille écus ſoient l'exorde,
Notre homme eſt doux comme un mouton ;
Chez lui, librement on aborde :
Mais s'il ne fait point de moiſſon,
Délicat ſur l'honneur, & ſans miſéricorde ;

C'eſt un Turc, un tigre, un dragon ;
En terribles éclats ſa fureur ſe déborde.
Je le dis, & dirai toujours avec raiſon :
Femme coquette, en ſa maiſon,
Eſt corne d'abondance, ou pomme de diſcorde.

Nous voyons plus d'un homme où la richeſſe abonde,
Qui jadis piêtre commerçant,
Languiſſoit miſérablement
Dans une obſcurité profonde.
L'utile bonnet verd, qu'il prit adroitement,
L'a fait riche, & par conſéquent
Le plus honnête homme du monde.
Après avoir longtems, du fruit de ſes larcins,
Fait l'uſure la plus énorme,
Et par des vols affreux multiplié ſes gains,
Du gros capital qu'il s'en forme ;
Il achette une Terre, & le voilà Seigneur.
Se gouvernant avec nobleſſe,
Il eſt accablé de carreſſe.
Tous les jours honoré d'un hommage flatteur,
Mis preſqu'au niveau d'une Alteſſe,
Il brille dans le banc des Marguilliers d'honneur.
O honte de ce ſiécle indigne !
Triſte effet d'un abus inſigne !
Mes ſens, quand je le vois, ont peine à ſe raſſeoir.

C'eſt ainſi qu'un gibier du ténébreux manoir,
Dont la face en public digne d'être expoſée,
Devroit au Pilori nous ſervir de riſée,
Non loin du Tabernacle a le droit de s'aſſeoir,
Et reçoit aux ſaints jours l'honneur de l'encenſoir.

HEUREUX les lieux où les enfans,
Humblement élevés au métier de leur pere,
N'ont point la vanité de devenir plus grands!
Par un commerce héréditaire,
Les biens dans les maiſons ſe conſervent longtems.
Le ſoleil aux humains, ſi bon, ſi néceſſaire,
Nous enrichit, ſans ſortir de ſa ſphere.
Ce principe n'eſt point obſervé dans Paris:
A peine un pere eſt-il au large
Que, curieux de voir ſes enfans ennoblis,
Il acquiert pour eux une Charge,
Qui les met ſur les fleurs de lys.
De ce bienfait quel eſt le prix?
Des dédains dont l'excès révolte les eſprits,
Une fatuité qui va juſqu'à l'extrême;
Et ce titre d'honneur, qui décore ſon fils,
Devient, chez ce fils même,
Contre le pere un titre de mépris.

PLUTUS commande à l'Univers;
Rien n'égale ſa gloire extrême:

Dans les Cieux, & même aux Enfers,
Tout reconnoît ſa loi ſuprême.
Flore ſans ceſſe, ſur ſes pas,
Répand ſes parfums délectables;
Comus ordonne ſes repas,
Et Momus les rend agréables;
Bacchus, de ſes dons enchanteurs,
Lui fait d'éclatantes largeſſes;
Hébé le comble de faveurs,
Vénus l'accable de carreſſes.
Dieu du Pinde, tu lui ſoumets
Ta lyre, ta voix, ta penſée;
L'Amour lui conſacre ſes traits,
Et Mercure ſon caducée.

DE Pluton les Royaumes ſombres
Ne ſont pas l'endroit ſeul habité par les Ombres;
Sur la terre on en voit aujourd'hui quantité:
L'ombre de la franchiſe & de la vérité;
L'ombre de la vertu, l'ombre de la ſageſſe,
L'ombre de la bonté, l'ombre de la candeur;
L'ombre du ſentiment, l'ombre de la tendreſſe,
L'ombre de la Juſtice, & l'ombre de l'honneur.

POUR hâter la courſe du tems,
L'homme fait tous les jours des ſouhaits impuiſſans:

Dans le mois de Janvier au Printems il aſpire ;
Quand le Printems paroît, il demande Juillet ;
Juillet eſt-il fini, pour l'Automne il ſoupire ;
A l'Automne arrivé, l'Hyver eſt ſon objet.
C'eſt ainſi que toujours un eſpoir inquiet
Lui fait trouver trop lent le cours de ſes années ;
Mais toutes les ſaiſons, l'une à l'autre enchaînées,
S'écoulent tour à tour ſans faire ſon bonheur ;
Et le contentement ne vient remplir ſon cœur,
Ni dans les jolis mois où Flore nous parfume,
Ni dans les jours peſans où le chaud nous conſume,
Ni dans le tems joyeux où le vin nouveau fume,
Ni dans l'âpre ſaiſon où le froid nous enrhume.

✤✤✤

JADIS à l'ami qui ſouffroit,
Une bourſe s'ouvroit ſans peine ;
Des prompts ſecours que l'on offroit
La main devenoit lourde & pleine :
Il n'eſt point aujourd'hui d'humains
D'une trempe ſi bonne.
Pour prendre, on ſe ſert des deux mains ;
De deux doigts, quand on donne.

✤✤✤

TOUT homme, depuis qu'il eſt né,
(Tu l'as ainſi permis, ô Sageſſe éternelle !)
Porte en lui d'ennemis une troupe cruelle,

Et d'un cercle d'erreurs ſe trouve environné.
Dans ce ténébreux labyrinthe,
Bercé par l'eſpérance, agité par la crainte;
De frivoles deſirs eſclave infortuné,
Soumis aux préjugés, de chimere en chimere,
Par ſon humeur légere,
Sans relâche entraîné;
Plein d'orgueil, yvre de fumée,
Géant dans ſes projets, dans ſes œuvres Pigmée;
A quels vœux, à quels ſoins n'eſt-il pas condamné?
Des vents impétueux les ſecouſſes bruyantes
Renverſent les remparts qui veulent réſiſter;
D'un torrent effréné les ondes mugiſſantes
S'élevent contre un roc qui veut les arrêter:
Les paſſions, chez nous, encor plus violentes,
Ne ceſſent de ſe révolter.
Tout ce qui les combat ſert à les irriter;
Ce ſont des Hydres renaiſſantes,
Qu'un Hercule ſeul peut dompter.

❖❖❖

Il eſt tems que je me repoſe;
Je ſuis voiſin de ſoixante ans.
J'ai de l'argent, & point d'enfans;
Il ne me manque plus que telle & telle choſe;
Dès que je les aurai, zeſte, je bats aux champs.
C'eſt-là l'ordinaire langage

Que tient le Financier barbon.
Le projet qu'il médite eſt ſage ;
Mais le remplit-il ? Oh ! que non.
Telle & telle choſe obtenue,
D'une autre l'on ſe fait beſoin ;
De travailler on continue :
Cette derniere étant venue,
Plus que cela, dit-il, & j'en demeure-là.
Cette affaire à ſon gré finie,
Ne le rend pas content, & toujours dès qu'il a
Satisfait ſa derniere envie,
Vient un autre *plus que cela*.
La raiſon vainement lui crie :
C'eſt aſſez tourmenter ta vie,
Borne tes vœux, arrête, holà !
C'eſt ainſi que ſouvent de remiſe en remiſe,
De travail en travail le corps vient à s'uſer.
La fiévre prend, on agoniſe,
Sans avoir ſçu ſe repoſer.

❁❁❁

QUAND, ſous les étendarts du Dieu de la richeſſe,
Un galant homme a ſçu promptement s'avancer,
J'applaudis au bonheur qui lui fit amaſſer
De quoi ſe diſtinguer, & vivre avec nobleſſe.
Mais ce qui déplaît à mes yeux,
Ce qui me paroît odieux,
C'eſt de voir d'un petit atôme :

La chétive exiguité
Devenir ſi vîte un phantôme,
Bourſoufflé par la vanité.

❦

JE ne ſçaurois ſouffrir qu'un homme qui ſe pare
D'un maintien ſage & vertueux,
Livre en ſecret ſon cœur au vice qui l'égare,
Et par de faux dehors abuſe tous les yeux.
Mais ce qui le plus me démonte,
C'eſt ce jeune éventé, dont l'imprudent caquet
Prône de toutes parts les ſottiſes qu'il fait;
Qui croit trouver ſa gloire en ce qui fait ſa honte,
Et ſe dit plus méchant, qu'il ne l'eſt en effet.

❦

L'OISIVETÉ, dit-on, de tout vice eſt la mere.
Ce trait, en deux mots, expreſſif,
Ne me paroit pas trop ſévere,
Et je n'y vois rien d'exceſſif.
Mais ce qui me paroît à la raiſon contraire;
C'eſt qu'après avoir fait, d'un ton ſi déciſif,
La critique du monſtre, enfant de la pareſſe,
On ait pû trouver un motif,
Pour en faire de la Nobleſſe
Le caractere diſtinctif.
Vous êtes noble; *ergò*, vous devez être oiſif;
Nul commerce, point d'art. Argument abuſif!

Je ſçais qu'au bel emploi de ſauver la Patrie,
Un Noble ſe doit tout entier;
Qu'aux dépens de ſon ſang, au péril de ſa vie,
Il doit des Conquérans ſuivre le beau ſentier;
Mais on n'eſt pas toujours en guerre.
Quand, l'olive à la main, la Paix vient ſur la terre
Rétablir le pouvoir des Arts, ſes favoris,
L'héritier d'un beau nom perdroit-il de ſon prix,
Feroit-il honte à la Nobleſſe,
Si dans un attelier, ſur ſes lauriers aſſis,
Il oſoit ſignaler ſon zèle & ſon adreſſe,
Dans les beaux métiers où la Grece
Vit briller autrefois Phidias & Zeuxis?
La couronne des Arts nuiroit-elle à ſa tête?
Eſt-il plus décent, plus honnête,
De voir un phantôme exilé
Dans une bicoque ruſtique,
De ſon fuſil preſqu'accablé,
Promener dans les bois une figure étique?
Sied-il mieux de le voir de ſoucis travaillé,
Logé dans un taudis dont la moitié s'éboule,
Sans linge, ſans manteau, plutôt nud qu'habillé,
Soutenant d'une corde un vieux ſabre rouillé,
Frotter ſon pain d'une ciboule,
Et chauffer au ſoleil un vieux corps tout gelé?

AUx Directeurs de conſcience,
Si j'avois un avis, un conſeil à donner,
Ce ſeroit d'impoſer ſilence
A de certains Cauſeurs qu'ils devroient réfrener;
Mais ſurtout de fixer la langue babillarde
Du dévot Sexe féminin,
A ce qui ſimplement les touche & les regarde,
Sans y rien mêler du Prochain.
Ce qui concerne tante, oncle, neveu, couſin;
Ce que fait le voiſin, ce que dit la voiſine;
Ce qu'hier chez un tel on ſervit à dîner;
Tout le détail de la cuiſine,
Par des Pénitentes prôné,
Depuis le retour de Matine,
Les tiendra quelquefois juſqu'à midi ſonné:
Des nouvelles du jour tout ſe circonſtancie,
Pas un article ne s'oublie.
Tel eſt enfin l'excès de cet abus fatal,
Qu'aux pieds du Confeſſional,
On n'a pas plus de modeſtie,
Qu'au Jardin du Palais Royal;
Et que le ſacré Tribunal,
Comme l'arbre de Cracovie,
Devient un caquetoir bannal.

ARISTE revient du Sermon ;
Le discours étoit pathétique,
Le Prédicateur étoit bon.
L'Auditeur attendri par la peroraison
Fait vœu d'être bon Catholique ;
Tiendra-t-il sa promesse ? Non.
Avant qu'un jour entier s'écoule,
Dans son cœur flottant & douteux,
Les si, les mais, les car, s'en vont venir en foule ;
Adieu les projets & les vœux.
Ces conversions, d'ordinaire,
Font au cœur ce que fait au corps
Une médecine légère,
Qui ne fait qu'émouvoir l'humeur & les ressorts.
Loin que le mal cesse ou s'amende,
Le contraire arrive souvent ;
Et la fièvre devient plus grande,
Qu'elle n'étoit auparavant.

A La vertu nombre de gens
D'amitié font mainte grimace ;
On lui fait de beaux complimens,
Mais il est rare qu'on l'embrasse.

AU caractere faux, pour plaire au genre humain,
Faut-il donc, hélas! qu'on ſe livre ?
Je l'ai dit mille fois, je le dirai ſans fin:
Sçavoir mentir, c'eſt *ſçavoir vivre.*
En effet, ſi la vérité
Nous voit ſuivre ſes loix avec ſévérité,
Si la voix de l'honneur, ſi les cris du ſcrupule,
Sont aſſez forts pour empêcher
Nos ſentimens de ſe cacher,
Et que le cœur jamais ne diſſimule;
Si l'on n'eſt pas verſé dans l'utile talent
De gagner les Seigneurs, de ſéduire les Belles,
Par des fleurettes peu fidelles,
Par quelque menſonge galant;
A qui plairons-nous dans la vie?
D'un accueil gracieux, dans quelle compagnie
Voudra-t-on nous favoriſer?
Ergò, je reviens à mon thême:
Vrais on nous hait, faux on nous aime;
La ſcience du monde, eſt l'art d'en impoſer.

❖❖❖

MONTÉ ſur ſon orgueil, l'homme à ſes propres yeux
Paroît d'une hauteur extrême.
N'eſt il pas étonnant qu'ayant reçu des Dieux
Le don de meſurer & la terre & les cieux,
Il n'ait pas encor pû ſe meſurer lui-même?

❖❖❖

SI vous vous refuſſez à l'ardeur de médire ;
Si vous ne lâchez pas à propos quelque trait ;
Si pour ne pas bleſſer, ou nuire,
Votre eſprit prudent & diſcret
Retient dans votre bouche un bon mot prêt d'éclore ;
De vous, dans un repas, aucun n'eſt ſatisfait,
On vous nomme tout bas, bête, ignorant, pécore.
Mais que ce deshonneur, cher Damon, vous honore !
Et que l'injure qu'on vous fait
Sera dans votre cœur, un jour, bien rétablie,
Par le contentement ſecret
De n'avoir rien dit, dans la vie,
Dont vous puiſſiez avoir regret !

❁❁❁

A Tout âge, en toute ſaiſon,
De plaire, & d'être aimé, chacun a la manie ;
Juſqu'aux derniers jours de la vie,
Dans nos cœurs ce deſir tient bon :
Moi-même qui croyois avoir de la raiſon ;
Et qui préſumois fort de ma philoſophie,
Vivement on me mortifie,
Quand on me parle ſur ce ton :
A ton âge, mon cher, doit-on
Faire ci, faire ça ? quelle étrange folie !
Tu n'y penſes pas : comment donc !
Je crois qu'il veut encor tâter de la Sylvie !

Le beau métier pour un griſon !
Je ris du bout des dents ; mais dans le fond j'enrage,
Et malgré tous les plis de mon front ſillonné,
Dans ſes prétentions l'amour-propre obſtiné
Gémit d'être, par ce langage,
A la retraite condamné.

❖❖❖

LES ſermens dictés par l'honneur,
Ceux que l'amitié dicte au cœur,
Sont des ſermens de Picardie.
Sermens de joueur & d'amant,
Ceux que l'on fait en s'épouſant,
Sont des ſermens de Normandie.

❖❖❖

IL faut avouer que le bien
Chez nos filles produit un changement étrange :
Telle, qui pour habit ſe contentoit d'un rien,
Veut porter à ſon cou les richeſſes du Gange :
Telle, que l'on voyoit de la cave au grenier,
Faire par jour plus d'un voyage,
Se meurt, s'il faut monter juſqu'au deuxieme étage :
Celle qui ſur ſes pieds, bien loin de ſon quartier,
Faiſoit ſouvent plus d'un meſſage,
Pour aller à deux pas, a beſoin d'équipage :
Telle, qu'un lourd fardeau ne fatiguoit jamais,
Pour ſoutenir ſa robe, a beſoin d'un Laquais.

❖❖❖

SUR la néceſſité commune
De ſubir la loi d'Atropos,
Pourquoi crier à tout propos?
Pourquoi, d'une plainte importune,
Fatiguer en vain les échos?
Outre que c'eſt peine perdue,
Et que de nos clameurs la Mort n'eſt point émuë;
Nous avons grand tort; car enfin,
Tout ce qui ſur terre végete,
Depuis l'hyſſope juſqu'au pin,
Tous les êtres créés par l'immortelle main,
Sont d'une nature ſujette
Aux loix d'un ſemblable deſtin.
Peſé dans la même balance,
Tout, dans le Monde, a ſa naiſſance,
Son progrès, ſon milieu, ſon déclin, & ſa fin.

TANT qu'ici-bas notre ame habite la matiere,
Nous ſommes des Colins-Maillards;
Toujours quelque bandeau, qui voile nos regards,
Du jour nous cache la lumiere.
Dans un cercle d'erreurs notre eſprit agité,
Se tourne en vain de tout côté;
De l'évidence qui nous frappe
Nous méconnoiſſons la clarté.
Quelquefois on nous voit tâter la vérité;
Mais toujours elle nous échappe.

VOULEZ-VOUS

VOULEZ-VOUS, ſur le Mariage,
Que je diſe mon ſentiment ?
Entre l'empire & l'eſclavage,
Entre la joye & le tourment,
Entre hommage & mépris, entre amant & volage,
Je ne vois qu'un petit moment.

SUR tes dons, Fortune volage,
Peut-on compter ſolidement ?
Entre le beau tems & l'orage,
Entre ferveur & refroidiſſement,
Entre monter & cheoir, entre gloire & naufrage,
Je ne vois qu'un petit moment.

NOus traitons la Vertu, comme on traite une Reine ;
Sa bonté, ſa douceur, ſon air ſçait nous toucher ;
Mais un reſpect ſi fort près d'elle nous enchaine,
Que nous n'oſons en approcher.

DE plaire, en tous les tems, on cherche l'avantage.
Flatté de cet eſpoir peu ſage,
Juſques à ſoixante ans, & même par-delà,
Un homme veut avoir beaucoup moins que ſon âge,
Changeant de note & de langage,
A quatre-vingts, un vieux Papa
Se vante volontiers d'en avoir davantage.

C'eſt l'amour-propre encor qui fait cela.
Quelle fraîcheur ! quel teint ! quel homme ! quel viſage!
Sitôt que le Renard entend ces doux mots-là,
Redreſſant de ſon corps la peſante machine,
Sur ſon ventre il frappe deux coups :
Et faiſant un hem, hem, fort ſemblable à la toux,
Il tire un vieux éclat du fond de ſa poitrine,
Pour dire qu'il vaut mieux que nous.

JE ne voudrois, pour m'enrichir,
Qu'autant d'écus dans ma caſſette,
Que l'on voit de Porteurs de brette,
Qui ne pourroient pas s'en ſervir.
Des hommes, voyez la folie !
Même en ce qui touche la vie,
De l'utile ils font peu de cas ;
En leur tête eſt plus occupée
A chercher une belle épée,
Qu'à ſe procurer un bon bras.

DANS le fond d'un noir équipage,
Qui ne riroit de voir un héritier penché,
Faire tous ſes efforts pour paroître touché,
Et par un air dolent attriſter ſon viſage !
Ce n'eſt que par l'extérieur,
Que ſa fauſſe amitié s'épanche ;

Les appareils de la douleur
Environnent juſqu'à ſa manche,
Sans qu'il en ait la moindre au cœur.
Pour honorer un Mort, pour fêter ſa mémoire,
La France eſt un pays où l'on s'ajuſte bien ;
Crêpe ſur le caſtor, effilé, boucle noire,
Juſqu'au plus petit acceſſoire,
L'uniforme eſt complet, il ne lui manque rien,
D'une funeſte & vaine gloire
Voyez le ridicule effet !
Sous la pleureuſe même on cache un air coquet.
Oh ! qu'à l'Humanité ce procédé fait honte !
Je voudrois bien ſçavoir ſi là-bas, ſuppoſé
Qu'au Teſtateur défunt notre état ſe raconte,
Il nous tiendra grand compte,
D'une batiſte jaune & d'un ſoulier bronzé ;
Car, pour exécuter ſa volonté derniere,
C'eſt ce qu'on fait très-lentement :
Et ſi Monſieur ſon Légataire
Ne s'y ſentoit forcé par un engagement
Revêtu du ſceau d'un Notaire,
Je parierois, ſûr de gagner,
Que les différens legs que le défunt ſçut faire,
Quelque ſoin qu'on pût ſe donner,
Reſteroient au Dépoſitaire,
Aux dépens de tout Donataire
A qui le Trépaſſé voulut les réſigner.

JE n'envierai point votre ſort,
Vous qui nâgez dans l'opulence ;
Le ſecours d'un lourd coffre-fort
Donne à vos ſouhaits la puiſſance
De ſe ſatisfaire d'abord.
Mais bientôt le deſir eſt mort,
Et dans le ſein de l'indolence
La jouiſſance vous endort.
Voulez-vous, dites-moi, qu'au juſte j'évalue
Ce bonheur ſi parfait que l'on vous attribue ?
L'abondance vous fait ignorer les beſoins ;
Où le beſoin n'eſt pas, les deſirs ne ſont guère ;
Les deſirs moins ardens font que l'on goûte moins
La douceur de les ſatisfaire.
En vain, pour vous trouver des ragoûts inſenſés,
L'Art, du matin au ſoir, redouble ſon étude.
Les plaiſirs trop ſouvent par vous recommencés,
Perdant leur ſel par l'habitude,
N'offrent rien de piquant à vos goûts émouſſés.
J'établis, en un mot, pour maxime certaine,
Que pour trouver un bien plus doux & plus charmant,
Il faut l'obtenir avec peine,
Et n'en jouir que rarement.

JE blâmois Themis autrefois,
De nous vendre ſi cher l'appui ſacré des loix ;

Mais aujourd'hui je lui pardonne,
Vû l'acharnement des Cliens.
Bien davantage, je m'étonne
Que ſes frais ne ſoient pas plus grands.
Si tout vice doit être affligé d'un ſupplice;
N'eſt-il pas juſte, en vérité,
Qu'un Chicaneur avide, un Plaideur entêté,
Vache à lait d'un Mangeur d'épice,
Rencontre en ſon chemin des longueurs, des délais,
Des détours, des abus, même quelqu'injuſtice,
Qui le puniſſe & le guériſſe
Du goût qu'il a pour les procès?

❖❖❖

C'Est vainement que la Sageſſe,
Pour calmer les fougueux tranſports
Que l'homme éprouve en ſa jeuneſſe,
Près de lui fait tous ſes efforts.
Elle ne peut lui faire entendre,
Qu'il en coûte, en ſervant Cypris,
Des frais pour les plaiſirs à prendre,
Des regrets pour ceux qu'il a pris.

❖❖❖

Est-on à ſon aiſe; eſt-on riche:
On reçoit de tous les côtés
Vins de liqueur, gibier, bouriche,
Truffles, jambons, fruits & pâtés.

Dans tous les climats, comme en France;
Le bien cherche toujours le bien.
Point de préſens pour l'indigence.
Rien n'arrive à ceux qui n'ont rien.

❖❖❖

DANS le ſiecle abondant de Saturne & de Rhée,
La juſtice ici-bas étoit une denrée
Très-commune & d'un grand débit.
Gratis à tout venant elle étoit délivrée;
Et le Grand n'en avoit pas plus que le Petit.
Quelle viciſſitude & cruelle & biſarre!
Dans ce maudit âge de fer,
La juſtice eſt un bien dont on eſt très-avare;
Tout ce que le commerce amene par la Mer,
Tout ce qui vient des lieux qui touchent au Tartare,
Tout ce qu'on va chercher au-delà du Cap-Verd,
N'eſt point, dans ce Pays, marchandiſe auſſi rare:
Auſſi nous la vend-on bien cher.

❖❖❖

QUAND des Complimenteurs en Cour font un voyage,
Pour offrir au Monarque un encens qu'on lui doit,
Ce devoir eſt un eſclavage,
Moins pour celui qui rend hommage,
Que pour celui qui le reçoit.

❖❖❖

Tous ces Seigneurs, ou Courtisans,
Dont la grandeur est si bornée,
Par eux-mêmes sont-ils dignes de notre encens ?
Leur mérite & leur prix sont-ils leur destinée ?
Sans le fracas & le grand bruit,
Dont leur marche est accompagnée ;
Sans ce qui les précède & fuit,
Le Géant quelquefois ne seroit qu'un Pigmée.

Qui peut se vanter, sur la terre,
De n'être jamais captivé ?
Le Soutien de Themis, le Chef du Militaire,
Tous ceux que leur emploi consacre au Ministere,
Ne sont-ils pas gênés dans leur Poste élevé ?
Tel, à qui dans Paris nous allons rendre hommage,
Fait un rôle à la Cour tout-à-fait différent.
Ce Seigneur près de nous si grand,
Petit auprès du Maître, est humble en son langage ;
Le desir de se faire un illustre partage,
Fait d'un Aigle superbe un insecte rampant :
Ceux-mêmes que le sort met au plus haut étage,
Au milieu des grandeurs dont ils sont étalage,
Sous le joug se courbent souvent.
C'est un esclavage brillant,
Mais c'est toujours un esclavage.

Pour acquérir les noms & de Juſte & de Sage ;
Pour être aimés, chéris, célébrés par Phœbus,
Les Grands ſur les Petits ont un grand avantage ;
Les vices qu'ils n'ont pas ſont pour eux des vertus.

❖❖❖

Souffrir une gêne éternelle ;
Parler toujours contre ſon cœur,
Marquer de l'ardeur & du zèle,
Quand on n'a que de la froideur ;
Rire, quand un Seigneur veut rire ;
Complaire à tout ce qu'il deſire ;
Sans ceſſe applaudir à l'erreur ;
Ce qui dans le fond eſt blâmable,
Faire ſemblant de l'eſtimer ;
Ce qui n'eſt nullement aimable,
Se faire un devoir de l'aimer ;
Célébrer les défauts, adorer le caprice,
Flatter la médiſance, approuver l'injuſtice ;
A la droite raiſon n'oſer ſe conformer ;
Que cette contrainte eſt amere !
C'eſt-là pourtant ce qu'il faut faire,
Ou bien dans notre chambre il faut nous enfermer.

❖❖❖

C'est un grand Maître que le Tems :
Il éclaire, il inſtruit mieux que tous les Régens ;
Mieux que tous les Docteurs qui ſont le plus en regne ;

Mais l'impuiſſance où nos eſprits
Par ce vieux tyran ſont réduits,
Mérite bien que je m'en plaigne.
C'eſt bien dommage, en vérité,
Qu'il nous ôte la faculté
De faire ce qu'il nous enſeigne.

❁❁❁

DE ceux à qui le Sort & Plutus ſont propices,
Pourquoi ne voit-on pas les défauts & les vices?
Leur or répand partout un éclat ſpécieux,
Qui de nous éblouir leur donne l'avantage;
Nos ſens ſont étourdis du bruit prodigieux
Que fait leur ſuperbe étalage:
Et le vent, qu'en roulant produit leur équipage
Nous jette de la poudre aux yeux.

❁❁❁

LA Chicane, monſtre infernal,
Dont le domaine principal
Eſt ſis au-delà de Pontoiſe,
Sçait duper tous les jours, par quelque trait fatal,
La ſimplicité Champenoiſe;
La franchiſe Picarde en ſouffre bien du mal;
Et c'eſt elle encore qui leurre
Deux vertus dont on fait emploi
Dans Berne, Fribourg & Soleure;
La candeur & la bonne foi.

❁❁❁

SI, lorſqu'il nous arrive une faute ou malheur;
Nous en allions chercher la ſource en notre cœur,
Notre eſprit, pour être plus ſage,
De ſes chagrins feroit uſage;
Mais ce n'eſt pas-là ce qu'on fait.
Le vin, dit-on, conſole, il faut en aller boire;
Il faut aller voir un Objet,
Qui par ſes agrémens chaſſe notre humeur noire.
On s'y porte, on y court. La diſſipation
Met un palliatif ſur notre affliction.
Le bruit nous étourdit ſur le mal qui nous trouble;
Et bien loin de rentrer dans un chemin meilleur,
L'erreur chez nous bientôt redouble;
Et nous ſommes plus fous qu'avant notre malheur.

UN ſourire, un regard, un petit mot flatteur,
Quelques attentions de la part de Glycere,
Nous perſuadent que ſon cœur,
A tout autre amant nous préfere.
Le penchant auſſitôt nous parle en ſa faveur;
Et nous aſpirons à lui plaire.
C'eſt ainſi que preſque toujours,
Des amitiés & des amours
L'amour-propre devient le pere.

JE fus ces jours passés témoin d'une querelle,
Entre deux bons Bourgeois, l'un & l'autre Marchand.
Avec moi penses-tu te mettre en parallele,
Dit l'un d'eux, en se rengorgeant?
Comme un homme d'honneur partout on me regarde;
Chacun connoît ma probité.
Suis-je pas Marguillier, Grand-Garde
De ma Communauté?
Le second prenant la parole,
Renonce, lui dit-il, à ta prévention:
Je m'en vais, d'un seul mot, te prouver qu'elle est folle.
J'ai plus que toi de réputation;
Je paye cent écus de Capitation;
Tu n'en payes qu'une pistole.

❖❖❖

LORSQUE des Livres difformes,
Dont la licence est effrenée,
Sont si souvent lus & relus,
Qu'on les use en moins d'une année:
Des Livres de moralités,
De bons Livres, dont chaque page
Contient de belles vérités,
Sont si peu lûs & feuilletés,
Leur commerce est si peu d'usage,
Que peut-être au bout de cent ans,
Deux cens, trois cens & davantage,

De nos neveux les deſcendans
Les laiſſeront pour héritage,
Tout battant neufs à leurs enfans.

❁❁❁

SI la Quêteuſe eſt jeune & belle,
Damis auſſitôt donnera.
Sa bourſe, qui s'ouvre pour elle,
Pour la laide ſe fermera.
Triſte effet du libertinage!
Pour exercer la charité,
Faut-il que l'on mette en uſage
L'aiguillon de la volupté?

❁❁❁

AMIS, quand on nous dit que la chaſte Diane
Sçut convertir en cerf un amant indiſcret;
C'eſt une erreur que je condamne:
Voici la vérité du fait.
L'amoureux Actéon, par force, ou par adreſſe,
Sçut triompher de la Déeſſe;
Sitôt que ſon cœur fut content,
Auſſi vîte qu'un cerf il s'enfuit dans l'inſtant.

❁❁❁

DES fous l'abord eſt dangereux,
On les fuit, on s'éloigne d'eux.
La petite vérole & la fiévre maligne
Font craindre d'approcher quiconque en eſt atteint.
Dans un dégré plus fort certain mal que l'on craint,

Feroit, pour l'éviter, fuir juſques ſous la Ligne.
La peſte ou le ſcorbut, ce terrible venin,
Fit ſouvent déſerter juſques au Médecin.
Tous ces maux ſont bien grands, tout chacun les déteſte;
Il en eſt un pourtant encore plus funeſte,
Qui chaſſe nos amis & plus vîte & plus loin
Que n'ont fait juſqu'ici le délire, la peſte,
Fiévre, pourpre, charbon, ſcorbut, & tout le reſte.
Comment le nomme-t-on? Beſoin.

❖❖❖

MONTREZ un Livre à quelqu'enfant,
Si ce Livre eſt rempli d'images,
Qu'il ſoit bon ou mauvais, il en ſera content;
Et vous le verrez ſur le champ,
En feuilleter toutes les pages.
Nombre de Spectateurs reſſemblent aux enfans.
Une mauvaiſe Piece avec art décorée,
De leur ſuffrage eſt honorée,
Et le plaiſir des yeux les rend ſourds au bon ſens.
Nous voyons tous les jours plus d'une baliverne,
Plus d'une bagatelle où regne le ponpon,
Comme l'Eſprit-follet, le Prince de Salerne,
L'Arcadie enchantée, & d'autres ſur ce ton,
Sur le meilleur ouvrage
Remporter l'avantage.
Qu'importe le bon ſens? qu'importe la raiſon?
Ce qui produit eſt bon;
La recette en décide.

C'eſt ainſi que d'un rien on ſe fait un tréſor.
Le brillant donne du ſolide,
Et le clinquant attire l'or.

❖❖❖

JE ne condamne pas ce qu'ordonne l'Egliſe ;
Mon ame avec reſpect à ſes loix eſt ſoumiſe ;
Mais je ſouhaiterois que, ſur le cas ſuivant,
On voulût me donner quelqu'éclairciſſement.
Quel bien procure au Mort ce grand bruit qu'on achete,
Tout ce tintamare étonnant,
Que l'on fait ordinairement,
Lorſqu'en ſon dernier gîte un Foſſoyeur le jette ?
Qu'on donne aux défunts quelque ſon,
Je le veux bien ; j'y vois quelque raiſon ;
Mais ſecouer cloche & ſonnette,
Faire un jour tout entier, din, dan, don, din, dan, don,
A quoi ce tapage eſt-il bon ?
Convient-il d'étourdir ainſi tout un canton,
Et de mettre en terre un ſquelette,
A double & triple carillon ?

❖❖❖

QUEL vacarme étonnant ſeme ici l'épouvante ?
D'où vient ce grand fracas dont ce lieu retentit ?
Quel malheur fait crier cette voix glapiſſante ?
Pourquoi ces mots affreux que le courroux vomit ?
Du feu la flamme redoutable,
Par l'imprudence d'un Valet,

A-t-elle en ce logis fait un dégât notable ?
Quelque ſucceſſeur de Nivet
A-t-il adroitement dégarni le buffet ?
Par un coup, ou par une chûte,
D'une glace en a-t-on fait trois ?
Quelque bijou fameux, quelque vaſe Chinois ;
Heurté par un Froteur, a-t-il fait la culbute ?
Point du tout. Eh! quoi donc? C'eſt que monſieur Friſon,
Pour maronner le beau Cléon,
L'a fait attendre une minute.

❦❦❦

CEUX de nos brillans petits-Maîtres,
Qui comptent d'illuſtres ancêtres,
Par ordre en ont tous les portraits,
Qu'ils étalent dans leurs palais.
Pourquoi cela ? Pour faire entendre
Qu'ils ont la gloire d'en deſcendre,
Et pouvoir dire avec raiſon,
Je ſors d'une antique maiſon,
Qui par ſa ſplendeur & ſon luſtre,
Pourroit avec la plus illuſtre
Faire à bon droit comparaiſon.
Je voudrois que plus raiſonnables,
Et penſant avec plus d'eſprit,
De ces peintures reſpectables
Ils tiraſſent plus de profit.
Ces hommes de vertu ſuprême,

(Devroient-ils se dire en eux-même,)
Ont sçu, par tels & tels exploits,
Du Prince mériter le choix;
Vingt fois au bien de la patrie,
Ils ont sacrifié leur vie;
C'est d'eux que mon pere descend,
Je suis leur héritier, leur sang:
Dans la débauche & la molesse,
Dois-je ensevelir la noblesse
Que je tiens de leur bras puissant?
Parmi la flamme & la poussiere,
On a vû leur vertu guerriere,
Docile aux leçons de César,
Attacher la gloire à leur char.
Dans une obscurité tranquille,
Dois-je être à la terre inutile?
Ah! si quelqu'un de ces défunts,
Dans ce bas monde étoit encore,
Qu'il riroit de voir les parfums
Dont son petit-fils se décore!
Qu'il seroit content de le voir
Grimacer devant un miroir!
Qu'il auroit l'ame satisfaite,
De voir son descendant très-cher,
Affublé d'un grand pet-en-l'air,
Pendant quatre heures de toilette,
Languir sous la main d'un Frater!

TOUS les Aveugles de Paris
Ne portent pas, j'oſe le dire,
La jaquette & la fleur de lys.
S'il falloit les loger *gratis*,
L'Hôpital n'y pourroit ſuffire.
Plus d'un homme dans ſon logis
Ou ne voit rien, ou ne voit guères.
Plus d'un Comte, plus d'un Marquis
Ne voit goute dans ſes affaires.
Tireurs d'horoſcope & Devins
N'ont pas des viſions bien claires;
Et vous, Meſſieurs les Médecins,
Malgré vos brillantes lumieres,
Vous êtes tous des Quinze-vingts.

MALGRÉ tout ce qu'on voit de marbre & de dorure,
Dans ces Palais où brille une ſuperbe Cour:
Malgré tout ce que l'Art peut joindre à la Nature,
La demeure des Rois eſt un triſte ſéjour.
Ce n'eſt point-là qu'un cœur ſincere
Parle à ſon ami ſans détour:
Ce n'eſt point-là que la fougere
Voit, ſur le déclin d'un beau jour,
Un jeune amant & ſa bergere
Se jurer le plus tendre amour.
Les vrais biens ſont dans l'innocence.

La candeur, la simplicité,
L'amour, l'amitié, la constance,
Dans le sein de la liberté,
Nourrissent la félicité ;
Non dans cette pompe bruyante,
Où, dupe de la vanité,
Par un faux espoir qui l'enchante,
L'ambitieux est garoté.

❁❁❁

LE quartier de cette Cité,
Où moi, pauvre Rimeur, je me plais davantage,
C'est le paisible endroit de l'Université.
Dans tout autre quartier maint & maint équipage
M'embarrasse de tout côté.
Ce n'est partout ailleurs que tumulte & tapage ;
Je ne puis faire un pas sans me sentir pousser.
Toujours quelques crochets, toujours quelque bagage;
Toujours contre le mur quelqu'un vient me presser;
Toujours quelque timon m'oblige d'avancer ;
Toujours quelques chariots me bouchent le passage;
Toujours quelques chevaux me viennent traverser.
Sur le Mont des beaux Arts je me promene à l'aise.
Navarre, Montaigu, Beauvais,
Le Plessis, Harcourt, les Cholets
N'ont jamais d'embarras, ni de train qui déplaise ;
On n'y voit ni chevaux, ni carosse, ni chaise,
Ni Coureur, ni cabriolets.

❁❁❁

DEMAIN nous verrons ci, demain nous verrons ça.
Jamais pour aujourd'hui l'on ne ſe met en peine
De faire ce qu'on doit; c'eſt pis qu'un opéra.
De demain en demain toujours on ſe promene,
De demain en demain toujours on remettra:
Et puis après avoir longtems, à notre honte,
Pratiqué ces remiſes-là,
Un certain aujourd'hui viendra,
Qui ſera le dernier du compte,
Et qu'aucun demain ne ſuivra.

NON, je ne blâme pas les Chefs du Sacerdoce,
De vivre avec éclat & d'aller en caroſſe.
Les peuples éblouis de ce brillant fracas
Leur portent plus de révérence;
Et la Grandeur & l'Eminence
En ont plus d'encens ici-bas.
Si l'Apôtre, qui fut le premier des Prélats,
Vivoit dans le ſiecle où nous ſommes,
Et qu'il vînt aujourd'hui ſe préſenter aux hommes
Dans l'état qu'il étoit alors,
Quel accueil feroit-on à l'Evêque de Rome?
Il auroit beau prôner les céleſtes tréſors,
Bien des gens lui diroient, en le pouſſant dehors:
Dieu vous béniſſe, allez bon-homme;
Sainteté ſans richeſſe aujourd'hui ne ſe chome,
Et vous ne ferez pas fortune ſur ces bords.

ENTRE deux jeunes cœurs qui ne ſe ſont pas vûs,
Voulez-vous faire naître une vive tendreſſe ?
D'aucun projet d'hymen qu'ils ne ſoient prévenus,
— Et que le hazard ſeul paroiſſe
Dans tel ou tel endroit les avoir fait venir,
Pour ſe voir & s'entretenir.
S'ils ſçavent que pour l'hyménée
Leur entrevûe eſt deſtinée,
Sérieux, inquiets, ſtupéfaits, preſque ſots ;
La gêne appeſantit leur geſte & leurs propos.
La grace, la beauté n'eſt guère examinée ;
Leur attention eſt bornée
A la recherche des défauts.

❁❁❁

ON croiroit volontiers qu'un homme de fortune,
Un homme qui ſervit avant de commander,
Vivroit avec ſes gens ſans arrogance aucune,
Et dans ſes grands ſuccès ſçauroit ſe poſſeder.
Point du tout : ſitôt qu'il eſt maître,
Son inſolente vanité
Commence par ſe méconnoître.
Pouſſant juſqu'à la cruauté
Son humeur haute & deſpotique,
Du poids de ſon autorité
Il accable ſon domeſtique ;
Et ſe vengeant des maux affreux

Qu'il éprouva dans le ſervice,
Il opprime des malheureux
Dont jadis il remplit l'office,
Et qu'un jour le deſtin propice
Peut rendre auſſi puiſſans, & non moins orgueilleux.
O Fortune, tes biens ſont-ils faits pour le vice?
Oui, je le mets en fait; un Duc, un Prince, un Roi,
Ne ſont pas, en donnant la loi,
Si rigides & ſi ſéveres,
Qu'un homme du plus bas aloi,
Que la protection a mis dans les affaires,
Au ſortir du plus vil emploi.

❖❖❖

NON, ce n'eſt pas la vérité
Qui dans nos débats nous inſpire;
C'eſt le jaloux orgueil, l'opiniâtreté,
Le doux plaiſir de contredire.
Combien en voyons-nous, même des mieux inſtruits,
Qui par la paſſion conduits,
Ferment les yeux à l'évidence!
Combien, contre leur connoiſſance,
Ont le front d'embraſſer un ridicule avis,
Par l'unique raiſon qu'un tel autrement penſe!
On ſçait, on ne veut pas ſçavoir;
On voit, & l'on ne veut pas voir;
Quel caprice! quelle démence!

Par ce procédé vicieux
L'eſprit, ce beau rayon des Cieux,
Devient un préſent inutile.
Oui ; les ténebres valent mieux
Que cette lumiere débile,
Qui ne fait qu'éblouir nos yeux.

QUAND d'un tas de cheveux & boudins arrangés,
Tant de crânes par toi ſe trouvent ſurchargés,
Mode, qu'à rire tu m'apprêtes !
N'eſt-ce pas un objet bien digne d'égayer,
Que de voir dix-huit ou vingt têtes,
Sur la tête d'un Marguillier ?

PLUS d'une Dame, dans Paris,
S'embarraſſe peu qu'on l'appelle
Plus coquette encor que Cypris,
Pourvu qu'on la diſe auſſi belle.

PAR faveur, ou bien par mérite,
Quelqu'un s'avance-t-il plus promptement que nous ;
Auſſitôt nous voilà jaloux.
Son rapide progrès contre lui nous irrite.
Si, malgré ſa fortune, il ſe gouverne bien,
Si ſa façon d'agir ne nous préſente rien
Qui puiſſe exciter nos murmures,

Nous cherchons de ſon ſang le rang peu glorieux ;
Chez ſes premiers parens notre eſprit envieux
Va déterrer des aventures,
Et pour ternir l'éclat dont il bleſſe nos yeux,
Nous allons chercher des ordures
Dans la cendre de ſes ayeux.

❖❖❖

DANS ſa maniere de penſer,
Le peuple n'eſt-il pas comique ?
Il eſt vif, chaud, ardent : ſeſte, on le voit paſſer
A la triſte froideur d'un calme léthargique ;
De ſa haine à l'amour, de l'eſtime au mépris ;
Des ris aux pleurs, des pleurs aux ris,
Il paſſe d'un vol plus rapide,
Que celui qu'aux beaux jours du Printems renaiſſant
Fait voir l'hirondelle, en friſant
Les flots de l'élément humide.
L'autre ſemaine il arriva
Qu'une Princeſſe ſe trouva
Surpriſe d'une maladie,
Qui menaça dès-lors ſa vie.
Le bruit s'en répand dans Paris
Auſſitôt le peuple en allarmes
Implore le Ciel à grands cris ;
Tout gémit, tout verſe des larmes.
Elle meurt, ſon trépas répand le déſeſpoir ;
La mort dans tous les yeux eſt peinte juſqu'au ſoir.

Le lendemain on tend de noir
Les appartemens & la porte :
L'on parle du convoi ; la douleur eſt moins forte ;
Déja la publique cohorte
Se promet le plaiſir de voir
D'un grand deuil la nombreuſe eſcorte.
Le jour arrive, on court, l'on ſe preſſe, on ſe porte,
Pour voir mener Madame en ſon dernier manoir.
Tout ſe paſſe, en un mot, de ſorte
Que ce peuple livré, deux jours auparavant,
Aux plus tendres regrets, au plus cruel tourment,
Seroit, je crois, fâché qu'elle ne fût pas morte,
Pour n'être pas privé de ſon enterrement.

❖❖❖

FILS d'un ſimple Berger, le petit Griffonneau,
Pauvre, & nud comme un ver, s'enfuit de ſon Hameau.
La Fortune à Paris le mène.
Il cherche, court, s'intrigue, &, pour premier bonheur,
Il entre, au bout d'une quinzaine,
Au ſervice d'un Procureur.
Sa figure eſt gentille, on l'aime ;
Madame en fait ſon laqueton :
Il la ſert d'une ardeur extrême,
Et c'eſt ſon petit factoton.
Quoique dans cet emploi tout paroiſſe lui rire,
Il s'y déplaît, ſon cœur ſoupire.
Soumis à tous les Clercs, un d'eux le prend en gré.

Celui-ci

Celui-ci, pour le faire avancer d'un dégré,
Dans les tems de loiſir ſe charge de l'inſtruire.
Sitôt qu'il commence d'écrire,
Le ſort, par un bienfait nouveau,
Permet que dans l'Étude il vaque un eſcabeau.
Madame, pour lui le déſire :
On vous l'inſtalle bien & beau.
Petit Clerc, douze mois ; ſecond Clerc, l'autre année ;
Et la troiſieme, Maître-Clerc ;
Dans cette école fortunée,
Ses progrès ſont ſi grands, qu'en deux ans il acquiert
Une lumiere non bornée.
Bientôt par des exploits dignes du plus expert,
Il ſignale chaque journée.
C'eſt un aigle qu'on voit juſqu'au plus haut de l'air,
Elever, en volant, ſon audace effrénée.
Le Procureur admire un ſujet ſi charmant,
Du ſçavoir de ſon Clerc ſon ame eſt étonnée.
Sentant approcher le moment
Qui doit finir ſa deſtinée,
Il lui legue par teſtament,
Et ſa Charge, & ſa fille aînée.
Griffonneau les accepte, on s'unit promptement ;
Le premier fruit qui vient de ce doux hyménée
Eſt un fils. De ce fils, qu'il pouſſe avec éclat ;
Il fait un célebre Avocat :
L'Avocat fait le ſien Conſeiller aux Enquêtes ;

Le fils de ce dernier eſt Maître des Requêtes,
Intendant, Conſeiller d'Etat,
Préſident à Mortier. De-là les Seigneuries,
Fiefs titrés, Marquiſats, Comtés & Baronnies;
Cette gradation ſe voit journellement.
Et voilà ſur quel fondement,
Bien des maiſons aujourd'hui ſont bâties.

❖❖❖

QUICONQUE oſe parler avec ſincérité,
Voit toujours à ſes vœux la Fortune rebelle.
Tandis que le flatteur porte, avec vanité,
Tous les jours parure nouvelle,
Les amis de la Vérité
Sont nuds, comme elle.

❖❖❖

LORSQUE battu par la tempête,
Quelqu'un par le beſoin me paroît pourſuivi,
Si j'aime à le voir tête-à-tête,
Il faut que je ſois ſon ami.

❖❖❖

ENTRE les deux époux que la liberté regne,
Le Guerrier me paroît excellent ſur ce point;
Pratiquons ce qu'il nous enſeigne.
L'agrément à l'amour chez lui ſe trouve joint.
Grand ennemi de toute entrave,
Quand il aime, il n'eſt point eſclave;
Quand il épouſe, il n'en fait point.

❖❖❖

BELLES, que vos attraits ſur l'homme ont de puiſſance!
Non content d'imiter votre air, votre façon,
Votre langage & votre ton,
De la Nature, qu'il offenſe,
Pour vous bien reſſembler, il abdique le don.
Oui! pour le ſot honneur de vous être ſemblable,
Tous les jours on le voit, ſexe ingrat & fripon,
Du ſigne diſtinctif de ſon ſexe honorable,
Le raſoir à la main, dépouiller ſon menton.

GAGNER les faveurs d'une Belle,
Qui nous fait acheter bien cher
Le doux plaiſir d'être aimé d'elle,
C'eſt jouer à qui gagne perd.

Avec une aimable compagne,
Dont le gain flatte les eſprits,
Mettre les as à *remotis*,
C'eſt jouer à qui perd gagne.

L'ORGUEIL, que l'amour-propre engendre,
A beau cent fois nous faire entendre
Qu'en ſçavoir nous ſommes experts.
Sur nous, c'eſt trop d'encens répandre;
Quel prix avons-nous à prétendre,
Sur l'hôte des bois & des airs?

Un animal ſçait ſe défendre ;
Pour l'avoir, il faut le ſurprendre
Avec des hameçons couverts.
Mais nous, qui faiſons les grands clercs,
Nous travaillons nous-même à tendre
Le piége où nous nous laiſſons prendre ;
Nos propres mains forgent nos fers.

ON parle ainſi d'un homme abſent :
Il eſt joli, vif, amuſant ;
Mais .... Ce mais-là vient tout détruire.
Penchant auſſi fort que fatal,
Tous les jours tu ne nous fais dire
Du bien, que pour dire du mal.

LES hommes, tous les jours, ſe moquent des enfans :
Dans leurs paſſe-tems, leur foibleſſe ;
Dans leurs ébats, leur petiteſſe,
De pitié ſont en nous naître des mouvemens.
Réfléchiſſons un peu ſur nos amuſemens,
Voyons ſi dans nos jeux il eſt plus de ſageſſe.
Boire ſans ſoif, & s'enfermer
Pour pomper l'air & s'enfumer ;
Courir, frapper du pied pour hâter une boule,
S'emporter ſottement contre du bois qui roule ;
Jetter des dez en murmurant ;
Manger des cartes en jurant ;

Eſt-ce un emploi du tems plus noble & plus aimable,
Que d'aller à cheval, monté ſur des bâtons,
Rouler des totons ſur la table,
Ou cracher dans un puits pour y faire des ronds ?

❖❖❖

CEt homme-là, chez moi, vient un peu trop ſouvent;
Son importunité me laſſe.
Pour m'en débarraſſer que faut-il que je faſſe ?

RÉPONSE.

Prêtez-lui de l'argent.

❖❖❖

BIEN mieux que l'acier ſur l'airain,
Mieux que la main la plus habile,
L'amour-propre offenſé grave dans notre ſein
D'un outrage reçu la trace indélébile.
Peut-être bien qu'un digne effort,
De vos reſſentimens étouffant le tranſport;
A l'offenſeur fera remettre
La faute qu'il a ſçu commettre;
Mais l'outrage n'eſt pas oublié pour cela.
Vécuſſiez-vous cent ans, & deux cents ans encore;
Fuſſiez-vous par-delà le Gange & le Boſphore,
Le ſouvenir toujours vous en demeurera.

❖❖❖

SI depuis ſi longtems la terrible Bellonne
Trouble notre Royaume & tous ſes environs,
Dans cette longue guerre il n'eſt rien qui m'étonne.
Pourquoi? Pour de bonnes raiſons;
Et voici ce que je réponds.
Paris, qui s'eſt toujours accrû d'âges en âges,
Peut compter aujourd'hui, dans ſa ville & fauxbourgs,
Trente-mille maiſons qu'on habite toujours.
Les maiſons ont autour de quatre ou cinq étages;
Les étages ſouvent ont deux ou trois ménages.
Ce dénombrement fait, écoutez mon diſcours:
Je conſens de mourir goutteux, paralytique,
Etique, pulmonique, hydropique, aſthmatique;
Si, dans tant de maiſons hautes comme des tours,
Quelqu'un en trouve & m'en indique
Une ſeule où la paix regne pendant huit jours,
Entre l'homme & la femme, ou dans le domeſtique.

L'HONNEUR mérite bien tous les ſoins qu'il faut prendre.
Qu'il eſt beau! mais hélas! qu'il coûte à cultiver!
Des hommes tous les jours meurent pour le défendre;
Des filles, pour le conſerver.

SOUS le voile de l'artifice,
Pour peu que l'on approfondiſſe,

On diſtinguera clair & net,
Que la plûpart du bien qu'on fait,
A ſon principe dans le vice;
Et qu'en déguiſant ſes projets,
L'homme ſouvent a la malice
D'être bon, pour être mauvais.
Si l'adroit & ruſé Philandre
Prodigue tant d'or en ſecret,
Un certain Office eſt à vendre;
Le but de tous les dons qu'il fait,
Eſt d'acquérir le droit de prendre.
Dans ſon trafic, dans ſon débit,
Si Matthieu s'acquiert de l'eſtime,
C'eſt pour établir un crédit,
Dont quelqu'un ſera la victime.
Si d'un air modeſte & ſans fard
Climène affecte l'apparence,
C'eſt pour empaumer un richard
Néceſſaire pour ſa dépenſe.
Si Cléon, pour être ſçavant,
Nuit & jour au travail s'applique,
C'eſt dans le deſſein politique
De renverſer un concurrent.
Si certaine tante eſt tigreſſe,
Si ſon logis eſt bien fermé,
C'eſt pour enchérir une niéce,
Dont un Créſus eſt enflammé.

Si Lindor eſt ſouple & docile,
S'il parle avec tant de douceur,
C'eſt pour gagner un Teſtateur,
Dont les fonds lui rendront facile
Le moyen d'être ſéducteur,
Et d'attraper une pupille,
Dont il veut attaquer l'honneur.

AVEC l'argent partout on plaît;
Sans lui chacun nous abandonne;
Qui beaucoup a, ſe méconnoît;
Qui rien, n'eſt connu de perſonne.

LES Philoſophes de notre âge
Ne ſont, à dire vrai, que des pouſſeurs d'*ergo*,
Des Docteurs enyvrés d'un bruyant vertigo,
Qui doivent leur mérite au pompeux étalage
De ce pédanteſque langage,
Diſtinguo, *concedo*, *nego*.

CE n'eſt point à l'éclat d'un meuble de grand prix;
Qu'eſt dû ce doux repos qui charme nos eſprits.
Souvent la paix nous tranquilliſe
Sur des tabourets délabrés,
Quand l'inquiétude eſt aſſiſe
Sur des fauteuils à-pieds dorés.

CHEZ celles qu'on vous aſſocie ;
Maris, quand l'aimable douceur
Avec la ſageſſe eſt unie,
Que votre ſort eſt doux ! Non, rien n'eſt ſi flatteur.
Mais très-ſouvent, hélas ! l'orgueil & la hauteur
A la vertu ſont compagnie.
Qu'arrive-t-il de ce malheur ?
On vous fait cherement acheter le bonheur
D'un front exempt d'ignominie ;
La tranquillité ſur l'honneur
Coûte à bien des époux le repos de la vie.

QUAND, d'un coup de ſa faulx, l'inéxorable Mort
Dépêche un vieux Créſus aux rives du Cocyte,
Ses héritiers pleurent d'abord ;
Mais cette triſteſſe hypocrite
N'eſt dans le cœur qu'un pur effort
Où la décence les excite.
Sitôt que le tréſor à leurs yeux eſt préſent ;
Contre un aſpect ſi doux leur chagrin ne tient guère.
Plus le coffre-fort eſt peſant,
Plus la douleur devient légere.

UNE Coquette avec prudence
Dans ſes triomphes ſe ſoutient.
Du geſte & des regards poſſedant l'éloquence ;

Par des riens séducteurs, son manége prévient
Tous ceux que sa beauté soumet à sa puissance;
Avec la glû de l'espérance,
A son char elle les retient;
Mais jamais à la jouissance,
Chez elle, aucun d'eux ne parvient;
Et toujours la juste balance
Dans l'équilibre les maintient.
Avec elle, en public, jamais de préférence;
Tête-à-tête, chacun l'obtient.

❖❖❖

QUELQU'EFFORT que l'on puisse faire;
L'on ne peut s'affranchir des liens de l'orgueil:
De tout travers il est le pere,
De toute raison c'est l'écueil.
La Grèce a beau vanter ces fameux personnages,
Qui porterent le nom de Sages;
Sous leurs stoïques guenillons,
Plus d'un de ces Docteurs logea cette vermine.
L'orgueil étoit plus fier sous leurs tristes haillons,
Qu'il ne fut chez les Rois sous la pourpre & l'hermine.

❖❖❖

JE ris, quand je vois qu'on assigne
Le lieu, le jour, l'heure au Plaisir;
Tout comme si ce Dieu, que la contrainte indigne,
Etoit, à point nommé, prêt à nous obéir.

En vain, dans les transports d'une fête publique,
Le salpêtre a beau l'appeller;
Le canon partout despotique,
Quand il ne le veut pas, ne peut le faire aller.
Le Destin même, c'est tout dire,
Ce Dieu, dont tous les Dieux exécutent l'arrêt,
N'a rien du tout à lui prescrire.
Le Plaisir & l'Amour, libres de tout empire,
Ne viennent que lorsqu'il leur plaît.

PLUTUS sous ses loix fait plier
La sagesse la plus farouche;
La Vertu ne peut plus crier,
Quand l'argent lui ferme la bouche.

C'est en vain que Thémis même,
Par les conseils du devoir,
Veut de ce métal suprême
Braver l'absolu pouvoir;
Bientôt sa rigueur expire,
Par les dons du Financier.
L'argent convertit en cire,
Les cœurs de bronze & d'acier.

LA FILLE DIFFICILE.

LE Bureau, la Robe & l'Épée,
Nous offrent trois époux, dont aucun ne me plaît;
Lourdeur, inconſtance, intérêt,
Font que j'ai contr'eux trois l'ame préoccupée.
Dans le doute cruel qui m'agite ſans fin,
Quel parti prendre? Et comment faire?
Je ſçais, & rien n'eſt plus certain,
Que la lourdeur eſt financiere;
L'inconſtance, guerriere;
Et l'intérêt, robin.

L'HUMANITÉ n'eſt point la compagne des cœurs.
Que l'aveugle Plûtus comble de ſes faveurs.
Le Dieu qui lance le tonnerre,
Pour éprouver le zèle & la foi des mortels,
Deſcendit un jour ſur la terre.
Tous les Créſus, pour lui, furent durs & cruels.
De chez eux, ces ingrats, ſans pitié, le bannirent;
Et ſans deux pauvres bonnes gens,
Qui dans leur cabanne l'admirent,
Le Seigneur Jupiter eût couché dans les champs.

DEs jours que nous devons paſſer dans l'Univers,
Le beſoin du ſommeil nous dérobe un bon tiers :
L'enfance tremblante & débile,
La décrépitude imbécille,
Se doivent retrancher du ſurplus de nos ans.
Si l'on en ôte encor ce que la maladie,
Les ennuis, les chagrins, l'embarras, les tourmens
Nous font paſſer de mauvais tems,
A quel nombre de jours réduira-t-on la vie ?
Et combien vivons-nous d'inſtans ?

POUR éclairer mes pas & me ſervir d'appui,
Sur la foible raiſon c'eſt en vain que je compte ;
Jamais juſqu'à ce jour ſon flambeau ne m'a lui,
Que pour me faire voir ma diſgrace & ma honte.
Toujours après la chûte amenant le regret,
Les ſtériles rayons de ſa lente lumiere
M'ont ſervi, non pas à bien faire,
Mais à me repentir de n'avoir pas bien fait.

TOI qui dis qu'aujourd'hui Thémis eſt vierge encore,
Oh ! que mal-à-propos tu nous tiens ce diſcours !
Perſonne ſur terre n'ignore
Qu'on la viole tous les jours.

AUX regards de Thémis un coupable ſe cache ;
Quand l'aveugle Fortune eut ſoin de l'enrichir.
La poudre de Plutus emporte toute tache,
Le Pactole a des eaux qui ſçavent tout blanchir.

QUELQU'UN voudroit-il bien me dire,
Pour quelle raiſon l'on a mis
Un bandeau ſur les yeux de l'auguſte Thémis ?
Si c'eſt pour ne point voir ce qui peut la ſéduire,
A la bonne-heure ; mais auſſi
Ne verra-t-elle pas ce qui pourroit l'inſtruire
Sur un fait important qui n'eſt point éclairci.

GRANDS du ſiècle, répondez-moi :
Pourquoi, dans votre erreur extrême,
Bravez-vous de la Loi
La puiſſance ſuprême ?
Pourquoi, par votre autorité,
La Juſtice eſt-elle immolée ?
Votre dais doit ſervir de trône à l'Équité,
Faut-il qu'il ſoit ſon mauſolée ?

LORSQU'À plaider un Chicaneur s'obſtine ;
Un bâton blanc eſt tout ce qu'il acquiert.
A gagner des procès ſouvent on ſe ruine :
Jugez du ſort qu'éprouve un Plaideur qui les perd.

FRERE, cohéritier, parent, aſſocié,
Tant qu'un même intérêt les touche & les raſſemble ;
Vivent entr'eux ſur le bon pié ;
Mais cet accord ſi doux eſt bientôt oublié,
Et le jour que l'on compte enſemble,
Eſt le dernier de l'amitié.

BANNISSONS un vainqueur terrible,
Qui fait ſes plaiſirs de nos pleurs.
Que l'Amitié douce & paiſible
Forme les liens de nos cœurs.

Que cette Déeſſe eſt charmante !
Point de légereté, point d'humeur inconſtante ;
Jamais ſon cœur n'a varié.
Le Tems, ce tyran redoutable,
Qui pour tout autre objet fut toujours ſans pitié,
A ſes attraits eſt favorable.
Malgré le poids des ans, elle eſt toujours ſur pié,
Toujours fraîche, vive, agiſſante ;
Et les rides de l'Amitié
Ne la rendent que plus charmante.

QU'UN jeune Militaire, au ſein de ſon foyer,
Reſſente un petit mal de tête,
Vite, au ſecours, l'allarme eſt au quartier.

Médecine, bouillon, ptiſanne, tout s'apprête ;
Autant qu'un Abbé délicat,
Un rien le change, un rien l'abbat.
Suivez le même homme à l'armée,
Et voyez-le dans un combat :
Sa valeur bouillante, animée,
Au terrible danger préſente un front d'airain.
La Mort qu'il voit la faulx en main,
L'étonne moins par ſa menace,
Qu'il ne l'étonne lui, par ſa ſuperbe audace.
L'homicide boulet dans l'air a beau ſiffler,
Il l'attend, le reçoit, tombe & meurt ſans trembler.

❖❖❖

Pour ſçavoir avec art conduire & manier
L'inſtrument qui vient de Crémone,
Pour joindre, avec l'archet, l'éclat au régulier ;
Pour avoir, en danſant, l'entre-chat familier,
Pour attraper cet air que le bon goût nous prône,
Pour mouvoir aiſément les touches du clavier,
Pour combiner les ſons & les modifier
D'une façon qui nous enchante,
Pour être habile & ſingulier !
Dans l'inſtrument dont Pan ſe ſervit le premier,
Pour faire une cadence & flatteuſe & brillante,
Pour le diſputer à Canente,
Et faire aux connoiſſeurs admirer ſon gofier ;
Que de travail il faut ! quelle affreuſe torture !

Que de ſoins redoublés! que d'efforts violens!
Surtout ſi l'on n'a pas reçu de la Nature
Les diſpoſitions qu'exigent ces talens.
Quand les difficultés ſe trouvent obſtinées;
Pour en venir à bout, il faudra quelquefois,
Pendant des quinze & vingt années,
Tourner, plier, fléchir & la langue, & la voix;
Et la tête, & l'épaule, & la jambe, & les doigts;
Tous les jours cependant cette peine infinie
Se prend avec ſuccès, & l'homme diligent
Y donne volontiers la moitié de ſa vie.
J'approuve ce ſoin vigilant,
Et veux bien qu'aux beaux Arts on livre ſon génie.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, & par quelle manie,
Pour la morale eſt-on ſi froid, ſi négligent?
Puiſque par un travail pénible,
Par de longs & conſtans efforts,
Nous pouvons parvenir à plier les reſſorts
D'un corps que la Nature a fait preſqu'inflexible,
Ne nous ſeroit-il pas poſſible
De fléchir auſſi nos humeurs?
Et ne pourrions-nous pas, à force d'exercices,
Malgré la Nature & les vices,
Parvenir à plier notre ame aux bonnes mœurs?

❁❁❁

POUR garantir une fillette
Des piéges que lui tend l'Amour,

Sa mere prudente & diſcrette
La ſermone en vain chaque jour.
On l'écoute, on veut bien la croire;
Mais quel en eſt tout le profit ?
Il vient un étourdi maudit :
Une chanſonnette, une hiſtoire,
De petits riens le beau débit,
Un regard, deux ſouris, trois mots ont la victoire
Sur tout ce que la mere a dit.

❖❖❖

JADIS, dans un état voiſin de la détreſſe,
Lyſimon paroiſſoit joyeux.
Ce mortel, digne alors d'eſtime & de tendreſſe,
Faiſoit voir en tous lieux
Une ame généreuſe & pleine de nobleſſe,
Qui ſembloit condamner l'injuſtice des Dieux.
La fortune aujourd'hui comble ſon eſpérance.
Son coffre eſt plein du précieux métal;
Mais, hélas! des tréſors, voyez l'effet fatal!
Devenu ſombre, morne, avare avec outrance,
Il ſe refuſe tout au ſein de l'abondance;
Et depuis qu'il eſt mieux, il eſt cent fois plus mal.

❖❖❖

GRAPIGNAN, pour ſon fils, veut avoir un Office
De Conſeiller au Parlement.
De l'homme étrange aveuglement!

Il n'eſt point de trait d'avarice,
De rapine, de vol, de détour, d'artifice
Où n'ait recours ce ſcélérat,
Pour mettre ſon fils en état
De pouvoir rendre la juſtice.

❖❖❖

EN vain dans un ami tu mets ton eſpérance;
Crois-tu que, dans le ſein de la dure opulence,
Quelqu'un ſonge aux beſoins où le ſort t'a réduit?
Erreur. Si par fois on y penſe,
Ce léger ſouvenir vîte s'évanouit.
Bien plus, quand cet ami, dans ton mince équipage,
Te rencontre ſur ſon paſſage,
Conſidere-le bien; tu verras de quel poids
Eſt la belle amitié qui regne dans notre âge.
Saiſi d'un prompt effroi, qui lui coupe la voix,
Ton apparition fait pâlir ſon viſage;
Il fuit, il s'échappe, & je crois
Que, pour chaſſer au loin ton importune image,
Il feroit volontiers le ſigne de la croix.

❖❖❖

JE ne puis ſupporter l'hommage
D'un adulateur ſéduiſant;
Mais je hais encor davantage
Le paraſite médiſant;

Qui, pour plaire à qui le défraye ;
De bons mots ſçachant faire emploi,
Aux dépens du voiſin me paye,
Et le paye aux dépens de moi.

❖❖❖

DIFFÉRENS effets ſont produits
Par le beſoin & le bien-être ;
Le bien-être nous fait connoître à nos amis ;
Le beſoin nous les fait connoître.

❖❖❖

UN ami vient nous voir, on le traite en ami ;
C'eſt-à-dire, ſans chere aucune.
Je n'oſe condamner ceci,
La méthode en eſt trop commune.
Quand mon eſprit pourtant réfléchit ſur ce fait,
J'y trouve de l'excès, de l'abus ; en effet,
Mon cœur ne doit-il pas ſe faire mieux connoître
A ceux que l'amitié dans mon logis conduit,
Qu'à quelqu'Etranger, qui peut-être
N'eſt amené chez moi que par ſon appétit.

❖❖❖

QUE je hais, entre amis, ces proteſtations,
Cette impétueuſe carreſſe,
Ces bruyans tranſports de tendreſſe,
Ces élans, ces baiſers & ces contorſions !

Lorſqu'un évenement funeſte
Livre notre ame à la douleur,
Pour nous marquer ſa vive ardeur,
Le bon ami ne fait qu'un geſte,
Qui part de la bourſe & du cœur.

L'AMOUR du bien public, qu'on étale avec pompe,
N'eſt qu'un maſque ſouvent, dont ſe couvre & nous trompe
L'amour-propre, cet impoſteur.
Les Catons, les Brutus, dont le ſuperbe cœur
Sembloit, de leur vivant, juſqu'à l'idolâtrie
Pouſſer l'amour de la patrie,
Et qui de l'autre amour paroiſſoient détachés,
En étoient au-dedans fortement entichés.
Tous ces braves Guerriers que le courage emporte
Dans les plus périlleux combats,
N'ont point de cet amour une doſe moins forte;
Ils ſongent à leur gloire auſſi-bien qu'à l'Etat.
Tous ces Hiſtoriens, ces Gloſſateurs ſuperbes,
Qui des ſiecles paſſés éclairent les ténebres;
Ces fameux Traducteurs qui s'uſent le cerveau,
Pour mettre l'ancien dans un ſtyle nouveau;
Ces grands Compilateurs au travail ſédentaires,
Qui s'épuiſent ſans ceſſe & le corps & l'eſprit,
Pour laiſſer au Public des tomes ſalutaires,
D'épais *in-folio*, de gros vocabulaires,
Se laiſſent chatouiller à ce commun prurit;

Tous pour le même amour ont le même appétit.
Moi-même, qui prends, dans ces rimes,
Le ſtyle d'Ecrivain moral,
Et qui veux m'ingérer de donner des maximes;
Sçavez-vous à quoi tend cet eſſai doctoral?
Ma vanité tout haut publie
Que mon ſeul but, en ce projet,
Eſt de rompre le cours de l'humaine folie,
Et de porter au bien quiconque s'y ſouſtrait.
Il eſt vrai qu'un pareil effet
Plairoit infiniment à mon ame ravie;
Mais s'il faut que mon cœur, ſans nulle tricherie,
Développe ici ſon ſecret,
Eſt-ce-là mon unique envie?
Eſt-ce-là mon premier objet?
Le plaiſir de la médiſance,
Le deſir de me faire un nom,
Dans cette cauſtique leçon
N'entreront-ils pour rien? Franchement, plus j'y penſe,
Et moins j'oſe dire que non.

❖❖❖

DE deſirs en deſirs notre ardeur inconſtante
Sans ceſſe nous entraîne & toujours nous tourmente.
Un bien, quand il nous manque, inſpire des ſouhaits;
Quand on l'a, des dégoûts: le perd-on; des regrets.

❖❖❖

LA douceur & l'humanité,
Dans le quartier de la Finance,
Sont communs, à peu près, comme l'urbanité,
L'agrément, & la vénuſté
Dans le pays de la Science.
La bonne-foi regne chez nos Marchands,
Comme la vérité domine auprès des Grands.
A Paphos aujourd'hui les amans ſont ſinceres,
Comme à l'Hôtel des Mouſquetaires.
Le bon goût triomphe au Marais,
Comme la Juſtice au Palais.

SANS l'utile ſecours de l'éducation,
C'eſt en vain que l'éclat d'une haute naiſſance
Eſt joint à plus d'un million.
Qu'eſt-ce, en pareille circonſtance,
Qu'un homme de condition?
C'eſt un homme pétri d'orgueil & d'arrogance;
C'eſt un homme entraîné, par toute paſſion,
Dans le déſordre & la licence.
C'eſt une idole d'or, qui ſous l'éclat exquis
Des diamans & des rubis,
Cache une ignorance profonde.
C'eſt l'ombre d'un Baron; c'eſt l'extrait d'un Marquis,
A qui des ayeux ont acquis
Le droit d'être inutile au monde.

CEux à qui d'un ſuccès on déeerne la gloire,
Sans le ſecours d'autrui, ne triompheroient pas.
Bons Officiers & bons Soldats
A de bons Généraux ſont gagner la victoire;
De bons Clercs ſont les bons Notaires;
Bons Conſeillers ſont faits par de bons Sécretaires;
Bons chevaux, bons chiens, bons Piqueurs,
Sont ce qui fait les bons Chaſſeurs.

❁❁❁

QU'on me trouve une Iris dont l'eſprit ſoit égal,
L'humeur douce, le cœur loyal;
Une Iris inſenſible aux brillantes babioles,
Dont on fait aujourd'hui ſon objet capital;
Une Iris, dont l'amour pur, tendre, paſtoral,
Préfere d'un Berger le don ſimple & frugal
Aux bienfaits précieux d'un Fermier général,
Qui, pourvû du puiſſant métal,
Dans un équipage ducal,
Mène au Cours, au ſpectacle, au bal,
Donne régal ſur régal,
Et tous les jours fait faire carnaval;
Une Iris, en un mot, dont le ſoin principal
Soit d'avoir toujours vrais les yeux & les paroles.
Si quelqu'un me la montre en propre original,
Je ferai ſur le champ préſent de cent piſtoles;
Cent piſtoles, pour moi, ſont le tréſor royal.

❁❁❁

AUSSITOST qu'un Auteur commence de déplaire,
On ne ſe ſouvient plus du bon qu'il a ſçu faire.
Du Parterre telle eſt la rigueur aujourd'hui,
Qu'aux célebres Rimeurs, qui, par des vers d'élite,
Ont donné du plaiſir pendant trente ans de ſuite,
Il ne pardonne pas deux minutes d'ennui.

LE vice ſur nous a des droits,
Dont aucun effort ne le fruſtre.
Le Noble comme le Bourgeois,
Le Citadin comme le Ruſtre,
Tout eſt ſujet aux mêmes Loix;
La gloire, malgré tout ſon luſtre,
N'en ſçauroit affranchir les Rois;
Et le Héros le plus illuſtre
Eſt homme juſqu'au bout des doigts.

PLUS chez nous la richeſſe abonde,
Plus ce mortel ſéjour pour nos cœurs a d'attraits.
Conſéquemment je dis, & l'épreuve m'y fonde,
Que tous ces entaſſeurs qui n'ont d'autres ſouhaits
Que de rendre leur bourſe ronde,
Font proviſion de regrets,
Pour emporter dans l'autre Monde.

LORSQUE j'entends dire d'un homme,
Qui, d'un gain légitime & bon,
Vit d'une certaine façon :
Quelle dépenſe il fait ! quel argent il conſomme !
Venu dans une nuit ainſi qu'un champignon,
Il lui ſied bien, ma foi, de vivre en Gentilhomme!
Son pere n'étoit rien, c'eſt le premier du nom ;
Un ſemblable diſcours m'aſſomme,
Et j'y trouve une abſurdité,
Dont mon eſprit eſt irrité.
Quand, par un bel exploit, par un trait magnanime,
Par un ſoin utile à l'Etat,
Par un commerce droit, par un art où l'on prime,
D'une juſte nobleſſe on achete l'éclat,
Malgré les préjugés & le commun ſyſtême,
De pleine autorité j'inſtalle au rang ſuprême
Ce fondateur de ſa maiſon :
Et je ſoutiens avec raiſon,
Que le premier du nom vaut mieux que le milliéme.

QUAND vous arriverez dans la demeure ſombre,
Où la Parque mettra tous vos lauriers à l'ombre,
Livrés à des remords cruels,
Héros, vous vous direz : Inſenſés que nous ſommes !
Falloit-il, pour être immortels,
Faire mourir cinq cent mille hommes ?

QUE le métier d'Auteur ſe fait peu noblement,
Et qu'on l'exerce baſſement !
Dans tous les états de la vie,
Je ne crois pas qu'il en ſoit un
Où l'on ait plus de jalouſie,
Où le noir poiſon de l'envie
Soit plus en regne & plus commun.
C'eſt-là que la Cabale inique
Soumet le vrai mérite à ſa loi tyrannique.
Qu'un jeune Auteur débute & veuille s'eſſayer,
Que par lui ſur la ſcène une piece ſoit miſe,
Loin de chercher à l'appuyer,
Et vîte, il faut qu'on le détruiſe;
Chacun s'empreſſe à le noyer.
Faut-il que des Sujets qu'Apollon favoriſe
Souillent leur beau talent d'un vice ſi groſſier?
Toujours quelque débat les trouble & les diviſe,
Toujours l'eſprit de l'un contre l'autre s'aiguiſe;
C'eſt à qui ſe déchirera.
Le ridicule affreux de cette guerre-là,
Sur le Corps entier donne priſe;
A tous en général il cauſe du déchet.
Des grands & des petits devenus le jouet,
On les berne, on les tympaniſe.
Bref, Meſſieurs les Auteurs, dupes de leur ſottiſe,
En ſe mépriſant, ont tant fait
Que tout le monde les mépriſe.

DU cœur du Philoſophe examinez le fond,
Vous connoitrez bientôt que la Philoſophie
N'eſt le plus ſouvent qu'un beau nom,
Dont la pareſſe eſt ennoblie.

LA Nature nous fit des dons avantageux,
Dont un prudent emploi rendroit nos jours heureux;
Mais, hélas! notre ame inſenſée
Tous les jours ſçait en abuſer.
La parole nous fut par les Dieux diſpenſée
Pour déclarer notre penſée;
Nous ne nous en ſervons que pour la déguiſer.

CACHER tous ſes défauts dans une nuit profonde,
Des vertus qu'on n'a pas, ſe parer, ſe vernir,
C'eſt à quoi ſe réduit la ſcience du monde,
Et le moyen de parvenir.

LES Précepteurs & les Régens,
Que nous donnons à nos enfans,
Du Grec & du Latin leur montrent l'idiôme;
On leur apprend combien de pas
Avoient le Cirque & l'Hippodrôme.
On les inſtruit à fond du pays des Incas.
Ils connoiſſent Pekin, Pondichery, Madras,

Les lieux d'où viennent l'or, l'azur, l'ambre, le baume ;
Mais, ô honte du ſiecle ! ils ne connoiſſent pas
Ce que produit la France en ſes divers Etats ;
On ne leur apprend pas l'hiſtoire du Royaume,
Ni la langue de nos climats.

LEs chiffres & les armoiries,
Les deviſes, les écuſſons,
Les ſupports, les cimiers & tant d'autres folies,
Dont on veut chaque jour illuſtrer les Maiſons,
Ne ſont point, à mon ſens, des ornemens frivoles,
Et quoique la raiſon, dans ſes aigres diſcours,
Les mette au rang des fariboles,
Bien des Therſites de nos jours,
A ces éclatantes babioles
Ont grand beſoin d'avoir recours.
Qui pourroit à vos yeux découvrir leur nobleſſe,
Sans ces ſignes extérieurs ?
Seroit-ce la vertu, l'honneur & la ſageſſe,
Qu'ils oſent traiter de foibleſſe,
Et qu'ils pratiquent moins que leurs inférieurs ?
Peut on d'un œil ſerein voir tant d'extravagance,
Tant d'orgueil, tant de ſuffiſance
Chez certains rejettons d'ancêtres glorieux,
Qui doivent tout à leur naiſſance,
Et qu'un abus pernicieux
Laiſſe jouir, par indulgence,

Du mérite de leurs ayeux ?
Quand un Héros expire au ſein de la victoire,
Que font ceux qui de lui ſont en droit d'hériter ?
Devant un nombreux auditoire,
Par un grand diſcours oratoire,
Ils ont ſoin de faire exalter
L'éminente valeur qui le couvrit de gloire ;
Mais ils ne ſongent point du tout à l'imiter.
Pour ſçavoir à combien ſon héritage monte ;
Pour recueillir le fruit de ſes nobles travaux,
Leur avarice eſt vive & prompte ;
On prend ſon nom, ſon bien, ſes titres, ſes châteaux ;
Mais de l'eſſentiel on fait très-peu de compte :
Le grand cœur du Héros ſe trouve évanoui,
Son mérite ſe perd dans une nuit obſcure ;
Et dans ſa triſte ſépulture,
On laiſſe ſes vertus & ſa gloire avec lui.

✣✣✣

L'Homme, par ſes efforts, par ſes travaux divers,
A trouvé le ſecret de contenir les mers.
Les arbres par ſes ſoins, les fleurs par ſa culture,
Domptent la glace des hyvers.
L'airain, le fer, l'acier, la roche la plus dure
S'amollit ſous ſes doigts experts.
L'onde, quand il lui plaît, s'élance dans les airs.
En tout genre, en tout tems, ſa connoiſſance ſûre
Donne des loix au feu, met les vents dans les fers.

L'homme ſera-t-il donc la ſeule créature ;
Le ſeul objet dans l'Univers,
Où les ſoins ne pourront ſubjuguer la nature ?
Ne trouvera-t-il pas enfin quelque meſure,
Pour arrêter le cours de ſon penchant pervers.

GRANDS nombres de travers ſont introduits en France ;
Mais un des principaux eſt l'énorme licence
D'oſer, de qualités, avec Dieu faire aſſaut,
Et de voir des mortels prendre avec inſolence
Ce qui n'eſt dû qu'à lui, le titre de TRÉS-HAUT.

QUAND un Poëte vient de voir
Quelque drame nouveau qu'a fait ſon Adverſaire ;
Ses yeux & ſon maintien ſont aiſément ſçavoir
L'effet que cette piece a fait dans le Parterre,
Et comment le Public vient de la recevoir.
Quel procédé ! quelle miſere !
O ciel ! accable-moi des traits de ta colere,
Que j'éprouve le ſort le plus injurieux
Que l'on puiſſe avoir ſur la terre ;
Mais fais-moi revenir joyeux,
Du triomphe de mon Confrere.

MA délicateſſe eſt bleſſée,
De voir une Billevezée,
Sous le nom d'*Opera prima*,
D'*Opera ſecunda*, *terza*,
Avec emphaſe dédiée
A quelqu'Alteſſe ou *Grandezza*;
Dans Paris il n'eſt point de place;
Où ne s'affiche avec fureur
De cachets le moindre Coureur.
On ne ſçait pas encor comme on chiffre une baſſe;
Que, rempli d'orgueil & d'audace,
On ſe fait annoncer pour un ſublime Auteur.
De ces colifichets lyriques
Nous voyons un nombre infini,
Dans les encoignures publiques,
Se carrer près de *Vivaldi*.
N'eſt-il pas beau de voir quelqu'Ariette uſée;
Quelque ſonate rapiécée
Del Signore Vacarmini,
Se montrer avec plus de faſte,
Remplir une place plus vaſte,
Paroître ſous un titre & plus grand & plus beau;
Que les premiers Chefs de la rime,
Ces Aigles de la double cime,
Et Corneille & Racine, & Moliere & Boileau?

HORACE, Perſe & Juvenal,
Aux vices de leur tems ont déclaré la guerre :
Corriger des humains l'odieux caractere,
Fut l'objet de leurs ſoins ; ont-ils réuſſi ? Mal.
Ceux qui les ont ſuivis dans le talent d'écrire,
A leurs contemporains ont fait mêmes leçons ;
Qu'ont-ils opéré ? Rien. Aujourd'hui nous faiſons
Même diſcours, même ſatyre ;
Rendons-nous les hommes meilleurs ?
Les voyons-nous changer de mœurs ?
Tout au rebours. L'erreur & le délire
Plus que jamais exercent leur empire.
Les Auteurs qui viendront après,
Intenteront au vice un ſemblable procès,
Et leur proſe & leurs vers diront la même choſe ;
Et leurs vers & leur proſe
Auront même ſuccès.

JE blâmerois peu la critique,
Si ménageant ſon correctif,
Toujours l'utilité publique
Lui ſervoit de juſte motif ;
Mais dans tous les traits de ſatyre,
Que nous fait entendre un Cenſeur ;
Le prétexte eſt de nous inſtruire,
L'objet eſt de nuire à l'Auteur.

QUAND remédiera-t-on au déplorable abus
Que je vois tous les jours arriver au Théâtre ?
Un éternel flux & reflux,
Les accès ſimulés d'un rhume opiniâtre,
Des crachemens, des ris ; d'une ironique voix,
Les *paix-là* répétés dans les plus beaux endroits :
Quelle miſere ! quel déſordre !
Du Cenſeur toujours prêt à mordre,
Nul Auteur ne peut fuir les ſiniſtres diſcours,
Pas même ceux du premier ordre.
Triſte condition des Rimeurs de nos jours !
C'eſt peu d'avoir écrit & récrit deux cents pages,
C'eſt peu d'avoir paſſé deux ou trois ans complets
A polir, à limer, à revoir mes ouvrages,
Quand ſur la ſcène je les mets,
Si je veux avoir les ſuffrages,
Il faut acheter cent billets.

DU bien qu'ici bas on opere,
Quel eſt le principe & l'auteur ?
Eſt-ce l'intérêt, ou l'honneur ?
Quand l'homme s'abſtient de mal faire,
Par quel fil eſt-il retenu ?
Par la crainte, ou par la vertu ?

AU Créſus le plus riche & le mieux décoré,
Si le petit Bourgeois eſt par moi préféré,
Il en faut imputer la cauſe
A ce commun orgueil dont l'homme eſt enyvré,
Et dont j'eus, en naiſſant, une aſſez bonne doſe.
Tel qu'en ce tableau je m'expoſe,
Pourrois-je à ce choix-là ne m'être pas livré?
Négligé du Créſus, du Bourgeois adoré,
L'un veut me dominer, de l'autre je diſpoſe;
Chez l'un ſimplement toleré,
Chez l'autre toujours déſiré;
Ici je ne ſuis rien, là je ſuis quelque choſe.
D'ailleurs chez le Bourgeois je vois quelque vertu,
Quelque raiſonnement du moins vous en impoſe;
Mais Créſus, dans un corps opaque & bien vêtu,
Ne m'offre qu'un eſprit tortu,
Qui n'entend ni texte, ni gloſe.

❖❖❖

QUAND deux amis ſe ſont brouillés,
On dit que la paille eſt rompue.
Cette comparaiſon dans le Public reçue
Sera-t-elle du goût des eſprits ampoullés?
Je n'en ſçais rien; vaille que vaille,
Il eſt certain que l'amitié,
Comme elle eſt aujourd'hui ſur pié,
N'eſt pas plus forte qu'une paille.

❖❖❖

LE Prodigue ne peut comprendre
Quel plaiſir l'Avare peut prendre,
En mettant écu ſur écu.
L'Avare ne ſçait pas comment on peut ſe rendre
Heureux, en dépenſant plus que ſon revenu.
Du Caſanier l'eſprit tranquille
Trouve blâmable & peu flatteur
L'amuſement qu'un Voyageur
Va, loin de ſon pays, chercher de ville en ville.
La danſe à tout Rimeur, la rime à tout Danſeur,
N'offre qu'un agrément ſtérile.
Le Buveur blâme les ſoupirs.
L'Amant trouve l'yvreſſe horrible.
Tout Mortel ici bas ne connoît de plaiſirs,
Que ceux auxquels il eſt ſenſible.

TOUS les bons ſoins & les ſervices,
Que nos amis nous ont rendus,
Sont bientôt oubliés, quand par quelques caprices,
Quelques froideurs, quelques rebuts,
Ces mêmes amis nous affligent;
Une injure nous pique plus,
Que cent bienfaits ne nous obligent.

FRANÇOIS, quand Don Brutal par malheur vous atteint,
Une jambe par lui ſouvent vous eſt ôtée ;
Mais jamais de ce coup votre cœur ne ſe plaint.
Un petit ruban rouge, où pend un petit Saint,
Vous conſole aiſément d'une jambe emportée.

TANT qu'un grand Seigneur voit le jour,
La politique flatterie
De Vaſſaux, qui lui font la cour,
Remplit toute ſa galerie ;
Mais lorſqu'il deſcend chez Pluton,
D'autres larmes ſouvent n'honorent ſa mémoire ;
Que celles qu'à ſa pompe noire
L'on voit peintes ſur du carton.

POUR nous porter à l'entrepriſe
De quelqu'édifice important,
L'Architecte nous dit, cela n'ira qu'à tant.
Vous pouvez, ſans peur de mépriſe,
En ajouter deux fois autant.
Quand des faiſeurs de mariage,
Pour prôner une fille, employent tous leurs ſoins ;
De la dot & de l'avantage
Qu'elle doit, à leur dire, apporter en ménage,
Vous pouvez retrancher la moitié tout au moins.

POSSÉDÉ du desir de nuire,
Un esprit envieux déchire
Ce qu'on doit le plus estimer.
Parle-t-on de quelqu'un, toujours prêt à blâmer,
On n'écoute le bien que pour le contredire,
On n'écoute le mal que pour le confirmer.

ON vient d'annoncer à Clairval,
Qu'un de ses amis est très-mal.
Ira-t-il lui rendre visite ?
Oui ; mais avant qu'il s'en acquitte,
Il faudra, pour avoir la cervelle en repos,
Qu'il fasse un tour à ses chevaux :
Il faudra qu'il écrive à deux de ses amies,
Pour un petit souper galant :
Il faudra dépêcher Champagne ou l'Allemand,
Pour deux loges de Comédie :
Il faudra, chez le Vernisseur,
Aller voir décorer un vis-à-vis très-leste :
Il faudra qu'il aille au Brodeur
Faire voir un dessein de veste :
Il faudra qu'il entende encor,
Au milieu de la cour, un petit air de cor.

PLUS un Avare en âge augmente,
Plus la ſoif d'amaſſer l'agite & le tourmente ;
Sans ſonger à la mort, qui, dans un tour de main,
Nous dévaliſe & nous débanque,
Il ménage, il épargne, & touchant à ſa fin,
Plus que jamais il penſe au gain.
Il craint que terre ne lui manque,
Quand il ne lui faut plus que ſix pieds de terrein.

QUAND un événement nous affecte ici bas,
L'intérêt du Public n'eſt pas
L'objet qui le plus nous importe ;
Et ſur le général le perſonnel l'emporte.
Ainſi, quand on nous avertit
Que telle & telle affaire en ces lieux s'établit,
Notre premier coup d'œil ſe porte
Sur le dommage ou le profit,
Que l'affaire dont il s'agit
En particulier nous apporte :
Aucun autre intérêt n'occupe notre eſprit.
Cette même affaire a beau nuire
A mon voiſin, à mon ami,
Content du bien que j'en retire,
Sur leur ſort je ſuis endormi.
De ceci je conclus en ſomme,

Et voici mon dernier refrain :
L'homme pour lui ſeul eſt humain,
Il eſt homme pour tout autre homme.

DE trois cent ſoixante-cinq jours,
Qui de l'an compoſent le cours,
C'eſt le premier de tous où l'on ment davantage ;
Nul autre ne fait voir tant de duplicité.
Combien, dans ce jour ſi fêté,
Voit-on, par un fatal uſage,
De baiſers de Judas & donnés & rendus !
Combien de l'amitié tiennent le doux langage,
Qui voudroient voir périr ceux qu'ils flattent le plus !
De-là certainement vient le double viſage,
Que la Fable donne à Janus.

SUR ſon compte chacun ſe plaît à babiller ;
Partout regne cette manie ;
Et l'on aime mieux, dans la vie,
Dire du mal de ſoi que de n'en point parler.

POURQUOI tant de Mortels traitent-ils de ſottiſe,
De la réflexion les entretiens ſecrets ?
C'eſt qu'il n'eſt rien qu'elle déguiſe,
Et que ſes tableaux ſont trop vrais.

Ils craignent de ſe voir dépeints d'après nature ;
Et leur intérieur leur ſemble ſi mauvais,
Que malgré la raiſon, malgré tout ſon murmure ;
Ils n'y rentrent preſque jamais.

❖❖❖

BELLE & jeune Moitié, Château ſur la frontiere ;
Vigne touchant au grand chemin ;
Ces trois articles ſont que le Propriétaire
Se réveille de grand matin.

❖❖❖

QUAND pour un jeune Objet nul amant ne ſoupire ;
Nos yeux, fermés ſur ſes attraits,
Font qu'il ne nous inſpire
Ni plaiſirs, ni ſouhaits.
Vient-il quelqu'un ſous ſon empire :
Son mérite auſſitôt nous flatte & nous attire ;
Nos eſprits réveillés lui trouvent des attraits,
Qui troublent notre paix,
Par un jaloux délire.
Foible Mortel, hélas ! quel caprice eſt le tien !
Et que ton erreur eſt extrême !
Le plaiſir de priver un rival de ſon bien,
Te flatte plus que le bien même.

❖❖❖

JE puis me tromper, mais je penſe
Que tout homme fait ici bas,
Depuis le jour de ſa naiſſance
Juſqu'à celui de ſon trépas,
Ou des dupes, ou des ingrats.

DES Femmes que ſert de médire ?
Par une maligne ſatyre,
Les attaquerons-nous toujours ?
Souvent par de tendres allarmes,
Par des ſoupirs & par des larmes,
Nous payons ces mauvais diſcours.
Nous les accuſons d'artifice,
Nous leur donnons pour lot l'orgueil & le caprice.
Leur eſprit fertile en détours
Eſt pétri, diſons-nous, de fourbe & de malice.
Nous les nommons à tout propos,
Les moins parfaits des animaux ;
Cependant on nous voit tous les jours de la vie
Soumis, tremblans à leurs genoux,
A leurs ſuprêmes loix obéir malgré nous.
Notre ame à leur joug aſſervie,
Pour contenter leurs vœux, perd ſommeil & repos.
Il faut que l'on rencontre en elles bien des charmes,
Si connoiſſant tous leurs défauts,
On ne peut s'empêcher de leur rendre les armes.

DE Cythere aujourd'hui les voyages ſont courts ;
Chaque jour les amans en abregent le cours.
Il en eſt dont l'ame effrenée,
Toujours d'humeur à s'envoler,
Voudroient dans la même journée
Partir, arriver, s'en aller.

CONTRE la Fortune & le Sort ;
Pourquoi déclamons-nous ſi fort ?
Pourquoi notre jaloux délire
Fait-il tomber ſur eux tant de traits de ſatyre ?
C'eſt que ne pouvant pas atteindre à leur faveur ;
Nous nous vengeons de leur rigueur,
Par le doux plaiſir d'en médire.

CHez les Grands quelquefois nous ſommes bien reçus,
Par des lueurs d'eſpoir leurs diſcours nous amuſent.
Pendant cinq ou ſix mois, auprès d'eux aſſidus,
L'air poli dont ils nous abuſent,
Nous fait perdre en ſoins ſuperflus
Des momens qu'autre part nous n'aurions pas perdus.
Non, rien n'eſt ſi cruel que ceux qui nous refuſent
Juſqu'à la grace du refus.

LE jour au milieu des nuages,
Le ſoir au milieu des tiſons,
Nous croyons découvrir de certaines images;
Dont ſouvent nous nous amuſons.
L'illuſion ainſi ſçait tromper tous les hommes.
Dans le tems même que nous ſommes
Bien éveillés & de ſang-froid,
Elle offre à nos regards des palais magnifiques;
Des jardins enchanteurs, de merveilleux optiques;
Dont le charmant lointain nous plaît & nous déçoit.
Faut-il donc regarder comme choſe étonnante,
Tant de phantômes vains, tant d'objets impoſteurs,
Tant de richeſſes, tant d'honneurs
Qu'à nos yeux aveuglés l'ambition préſente,
Et dont elle enyvre nos cœurs?

POUR ſe faire un état & brillant & commode,
C'eſt peu d'avoir du goût, de l'eſprit, du ſçavoir;
Il faut encor être à la mode.
Nous ne valons qu'autant qu'elle nous fait valoir.
Mais, comme il eſt en elle une inconſtance étrange,
Et que tous nos efforts ne peuvent l'arrêter,
Il faut, auſſitôt qu'elle change,
Changer de même & l'imiter.
Si nous reſtons toujours dans notre forme antique,

Malgré notre mérite, on fait, à notre égard,
Ce que fait un Marchand d'un vieux garde-boutique;
Dans quelque coin poudreux on nous laiſſe à l'écart.

Est-il rien de plus triſte & de plus déſolant,
Que le fâcheux état d'un homme qui poſtule?
D'un homme malheureux qui, ſix heures durant,
Dans un mortel ennui ſe promene, en comptant
Tous les carreaux d'un veſtibule:
Qui, le Placet en main, l'air timide & tremblant,
Regardant cent fois la pendule,
Tantôt levant au Ciel les yeux en murmurant,
Tantôt frappant du pied le plancher innocent,
Entre la crainte & l'eſpérance,
Du plus redoutable tourment
Souvent juſqu'à minuit ſouffre la violence,
Pour avoir enfin, quoi? Néant.

Lorsqu'un homme de bas aloi
S'eſt enrichi dans ſon Emploi,
Quand il nâge dans l'opulence,
Le début de ſon mauvais cœur,
C'eſt d'oublier la bienveillance
De ceux qui firent ſon bonheur.
Parens, amis n'ont plus de place
Dans ſon eſprit d'orgueil rempli,

La conſanguinité s'efface,
La naiſſance eſt miſe en oubli.
Sa mémoire, ſur tout ingrate,
Laiſſe en repos ſa vanité :
Pour les Créſus de fraîche date,
Le Pactole eſt un vrai Léthé.

QUE ton empire eſt grand ! que ta gloire eſt extrême !
Beau métal du Pérou. Ceux qui donnent des loix,
En reçoivent ſouvent de ton pouvoir ſuprême ;
Des plus fameux Créſus tu paſſes les exploits ;
Et tu rends les portraits des Rois
Plus forts & plus puiſſans qu'eux-même.

DANS les Sociétés, plus ou moins d'intérêt
Rend l'amitié plus ou moins forte ;
Quand l'utilité diſparoît,
Du cœur elle ferme la porte :
Monſieur n'eſt bon à rien, qu'il ſorte.
Ne ſerons-nous jamais délivrés du faquin ?
Portier, laquais & galopin,
Chacun le traite de la ſorte ;
Le chien même en fureur juſqu'au ruiſſeau l'eſcorte,
Le ſerre, & le mord juſqu'au ſang.
Si nous voulons qu'on nous ſupporte,
Rendons quelque ſervice, ayons quelque talent :
Tout Mortel, en un mot, avec nous ſe comporte,

Selon ce que chez lui notre visite apporte
De profit, ou d'amusement.

LES CAFFÉS.

CE sont des lieux qu'on enrichit,
Pour charmer les yeux du Vulgaire,
Des débris de maint inventaire :
Sallons que le marbre embellit,
Qu'avec des lustres on éclaire,
Et que de glaces on remplit ;
Où l'on fait un fort grand débit
De certaine liqueur amere,
Marchandise peu nécessaire,
Dont le Bourgeois sortant du lit
Fait son déjeûner ordinaire,
Et que le Peuple littéraire
Le plus souvent prend à crédit ;
Où sans cesse l'on entend faire
Sot discours, ennuyeux récit ;
Où l'on voit bien des gens d'esprit,
Qui quelquefois n'en montrent guère ;
Où l'Oisiveté salutaire,
Près d'un poële qui l'assoupit,
Enfume son mauvais habit ;
Où le Caustique atrabilaire,
Sans respecter le Ministere,
De tout aveuglément médit ;

Où les Sçavans, d'avis contraire,
S'embrouillant dans leur commentaire,
Font un bruit qui nous étourdit;
Où l'on bâtit mainte chimere;
Où l'on diſcute chaque affaire;
Où l'on contrôle chaque écrit.

DANS Paris aujourd'hui l'on a beau ſe pourvoir
Des talens les plus beaux qu'un homme puiſſe avoir,
Il faut encor chercher quelqu'un qui nous protege;
Il faut s'intriguer, ſe mouvoir,
Agir, ſolliciter, ſouvent ſe faire voir.
Ce qu'on nomme entregent, ſouterrein & manége,
Dans le monde a bien du pouvoir:
Le chemin de moitié, par leur moyen s'abrege;
Sans cela rien ne peut valoir.
Fuſſiez-vous Grammairien plus que tout un Collége,
Des beaux Vers euſſiez-vous le brillant privilége,
Puſſiez-vous en Newton penſer & concevoir,
Fuſſiez-vous un Puget, un Rubens, un Corrége,
Par des ſons, mieux qu'Hindel, puſſiez-vous émouvoir,
Vous n'arriverez que le ſoir
Où l'Ignare intriguant parviendra dès l'Aurore.
Pour pouvoir, en un mot, ſuivant notre vouloir,
Monter à certain rang où chacun nous honore,
Quelqu'œuvre, quelques traits que nous faſſions éclore,
Le ſçavoir-faire, ici, vaut mieux que le ſçavoir.

COMPARAISONS.

COMPARAISONS.*

POUR contenir le cœur des hommes indociles,
On a cru que les loix étoient de ſûrs moyens;
Mais ce ſont, à mon gré, de belles inutiles,
Dont le moindre Mortel évite les liens.
Imaginez-vous voir au milieu de la rue,
Pour gêner les paſſans & les arrêter tous,
Une longue chaîne tendue
Par deux anneaux très-forts & ſcellés aux deux bouts;
Sitôt que les paſſans à cette chaîne arrivent,
Les obſtacles par eux ſont aiſément vaincus:
Les petits par-deſſous s'eſquivent,
Et les grands ſautent par-deſſus.

* Ce chapitre des Comparaiſons, ou, ſi l'on veut, Similitudes, peut être regardé comme une ſuite du précédent.

HOMMES fameux, grands Perſonnages,
Guerriers vaillans, Miniſtres ſages,
Malgré les travaux glorieux
Que vous expoſez à nos yeux
Pendant la paix, pendant la guerre,
Nous ne connoiſſons bien votre juſte valeur,
Que quand la tombe vous enſerre.
Des cédres du Liban l'on ne voit la hauteur,
Que lorſqu'ils ſont couchés par terre.

D'UN Amateur d'encens on tire peu de choſe,
Si l'on ne l'exalte ſouvent.
Semblable à ces moulins qu'au grand air on expoſe,
On ne les fait aller qu'avec beaucoup de vent.

QUAND il vous arrive un malheur,
Ne cédez pas à la douleur;
Le ſort dans un moment varie:
Une comparaiſon me fonde en ce conſeil.
Lorſqu'une fleur par la biſe eſt flétrie,
Il ne faut quelquefois qu'un rayon de ſoleil,
Pour lui rendre la vie.

DE la plûpart des jeunes gens
Le coq d'un clocher eſt l'image ;
Souvent guindés juſqu'au nuage,
Changeans & tournans à tous vents,
Il ne s'agit dans leur langage,
Que de la pluie & du beau tems.

JE ne blâme point la Nobleſſe,
D'allier quelquefois l'éclat de ſa maiſon
A la roturiere richeſſe.
Tous les jours, par un fait d'une pareille eſpece ;
Un arbre enté ſur ſauvageon
Nous rapporte du fruit très-bon.

JE hais des grands Parleurs l'éloquence funeſte ;
Qui ſe ſauve par le fracas,
Et croit nous éblouir par de bruyans éclats.
J'aime mieux l'entretien modeſte
D'un homme moins brillant, mais qui n'étourdit pas.
L'impétueux torrent, dont le bruit eſt terrible,
A-t-il l'agrément d'un ruiſſeau,
Qui ne troublant jamais le cryſtal de ſon eau,
Charme par la douceur d'un murmure paiſible,
Et d'un flot tremblotant mouille le jeune ormeau ?

JE compare une jeune fille
A la rave dans ſa primeur ;
Elle eſt vermeille, elle eſt gentille,
Elle pique par ſa fraîcheur.
Mais quand cette rave gardée
Devient, au bout d'un certain tems,
Flaſque, dure, creuſe & cordée,
C'eſt une affaire décidée,
Je ne la mets plus ſous mes dents.

L'HOMME pourvu d'un bon eſprit,
Dans la vieilleſſe encor, fait briller ſon génie.
C'eſt ainſi qu'un bon arbre a toujours de bon fruit ;
Qu'une bonne étamine, en s'uſant, s'embellit ;
Et que le vin de Nuys eſt bon juſqu'à la lie.

LORSQU'À l'eſprit de quelqu'Auteur
Il ſe préſente une penſée,
Pour la rendre juſte & tenſée,
Pour la mettre dans ſa vigueur,
Pour l'orner, l'embellir, l'exprimer avec grace,
Malgré tout le talent d'un art ſupérieur,
Il faut qu'un certain tems ſe paſſe.
Voici ſur ce ſujet une comparaiſon.
Le matin quand Phœbus vient ſur notre horiſon,

Il n'eſt point tout d'un coup à ce point de lumiere,
Dont on le voit briller au fort de ſa carriere.
Le crépuſcule vient d'abord,
L'aurore lui ſuccede, & le jour prend naiſſance,
De dégrés en dégrés le jour devient plus fort,
Et juſques à midi monte à ſa conſiſtance.
Tel eſt à-peu-près notre eſprit,
Sur un ſujet, d'abord un petit rien l'amorce;
Une étincelle lui ſourit;
L'étincelle en lueur bientôt ſe convertit;
La lueur, par dégrès, acquérant de la force,
Devient lumiere, & nous ſaiſit.

❖❖❖

Tout ce que l'on écrit ſur un jeune arbriſſeau,
A meſure qu'il croît, augmente & s'amplifie.
Tout ce que dans l'enfant on imprime au cerveau,
Juſques dans ſes vieux ans, chez lui ſe fortifie.

❖❖❖

Il faut, quand on a du talent,
L'employer pour la République.
Que ſert d'être un homme excellent,
Si dans un repos léthargique,
Par la pareſſe appeſanti,
L'art que nous poſſédons ſe trouve anéanti?
De ſon eſprit un homme avare
Mérite que je le compare

A certain bois luiſant, qui dans l'obſcurité
Fait briller à nos yeux une lumiere blême.
Ce bois ne fut jamais d'aucune utilité ;
Il éclaire à la vérité,
Mais il n'éclaire que lui-même.

Quand, par une affreuſe diſgrace,
Sur le fait de l'honneur quelques-uns ſont flétris ;
Doit-on pour la famille en avoir du mépris ?
Non, non, pour un rameau qui par malheur ſe caſſe,
L'arbre ne perd pas tout ſon prix.

Lorsque le malheur nous agite,
Tout le monde à l'inſtant nous tombe ſur le dos.
Qu'un arbre ſe renverſe, & vîte
Chacun, de toutes parts, arrache ſes rameaux.

Voulez-vous corriger les défauts d'un enfant :
Papa, dans ce projet, allez tout doucement.
La branche d'arbre juſtifie
Ce petit avis important ;
En la ménageant, on la plie :
Mais on l'éclate, en la forçant.

PAR un effet assez commun,
Deux arbres dont l'espece est toute differente,
Sont réunis & ne font qu'un,
Quand on les greffe & qu'on les ente.
Le mariage est, à mon sens,
Une espece de greffe, en ce que deux amans,
Quoique le plus souvent l'un de l'autre differe
Par l'esprit & le caractere,
Sous les loix de l'Hymen, forment des nœuds si forts,
Qu'ils ne font tous les deux & qu'une ame & qu'un corps.

LA richesse devient une ressource nulle,
Quand elle est dans des coffres-forts.
La santé de l'Etat veut que l'argent circule,
Comme le sang dans notre corps.

CRITIQUES qui mordez trop fort,
Des mouches redoutez le sort.
Pour les prendre on met en usage
Le miel qui sortit de leur flanc;
Souvent par votre propre ouvrage,
Comme les mouches, l'on vous prend.

DANS la grande cité que Paris on appelle,
Plus d'une épouse est telle
Qu'un carosse d'Ambassadeur;

Le jour d'entrée on ſe ſert d'elle,
Deux ou trois jours encor ; paſſé ce tems, la Belle,
Laiſſée à *remotis*, ne ſert plus au Seigneur.

❖❖❖

CETTE grande cité, comme toute autre ville,
En conſeils fut toujours fertile ;
On en donne à foiſon ; mais rarement, hélas!
De l'exemple on les accompagne.
Les donneurs de conſeils reſſemblent, dans ce cas,
A ces poteaux de la campagne,
Qui montrent le chemin, mais qui n'y marchent pas.

❖❖❖

L'HOMME, ainſi que l'étoffe & la tapiſſerie,
Peut être vû de deux côtés,
L'un bon, l'autre mauvais. Aveuglé par l'envie,
Le médiſant toujours a les regards portés
Sur le mauvais endroit de celui qu'il décrie.
De ces cœurs remplis de venin
Déteſtons l'affreuſe manie,
Et toujours du bon ſens regardons le prochain.

SYMBOLES DE RECONNOISSANCE.

LA chaleur féconde & puiſſante
De l'aſtre divin qui nous luit,
Fait briller la tulipe & la rend floriſſante ;

La tulipe reconnoiſſante
S'ouvre quand il paroît, ſe ferme quand il fuit.
Le ruiſſeau, dont l'eau claire & pure
Dans les prés ſerpente & murmure,
Rafraîchit, en paſſant, le pied d'un jeune ormeau;
L'ormeau reconnoiſſant étend ſon verd feuillage,
Pour nourrir la fraîcheur & conſerver l'ombrage
Sur les bords charmans du ruiſſeau.

A Force de gratter ſa caboche, on l'épuiſe:
L'eſprit trop pouſſé dure peu.
C'eſt ainſi qu'un caillou ſe détruit & ſe briſe,
A force d'en tirer du feu.

QUEL fond ſur les Mortels voulez-vous que l'on faſſe?
L'on ne voit chez eux que du faux.
On s'en tient aux dehors, tout ſe paſſe en grimace,
Tout eſt choquant dans leurs propos;
Ils n'ont, dans leurs jours les plus beaux,
Que de la ſurface,
Comme les tableaux.

L'EPOUX, pour être gracieux,
Doit n'être trop verd, ni trop vieux.
Filles que tente l'hymenée,

Apprenez ces deux vers par cœur :
Bois verd ſe conſume en fumée,
Bois vieux ne fait plus de chaleur.

❖❖❖

IL eſt des médiſans d'une certaine eſpece ;
D'autant plus dangereux qu'ils ſont voir plus d'adreſſe.
Ce ſont ceux dont le noir venin,
Sous les dehors d'un air benin,
Malicieuſement ſe cache ;
Qui, pour nous excuſer, nous font un plus grand mal,
Et qui, par leur ſecours fatal,
Me percent mon habit, pour m'ôter une tache.

❖❖❖

AUX promeſſes des Gens de Cour
Malheureux l'homme qui ſe fie !
On eſt la dupe, chaque jour,
De leur politeſſe infinie.
A l'éclat ſomptueux d'un ſuperbe tombeau
Leur amitié peut être comparée :
Par dehors tout en paroît beau,
Par le ſecours de l'art elle eſt bien décorée :
Mais, hélas ! le dedans, trop digne de pitié,
N'offre à notre vûe allarmée
Qu'une carcaſſe inanimée,
Qu'un vrai ſquélette d'amitié.

❖❖❖

PRENEZ mon couteau, cher Damon,
Et frottez-le contre le vôtre ;
En les preſſant tous deux de certaine façon,
Ils s'aiguiſeront l'un & l'autre :
Mais de les ébrécher ſouvent on riſquera,
Si l'on s'y prend à l'étourdie.
De nos eſprits de même il va :
Dans la diſpute & dans la répartie,
Agiſſons toujours ſagement,
Avec certains égards, certain ménagement ;
Sans étendre trop loin la maligne ſaillie.
Diſputons, mais ſans nous fâcher :
Aiguiſons nos eſprits, mais ſans les ébrécher.

L'ESPRIT qui n'a pas certain feu,
Dans un ouvrage long ſuccombe ;
Il reſſemble au jet d'eau, qui s'élevant un peu,
Dans le baſſin vîte retombe.

LE paſſé devroit nous fournir
Des armes contre le dommage ;
C'eſt un miroir où l'avenir,
Avant d'être, offre ſon image.

L'AVARE, dans ſon coffre-fort,
Tient ſon argent juſqu'à ſa mort,
Sans que jamais il en répande.

Des pois d'hyver parfait tableau,
Il faut qu'il creve, avant qu'il rende
Ce qu'il enferme dans ſa peau.

❁❁❁

UN Rimeur, un Sçavant qui prime en l'art d'écrire,
Tous les jours ſe voit honorer;
Mais pour ſe rendre utile au Public qui l'admire,
Il eſt, par le travail, forcé de s'altérer:
Et je le compare à la cire,
Qui brûle pour nous éclairer.

❁❁❁

L'AMOUR n'eſt plus qu'un vain jargon,
Qu'un vrai déguiſement, qu'une trompeuſe adreſſe.
Quelqu'un a dit avec raiſon,
Que tout amant dans ce canton,
Pendant le cours de ſa tendreſſe,
Eſt ver, chenille & papillon:
Ver, en rampant près de ſa Belle;
Chenille, en détruiſant d'une façon cruelle
L'arbre auquel il eſt attaché;
Papillon, ſitôt que Climene
Lui donne une preuve certaine
Que pour lui ſon cœur eſt touché.

❁❁❁

EN voulant fuir l'Amour, il arrive ſouvent
Qu'un cœur, dans ſes liens, s'empêtre plus avant.
Un cheval qu'une corde lâche

Par le pied dans les prés attache,
Me paroît dans le même cas.
S'il tire avec effort, bien loin qu'il ſe dégage,
Le pauvre quadrupede, hélas!
Reſſerre le nœud davantage.

LA vaillance d'Alcide eût été ſurmontée,
Et ce Héros terrible eût trouvé ſon écueil,
Si, par les ordres d'Euriſtée,
Il eût été forcé de combattre l'Orgueil.
Achelous dompté par ſa force puiſſante;
Cerbere dont il triompha;
Le Géant redouté qu'en l'air il étouffa;
Le Lion qu'il vainquit dans les bois d'Erimanthe;
L'Hydre à ſept têtes, ces Taureaux
Qui, dans une rage écumante,
Jettoient du feu par les nazeaux:
Tous ces monſtres étoient plus aiſés à détruire,
Que celui qu'en nos cœurs Nature a ſçu produire;
Et l'Amour-propre eſt un Dragon,
Plus fort dans ſon fougueux délire,
Que Théſée, Hercule & Jaſon.

TANDIS qu'au parterre de Flore
Les fleurs doubles ſont ſur les rangs,
On abandonne & l'on ignore
Les ſimples qui ſont dans les champs.

Des cœurs il en eſt tout de méme :
Les ſimples ſont dans le mépris,
Tandis qu'une faveur extrême
Des doubles ſouvent eſt le prix.

UN petit rien, d'un homme illuſtre
Peut mettre la gloire au tombeau.
Un drap neuf en eſt le tableau ;
Pour lui dérober tout ſon luſtre,
Il ne faut qu'une goutte d'eau.

VOULEZ-VOUS de quelqu'un corriger le défaut :
Cenſeurs, n'employez point de ſatyre trop aigre ;
Comme dans la ſalade, il faut
Que l'huile, en vos diſcours, domine le vinaigre.

LA Fortune a toujours ſa roue en mouvement ;
Quand l'un monte, l'autre deſcend.
Mais voyez les effets qu'en tournant elle opere !
Lorſque l'on eſt en bas, toujours on conſidere
Le ſoleil & les cieux ;
Lorſque l'on eſt en haut, rarement ſur la terre
On abaiſſe les yeux.

PARTOUT où l'homme méchant paſſe,
Il y laiſſe un air dangereux;
Tel qu'un reptile venimeux,
Qui laiſſe toujours ſur ſa trace
Un ſillon ſale & limoneux.

QUI, ſur l'échaſſe de l'orgueil,
Monte pour s'élever, pendant peu de tems brille:
Bientôt ſa gloire eſt ſon écueil;
L'allégreſſe ſe change en deuil,
Et l'échaſſe devient béquille.

LA Limace, en rampant, trouve l'art de monter,
Où ne ſe peut porter
Le Coq, qui peut aller plus vîte.
Ainſi le bas flatteur ſçait bientôt s'élever,
Où ne peut arriver
La noble fierté du mérite.

LA plûpart de nos jeunes gens
Sont, dans leur bouffon caractere,
Roquets pour aboyer; lievres pour battre aux champs;
Papillons pour l'humeur légere;
Chevaux pour le manége, & cabrils pour ſauter;
Paons pour ſe pavaner; ſinges pour contrefaire;
Et perroquets pour répéter.

COMPARA

O Toi que la fatre
Pour te conſoler, ſon
Que le ver de la mé
Toujours s'attache au

En vain les traits de la
Contre toi, Verm, ſon
Son invective eſt une
Qui lui retombe ſur

POUR bien conduire
Il faut que deux chevaux
Vous que l'on voit liés
Ne perdez point cet
Si-non le ménage

DE l'eſprit ſur
Sur le bruit d'u
Ne ſçait-on p
Réſonne mié

JE me ſouvien
Permettez que
Tant que ſur l'E
De leurs non
L'un eſt Ro

Dans la boëte qu'on les entaſſe,
Toute différence s'efface ;
Ils ont tous même ſort, même condition.
Vous qui de la grandeur avez atteint le faîte,
Superbes Potentats, cet exemple eſt pour vous.
Tant que le Tems ſur votre tête
De ſa cruelle faulx ſçait ſuſpendre les coups,
Mille hommages vous font diſtinguer entre tous ;
Mais ſitôt que vos corps, enfermés dans la boëte,
Ceſſent d'être ſur terre & qu'ils gîtent deſſous,
Toute votre grandeur à ce terme s'arrête,
Et vous n'êtes pas plus que nous.

❁❁❁

MALGRÉ ſa triſte deſtinée,
Notre ame ſouffre moins quand le corps eſt content.
Dans le pré, la chevre enchaînée,
Du nœud qui la retient ſe conſole en broutant.

❁❁❁

QU'UNE perſonne, en cheminant,
D'un quart de ligne ſeulement
S'écarte de la droite voye ;
Au bout de deux jours, il verra
A quelle diſtance il ſera.
Du ſentier de l'honneur pour peu qu'on ſe fourvoye,
L'on éprouve le même effet.
Si loin, en moins d'une ſemaine,
Le quart d'une ligne nous mene,
Que nous ſommes bientôt égarés tout-à-fait.

❁❁❁

L'Honneur dont le Sexe ſe pique,
Et dont on nous fait tant de bruit,
Eſt ſemblable au Nectar bacchique
Que le côteau de Reims produit.
Quelque ſoin, quelque vigilance
Dont uſe l'humaine puiſſance,
Pour l'enfermer dans ſon réduit,
Souvent ce pétillant breuvage,
Qu'irrite un trop long eſclavage,
Fait ſauter le cercle, & s'enfuit.

❖❖❖

Si l'on veut aller longuement,
Il faut aller tout doucement.
Sur cette affaire eſſentielle,
Je tiens de ma grand'mere un proverbe très-beau:
Mes chers enfans, nous diſoit-elle,
Conduiſez ſagement le reſſort du couteau,
Si vous ne voulez pas émouſſer l'alumelle.

❖❖❖

Dans un cœur, ou dans un eſprit,
Veut-on s'inſinuer pour corriger leur vice:
Avec ménagement, & petit-à-petit,
Il eſt à propos qu'on agiſſe;
Sans cela, l'on ne doit attendre aucun profit.
La pluïe, en tombant goutte à goutte,
Mouille la terre avec douceur;

Quand elle tombe avec fureur,
Elle met la plante en déroute,
Détruit & la feuille & la fleur.
C'eſt par cette raiſon qu'un Jardinier habile,
D'une machine très-utile,
Que l'on nomme Arroſoir, inventa le ſecret,
Afin que l'eau tombant en cent jets partagée,
La terre, par dégrés, en reſſentit l'effet;
Au lieu qu'elle ſeroit bien vîte ſubmergée,
Si l'on verſoit tout, d'un ſeul jet.

AU Jeu de longue-paume un Tireur fort adroit,
En rejettant au loin la balle qu'il reçoit,
Prend bien garde qu'elle ne paſſe
La largeur d'un certain eſpace.
C'eſt peu de pouſſer fort, il faut qu'elle aille droit.
Vous qui voulez, ſans crainte aucune,
Gâgner au jeu de la Fortune,
Modelez-vous ſur ce Joueur.
Il eſt des bornes que l'honneur,
Pour faire un gain ſûr, a preſcrites:
Marchez, avancez, pouſſez fort;
Mais dans votre plus grand effort,
Allez droit & jamais ne ſortez des limites.

QUAND de nous élever nous formons le deſir,
Souvent quelque lien ſçait nous appeſantir,
Et nous ramene à notre ſphere.
Pareils à des ballons, quelquefois d'heureux bonds
Nous font quitter la terre ;
Mais bientôt nous y retombons.

LE feu dont on uſe en ménage,
Dans ſes effets ſe contredit ;
De la poule il durcit l'ouvrage,
Et par lui le bœuf s'attendrit.
Des faveurs qu'un Galant moiſſonne,
Belles, voici ce qui provient :
Elles enflamment qui les donne,
Elles glacent qui les obtient.

N'APPROFONDISSONS point les cœurs,
Tenons-nous-en à la ſurface.
Quand de les pénétrer notre eſprit s'embarraſſe,
Bientôt de ces dehors ſi doux & ſi flatteurs
Mille défauts prennent la place.
Tel eſt, dans les champs, un ruiſſeau.
Sa ſurface fait voir un cryſtal pur & beau,
Quand, par-là ſeulement, le regard l'examine.
Mais ſi vous remuez le fond,
Cette eau qui ſembloit argentine,
Eſt bientôt comme une ravine
Pleine de fange & de limon.

FRERES & ſœurs, parens, amis,
Voulez-vous ſurmonter vos communs ennemis:
Prêtez l'oreille à ce langage.
Quand le terrible vent du Nord,
Contre vous, groſſit un nuage,
A ſon impétueux ravage
Oppoſez un commun effort.
Uniſſez-vous, rien n'eſt plus ſage.
Certaine eſpece de poiſſon
Vous donne ſur ce point une bonne leçon:
Les anguilles, dans un orage,
Sçavent ſe mettre en peloton.

CEUX que l'on voit, auprès d'un Grand
S'élever, en nous dénigrant,
Reſſemblent fort à la fumée.
A gagner l'air accoutumée,
Elle s'éleve, en noirciſſant
Tout ce qu'elle touche en paſſant.

LE mal que nous diſons d'un homme, en ſa préſence,
N'eſt pas ſi dangereux, & lui fait moins de tort,
Que ce qu'on dit en ſon abſence.
Je compare la médiſance
Au mouſquet, qui de loin ſçait nous porter la mort.

SUR le haut d'une tour pour peu que l'on ſéjourne,
Souvent la tête manque, & la cervelle tourne.
Les hautes dignités, les ſublimes honneurs,
Font perdre ainſi la tête à leurs fiers poſſeſſeurs.

UN chêne, un orme, un pin, font aiſément connoître
Quel ſort l'Ambitieux peut avoir à la Cour.
Ils ſont plus de cent ans à croître;
On les abbat en moins d'un jour.

UN Chat adroit, qui veut voler
Quelque morceau ſur vôtre aſſiette,
Commence par vous cajoler:
Semblant ne point voir ce qu'il guette,
Il tourne autour d'un air diſcret;
Puis, quand il voit que l'on caquette,
Et que l'on eſt un peu diſtrait,
La griffe part; adieu Minet:
L'aſſiette, par ſes ſoins, eſt nette.
Cette leçon pour vous eſt faite,
Mamans; retenez-la toujours.
Pour vous, & pour votre fillette,
Craignez la patte de velours.

AMIS, quand nous avons reçu quelques injures,
Loin de nous répandre en murmures ;
Loin de gémir & de crier,
Faiſons ce que fait le papier.
Tous les jours il reçoit plus de mille inſolences :
D'extravagances,
D'impertinences,
Il ſe voit accablé de l'un à l'autre bout :
Motus, point de courroux ; le papier ſouffre tout.

❁❁❁

RAISON, tous les jours tu nous traites
Comme un volant, que les enfans
Font aller avec deux raquettes,
Pour leur ſervir de paſſe-tems.
Tu nous balottes, tu nous laſſes,
Tu nous tracaſſes ;
Nous te ſervons de vrais joujoux.
Quand nous tombons, tu nous ramaſſes,
Pour te jouer encor de nous.

❁❁❁

QUAND on veut charger un Chameau,
Loin de rejetter le fardeau,
Cet animal doux & traitable
Se courbe pour le recevoir.
Vous, que votre devoir accable,
Vous voyez-vous dans ce miroir ?

❁❁❁ QUOIQU'ENTRE

QUOIQU'ENTRE deux objets regne un grand intervalle,
Ces objets, vûs de loin, paroiſſent s'approcher;
Souvent même à nos yeux ils ſemblent ſe toucher.
Tu nous cauſes, Plutus, une ſurpriſe égale.
De loin, dans tes amis, on croit voir le bonheur;
De près, on apperçoit la diſtance fatale
Du contentement à leur cœur.

NOUS voyons aiſément tous les défauts des autres,
Sans nous appercevoir des nôtres.
Nous faiſons, en cela, de même que nos yeux;
Ils peuvent parcourir, ſans des efforts extrêmes,
Tout ce qui ſe trouve autour d'eux,
Et ne peuvent ſe voir eux-mêmes.

LES Femmes tous les jours nous paroiſſent des Anges,
Par leur grande douceur. Ne vous y fiez-pas.
Elles ſont à-peu-près ſemblables aux oranges
Que l'on cultive en ces climats.
A les voir à l'arbre, on les aime;
Ce fruit, quelquefois même, eſt aſſez déſiré:
Mais il cache ſouvent une amertume extrême
Sous un dehors bien coloré.

A Travers un quillier la boule que l'on jette,
Du deſtin des Humains eſt l'image parfaite.
Ainſi la pâle Mort, à ſon gré fauchant tout,
Laiſſe ignorer celui qui doit reſter debout.

PAR lui-même, & de ſa nature,
L'encens s'éleve juſqu'aux cieux.
Flatteurs, c'eſt une preuve ſûre
Que l'encens n'appartient qu'aux Dieux.

CONSIDEREZ ce verd gazon,
Certain fardeau dont on le preſſe,
Pendant la brillante ſaiſon,
L'accroît, lors même qu'il l'affaiſſe,
Il en eſt plus fort, & plus beau.
De la Vertu c'eſt le tableau.

D'UN Petit-Maître & jeune Fat,
Le maronnier, qui vient de l'Indien climat,
Eſt le ſymbole & la figure.
D'une brillante chevelure
Tous deux font étalage aux beaux jours du Printems;
La beauté de leurs fleurs, l'éclat de leur parure,
De quiconque les voit rendent les yeux contens;
Mais de l'un, ni de l'autre, on ne peut faire uſage.

Tous leurs dons bien peſés, ils ne ſont, tout au plus,
Propres qu'à donner de l'ombrage.
Encor de cet honneur ſont-ils bientôt déchus ;
Car leur beauté s'enfuit avant que l'Hyver donne ;
Quelquefois même, dès l'Automne,
Tous leurs agrémens ſont perdus.

❖❖❖

LE fer trop exercé s'uſe à force d'uſage ;
Celui qui ne ſert point, par la rouille eſt détruit.
De notre ſanté c'eſt l'image ;
Trop de travail la perd, trop de repos lui nuit.

❖❖❖

LE plus petit Sujet, quand on ſçait l'employer,
Eſt utile à l'Etat : je dis plus, néceſſaire.
L'Artiſan fait, avec l'oſier,
Ce que du chêne il ne peut faire.

❖❖❖

QUAND, par d'indiſſolubles nœuds,
Une femme trop vive, un homme trop fougueux,
Ont uni leurs deſtins, pour leur repos je tremble.
La concorde jamais ne demeure avec eux ;
Et ce ſont deux tiſons qui, réunis enſemble,
S'embrâſent l'un & l'autre, & périſſent tous deux.

❖❖❖

L'Ambition & la tendreſſe
Sont deux oreillers très-mauvais ;
De quelque côté qu'on les dreſſe,
D'un plein ſomme on n'y dort jamais.

Quiconque au jeu d'Amour jouera,
Y doit, comme au Brelan, montrer de la prudence ;
Car un va-tout, à ce jeu-là,
Eſt d'une grande conſéquence.

Vous, chez qui la force eſt uſée
Par les ans, ou l'infirmité,
Tout eſpoir de répi ne vous eſt pas ôté.
Vous pouvez de vos ans allonger la fuſée,
En veillant ſur votre ſanté.
Un vaſe fêlé qu'on ménage,
Longtems encor ſert en ménage.
Un vieux bâtiment étayé,
Longtems encor reſte ſur pié.

Voyez un homme au ſein de la proſpérité :
Quel orgueil ! quelle vanité !
C'eſt un feu qui dans l'air s'élance ;
C'eſt un torrent ſéditieux ;
C'eſt un coloſſe d'arrogance ;

C'eſt un chêne qui touche aux cieux.
Pour peu que la fortune change,
Regardez cet être important;
Voyez ſon changement étrange,
Et quel il devient à l'inſtant!
Le grand feu n'eſt plus que fumée;
Le torrent à peine eſt ruiſſeau;
Le coloſſe devient Pigmée;
Le chêne ſe change en roſeau.

TROP de bonté ſouvent aux enfans eſt contraire.
Pour former leur eſprit, pour diriger leur cœur,
Il eſt quelquefois néceſſaire
D'employer un peu de rigueur.
Il faut, lorſque du bois on veut faire un ouvrage,
Le raboter pour le polir:
Il faut, quand l'Ouvrier du fer veut faire uſage,
Qu'il le batte pour l'amollir.

Mais quelquefois, pour former la Jeuneſſe,
L'adroit ménagement vaut mieux que la rudeſſe.
C'eſt ainſi qu'une boule & s'écarte & ſe perd,
Lorſqu'avec trop de force un imprudent la pouſſe,
C'eſt ainſi, pour polir le fer,
Qu'il faut que la lime ſoit douce.

QUELQUE plaiſir qu'on ait avec un homme ſage,
Il faut voir quelquefois & les fous, & les ſots;
Puiſqu'il eſt vrai que des défauts
On peut tirer quelqu'avantage.
L'inſecte armé d'un aiguillon,
Par qui la cire ſe compoſe,
Ne prend-il pas ſur le chardon,
Autant de ſuc que ſur la roſe?

TOUS les oiſeaux à leur nichée
Vont porter, au Printems, la petite béquée;
C'eſt le vivant tableau du devoir des parens;
Et le Pélican nous enſeigne,
Qu'il faut qu'un bon pere ſe ſaigne,
Pour faire vivre ſes enfans.

ON a beau nous humilier;
Notre orgueil eſt toujours entier,
De ſe révolter il ne ceſſe.
Semblable aux feuilles du Palmier,
Qui s'élevent, plus on les preſſe,
Cet orgueil ne peut ſe plier;
Il ſe hauſſe, plus on l'abaiſſe.

UN Fleuve, dans ſon origine,
Nous fait voir une eau cryſtalline,
Où chacun ſe mire en paſſant ;
Mais loin de ſa ſource avançant,
Pour étendre ſon onde altiere,
Il y reçoit mainte riviere,
Qui le trouble en le groſſiſſant.
Souvent du deſtin de ce fleuve
Notre Nobleſſe fait l'épreuve.
Et c'eſt ainſi qu'en s'uniſſant
Au Pactole de la finance,
Plus d'une ſource claire, en France,
Se ternit en s'enrichiſſant.

CERTAINS oiſeaux, nommés Harpies,
Portoient dans leur haleine un poiſon redouté,
Qui des viandes les mieux choiſies
Corrompoit ſoudain la bonté ;
Tout ce qu'elles touchoient en étoit infecté.
Détracteurs, médiſans, forgeurs de calomnies,
Vous portez avec vous même fatalité.

A Notre vice dominant
Attachons-nous par préférence ;
Certains qu'en le déracinant,
Nous pourrons de tout autre étouffer la ſemence.

Lorſque le trépas a détruit
Un Chef, un Général d'Armée,
Toute la Troupe qu'il conduit,
Par l'épouvante déſarmée,
Se met en déroute & s'enfuit.

UNE Coquette habiliſſime
Reſſemble aux voleurs aguerris;
Il eſt entr'eux même maxime:
C'eſt de prendre, & n'être pas pris.

FUSSIONS-NOUS laids à faire peur,
N'euſſions-nous que défauts dans l'eſprit, dans le cœur,
Des plus belles couleurs notre orgueil ſçait nous peindre.
Par lui, le vice, hélas! ſe transforme en vertu;
Et l'amour-propre eſt un cylindre,
Qui redreſſe un objet contrefait & tortu.

TEL, qui s'eſt toujours bien conduit,
Souvent dans ſes vieux jours ſuccombe.
Notre raiſon reſſemble au fruit;
Quand elle eſt trop mûre, elle tombe.

LA parure, au tems où nous ſommes,
Du vrai mérite a les honneurs.
Comme les melons, ſont les hommes ;
Les mieux brodés ſont les meilleurs.

LORSQUE le poids des ans nous fait baiſſer la crête,
L'eſprit nous abandonne & s'enfuit à grands pas.
Pareils aux arbres, dans ce cas,
Nous mourons d'abord par la tête,
Le cœur eſt le dernier qui ſubit le trépas.

LORSQUE de la Vertu quelqu'un a le tréſor,
Et que ſon cœur, en tout, prend l'Honneur pour arbitre,
Faut-il examiner la maiſon dont il ſort ?
Non, non ; l'éclat du ſang me paroit un vain titre.
Dans le ſable ſouvent on rencontre de l'or ;
La pourpre vient du ver, & la perle d'une huître.

DU Sort la plus petite injure
Renverſe un eſprit fort, de la même façon
Que la plus petite piquûre
Sçait déſenfler un gros ballon.

LE Chien de baſſe-cour, l'Huiſſier, le Procureur,
S'ils veulent tous les trois briller dans leur métier,
Ne ſe doivent jamais ſervir de la douceur;
Il faut que chacun d'eux agiſſe ſans quartier.
Voici, touchant ces trois objets,
Le jeu de mots que nous faiſons:
Ils ſont bons, quand ils ſont mauvais;
Ils ſont mauvais, quand ils ſont bons.

COMME le vin dans ſa primeur,
L'Homme, dans ſa verte jeuneſſe,
Eſt vif, emporté, plein d'ardeur.
En vain de ſa fougueuſe humeur
Minerve veut être maîtreſſe;
Ses paſſions ſont une yvreſſe,
Ses tranſports ſont une fureur.
Quand cette premiere vigueur
Par le tems ſe trouve affoiblie,
Il perd un peu de ſon aigreur,
Son ame acquiert quelque douceur;
Mais il eſt rare qu'il oublie
Tout ce qu'il avoit de folie,
Tout ce qui corrompoit ſon cœur.
Il eſt, pendant toute ſa vie,
Comme la bacchique liqueur;
Le vin repoſe ſur la lie,
Lui repoſe ſur ſon erreur.

AVANT d'immoler la victime,
Les Payens avoient pour maxime,
De l'orner & de l'encenſer.
C'eſt de cette façon qu'agit la médiſance;
Preſque toujours elle commence
Par loüer un abſent qu'elle veut offenſer.

PRESSEZ du baſilic dans vos mains ſans l'étreindre;
Par ſon odeur il vous plaira.
Si vous le preſſez fort, ſa vapeur eſt à craindre;
Votre odorat en ſouffrira.
Ceci s'adreſſe à vous, Potentats de la terre:
Des fideles Sujets, que le ſort vous ſoumet,
Le baſilic eſt le portrait:
Suivez, à leur égard, cet avis ſalutaire.

Je ne ſuis pas ſurpris de voir
Si peu d'hommes tenir le chemin du devoir.
Nos paſſions impétueuſes
Sont plus roides & plus fougueuſes,
Que les quatre Courſiers du chariot de Phœbus:
Et notre raiſon imbécille,
Pour tenir une bride, eſt encor moins habile,
Que le ſot rival d'Epaphus.

ELEVÉ dans les airs, & voiſin du tonnerre,
Le cédre eſt le jouet des fougueux Aquilons;
On foule aux pieds dans les vallons
L'herbette, dont le ſort eſt de ramper à terre.
Dans l'état le plus bas, dans le plus haut dégré,
C'eſt ainſi qu'au péril un Mortel eſt livré;
D'où s'enſuit cette conſéquence:
Que, pour donner au Citoyen
D'un tranquille bonheur la douce jouiſſance,
Nul état ne vaut mieux que l'état mitoyen.

LA gêne exceſſive eſt nuiſible,
Le péril en devient plus grand.
Reſſerrez un ruiſſeau paiſible,
Vous riſquez d'en faire un torrent.

POUR expliquer la loi, pour inſtruire un procès,
Pour débrouiller le droit, pour éclaircir des faits,
Thémis, de longs écrits, d'éternels verbiages,
Remplira quelquefois plus de deux mille pages;
Mais loin d'allumer ſon flambeau,
Cet énorme fatras le couvre d'un nuage;
Toujours de plus en plus groſſiſſant ſon fuſeau,
Comme le ver à ſoye, elle fait ſon tombeau,
Et s'étouffe dans ſon ouvrage.

DE l'aigle le hibou differe,
Autant que l'on peut différer.
Le premier, du ſoleil affronte la lumiere;
Le ſecond, ne peut l'endurer.
L'homme, qui de l'honneur ſuivit toujours la regle,
Soutient le grand jour comme l'aigle;
De toute crainte délivré,
Son pas eſt affermi, ſon regard aſſuré.
Celui que le deshonneur tache,
Eſt ténébreux comme un hibou;
Tant que le jour dure, il ſe cache,
Et n'oſe abandonner ſon trou.

UN Objet, (fût-il plus aimable
Que le Dieu même de l'Amour,)
S'il trébuche, il eſt mépriſable;
Perſonne ne lui fait la cour.
Le fruit qui ſe conſerve à l'arbre eſt pour la table;
Celui qu'abbat le vent eſt pour la baſſe-cour.

D'UN Créſus l'héritier chéri
N'a pas plus de reconnoiſſance,
Et n'eſt guères plus attendri,
Pour l'auteur de ſon opulence,
Qu'un Malade en convaleſcence
Pour le Docteur qui l'a guéri.

MAL-à-propos on eſt fâché
Contre un bon Auteur qui s'oublie.
Les meilleurs courſiers ont bronché ;
Le meilleur vin fait de la lie.

UN homme eſt, ſelon mon avis,
Une petite République.
Deux tribunaux divers chez lui ſont établis ;
L'un ſe tient dans le cœur ; l'autre, non moins antique,
Se tient dans le cerveau. Du matin juſqu'au ſoir,
Longues diſcuſſions, grands débats s'y font voir.
La chambre haute penſe, & le bon ſens l'éclaire ;
Mais malgré les raiſons, qui ne lui manquent pas,
Comme en certain pays, il eſt fort ordinaire
Que le conſeil d'en-haut cede au conſeil d'en-bas.

UN homme ſimple & droit a beau rouler ſa vie,
Rarement on le voit devenir opulent.
Quand une boule eſt bien unie,
Elle amaſſe, dit-on, peu de terre en roulant.

QUAND deux cœurs ſont gênés par le ſoin vigilant
De quelqu'Argus inéxorable,
Leur feu, que l'on captive, en devient plus brûlant.
L'Amour à la poudre eſt ſemblable ;
Plus il eſt reſſerré, plus il eſt violent.

L'Honneur, en plus d'un point, à l'or eſt comparable;
Précieux, comme lui, rare, cher, eſtimable,
Il peſe tout autant, & l'on voit chaque jour
Des gens qui le trouvent très-lourd.
Il eſt ainſi, que l'or, d'un uſage admirable;
Mais, comme ce métal, il ne ſe ſoutient pas:
Et qu'il s'en faut, hélas!
Qu'il ſoit auſſi durable!
Sur un certain article encor,
Je trouve que l'honneur eſt différent de l'or.
S'il ſurvient au dernier quelque défaut ou tarre,
On peut refondre & reſouder;
Ce n'eſt pas un ſecret bien rare
De ſçavoir le raccommoder.
L'autre n'eſt pas de même; il n'eſt ſoins ni rubriques
Qui puiſſent, s'il déchoit, lui rendre ſa valeur.
Qui pourroit reſouder l'honneur,
Auroit ici bien des pratiques.

Peres, que nous voyons de fortune manquer;
Et qui ne laiſſerez qu'un très-mince héritage
Aux fruits de votre mariage;
Songez du moins, ſongez à les bien *éduquer*,
Par une honnête ſubſiſtance,
Qu'à l'étude ils puiſſent vaquer,
Juſqu'à ce que ſçachant agir & pratiquer,

Un travail aſſez fort fourniſſe à leur dépenſe.
Aux oiſeaux, ſur ce point, vous devez reſſembler.
Ces petits animaux, guidés par la Nature,
N'abandonnent leur géniture,
Que quand leur ſoin l'a miſe en état de voler.

❖❖❖

LE charme de la voix eſt un rare avantage,
J'en ai toujours fait cas; mais je ne puis ſouffrir
Ces avares Chanteurs qui, loin de vous offrir
Quelque choſe du leur, ſe font, ſuivant l'uſage,
Prier, pouſſer, preſſer, laſſer, perſécuter,
Avant que nous puiſſions les réſoudre à chanter.
De tels Muſiciens, fléaux des compagnies,
Sont ſemblables, dans leurs manies,
A ces gros inſtrumens d'airain,
Dont les clochers ſont la demeure.
Leur ſon plaît, mais il faut, avant qu'ils ſoient en train,
Le ſecours de plus d'une main;
Et, pour les mettre en branle, on paſſe un gros quart-[d'heure.

❖❖❖

DANS le fond d'une ornière un chariot embourbé,
(Fût-il juſqu'à l'eſſieu par la fange abſorbé,)
Par un orie ou levier, à la fin s'en retire.
On peut, avec un cabeſtan,
Lever de ſon chantier le plus puiſſant navire,
Pour le lancer dans l'Océan.

L'homme ſeul, l'homme ſeul tient ſi fort à la terre,
Qu'il réſiſte aux plus grands efforts.
Pour le tirer de cette orniere,
Il n'eſt cric, cabeſtan, ni leviers aſſez forts.

❖❖❖

UN Sçavant, que j'ai conſulté
Sur l'art de conduire une femme,
Blâme le trop de liberté;
Contre trop de gêne il déclame.
Dans cette occaſion, comme en tout autre cas,
Du milieu, m'a-t-il dit, ne vous écartez pas.
La femme, dans un point, au courſier eſt ſemblable:
L'excès, des deux parts condamnable,
Nous fait par ce dernier jouer un mauvais tour;
Trop vif quand on eſt doux, rétif quand trop on frappe,
Il ſe cabre, tenu de court;
Lâchez-lui la bride il s'échappe.

❖❖❖

AH! que nos paſſions ſont dures à mener!
On ne ſçauroit s'imaginer
Quelle peine il en coûte avant qu'on les manie!
Il n'eſt cheval, mulet, ni bête d'Arcadie
Si difficile à gouverner.
Je ſçais qu'en la raiſon nous avons une bride;
Mais cette bride eſt peu pour les moriginer:
Il faudroit encor un bon guide,
Qui, d'un front ſévere & rigide,

La menace à la bouche, & le fouet à la main,
Reglât leur marche trop rapide,
Et leur fit prendre un bon chemin.
Faute de ce ſecours, une fougue plus forte
Que toute la morale & la crainte des loix,
Parmi les ronces & les bois,
Dans des abimes nous emporte.
On perd la tête & l'étrier:
Adieu cheval & Cavalier.

❁❁❁

DE la Fortune, hélas! tous les jours on abuſe,
Au point de n'avoir plus ni bonté, ni douceur.
Telle que fut jadis la tête de Méduſe,
La richeſſe en rocher ſçait changer notre cœur.

❁❁❁

SI dans le ſein du crime un méchant, un fripon
Gagne de l'embonpoint, je n'y vois rien d'étrange.
Il eſt comparable au poiſſon,
Qui s'engraiſſe & groſſit au milieu de la fange.

❁❁❁

LE plaiſir, comme la vipere,
Nous eſt funeſte & ſalutaire.
A ſon venin ſubtil lorſque nous nous livrons,
Nous en devenons la victime;
Avec précaution ſi nous y recourons,
Notre corps languiſſant prend force & ſe ranime;
Le trépas fuit, nous reſpirons.

❁❁❁

LA Mode depuis peu fait regner le vernis,
Non-ſeulement au meuble & dans les équipages,
Mais encor pour d'autres uſages.
Les eſprits en ſont pleins, les cœurs en ſont garnis;
Dans les mœurs on en voit, comme dans les ouvrages.
L'homme dur, ſur ſa cruauté,
Répand un vernis de bonté.
Le détracteur malin couvre ſa médiſance
D'un beau vernis de charité.
Le gourmand ſçait coucher, ſur ſon intempérance,
Un vernis de ſobriété.
Le vernis de l'économie
Par l'avarice eſt emprunté.
Par un vernis d'hypocriſie,
Tartuffe ôte l'aſpect de ſa malignité.
Sous un vernis de modeſtie,
Le Sçavant orgueilleux cache ſa vanité.
Tout ce vaſte Univers en Verniſſeurs abonde;
Et pour apprêter, de leurs mains,
Le vernis le plus beau du monde,
Tous les Mortels en bloc ſont ſinges des Martins.

PLUS un arbre tient à la terre,
Moins le vent l'en peut arracher.
Plus la fille tient à la mere,
Moins elle eſt ſujette à broncher.

TRENTE ans, voilà l'âge ordinaire
Où les filles ceſſent de plaire.
De ſoucis leur cœur accablé
Fait que leurs charmes ſe flétriſſent.
On les voit, ainſi que le blé,
Jaunir ſitôt qu'elles mûriſſent.

DANS un obſcur & noir ſéjour,
Le Drapier vend ce qu'il débite.
Pour nous inſpirer de l'amour,
Plus d'une Belle doit tenir cette conduite ;
Souvent trop de clarté fait tort à ſon mérite :
Elle a, comme le drap, beſoin d'un abajour.

FILLE dont on veut ſe défaire,
Et que l'on fait bien habiller,
Eſt comme une pillule amere,
Qu'on a ſoin de dorer pour la faire avaler.

TOUS les maux qu'éprouve le Sage,
Bien loin d'alterer ſon courage,
Ne ſont que le fortifier.
C'eſt dans la tempête & l'orage
Qu'un Pilote apprend ſon métier.

L'AMOUR n'aime point le frimat,
D'un grand soleil il fuit l'éclat;
Cet enfant tendre & délicat,
Tout de même que le concombre,
Veut de la chaleur & de l'ombre.

❖❖❖

HEUREUX, heureux ces bons Humains
Que la Providence divine
Fait servir à ses bons desseins,
Et pour le bien d'autrui destine;
Ces cœurs, ces tendres cœurs, qui, charmés d'obliger,
Sont remplis d'une ardeur pareille
A celle qu'on voit chez l'Abeille,
Quand Zéphyr dans les airs commence à voltiger.
De la ruche, au matin, sortant avec vitesse,
Elle cherche dans les jardins,
De quoi remplir ses magasins.
Pour la cire & le miel sa trompe, avec adresse,
Sans offenser les fleurs, prend leur suc le plus doux;
Et son bourdonnement exprime l'allégresse,
Qu'elle a de travailler pour les Dieux & pour nous.

❖❖❖

L'ESPRIT de nos Docteurs est sublime & profond,
Ils raisonnent de toutes choses;
De tout ce que les cœurs désirent, pensent, font,
Ils sçavent aisément développer les causes,

Mais avec un eſprit ſi grand & ſi fécond,
Chez eux l'ennui ſouvent habite ;
Leur grave & froid maintien dégrade leur mérite.
L'eſprit du monde a peu de fond :
Mais il eſt amuſant, jamais il ne ſe ride ;
L'enjouement toujours y préſide.
Dans la réplique, vif & prompt,
Ce n'eſt point un torrent impétueux, rapide ;
C'eſt un petit ruiſſeau qui, ſuivant à pas lents
Le penchant flatteur qui le guide,
Rend les prés fleuris & brillans.
Ce n'eſt point un bruyant, un terrible Borée,
Dont la force démeſurée
Renverſe tout par terre & fait un grand fracas ;
C'eſt un petit vent plein d'appas ;
C'eſt un doux & tendre zéphyre,
Qui baiſe, en ſe jouant, la ſurface de l'eau,
Et dont le ſouffle aimable, agitant l'arbriſſeau,
Par la fraîcheur qu'il ſçait produire,
Flatte nos cœurs & nous inſpire
Un agrément toujours nouveau.

❖❖❖

NE vous fiez pas à l'Amour,
Vous en ſeriez la dupe un jour.
Traître, ingrat, menteur & parjure,
Rien n'eſt pire que ce lutin ;
Il ne vaut pas, je vous le jure,

Ce que j'ai trouvé ce matin.
Quelquefois il eſt agréable,
Il nous flatte d'un doux ſouris;
Mais, ſur ce point, il eſt ſemblable
Au chaton qui prend la ſouris.
Celui-ci, quand il tient ſa proye,
Ravi, tranſporté, plein de joye,
Fait d'abord patte de velours;
C'eſt un plaiſir de voir ſes tours,
Et comme il mene ſa conquête.
Tantôt tournant un peu la tête,
Et feignant de l'abandonner,
Il met en liberté la bête,
Et lui permet de s'éloigner;
Tantôt il l'accroche & l'arrête,
La laiſſe encor ſe promener,
La ſuit & ſçait la ramener.
Ce jeu, quelquefois dure une heure;
Mais enfin cela n'eſt qu'un leurre:
Le *Mitis*, las de badiner,
De la ſouris perce la robe;
Paf, la ſaiſit, vous l'engueule & la gobe:
Son joujou devient ſon diner.

LES décorations dont brille l'Opéra,
Aux Spectateurs ne ſemblent belles
Qu'en-deçà de l'Orcheſtre, & jamais au-delà.

L'hymen eſt à-peu-près comme elles ;
Beau, quand de loin nous le voyons,
Souvent il nous déplait, paſſé les violons.

Belles, en vous voyant, nous gagnons de l'eſprit:
Mais quelquefois auſſi près de vous il s'épuiſe.
Une comparaiſon, pour le prouver, ſuffit :
La meule uſe toujours le coûteau qu'elle aiguiſe.

UN PERE A SES ENFANS.

Tant que vous ſerez tous attachés l'un à l'autre,
Nulle force jamais n'égalera la vôtre ;
Vos ennemis en vain viendront vous attaquer.
Qu'un de vous ſe détache : il ſera très-facile
De vous combattre & de vous ſubjuguer :
La chaîne devient inutile,
Dès qu'un chaînon vient à manquer.

CONSEILS
ET MAXIMES.

VOICI quels attributs doit avoir en partage
Tout homme qui, dans ces bas lieux,
Aſpire au titre glorieux
D'aimable & ſenſé perſonnage.

Qu'il ſoit fier, ſans être orgueilleux;
Exact, ſans être pointilleux;
Complaiſant ſans baſſeſſe, & hardi ſans audace;
Dévot, ſans faſte ni grimace;
Poli, non cérémonieux;
Vif ſans étourderie, Econome ſans craſſe:
Qu'il ait du brillant ſans clinquant,
Propreté ſans afféterie,
Fineſſe ſans finaſſerie;
Du ſçavoir, ſans être pédant;
De la bonté ſans duperie;

De la folie un peu, jamais d'égarement;
Termes bons & choiſis, ſans précieux langage;
Dans l'eſprit délicat point de rafinement;
Et dans la liberté point de libertinage.

❖❖❖

QUAND le Sort nous livre la guerre,
Quand ſon caprice nous reſſerre
Dans un cercle un peu trop étroit,
Penſons à ce Soldat qui ne mange & ne boit
Que la moitié du néceſſaire:
Penſons aux malheureux que dans les champs on voit,
A qui le ſeigle ſert, tant qu'ils ſont ſur la terre,
D'aliment, de lit, & de toit.

❖❖❖

SI quelqu'un nous bleſſe & nous nuit,
Quelque grande que ſoit l'offenſe,
Laiſſons l'eſpace d'une nuit
Entre l'injure & la vengeance.
L'Aurore à nos yeux rend moins noir
Le mal qu'on nous a fait la veille;
Et tel qui s'eſt vengé le ſoir,
En eſt fâché lorſqu'il s'éveille.

❖❖❖

SI nos réflexions précédoient nos manœuvres,
Nous nous repentirions moins ſouvent de nos œuvres;
Quand de quelqu'action notre front a rougi,
C'eſt que l'on n'a penſé qu'après avoir agi.

DE quelqu'une de nos bétiſes,
Tant que nous exiſtons, tous nos jours ſont témoins.
Ceux qui ſont le moins de ſottiſes,
Ce ſont ceux qui vivent le moins.

LE ſolide, à mes yeux, l'emporte ſur l'éclat;
On a beau m'étaler l'eſprit le plus ſublime,
Le plus fin, le plus délicat;
Quand il eſt déplacé, dès-lors je le déprime.
Dans les Négocians je condamne la rime;
La Muſique n'eſt point le fait d'un Avocat.
Il faut, pour gagner mon eſtime,
Avoir l'eſprit de ſon état.

QUAND vous méditez un projet,
Ne publiez point cette affaire;
Toujours au fond du cœur gardez votre ſecret.
On ſe repent toujours d'un langage indiſcret,
Et preſque jamais du myſtere.
Certain Auteur, ſur ce ſujet,

S'explique de cette maniere :
Le cauſeur dit tout ce qu'il ſçait ;
L'étourdi, ce qu'il ne ſçait guère ;
Les jeunes, ce qu'ils font ; les vieux, ce qu'ils ont fait ;
Et les ſots, ce qu'ils veulent faire.

❖❖❖

LORSQUE nous nous trompons, cédons avec douceur,
Reconnoiſſons notre bévûe.
Il eſt plus glorieux d'avouer une erreur,
Qu'il n'eſt honteux de l'avoir eûe.

❖❖❖

QUAND quelque bienfaiteur oblige une perſonne ;
Bientôt entr'elle & lui l'égalité déchoit.
On eſt maître, lorſque l'on donne ;
Et ſerviteur, quand on reçoit.

❖❖❖

DAMIS eſt-il aimable ?... Aſſez... Ce perſonnage
Connoît-il les bons procédés ?..
Aſſez... Dit-on qu'il ait de l'eſprit, du langage ?..
Aſſez... A-t-on chez lui bien du plaiſir ?... Aſſez...
Quoique cet aſſez-là ſoit partout en uſage,
J'ai peine à ſupporter ces éloges glacés.
Et, comme dit fort bien un Docteur de notre âge,
Dans de ſemblables cas, aſſez n'eſt pas aſſez.

❖❖❖

VOICI, pour le bienfait, une regle certaine,
Qu'il faut graver dans votre ſein :
Que celui qui le rend jamais ne s'en ſouvienne ;
Que celui qui l'obtient s'en ſouvienne ſans fin.

LE Peuple Médecin ſeroit-il néceſſaire,
Si, moins avides de plaiſir,
Et plus empreſſés d'obéir
A la Nature notre mere,
Tous les jours pour manger, boire & nous ſatisfaire,
Nous attendions la faim, la ſoif & le deſir ?

ENTRE deux partageans quand un bien ſe diviſe,
Ce bien, pour chacun d'eux, eſt réduit à moitié.
Je crains peu qu'un Cenſeur ici me contrediſe :
Il en faut cependant excepter l'amitié.
Plus ſon ardeur ſe communique,
Plus elle acquiert d'accroiſſement ;
Et c'eſt, je crois, la choſe unique
Qu'on augmente en la partageant.

LA prudente & ſage Nature,
Qui, par un ordre tout divin,
Sçut arranger le corps humain,
Et forma ſi bien ſa ſtructure,

Mit la téte au-deſſus du cœur,
Pour montrer à l'homme fragile,
Que de ſon penchant peu docile
Son eſprit doit être vainqueur.

❖❖❖

AVARE malheureux, toi dont le cœur ſauvage
Jamais pour aucun don ne s'eſt laiſſé fléchir,
Un inſecte t'apprend à devenir plus ſage.
Tous les ans, quand on voit l'Eté prêt à finir,
Le petit ver, dont la ſoye eſt l'ouvrage,
S'en dépouille pour te vétir.

❖❖❖

POUR voir un monceau d'or dans ſon coffre empilé,
Chacun ſe donne la torture.
Qu'eſt-ce que ce métal? Son éclat, ſa figure
Mérite-t-il, au fond, que l'on en ſoit troublé?
Pour ſçavoir ce qu'il vaut, au taux de la Nature,
Mettez près d'une poule un louis & du blé.

❖❖❖

QUE l'on voit aujourd'hui de Marquis & Marquiſes,
Pour acquitter leur dû, remettre au lendemain!
Tous les jours payer de remiſes,
D'un emprunt c'eſt faire un larcin.

❖❖❖

LA conſolation qui reſte aux miſérables,
C'eſt, dit-on, d'avoir des ſemblables;
Diſcours, hélas! trop vrai, mais qui prouve combien
Le cœur de l'homme a de foibleſſe;
J'ai penſé dire, de baſſeſſe.
Car enfin je ne conçois rien
De plus vil, de plus mépriſable
Que la néceſſité d'un ſi cruel ſoutien.
Le malheur d'un ami doit-il rendre le mien
Moins amer & plus ſupportable?
D'un ſentiment ſi bas l'honneur eſt-il capable?
Et dans le mal d'autrui doit-on trouver un bien?

DES biens à quoi ſert l'abondance,
Si l'on ne ſçait en profiter?
A leur égard voici, je penſe,
Comme l'on doit ſe comporter.
Il faut les gagner ſans baſſeſſe,
Les employer avec ſageſſe,
Les perdre ſans les regretter.

POUR triompher d'une Maitreſſe;
Buvez, dit-on. Quel conſeil eſt-ce-là!
Guérir de l'amour par l'yvreſſe;
C'eſt tomber, comme on dit, de Charybde en Scylla.

SUIVANT qu'on a bien ou mal fait,
Louez, ou reprenez toujours avec prudence.
Il faut, c'eſt ainſi que je penſe,
Louer devant le monde, & reprendre en ſecret.

❁❁❁

QUAND le Printems en nous bourgeonne,
Qu'un travail aſſidu nous orne & nous façonne,
Par l'étude des bons Auteurs,
Formons nos eſprits & nos cœurs.
Ménageons-nous des fruits pour le tems de l'Automne;
Ils nous conſoleront de la perte des fleurs.

❁❁❁

N'INSULTONS jamais au malheur
D'un eſprit que l'on met dans la derniere claſſe;
Quand la bonté, chez lui, ſe joint à la candeur,
A ces grandes vertus quelque défaut ſe paſſe;
Et le mérite d'un bon cœur,
Pour l'eſprit doit obtenir grace.

❁❁❁

PAR ſes moindres objets, Nature notre mere
Tous les jours m'enſeigne & m'éclaire.
Par elle, dans le vrai, je ſuis plus affermi,
Que par ces beaux écrits dont l'étude eſt profonde;
Et j'apprends plus d'une fourmi,
Que de tous les livres du monde.

❁❁❁

N'Avez-vous jamais, chers amis,
Dans un ſentier vû des fourmis?
Quand quelqu'une d'elles ſuccombe
Sous un poids un peu trop peſant,
Pour ſoulager celle qui tombe,
Il en vient une autre à l'inſtant.
Cette concorde fraternelle
Leur fait porter au magaſin,
Cahin, caha, ce que le zèle
Leur fit ramaſſer en chemin.
Sur leurs façons reglez les vôtres,
Mortels; ceci s'adreſſe à vous:
Secourez-vous les uns les autres;
Le poids en deviendra plus doux.

Chez les hommes, lorſque je voi
Tant d'abus où leur cœur s'adonne,
Le courroux d'abord m'aiguillonne.
Mais quand je réfléchis ſur moi,
Dans le moment je leur pardonne.

Il eſt deux jours pendant la vie,
Où le riche, en dépit de l'or,
Et le pauvre, malgré l'état qui l'humilie,
Sont pourvus d'un ſemblable ſort;
Le jour qu'on entre au monde, & le jour qu'on en ſort.

Pour ne point avoir ce déboire,
Mettez-vous bien dans la mémoire,
Qu'on renverſe ſouvent ceux qu'on pouſſe trop fort.

❖❖❖

LAISSONS gouverner notre humeur
Par la clémence & la douceur ;
Notre langue, par la prudence ;
Nos jugemens, par l'équité ;
Notre maintien, par la décence ;
Nos récits, par la vérité.

❖❖❖

VOULEZ-VOUS que la paix dans vos cœurs ſe conſerve?
Belles, que le travail vous occupe toujours.
Souvent l'aiguille de Minerve
Repouſſe les traits des Amours.

❖❖❖

QUAND les cruels Deſtins nous privent
De l'aſpect fortuné du céleſte flambeau ;
Le cœur de ceux qui nous ſurvivent,
Eſt notre plus riche tombeau.

❖❖❖

SI la peur de paſſer aux ténébreux rivages
Trouble votre repos, & vient vous allarmer ;
Par bonnes œuvres, bons ouvrages,
Il faut tâcher de vous calmer.

La mort n'étonne point qui ſçait ainſi s'armer.
Tant que l'Etre éternel conſerve notre vie ;
Le plus juſte des vœux que nous puiſſions former,
Le ſoin le plus flatteur qui nous doive animer,
C'eſt de laiſſer à la Patrie
Un ſouvenir de nous qui nous faſſe eſtimer.

DE la Fortune ennemie
Qui n'a point ſenti la rigueur,
D'une valeur affermie
Ne ſe peut arroger l'honneur.
Les beaux jours de notre vie
Ne décident point notre cœur.

SANS nous embarraſſer du langage impoſteur,
Que tient le Calomniateur,
Soyons toujours ce que nous ſommes.
Notre gloire eſt dans notre cœur,
Et non dans la bouche des hommes.

FAITES pour votre table une honnête dépenſe,
Vivez même avec abondance ;
Pour la ſociété je permets quelques frais,
Et je veux bien, par complaiſance,
Que ſouvent près de vous le plaiſir ait accès.
Mais après avoir eu plus que le néceſſaire,

Privez-vous de certains excès,
Pour ſoulager de votre frere
Les beſoins urgents & ſecrets.
Et pour vous engager à taire
Ce qu'il tiendra de vos bienfaits,
Apprenez qu'un homme qui penſe,
Préfere le chagrin d'un beſoin ignoré,
A la commode ſubſiſtance,
Que pourroit lui fournir un ſecours déclaré.

❖❖❖

QUELQU'ART, quelque talent dont on ſoit revêtu,
Quelque ſçavoir, quelque lumiere
Que de l'Etude on ait reçu,
Jamais on ne peut être heureux ſans la vertu.
Pour m'expliquer ſur cette affaire,
En bref & ſans mot ſuperflu :
Bien dire & bien penſer ne ſont rien ſans bien faire.

❖❖❖

DE tous les habitans du Monde,
Qui croyez-vous le plus heureux ?
Eſt-ce Midas, où l'or abonde,
Qu'une fortune ſans ſeconde
Fait briller dans un char pompeux ?
Eſt-ce un Sçavant, un eſprit lumineux
Qui meſure les cieux, & la mer & la terre ?
Eſt-ce un Héros, un Conquérant fameux.

Dont les bras lancent le tonnerre ?
Non, non ; c'eſt le Mortel qui, content de ſon ſort,
Sans déſir, ſans envie,
Paſſe en repos ſa vie ;
Qui ſçachant réprimer un aveugle tranſport,
Ne gémit pas le jour des fautes de la veille ;
Qu'aucune débauche n'endort,
Et qu'aucun regret ne réveille.

❖❖❖

QU'IMPORTE à celui qu'on oblige,
Qu'un intérêt ſecret faſſe agir pour le ſien ?
Profitant du bienfait, faudra-t-il qu'il exige
Qu'un motif épuré lui procure ce bien ?
Non, non ; quelle que ſoit la cauſe clandeſtine,
Un plaiſir doit, pour nous, avoir même valeur.
Et quand le vice même en ſeroit l'origine,
Nous n'en devons pas moins à notre bienfaiteur.

❖❖❖

POUR ceux que l'indigence abbat,
Faiſons voir plus d'égards & plus de politeſſes,
Que pour ceux à qui les richeſſes
Permettent la pompe & l'éclat.
Les premiers n'ont que trop à ſouffrir des ſoupleſſes
Dont il faut régaler l'orgueil d'un jeune fat.
Si ce n'eſt par des dons, du moins par des careſſes,
Tâchons d'adoucir leur état.

❖❖❖

DE tous les vices de la terre,
L'ingratitude eſt le plus odieux.
Sa barbare fureur, juſqu'au trône des Dieux,
Oſe porter la guerre.
Il bleſſe également la Nature & Thémis.
Une reconnoiſſance éternelle, infinie
D'un bienfait eſt le juſte prix;
Et l'on ne doit oublier dans la vie,
Que les coups de ſes ennemis,
Et les faveurs de ſon amie.

A L'importunité, des bienfaits accordés
Ne ſont pas, à mon ſens, d'une valeur bien grande.
Un bienfait reçu ſans demande,
En vaut plus de cent demandés.

ON a ſoin de punir les fautes des enfans,
Quoique, pour réfléchir, ils ſoient trop ignorans,
Et qu'en leurs petites cervelles,
Ils n'aient de jugement que quelques étincelles.
Les fautes que l'on fait dans la mûre ſaiſon,
Sont, ſans comparaiſon,
Plus dignes du fouet que celles
Que l'on fait avant la raiſon.

POUR aiguiſer le goût de ceux où l'or abonde,
Il faut de cuiſiniers un nombreux attirail ;
L'appétit du payſan n'a pas beſoin que l'ail
Ou le gingembre le ſeconde.
Les meilleurs cuiſiniers du monde
Sont l'exercice & le travail.

SI votre procédé n'eſt pas
Conforme aux loix de la juſtice ;
Si l'erreur entraîne vos pas
Dans le bourbeux ſentier du vice ;
Malgré tous vos talens, malgré tous vos écrits,
Ne vous flattez pas, beaux Eſprits,
Que jamais je vous applaudiſſe.
Mettez-vous dans la tête, & ſouvenez-vous bien,
Que tout ce que l'on ſçait n'eſt rien,
Si le cœur, des vertus ignore l'exercice.
Les ſentimens, l'humanité,
La droiture & la probité,
Sont des fruits que l'étude, en nous, doit faire naître.
Nous devons, avant tout, en tirer ce profit ;
Et notre cœur doit toujours être
Le premier ſoin de notre eſprit.

DE l'emploi le plus bas au faite de la gloire,
Vous que la Fortune éleva;
De ce que vous étiez conſervez la mémoire,
Perſonne ne s'en ſouviendra.
Si vous vous oubliez, vous aurez le déboire,
Que pas un ne vous oubliera;
De votre premier ſort loin d'étouffer l'hiſtoire,
Tout le monde la publiera.

UN homme a beau ſouffrir des pertes continues;
La pitié ne conduit perſonne à ſon logis.
Un malheureux tombe des nues,
Il eſt ſans parens, ſans amis.

DEs piéges que l'orgueil tous les jours ſçait nous tendre,
On voit le Sage ſe défendre;
Il y met tous ſes ſoins du matin juſqu'au ſoir.
Dans ſa ſphere fixé, trop modeſte pour prendre
Un vol qui paſſe ſon pouvoir,
Jamais, dans le deſſein de ſe faire valoir,
En propos hazardés il n'oſe ſe répandre;
Jamais trop curieux d'apprendre
Ce qu'on fait hors de ſon manoir,
Sa ſageſſe ne ſçait que ce qu'il faut ſçavoir,
N'entend que ce qu'il faut entendre,
Et ne voit que ce qu'il faut voir.

QUE, d'un pas léger & brillant,
L'homme trace en meſure un huit-de-chiffre Arabe;
Qu'il poſſede l'heureux talent
D'arranger dans des Vers ſyllabe ſur ſyllabe;
Que ſon goſier formé par dix ans de travaux,
Enchante nos eſprits par les ſons les plus beaux;
Que maniant le fer avec aiſance & grace,
Il ſçache, en étendant le nerf,
Coucher un rival ſur la place;
A la chaſſe plus vif, plus prompt qu'un jeune cerf,
Qu'aucun gibier n'échappe au plomb que ſon adreſſe
Fait dans l'air, en ſifflant, voler avec juſteſſe:
A quoi lui ſerviront tous ces dons admirés,
Si des vertus du cœur ils ne ſont décorés.

GARDE-TOI de faire paroître
Contre ta femme aucun ſoupçon;
Mari, par-là tu ferois naître
Le mal dont tu crains le poiſon.
Retiens donc, comme une leçon,
Ce qu'en deux Vers dit un grand Maître:
Quiconque eſt jaloux ſans raiſon,
Aura bientôt raiſon de l'être.

BARBONS, qui m'écoutez, laiſſez aux jeunes gens
Le ſoin de courtiſer une jeune Maitreſſe,
Et ſupprimez vos airs galants.
Si votre cœur encor ſe méle de tendreſſe,
Vous apprendrez, à vos dépens,
Que les ſoupirs d'un cœur âgé de ſoixante ans
Ne vont jamais à leur adreſſe.

C'EST ſur l'amitié que ſe fonde
Des biens le plus cher, le plus doux.
Pouvons-nous être heureux au monde,
Si quelqu'un ne l'eſt avec nous?

VOULEZ-VOUS rendre un cœur amoureux & fidele?
Belles, ſur vos attraits ne mettez point trop d'art.
De tout Amant, à cet égard,
La façon de penſer eſt telle:
Je vous déclare de leur part,
Qu'ils aiment mieux baiſer la laideur naturelle,
Que toute la beauté du fard.

POUR feindre des vertus, à tort on diſſimule;
Notre cœur, tel qu'il eſt, doit toujours ſe montrer:
Les défauts que l'on a rendent moins ridicule,
Que les fauſſes vertus dont on veut s'illuſtrer.

SERIEZ-VOUS aſſez fou pour vous ſacrifier
Au ſordide intérêt d'un avide héritier,
Qui, de tous vos momens calculateur fidele,
N'a les yeux attachés que ſur votre tréſor,
Et qui tous les matins, attiré par votre or,
Vient de votre ſanté s'informer avec zèle,
Pour voir ſi vous vivez encor ?

L'AMOUR, par le courroux, la fureur & la rage,
Se venge d'une trahiſon.
Le mépris & l'oubli d'un cœur qui nous outrage,
Sont les armes de la Raiſon.

POURQUOI de tant de maux, pourquoi de tant de ſoins
La vieilleſſe eſt-elle ſuivie ?
Le Ciel, qui connoît nos beſoins,
Mit tous les maux, ſans doute, à la fin de la vie,
Pour engager nos cœurs à la regretter moins.

DANS ſes liens ſacrés, vous que l'Hymen engage,
Pour apprendre & ſentir vos devoirs importans,
Voyez, examinez dans les jours du Printems,
Ce que font les oiſeaux dans leur petit ménage.
La mere conſtamment demeure dans le nid,
Pour couver ſa progéniture;
Tandis que dans les champs par ſon inſtinct conduit,

Le pere, pour chaque petit,
Va chercher de la nourriture.
Papas, & vous Mamans, peſez bien ce récit;
La conſéquence en eſt très-claire;
Et vous pouvez juger de-là,
Que le ſoin du dedans appartient à la mere,
Le ſoin du dehors au Papa.

❖❖❖

QU'IL eſt doux, quand la mort finit nos deſtinées,
D'avoir pratiqué la vertu!
Je plains fort un vieillard qui n'a que des années,
Pour nous prouver qu'il a vécu.

❖❖❖

NON, ce n'eſt pas toujours en jettant feux & flâme,
Que d'un vice obſtiné l'on détruit les efforts;
Il eſt bon d'apporter aux bleſſures de l'ame,
Patience & douceur, comme à celles du corps.

❖❖❖

POUR avoir mon juſte ſuffrage,
Je veux, qu'évitant les défauts
Qui ſont reprochés à notre Age,
On ſçache employer à propos
Le naturel dans le langage;
L'uni, dans la façon d'agir;
Le décent, dans le badinage;
Et l'honnête, dans le plaiſir.

❖❖❖

LES Médecins ont plus d'un baume,
Plus d'un julep enfant de l'Art,
Qui pour le ténébreux Royaume
Sçait différer notre départ.
Mais un baume meilleur, c'eſt d'être exempt de blâme;
C'eſt de n'avoir au cœur ni troubles, ni remords.
Rien n'eſt tel que la paix de l'ame,
Pour faire la ſanté du corps.

PARMI les fameux Perſonnages
Que nous prône l'Antiquité,
Et dont le nom, d'Ages en Ages,
Parvenu juſqu'à nous, en tous lieux eſt vanté;
Si l'on me permettoit de choiſir un modele,
Dont je fuſſe un portrait fidele,
Et que je puſſe, un jour, égaler en bonheur,
En ſçavoir, en vertus, en gloire, biens, honneur,
Lequel me paroitroit aux autres préférable?
A qui voudrois-je être ſemblable?
Alexandre & Céſar ſont, parmi les Guerriers,
Ceux à qui Mars & la Victoire
Ont donné le plus de lauriers.
Pour atteindre un jour à leur gloire,
Prendrois-je un des deux pour Patron?
Non.

L'admirable Socrate & le divin Platon
Sont, parmi les Sages d'Athenes,
Ceux qui des paſſions gouvernant mieux les rênes,
Ont acquis le plus de renom.
Ferois-je, en les prenant, un choix heureux & bon ?
Non.
Jetterois-je les yeux ſur l'ami de Mecene ?
Prendrois-je Caton, Démoſthene,
Virgile, Ovide, ou Cicéron ?
Non.
Qui donc, à la fin, voudrois-je être ?
Un homme, que jadis un village a vû naître ;
Un ſimple & bon Humain, dont l'étroite maiſon
Fut digne d'héberger, des Dieux le puiſſant Maître ;
Un homme qu'ont formé, dans un réduit champêtre,
Et la Nature & la Raiſon ;
Qui ne penſa jamais à ſe faire connoître ;
Dont la ſimplicité nous offre une leçon :
Qui dans ſes procédés, ainſi qu'en ſon langage,
Fut toujours ſans détour, ſans art, & ſans façon.
Enchanté des vertus d'un ſi bon perſonnage,
Pourvu qu'une Baucis pût m'écheoir en partage,
Je voudrois être un Philémon.

❖❖❖

D'UNE vanité chimérique
Je ne fus jamais enyvré.
Dans mon réduit philoſophique,

Où,

Où, quoique ſeul, je ſuis ſerré,
J'aime mieux n'avoir pour optique
Qu'un bas d'armoire délabré ;
Quelque fauteuil fait à l'antique,
Avec un rideau déchiré ;
Sur deux planches que le ver pique,
J'aime mieux un dîner modique
Par mon appétit préparé :
Que de voir un lieu magnifique
Par l'art à grands frais décoré,
Où, foulant le marbre Italique,
Et ſous un plafond bien doré,
Dans un grand fauteuil rembourré
Par la molleſſe Aſiatique,
D'un nombreux & gros domeſtique,
A table on ſe voit entouré.

❁❁❁

COURIR de Maitreſſe en Maitreſſe ;
Paſſer ſes jours en libertin,
Dans la continuelle yvreſſe
Qui naît de l'amour & du vin ;
Par des liqueurs de toute eſpece
Se brûler du ſoir au matin,
C'eſt mettre un poignard dans ſon ſein ;
C'eſt ſe preſſer de vivre, & hâter ſa vieilleſſe ;
C'eſt creuſer ſon tombeau, c'eſt courir à ſa fin ;
C'eſt, en termes de Banque, eſcompter ſa jeuneſſe.

❁❁❁

LE bien de la Société
Demande de la complaiſance :
Mais dans la réciprocité
L'on doit en trouver récompenſe.
Deux mots vous diront, ſur ce fait,
A quoi le devoir nous oblige :
Il faut que tout le monde en ait,
Et que perſonne n'en exige.

VIEILLARDS qui vous gouvernez mal,
Par ce dérangement fatal,
Vous abrégez vos deſtinées.
Voulez-vous vivre encor longtems ?
Fuyez les filles de quinze ans,
Bûvez du vin de quatre années.
La jeune Beauté nous vieillit ;
Mais le vin vieux nous rajeunit.

N'AYEZ contre perſonne aucune arme offenſive.
Vous en avez une leçon,
Dans l'air dont nos Auteurs ont armé la Raiſon :
Et c'eſt une loi déciſive.
Pour toute arme elle porte une égide à la main,
Or il eſt très-certain
Que l'égide ne ſert que pour la défenſive.

PARESSEUX, ne dis plus que l'aveugle Deſtin
Te déclare une injuſte guerre.
Lorſqu'il te met la balle en main,
Tu la laiſſes tomber par terre.
Bon ! ne voudrois-tu pas que, pour la ramaſſer,
Le Deſtin prît auſſi le ſoin de ſe baiſſer ?

AMI, ſi l'on te propoſe
Quelque projet
Qui n'eſt pas net,
Fais-y réflexion, lorſque ſur le chevet,
Sans trouble & ſans témoins, ton eſprit ſe repoſe.
Dans les ténebres de la nuit,
La raiſon voit plus clair que quand le jour nous luit.

PARMI ceux que l'on voit jouir d'un ſort proſpere,
Pluſieurs ſe ſervent de leur bien :
Mais, le font-ils comme ils doivent le faire ?
Bien dépenſer, dépenſer bien ;
L'un de l'autre beaucoup differe.

SUR les défauts humains lorſque je veux avoir
L'éclairciſſement néceſſaire,
Je ne vais pas bien loin chercher de la lumiere ;
Je ſuis moi-même le miroir
Où je vois l'humaine miſere.

METTRE au jour des enfans, n'eſt pas ce qui ſuffit;
Pour les bien éduquer, grand ſoin eſt néceſſaire.
Les ouvrages du corps, comme ceux de l'eſprit,
Coûtent plus à polir qu'à faire.

POURQUOI l'homme a-t-il moins d'ardeur
Après, qu'avant le mariage?
C'eſt que, de ſa Philis tranquille poſſeſſeur,
Librement il lui rend hommage,
Et que dans ſes deſirs rien ne gêne ſon cœur.
Ce principe poſé, tirons la conſéquence:
Quand un mari coquet ſe donne la licence
De porter loin de vous ſa tendreſſe & ſes vœux,
Pour étouffer ſon caprice amoureux,
Gardez-vous bien de le contraindre;
L'entiere liberté de contenter ſes feux
Eſt le meilleur moyen qui puiſſe les éteindre.

A Mes amis on trouve étrange
Que je donne trop de louange.
Ils n'ont peut-être pas, dit-on,
Les vertus dont tu leur fais don.
Cette louange eſt-elle un vice?
Non, je la donne avec raiſon.
S'ils ont ces vertus, c'eſt juſtice;
S'ils ne les ont pas, c'eſt leçon.

PLUS d'une probité, ſujette à caution,
Par l'épreuve pourroit rencontrer du mécompte.
Pour être véritable, il faut qu'elle ſurmonte
Le beſoin & l'occaſion.

LORS qu'aux traits de la médiſance
Quelqu'un donne trop de croyance,
J'en tire un augure fatal
Pour ſes mœurs & ſon caractere.
Le penchant à croire le mal
Prouve le penchant à le faire.

UN petit aſyle champêtre,
Un pouce de terre, un étui,
Si court, ſi ſerré qu'il puiſſe être;
Plaît toujours aux yeux de ſon maître;
Rien ne le flatte tant que lui.
Lorſque l'on ſe promene, il eſt bien doux de dire:
Je marche, en ce moment, ſur quelque choſe à moi;
Ce ruiſſeau dont le frais m'attire,
Ce tilleul, cet ormeau qu'agite le zéphyre,
Cette fleur que je ſens, cette autre que je voi,
Sont autant de Sujets à qui je fais la loi.
Tout rit où l'on a de l'empire,
Tout eſt charmant où l'on eſt Roi.

UN fameux Cynique, jadis,
Cherchoit un homme dans Athene ;
Je cherche une femme à Paris,
Et je n'aurai pas moins de peine.
Je veux qu'un modeſte enjouement
Chez elle anime l'agrément ;
Que l'humeur n'ait point de caprice ;
Que l'eſprit n'ait point de fierté ;
Que le cœur n'ait point d'artifice ;
Que l'éclat n'ait rien d'emprunté.

LA régularité des traits
M'importe peu chez une amie ;
Je veux du gay dans ſes attraits,
Et que ſa beauté ſoit jolie.
Dans un jeune Objet, la laideur
Me déplaît moins que la fadeur ;
J'eſtime peu la belle bouche,
Qui ſe tient cloſe & ne dit rien ;
Un bel œil n'a rien qui me touche,
S'il ne ſe fait entendre au mien.

QUELQUE ſouris, quelque regard,
Quelque petite agacerie,
Belles, ſous vos loix, tôt ou tard,
Nous font faire quelque folie.

Vous nous cauſez quelque ſouci :
Mais ſouvent il arrive auſſi
Que quelques ſoins, quelques promeſſes,
Quelques ſermens d'un fin matois,
Sont cauſe de quelques foibleſſes
Dont vous ſoupirez quelques mois.

AU bon droit, il faut du ſecours ;
A l'eſprit, il faut du génie ;
A la beauté, quelques atours ;
Aux talens, un peu d'induſtrie ;
A l'art, il faut du naturel ;
A la morale, un peu de ſel ;
Aux jeunes filles, point d'abſence ;
De la promenade aux jaloux ;
Aux amans, de la complaiſance ;
De la patience aux époux.

BONNES gens font les bons pays ;
Bon cœur fait le bon caractere ;
Bons comptes font les bons amis ;
Bon Fermier fait la bonne terre ;
Bons Livres font les bonnes mœurs ;
Bons maîtres, les bons ſerviteurs ;
Les bons bras font les bonnes lames ;

QU'Apollon, s'il le veut, s'en choque ;
Que le Cenſeur m'en blâme, ou non,
Des neuf doctes Sœurs je me moque,
Et de tout le ſacré Vallon.
Quand un doux loiſir me provoque
A quelqu'œuvre de ma facon,
Voici les trois Sœurs que j'invoque ;
Vérité, Nature & Raiſon.

Mon Pégaſe doux & docile
Ne m'égare pas dans les airs ;
J'aime mieux la clarté facile
Des modeſtes & petits Vers,
Que la pompe inintelligible
D'un ſublime rempli d'éclairs,
Qui, par une fougue terrible,
Seme l'effroi dans l'Univers ;
Et qui, dans l'ardeur qui l'excite,
Confondant la terre & les mers,
Roule à grand bruit, & précipite
Le bon ſens au fond des enfers.

Je plains un Rimeur candidat,
Qui débute avec grand éclat.
C'eſt un malheur, pour lui, que cette réuſſite.
Séduit par un eſſai flatteur,

A ſe livrer au dur métier d'Auteur,
Ce premier ſuffrage l'excite.
Adieu fortune & biens, ſerviteur aux emplois ;
Le rameau d'or devient un poids
Que pour le laurier ſec on quitte.
Pour des ſoins fructueux, pour d'utiles écrits,
En vain le beſoin ſollicite ;
Tout ce qui rapporte & profite,
N'inſpire plus que du mépris.
J'en tire cette conſéquence,
Qu'au Parnaſſe l'Adoleſcence
Perd tout, quand elle y gagne un prix.

❖❖❖

CONTRE un bon Citoyen a-t-on riſqué d'écrire,
Par imprudence ou paſſion :
On en veut faire en vain la réparation.
Dans une apologie on a beau ſe dédire ;
Ce qu'une demi-ligne a fait d'impreſſion,
Vingt rames de papier ne pourroient le détruire.

❖❖❖

L'HONNEUR de mettre au jour Epigramme jolie,
Dans notre jeuneſſe nous rit.
Nous lâchons trait ſur trait dont on ſe divertit,
Notre malice eſt applaudie ;
Mais quand notre raiſon mûrit,

Cette gloire, à nos yeux, paroît une folie ;
Le regret alors nous saisit,
Et fait payer au cœur les fautes de l'esprit.

Boileau, la Fontaine & Moliere,
Pour orner leurs doctes écrits,
Sans peine & librement de toutes parts ont pris
Tout ce qu'ils ont jugé capable de nous plaire.
La critique la plus sévere
De ces vols, cependant, ne les a pas repris.

Quand vous déroberez, Auteurs, suivez leurs traces ;
Faisant, comme eux, ne craignez rien.
Ils ont à leurs larcins ajouté tant de graces,
Qu'ils en ont fait leur propre bien.

Vous qui voulez briller sur ces illustres bords,
Où le charmant Dieu de la lyre
Fait résonner ses doux accords,
Ne vous hâtez point trop d'écrire ;
Modérez d'indiscrets transports.
Aux enfans de l'esprit, comme aux enfans du corps ;
Un terme court ne peut suffire.
La Nature a sçu nous prescrire
Trois points que nous devons commencer par remplir :
Il faut, avant que de produire,
Concevoir, former, & mûrir.

LEs habits, qu'en hyver nous voyons tous les jours,
Sont faits de drap ou de velours ;
Mais, malgré ce rapport & cette reſſemblance,
Dans l'arrangement du galon
Quelque variété de peu de conſéquence,
Quelque changement au bouton,
Entre tous ces habits met de la différence.
C'eſt ainſi qu'il en eſt des ouvrages d'eſprit.
D'un nouvel agrément la vieille étoffe ornée,
Trouve quelqu'un qui la chérit ;
Au rhabilleur adroit le Parterre applaudit ;
Et la phraſe bien retournée,
Dans le Public, ſouvent, prend un nouveau crédit.

J'AIME que d'ornemens une œuvre ſoit garnie :
Leur ſecours toujours l'embellit ;
S'ils ſont, ces ornemens, trouvés par le génie,
Arrangés par le goût, & polis par l'eſprit.

O Vous qui vous livrez au plaiſir de la rime,
Dans les fleurs de la double cime
Ne mêlez rien de corrompu.
Ne riſquez aucune maxime,
Par qui l'honneur ſoit combattu.
Souvenez-vous qu'un mot, un ſeul mot pour le vice,
Fait plus d'impreſſion ſur un eſprit novice,
Que vingt ſermons pour la vertu.

DE ſa ornemens, par l'Art, l'un ſur l'autre appliqués,
La multiplicité confuſe
Fait que les bâtimens, tout haut, ſont critiqués,
Et que l'Ordonnateur paſſe pour une buſe.
C'eſt ainſi que, dans ſes écrits,
Un Auteur trop fécond s'abuſe,
S'il croit en augmenter le prix,
En ſe livrant ſans borne aux tranſports de ſa Muſe,
Et les chargeant de traits fleuris,
L'un ſur l'autre empilés & par tas réunis;
Ce qui ſeroit une riſée,
Si la prudence de l'Auteur
Moins près d'une autre lieût placée,
Perd ſon mérite & ſa vigueur.
Retenez bien enfin cet avis ſalutaire,
Que deux traits tout de ſuite au Théâtre ſont trop;
Et qu'il faut laiſſer au Parterre,
Le tems de goûter un bon mot.

❖❖❖

A BANDONNE, crois-moi, le dur métier d'Auteur,
Le fuir, c'eſt éviter la peine & la miſere.
Tu veux rimer! Eh! quoi! cher ami, veux-tu faire
Ce que, ces jours paſſés, a fait certain Rimeur?
Compagnon d'Arachné dans un ſixiéme étage,
Où les noirs Aquilons exerçoient leur ravage,
Mourant, accablé de douleurs,

A force de crier : O tems ! ô ſiecle ! ô mœurs !
Il gagna, l'autre jour, un rhume de poitrine,
Qui de l'urgent beſoin ſecondant les rigueurs,
En ſix jours l'envoya rimer chez Proſerpine.

❖❖❖

J'AIME mieux la foible peinture
D'un portrait léger & croqué,
J'aime mieux un morceau bruſqué
Qui ſort des mains de la Nature,
Qu'un grand ouvrage alambiqué,
Où, par l'effort & la torture,
On ſent que l'eſprit eſt plaqué ;
Tout ornement ceſſe de l'être,
Dès qu'il ne vient point du ſujet ;
Jamais ce qu'on appelle un Maître
N'a mis hors de ſon cadre un trait.
L'eſprit, ſuivant ce bon ſyſtême,
Ne doit jamais être forcé ;
S'il ne ſe place de lui-même,
Toujours il paroît déplacé.

❖❖❖

SI vous voulez me plaire, Auteurs, n'employez pas
D'enflure trop grande en vos rimes.
Sublime & galimatias
Sont, par fois, termes ſynonimes ;
Car enfin, quoi qu'à ce ſujet

Plus d'un Ecuyer de Pégaſe,
Dans ſes Vers ampoullés, nous diſe avec emphaſe,
Tous ces Aigles du Pinde, à qui Phœbus permet
D'aller dormir au frais ſur le double ſommet,
Sont ſujets, dans leur ſomme, à bien des rêveries.
La vérité ſe ſert de phraſes moins fleuries,
Et la ſimplicité méconnoît ces grands mots,
Dont le bruit aſſommant étonne les échos.

❖❖❖

QUELQUE choſe ici-bas qu'un Mortel ait deſſein
D'exécuter & de produire,
Pour prévenir certain chagrin,
Fruit ordinaire du délire,
Je penſe qu'il eſt bon d'enviſager la fin.
J'adreſſe ce conſeil à tout le genre humain,
Surtout aux Faiſeurs de ſatyre.
Lorſque, dans un écrit méchant,
S'émancipant avec audace,
L'on a, contre des Gens en place,
Mis quelque trait vif & tranchant,
On eſt ſûr de la réuſſite.
Vos Vers occupent tous les yeux;
Partout on vous prône, on vous cite;
Votre nom, porté juſqu'aux Cieux,
Ne craint ni Léthé, ni Cocyte;
Rome, du Livre fait achat;
Londres le ſuit, Berlin le vante;

Moſcou même en fait grand état.
Mais d'une gloire ſi brillante,
Quel eſt enfin le réſultat ?
Tôt ou tard la vengeance éclate ;
Et par un funeſte revers,
Dont le Public retient la date,
L'Auteur de l'ouvrage pervers
Sent pleuvoir ſur ſon omoplate
La récompenſe de ſes Vers.

❁❁❁

L'Epigramme fine & piquante
Réveille l'eſprit & le cœur ;
Mais quand elle eſt trop mordicante,
Les Rieurs ſont contre l'Auteur.
Il faut donc qu'il nous divertiſſe
Par quelque ſel ſans âcreté ;
Je lui veux un peu de malice,
Et jamais de malignité.

❁❁❁

Satyriques Auteurs, pernicieux Eſprits,
Modérez la fureur qui regne en vos écrits.
Par une épigramme maligne,
Faut-il, à tout propos, faire un outrage inſigne ?
Faut-il, que tels & tels, impudemment nommés,
Souffrent un tort que rien n'efface,
Et, pour l'éternité, ſoient par vous diffamés ?

Faut-il, jusqu'au ciel même, élever votre audace?
Contre des sentimens reçus
Devez-vous, chaque jour, lancer des traits aigus;
Et, pour mieux dénigrer ce que nous devons croire,
Tremper votre pinceau dans l'encre la plus noire?
Quelle sottise! quel abus!
Eh! quoi! pour composer manquez-vous de matiere?
Tout ce que l'Univers vous présente d'objets
Sont, pour vous, autant de sujets.
Regardez seulement l'Astre qui nous éclaire,
Son cours, son mouvement, sa cause & ses effets;
Pour vos Vers, quelle pépiniere!
O quanta dicendi seges!

Est-ce sagesse, est-ce folie,
D'être nuit & jour agité
Pour arranger des mots, trouver une faillie
Digne de la postérité.
Ceux qui s'usent ainsi le corps & la cervelle,
Méritent bien, en vérité,
Qu'on les raille & qu'on les appelle
Dupes de l'Immortalité.

ÉPIGRAMMES
ET MADRIGAUX.

LA ſage & prudente Nature,
Dans chaque lieu faiſant venir
Tout ce qu'il faut pour ſubvenir
Non-ſeulement à notre nourriture ;
Mais encor au remede & cure
De toute maladie, ainſi qu'il nous convient ;
Je ſuis ſurpris que cette mere
Ait, ſi loin de notre hémiſphere,
Placé l'Iſle fameuſe où l'hellébore vient.

PARLER le langage des Dieux ;
Eſt-il profeſſion plus noble ſous les cieux ?

RÉPONSE.

Non, non, je ne conteſte point

Cet illuſtre avantage au métier que vous faites.
Il eſt très-noble dans un point ;
C'eſt qu'on n'y paye pas ſes dettes.

❖❖❖

DANS la diſpute & controverſe ;
Quand la raiſon nous manque, il faut
Y ſuppléer par un ton haut,
Et qu'à crier la voix s'exerce ;
L'effet n'en peut être que bon.
Souvent la force du poulmon
Nous ſert autant que la ſcience ;
Et tous les jours maint Cicéron,
Dans ſes diſcours, à l'Audience,
A plus de voix que de raiſon.

❖❖❖

N'AVANÇONS plus dans nos diſcours ;
Que la Raiſon toujours
Eſt grondeuſe & hautaine ;
Elle aime tant les jeux, les ris & les amours,
Qu'elle ne peut quitter un inſtant ma Climene.

❖❖❖

JE donne à l'Intérêt le titre d'Ubiquiſte,
Et je crois franchement que ce nom lui va bien.
Le Monde eſt ſon ſéjour, tout pays eſt le ſien :
Il eſt Athée ; il eſt Déiſte,
Mahométan, Juif & Chrétien.

❖❖❖

MAL-AISÉMENT, dit-on, le bon ſens ſe remue,
Il va plus lentement que chenille & tortue.
Quiconque parle ainſi pourroit bien ſe tromper.
Combien, dans ma chere Patrie,
Sans fruit, à ſa recherche, en voit-on s'occuper!
Combien paſſent toute leur vie
A courir après lui, ſans pouvoir l'attraper!

SOUS l'amoureuſe loi Philis va m'enchaîner;
Contre cette Beauté, Raiſon, viens me défendre.
Que pourrois-je eſpérer de l'amour le plus tendre?
Trop belle, pour n'en pas donner;
Elle eſt trop ſage pour en prendre.

LORSQUE le Chantre de la Thrace
Dans les ſombres lieux deſcendit;
On punit d'abord ſon audace,
Par ſa femme qu'on lui rendit.

Mais bientôt par une juſtice,
Qui fit honneur au Dieu des Morts,
Ce Dieu lui reprit Euridice,
Pour prix de ſes divins accords.

L'Amour ne nous fait voir que caprice, inconſtance,
Détour & trahiſon.
Chez Minerve, en tout tems, réſident la prudence,
La vertu, la raiſon.
Ne vous étonnez pas de cette différence :
D'une Déeſſe eſt né l'Amour ;
D'un Dieu Minerve tient le jour.

LE MARI MÉCONTENT.

Ma Femme eſt un animal
Original,
Qui, tous les jours, bien ou mal,
S'habille,
Babille,
Et ſe deshabille.

La charmante Cloris, & toi, puiſſant Amour,
Vous ſçavez tour-à-tour,
A votre gloire mutuelle,
Travailler chaque jour.
Tu fais triompher cette Belle,
Tes traits lui doivent leur vertu ;
Sans ton ſecours, que feroit-elle ?
Sans ſes attraits, que ferois-tu ?

LORSQUE Bellérophon, ce Héros si vanté,
Triompha dans les airs du monstre redouté,
Pégase l'y porta sur ses aîles légeres.
Par les Auteurs du tems monté,
Ce Cheval aujourd'hui porte bien des chimeres.

CONTRE la Gloire & le Dieu de Paphos,
Non, ce n'est pas mal-à-propos,
Raison, que, chaque jour, à plein gosier tu beugles;
Tous deux au genre humain font souffrir mille maux.
L'Amour fait des aveugles;
La Gloire, des manchots.

ON a beau vous marquer les plus tendres ardeurs,
La Raison, près de vous, sçait tout rendre inutile;
Vous la chassez de tous les cœurs,
Et le vôtre lui sert d'asyle.

NOUS voyons de certains Galants,
Qui, dans le célibat, consumant leur printems,
Satisfont chez l'Hymen leur ardeur inconstante,
Consolateurs vifs & pressans
Des épouses qu'on mécontente,
Ils font des Ménélas jusques à quarante ans,
Et, pour le devenir, prennent femme à cinquante.

UN bâtiment à reconſtruire,
Un mal d'aventure à guérir,
Et, ce qui me ſemble encor pire,
Un procès à faire finir,
Sont trois choſes que l'avarice
Fait durer autant que les fonds
Du malheureux Bourgeois qui met en exercice
Juges, Chirurgiens, Maçons.

BIEN loin que le trépas m'allarme,
Je le demanderois aux Dieux;
S'il devoit à de ſi beaux yeux
Coûter ſeulement une larme.

DES habitans de notre France
Plus d'un bon quart, au moins, travaille à l'Audience,
Ou pour inſtruire les procès
Sur leſquels les Clients pourſuivent des Arrêts.
Parcourez l'Europe & l'Aſie,
L'Afrique & les vaſtes pays
Nouvellement peuplés de mainte Colonie;
Vous ne trouverez point, je vous le certifie,
De climats où Thémis
Ait tant de ſerviteurs, & ſoit ſi mal ſervie.

QUAND

QUAND une Comteſſe ou Marquiſe
Du Sort reçoit aſſez de bien,
Pour vivre en ſon domaine & ne manquer de rien,
Eſt-ce ſageſſe, eſt-ce ſottiſe,
De ſolliciter, chaque jour,
Pour ſe procurer à la Cour
La gloire d'être mal aſſiſe ?

❁❁❁

AUX doux accens de Philomèle,
L'hyver fait ſuccéder un Aquilon grondeur.
De leur chevelure ſi belle
Les arbres dépouillés ont perdu leur vigueur.
Des ruiſſeaux, dont ſouvent j'allois voir couler l'onde,
La glace a ſuſpendu le murmure flatteur.
Tout eſt changé, Cloris, ſur la face du Monde,
Hors votre mérite & mon cœur.

❁❁❁

CEUX à qui l'on enſeigne, aux Écoles de Droit,
Du dédale des loix les routes difficiles,
Reſſemblent fort, ſi l'on m'en croit,
A certains Généraux habiles,
Qui de la carte d'un pays
Se font exactement inſtruire,
Pour le traiter en ennemis,
Et pouvoir un jour le détruire.

❁❁❁

LE Drapier Nicolas nâge dans l'abondance,
Tandis qu'en ce métier Martin mange le ſien :
Cela dépend d'un petit rien ;
Et voici la raiſon de cette différence :
L'un, en coupant du drap, met le pouce en-delà,
Et l'autre le met en-deçà.

❖❖❖

LASSÉ des rigueurs de Sylvie,
Pour finir des feux trop conſtans,
J'attendois le ſecours du Tems.
Vaine eſpérance, hélas ! quelle étoit ma folie !
Le Tems qui, dans l'excès de ſa rapidité,
Sçait tout entraîner ſur ſes traces,
N'emporte point l'Amour, quand il eſt arrêté
Par la douceur & la beauté,
Par les ſentimens & les graces.

❖❖❖

EVITONS les procès ; ils nous portent dommage,
Malgré droit, juſtice & raiſon.
Tous les jours, au Palais, on me tient ce langage,
Que la forme emporte le fond.
Pour moi, j'en dis bien davantage ;
Voyant ce que la forme opere en ces cantons,
Je ſoutiens qu'elle emporte & le fond, & les fonds.

❖❖❖

TOUT ce qu'en l'art des Vers Ovide ſi vanté
Dit de la Nymphe Echo, me paroît une fable ;
Mais j'y trouve une vérité :
C'eſt que chez le Sexe adorable,
Qui pour le nôtre a tant d'appas,
L'uſage de la langue eſt un don ſi durable,
Qu'à peine craint-il le trépas.

QUITTEZ, cher Papillon, quittez le ſein de Flore,
Allez voltiger à l'entour
De l'Objet divin que j'adore ;
Sans peur, faites-lui votre cour.

Bien loin de vous brûler, les beaux yeux de Sylvie ;
Si vous aviez perdu le jour,
Vous rappelleroient à la vie ;
Et c'eſt leur doux pouvoir qui fait, dans ce ſéjour,
Revivre les Plaiſirs, la Nature & l'Amour.

POUR vous peindre nos Créſus,
Longs diſcours ſont ſuperflus.
Deux petits Vers ſont capables
De rendre au vrai ces Midas.
Aux louis d'or comparables,
Ils ſont lourds, durs, ronds & plats.

CHEZ l'Amant Cadédis, eſt-il quelque reſſource?
Non, non; qui s'y fieroit, ſeroit en grand danger.
Le corps, l'eſprit, le cœur, l'équipage & la bourſe,
Chez un Gaſcon, tout eſt léger.

LA Vérité partit un jour
D'Amiens, ſon antique ſéjour,
Pour faire le tour de la France.
Mais chacun lui tournant le dos,
La fievre lui prit à Coutance;
Elle alla mourir à Bordeaux.

VOUS n'avez pas encor cet âge plein d'attraits,
Où du Dieu de Paphos on ſent les premiers traits;
Et déjà, de vos yeux une vive étincelle
D'amour nous fait mourir.
Trop jeune, à la fois, & trop belle,
Attendez, pour bleſſer, que vous puiſſiez guérir.

GERONTE, homme prudent, dit à ſa femme, un jour:
Nous avons deux garçons qui n'auront en partage
Qu'un très-modique bien; ſi tu m'en crois, m'amour,
L'un des deux a du verbiage,
Il en faut faire un Médecin:
Voüons l'autre au Palais. Votre conſeil eſt ſage,
Dit la femme, & déjà j'entrevois leur deſtin.

L'Eſculape aura ſoin de faire
Des veuves & des orphelins,
Qui procureront à ſon frere
Bien des procès & des larcins.

❖❖❖

NON, non, je n'aimerai jamais;
J'en ai fait le ſerment, & je vous le répete.
Puiſque l'on ne peut vivre en paix
Sous l'empire d'une Coquette;
Puiſque la plûpart des Objets
Sont vains, capricieux, & fiers de leurs attraits;
Non, non; c'eſt une affaire faite:
Non, non, je n'aimerai jamais....
D'autre que vous, jeune Liſette.

❖❖❖

SI jamais, par quelque Sentence
Contraire au deſir des Joueurs,
Dans ces climats on fait défenſe
Du Livret à quatre couleurs:
Plaiſir, il faudra que tu partes;
Tout paſſe-tems ſera perdu.
Sans la médiſance & les Cartes,
Beau Sexe, hélas! que ferois-tu?

❖❖❖

APOLLON fut longtems le Dieu de nos Auteurs;
Son regne eſt paſſé : c'eſt Mercure
Dont leur Muſe, à préſent, implore les faveurs.
Non, non; je ne crois pas, qu'en toute la Nature;
Il ſoit de plus hardis voleurs.

VOUS préſerve le ciel, de ces petits Auteurs;
Auprès d'un Mécénas, hardis ſolliciteurs,
Superbes Avortons, dont la Muſe impudente
Oſe exiger le prix de quelques Vers croqués,
D'un ton plus aſſuré qu'un Colonel ne vante
Cinquante ans de ſervice, & deux bras confiſqués.

QUE de Femmes, hélas! ſont d'humeur obſtinée,
Véritables eſprits de contradiction,
Dont la bouche dit oui le jour de l'hyménée,
Pour acquérir le droit de dire toujours non!

DU bien-être & de l'abondance,
Plus d'un Cloître eſt la réſidence:
Que de biens dans la pauvreté!
Là, pour les rangs, on ſe tourmente;
On ſe débuſque, on ſe ſupplante:
Que d'orgueil dans l'humilité!

DANS le *telonio* ceux qui paſſent la vie,
Traitent la bonté de folie ;
Rarement en voit-on dont le cœur ſoit humain.
Un des prodiges du Meſſie,
C'eſt d'avoir attendri l'ame d'un Publicain.

LES Ordres de Chevalerie
Ne me ſemblent point un abus.
Pour les exploits, pour les vertus,
C'eſt une récompenſe, à bon droit, établie ;
Mais, il faut vous dire une peur
Dont mon ame eſt, je crois, mal-à-propos ſaiſie.
Brodés ſur un habit, les ſignes de valeur
A tous les Chevaliers font-ils le même honneur ?
Et n'en eſt-il pas, je vous prie,
Qui ne les ont que ſur le cœur ?

JE ne ſuis point ſurpris du peu de naturel
Qu'on trouve aux parens de notre âge.
Jadis, on s'aimoit davantage.
Pourquoi ? Par la raiſon que chaque parentage
Venoit du côté paternel,
Auſſi-bien que du maternel.
Mais, hélas ! aujourd'hui, grace au libertinage,
Il n'en eſt preſque point de tel.

Et ſi nous ne voyons plus guères,
Dans les familles, d'amitié,
C'eſt que beaucoup de freres
Ne le ſont qu'à moitié.

❖❖❖

LES Voleurs, dans Paris, ſe comptent par milliers.
Dans la ville, aux fauxbourgs, en tous lieux & quartiers,
On vole au jour, comme aux lanternes.
Mais pour les meilleurs tours, & les vols les plus gros ;
Laverne a déſigné deux quartiers principaux :
Le premier aboutit à deux Places modernes :
Le ſecond ſe rencontre entre deux vieux Châteaux.

❖❖❖

DANS Paris, l'autre jour, Vénus porta ſes pas.
Même jour, dans Paphos, vit arriver Hortenſe.
Perſonne, dans ces deux climats,
Ne s'apperçut de leur abſence.

❖❖❖

SI j'en crois ce que dit un Auteur non ſuſpect,
Le menſonge eſt Normand ; Gaſcone, l'hyperbole ;
Le courage, François ; la prudence, Eſpagnole ;
La ruſe, Italienne ; & l'artifice, Grec.

❖❖❖

DEMANDE.

EN quoi les Grands & les Petits
Different-ils, à votre avis ?

RÉPONSE.

Les Grands, en beaux discours, débitent des fadaises ;
Les Petits, des *bibus*, en phrases très-mauvaises.
Le faux également regne en leurs entretiens.

DEMANDE.

Leurs occupations, en quoi different-elles ?

RÉPONSE.

Les Petits font de petits riens ;
Les Grands, de grandes bagatelles.

LORSQUE vous paroissez, quel triomphe éclatant !
Et que d'hommages vous arrivent !
Il n'est point de Beauté qui ne cede à l'instant,
Il n'est point de Mortel que vos yeux ne captivent.
Si vous dites un mot, toute oreille l'entend ;
Si vous faites un pas, tous les regards vous suivent.

POURQUOI Mercure a-t-il quatre aîles,
Quand Saturne, l'Amour, Zéphyr n'en ont que deux ?
C'est pour marquer qu'auprès des Belles,

Certain emploi, quoique honteux,
Fait, au ſommet de la richeſſe,
Voler avec plus de vîteſſe,
Que les talens les plus fameux.

PHILANDRE a depuis peu fini ſa deſtinée;
Sa femme doit, dit-on, en être conſternée.
Pourquoi? C'eſt qu'il étoit la perle des maris.
Quoiqu'il ne ſortit pas quatre fois dans l'année,
Jamais il n'étoit au logis.

CESSEZ, ceſſez, Tircis, de blâmer ma rigueur,
Et ne m'accuſez pas d'en écouter un autre.
Si je vous refuſe mon cœur,
C'eſt que je veux garder le vôtre.

DAMIS aura bientôt bourſe pleine, & je gage
Que ſa fortune ira grand train.
Pourquoi? C'eſt que du Sort il reçut en partage
Trois grands points; bouche d'or, cœur d'acier, front
[d'airain.

LA Fable étant œuvre enfantine,
Il lui faut un ſtyle enfantin.
D'un Auteur la Muſe badine,
Par-là, s'eſt fait un beau deſtin.

Cet admirable Fabuliſte,
Le premier de toute ſa liſte,
Sur ſon Livre, qu'il a poli,
A ſéché longtems & pâli :
Mais dans ſon ſublime modeſte,
Nul travail ne ſe manifeſte,
Les Graces s'y montrent ſans fard ;
Chaque mot au vrai ſe meſure,
Et tant d'adreſſe y cache l'art,
Que l'on n'y voit que la nature.

DUSSIEZ-VOUS vivre cent années,
Vous ne verrez jamais ce que je viens de voir.
J'ai vû deux Prudes ſurannées
Paſſer, ſans médiſance, une heure au caquetoir.
J'ai vû de jeunes petits-maîtres
Se plaindre des rigueurs d'Iris.
J'ai vû deux Procureurs, vieux Reîtres,
Terminer un procès *gratis*.
J'ai vû des Veſtales champêtres
Garder leur ſageſſe à Paris :
Des Gaſcons blâmer leurs ancêtres ;
Des rivaux vivre en bons amis ;
Des ſerviteurs vanter leurs maîtres ;
Des femmes loüer leurs maris.

QUAND, par Diane la ſauvage,
Actéon fut ſi maltraité ;
Sçavez-vous quel motif lui cauſa cet outrage ?
Fut-ce ſon indolence, ou ſa témérité ?

EN vain contre Boileau vous oſez déclamer,
Cenſeurs ; ſon Plagiat me paroît eſtimable,
Et je crois qu'on peut le nommer
L'Imitateur inimitable.

CONTRE les Médecins, les Abbés, & les Femmes,
Critique, c'eſt en vain que toujours tu déclames.
Tant que le monde durera,
Toujours Femme coquettera ;
Toujours Abbé muguettera ;
Toujours Médecin trompera ;
Toujours des trois on médira ;
Toujours des trois on uſera ;
Toujours des trois dupe on ſera.

LE Dieu d'Amour en ce pays,
Mieux que l'Hymen, fait ſes affaires.
Que de filles ont des maris !
Et que de femmes n'en ont guères !

MERE qui n'a jamais d'autre choſe à nous dire,
Que ce qui touche ſes enfans ;
Rimeur qui, tout le jour, ne ceſſe de nous lire
Ses Vers mauvais & fatigans ;
Plaideur qui, nous traînant dans cinquante Audiences,
Nous dit, de vingt procès, toutes les circonſtances ;
Bûveur, d'un babil importun,
Commençant vingt propos, ſans en finir aucun ;
Bretteur qui nous décrit chaque aſſaut & bataille,
Où ſon bras dépêcha maint homme au monument ;
Vieillard qui, de ſon bâtiment,
Parle menu, tout nous détaille,
Sans nous faire quartier d'aucun coin ni réduit ;
Soupirant qui partout nous ſuit,
Pour nous faire un récit très-plaintif & très-tendre
Des rigueurs que l'on a pour lui,
Sont des gens qu'il eſt bon de connoître & d'entendre,
Quand on voudra mourir d'ennui.

THÉMIS, pour les Plaideurs, agit d'une façon
Contraire à ce qu'on fait à l'égard du poiſſon.
Le Pêcheur, toujours à propos,
Laiſſe aller les petits, & s'empare des gros.
Tout au rebours, Dame Thémis,
Laiſſe ſauver les gros, & mange les petits.

QUI veut ſe pouſſer, doit avoir
Recours à quelqu'Objet qui reçut en partage
Le don de plaire & d'émouvoir.
Tous ceux que nos Vénus ont deſſein de pourvoir,
Sont Docteurs ſans apprentiſſage.
Des Belles tel eſt le pouvoir,
Que c'eſt aſſez de leur ſuffrage,
Pour obtenir diſpenſe d'âge,
De mœurs, d'eſprit, & de ſçavoir.

LE ton bruſque & fâcheux, l'humeur ſombre & revêche,
Par moi ſont condamnés chez Meſſieurs les époux.
Dans tous mes écrits je leur prêche
D'être galants, polis & doux.
Je ne veux pourtant pas que l'on ſoit débonnaire;
Le mot de *Benin* me déplaît.
Certain Voyageur, qui connoît
Du pays de l'Hymen l'antique itinéraire,
A décidé l'affaire;
Et voici ſon arrêt:
De *Débonnaire* à *Sot*, on n'a qu'un pas à faire:
Benin n'eſt pas loin de *Benêt*.

PLUS d'une femme, ici, pourra ſe rencontrer,
Qui n'ait eû, de ſes jours, galanterie aucune;
Mais je ne penſe pas qu'on m'en puiſſe montrer
Qui, tant qu'elle a vécû, n'en ait jamais eu qu'une.

TOUT Plaideur court à ſa ruine.
Quelqu'un a dit avec raiſon,
Que la Juſtice eſt une épine;
Il n'y paſſe pas un mouton,
Qui n'y laiſſe de ſa toiſon.

DE certains Livres recherchés,
Si, par hazard, vous retranchez
La vignette, & la dédicace,
L'avant-propos, & la préface,
Les obſervations, la table, & l'*errata*;
Dites-moi ce qui reſtera.

DES Humains la mere commune
Leur fit deux pieds, deux mains, deux oreilles, deux yeux.
Mais elle n'a placé qu'une langue chez eux;
Et c'eſt encor trop que cette une.

DE l'aimable & ſimple Nature,
L'Auteur s'écarte à tout moment.
Dans ſon geſte & dans ſon allure,
L'Acteur, tous les jours, la dément.
Chez Vénus, un art tyrannique
La gâte, en la voulant farder.
Les Membres du Corps Galénique
L'étouffent, en voulant l'aider.

SI la Déeſſe pâle & ſourde
Reſpecte déſormais l'Honneur & la Vertu ;
Si, ſous ſa faulx tremblante & lourde,
Le Mérite, à la fin, ceſſe d'être abbattu ;
Si la Sageſſe peut éterniſer la vie ;
Si la faveur des Dieux affranchit du tombeau
Ce que dans l'Univers ils ont fait de plus beau ;
Que vous vivrez longtems, adorable Sylvie !

TOUS les matins,
Bien des Robins
Vont, d'un pas différent, faire au Palais leur rôle.
Tout Préſident y marche gravement ;
Tout Conſeiller, d'un pas léger, s'y rend ;
Tout Avocat y court ; maint Procureur y vole.

SUR UN COMMIS.

DAMIS.

C'EST la meilleure main de France.

LYSIMON.

Il n'a pas, morbleu, les doigts gourds.

DAMIS.

On le nomme partout l'Aigle de la finance.

LYSIMON.

De tels Aigles ſont des Vautours.

ÉNIGMES.

Out Philoſophe Grec, Latin, Chinois,
[Arabe,
Sont demeurés d'accord, vû mes effets divins,
Que je ſuis le monoſyllabe
Le plus néceſſaire aux Humains.
Mobile univerſel, ma voix enchantereſſe
Sçait tourner les eſprits, mieux que tout Cicéron;
Je fais obéir la Sageſſe,
Et je commande à la Raiſon.
D'un mouvement exact pourvû par la Nature,
Toujours, dans mon emploi, je marche avec meſure.
Jamais ni *Colin*, ni *le Roi*,
Ni tous ceux du même Art, dont on nous fait l'éloge,
N'ont fait de pendule & d'horloge,
Qui vous marquent ſi bien les ſecondes que moi.
Les Sujets que Bellone excite,
Par moi, ſçavent braver la mort;

Des Héros je fais le mérite,
Et, ſans moi, le Vainqueur d'Hector
N'auroit été qu'un franc Therſite.
Vous faut-il quelque choſe encor ?
Caché dans un aſyle où jamais la lumiere,
Même en plein jour, ne s'apperçoit,
Cette ſombre demeure eſt pour moi néceſſaire :
Je ne ſuis plus, dès qu'on me voit.

ENVOI.

Le ſens de cette Énigme eſt votre vrai ballot.
A qui, plutôt qu'à vous, doit-elle être adreſſée ?
Vous devez, pour trouver ſon mot,
Moins qu'une autre, être embarraſſée.
Ce qu'elle vous préſente eſt ſoumis à vos loix ;
Vous en avez à votre choix,
De toute eſpece, & de tout âge :
Vos rivales jamais n'en eurent davantage.
Je ſuis ſurpris lorſque je vois
Qu'à deviner qui ce peut être,
Votre eſprit incertain eſt encore empêché.
Quoique vous ne faſſiez, Climene, que de naître,
Vous en avez déjà tant pris, & tant touché,
Que vous devriez le connoître. *Le Cœur.*

C'est ſur la vanité que mon pouvoir ſe fonde :
La Beauté me chérit, & me cherche en tous lieux.
Si je n'exiſtois pas, il n'eſt perſonne, au Monde,
Qui pût voir, à ſon gré, ce qu'il aime le mieux.

Le Miroir.

Partout on me hait, on m'évite :
Je ſuis l'horreur de tous les cœurs ;
Ce n'eſt pas ſans ſujet. Aux lieux que je viſite
Je coûte, tous les jours, bien du ſang & des pleurs.
Au ſombre Nautonier je donne
De la pratique nuit & jour ;
Le ciſeau d'Atropos agit, quand je l'ordonne :
Rien ne ſçait mieux que moi peupler le noir ſéjour.
Je me gliſſe en ſerpent, ſans bruit, & ſans paroître,
Dans un dédale obſcur habile à me cacher,
L'oreille, ni les yeux ne me peuvent connoître,
Et je ne ſuis jamais ſenſible qu'au toucher.
Tout eſt indifférent à ma toute-puiſſance,
Maîtres & Valets,
Rois & Sujets.
Les qualités, le nom, le rang & la naiſſance ;
Les plus fameux talens, les arts les plus vantés,
Par moi ne ſont point reſpectés,
Et jamais de leurs droits je n'ai pris connoiſſance.

Dans les Hameaux, dans les Palais,
J'exerce fierement un tyrannique empire ;
Et dans tous les lieux où je vais,
Pour qu'on vive, il faut que j'expire.
Dans cette ville de Paris,
J'ai cinq ou ſix cens ennemis,
Dont le fatal courroux à ma perte conſpire :
Tous enſemble ſouvent contre moi réunis,
Tout leur but, tout leur ſoin ne tend qu'à me détruire.
Cependant, j'oſe ici le dire,
Dans le Monde ils n'ont point d'amis
Qui leur faſſent le bien que je ſçais leur produire ;
Malgré tout ce qu'ils font pour me perdre & me nuire,
C'eſt moi qui les ſoutiens, c'eſt moi qui les nourris.

La Fievre.

❁❁❁

DU Mortel qu'en ces Vers je trace
Tâchez de deviner le nom.
C'eſt un vilain qui, de ſa grace,
Change le Pactole en poiſon.
C'eſt un ingrat, une ame baſſe,
Qui retient ſon maître en priſon. *L'Avare.*

❁❁❁

QUAND je ſuis ſeul, je ne ſuis rien,
Et peu de choſe en compagnie ;
Cependant je fais quelque bien :
Mais il faut qu'on me multiplie.

Je ſuis pere de trois enfans,
Moins forts, mais plus vieux que leur pere;
Quoiqu'ils ſoient bannis dès longtems,
On les voit dans plus d'une affaire.

Dans mainte Egliſe fréquemment
Des gens de robe, pour moi, viennent;
Et c'eſt-là qu'ordinairement,
Sans me regarder, ils me prennent.

Tous les ſoirs & tous les matins,
Je cours les fauxbourgs & la ville;
Mais la maiſon des Quinze-Vingts
Eſt mon principal domicile. *Le Liard.*

❁❁❁

JE n'ai que deux pieds, & pourtant
Du nord juſqu'au midi, du levant au couchant,
Nuit & jour, en tout tems, & ſur terre, & ſur l'onde,
Je parcours tout le Monde.
Sans parler, entendre, ni voir,
C'eſt moi qui du Docteur mets au jour le ſçavoir;
Du devoir d'un Soldat, j'inſtruis le Militaire:
C'eſt par moi qu'un Banquier fait aller ſon comptoir;
J'enſeigne à l'Avocat ce qu'il doit dire & faire;
Garde-note & Greffier me tiennent tous les jours;
Philis m'occupe à ſa toilette.
Sans recourir à mon ſecours,

On ne fait pas la moindre emplette.
Des injures de l'air, & de l'âpre ſaiſon,
Quand je défends une maiſon,
Cela n'indique pas une grande opulence.
Je ſers également le crime & l'innocence ;
L'homme d'eſprit, comme l'oiſon.
J'adoucis les maux de l'abſence,
Et les rigueurs de la priſon.
Je n'ai qu'un nom qui n'eſt pas long.
Tous les jours, cependant, dans la ville où nous ſommes,
Et dans tous les autres cantons,
De plus de cent mille hommes,
Je porte tous les noms. *Le Papier.*

Pour ſçavoir qui je ſuis
Il ne faut point, amis,
Un étude profonde.
Je n'offre ni couleur, ni figure, ni traits ;
Je ſuis ce que jamais on n'a vû dans le Monde,
Et ce qu'on ne verra jamais.
Cette Énigme, pour vous, eſt-elle embarraſſante ?
Songez, pour me trouver, que je ſuis où l'on chante.
La Voix.

Il eſt certain être inviſible
Qui bleſſe nos cœurs, malgré nous.
Le lieu le plus inacceſſible

N'eſt point à couvert de ſes coups.
De lui, l'Oiſiveté, preſque toujours, accouche.
Du matin, juſqu'au tems où le ſoleil ſe couche,
Loin de l'Objet aimé, partout il ſuit nos pas.
Son atteinte fâcheuſe, aux plus fiers Potentats,
Pour le peu qu'il les touche,
Fait étendre les bras.
Quelquefois même, aux Rois il fait ouvrir la bouche.
Les modernes écrits le font naître, & ſouvent
L'Orateur le débite, & l'Imprimeur le vend. *L'Ennui.*

J E porte le nom du ſéjour
Le plus riche de ceux où Plutus tient ſa cour.
C'eſt le doux Printems qui fait naître
Les mets dont j'aime à me repaître.
L'Été, l'Automne auſſi me donnent des repas :
C'eſt pourquoi ces ſaiſons ont pour moi des appas.
Mais avec ſoin, toujours au froid je me dérobe ;
Tel que cet Ancien, qui, couvert d'un manteau,
Dit : *Omnia mecum porto.*
Partout où l'on me voit ſur ce terreſtre globe,
Je porte, avec moi, mon berceau,
Mon palais, & ma garde-robe,
Mes magaſins, & mon tombeau. *Le Limas.*

O RIGINAIRE de Provence,
J'habite maintenant tous les lieux de la France ;
Chez les Étrangers même on me voit quelquefois.

Des environs de la Samaritaine ;
La Mode me conduit dans les palais des Rois.
A mon pere ſouvent j'ai cauſé de la peine,
Et mon eſprit malin lui fit ſentir du bois.
Je fais partout du bien ; j'ai même tant de charmes,
Que ſur la perte d'un procès,
Sur les rigueurs d'Iris, & ſur d'autres allarmes ;
J'endors le dépit des François.
Monté ſur tous les tons, couvert de toute étoffe,
Comique, ſérieux, critique, adulateur,
Délicat, poliſſon, véridique, menteur,
Libertin, par état, & par fois, Philoſophe ;
Berger, Soldat, Amant, Bûveur,
Tout eſt de mon reſſort, à tout je me deſtine.
J'ai, dans cette cité, trois ſoutiens principaux,
(Qui pourra deviner, devine :)
Un petit, un grand, puis un gros.
Au Théâtre, je ſuis utile ;
Le ſilence, par moi, de la table s'exile ;
Dans les cercles, je ſers en vieux & nouveau ſtyle ;
Des plaiſirs du deſſert agréable mobile,
On m'admire à la Cour, on me fête à la Ville ;
J'amuſe, ſous l'ormeau, dans le champêtre aſyle ;
Comme ſur terre, en mer je diſſipe la bile.
Veut-on encor un trait plus clair & plus facile ?
La rime vous dira qui je ſuis.... *Vaudeville.*

CANTATES.

CANTATE
A DEUX VOIX,
SUR LA CONVALESCENCE
DE M. LE DUC DE FRONSAC.

LA FRANCE, LA SANTÉ.

RÉCIT.

LA FRANCE.

QUEL monſtre, échappé du Ténare,
Seme l'horreur autour de nous ?
Sur qui ſa colere barbare
Fera-t elle tomber ſes redoutables coups ?
Que vois-je ? ô ciel ! quelle affreuſe diſgrace !
Mes deſtins ſont liés aux beaux jours qu'il menace,
Et je vais reſſentir le poids de ſon courroux.

Arbitres de mon ſort, c'eſt en vous que j'eſpere.
Dieux puiſſans, ſignalez pour moi votre pouvoir.
La France attend du Fils le courage du Pere ;
Sauvez du noir trépas ma gloire & mon eſpoir.

AIR.

Accourez, charmante Déeſſe ;
Santé, revenez en ce jour.
Calmez, par votre heureux retour,
La vive douleur qui me preſſe.

Replongez au fond des enfers
Le monſtre dont je crains la rage.
Rendez aux vœux de l'Univers
Le ſang des Dieux & leur image.

RÉCIT.

LA SANTÉ.

France, rendez le calme à vos ſens éplorés,
Mon ſecours a rempli votre juſte eſpérance ;
Celui pour qui vous m'implorez,
A, de l'enfer jaloux, dompté la violence.

AIR.

Loin de l'Objet de vos ſouhaits,
Si vous m'avez vû diſparoître,
C'étoit pour lui faire connoître

L'importance de mes bienfaits ;
Pour toujours je l'ai fait renaître,
Je ne le quitterai jamais.

RÉCIT.

LA FRANCE.

Quel plaiſir dans mon ſein répand cette promeſſe !
Que ne devrons-nous point à vos ſoins généreux ?
Déjà dans tous les cœurs les ſoupirs douloureux
Sont remplacés par l'allégreſſe.

AIR.

Ah ! que mes ſens ſont enchantés !
L'Objet de notre amour a bravé l'onde noire ;
Trompette bruyante, éclatez ;
Chantez, chantez,
Et nos plaiſirs, & ſa victoire.

RÉCIT.

LA SANTÉ.

Des Lys charmant eſpoir, ô Vous que la Santé
Rappelle des bords du Léthé,
Sur les pas d'un illuſtre Pere,
Rempliſſez la noble carriere
Que Vous préparent les Deſtins.
On connoit les Héros à des ſignes certains.

LA FRANCE.

Un doux préſage nous fait croire
Que Vous ſçaurez, par la valeur,
Éterniſer Votre mémoire.

DUO.

Des Dieux ſecondez la faveur:
Conſervez, pour notre bonheur,
Des jours deſtinés à la gloire.

Devant les yeux ayez toujours
Ce que de Vous l'État déſire;
Et ſouvenez-vous que Vos jours
Sont moins à Vous qu'à cet Empire.

Vos ayeux ont été le ſoutien de nos Rois.
Vivez, pour mériter, par de pareils exploits,
Une place dans l'Hiſtoire.

Vivez, pour contenter les vœux
De tous les habitans des lieux
Qu'arroſent la Seine & la Loire.

Des Dieux ſecondez la faveur:
Conſervez, pour notre bonheur,
Des jours deſtinés à la gloire.

AUTRE.

LE MARIAGE PAR INTÉREST.

RÉCIT.

QUEL ſpectacle enchanteur ébloüit mes regards !
De quels ſons éclatans retentit ce rivage !
Un ſuperbe appareil m'offre, de toutes parts,
Des plus riches tréſors le brillant aſſemblage.
Non, ces lieux d'un mortel ne ſont point le ſéjour.
C'eſt le Temple fameux où l'Hymen tient ſa cour.
Que d'amants l'Avarice entraîne
Pour leur donner des fers aux pieds de ces autels !
Que de jeunes Beautés, que l'Intérêt amene,
S'y viennent enchaîner par des nœuds éternels !

AIR.

Quel tranſport fatal vous anime !
Quel délire trouble vos cœurs !
Amants, ouvrez les yeux ; voyez, craignez l'abîme
Que Plutus cache ſous les fleurs.
Un funeſte ſort va détruire
L'eſpoir qui ſçut vous enyvrer ;
Et le faux bien qui vous attire,
A de vrais maux va vous livrer.

RÉCIT.

Le Temple s'ouvre : ô ciel ! quelle image terrible,
Dans ce fatal moment, épouvante mes yeux !
Je frémis à l'aſpect horrible
Des monſtres dévorans qui déſolent ces lieux !
Les Chagrins, les Regrets, la Douleur, la Triſteſſe,
Y font régner le Déſeſpoir.
J'y vois le froid Dégoût étouffer la Tendreſſe,
Et l'Amour expirer dans les bras du Devoir.

ARIETTE.

L'épouſe volage
Recherche l'hommage
D'un nouvel amant ;
L'époux infidele,
Près d'une autre Belle,
Trahit ſon ſerment.
La géne, la crainte,
L'ennui, la contrainte
Les troublent toujours ;
Les ſoins, les allarmes
Détruiſent les charmes
De leurs plus beaux jours.

RÉCIT.

Hâtons-nous de quitter un ſéjour déteſtable,
Qui, ſous l'appas trompeur d'un dehors gracieux,

Nous cache un enfer véritable.
Fuyons, dérobons à nos yeux
De ces triſtes époux le ſpectacle odieux.

AIR.

Voulez-vous qu'à vos ſouhaits
L'Hymen ſe rende propice,
Jeunes cœurs, que jamais
L'or ne vous éblouiſſe.
Des lieux où regne l'Avarice,
Les Dieux ont exilé la paix.
Que l'Amitié vous uniſſe;
Des liens remplis d'attraits
Rendront vos cœurs ſatisfaits.

CANTATILLE.

QUOI! déjà tu me fuis! & ton cœur inconſtant
Va porter ailleurs ſon hommage!
Mon amour devroit-il éprouver cet outrage?
Hélas! hélas! le même inſtant
T'a vû ſatisfait & volage.
Reviens, reviens; qu'un prompt retour
De mes regrets calme la violence.
Si ton cœur ne veut pas me rendre ſon amour,
Ah! rends-moi du moins ta préſence.

C'eſt ainſi que la Roſe en pleurs
Tâchoit de ranimer ſon amant infidele.
Vœux ſuperflus, vaines clameurs !
Pendant la plainte de la Belle,
L'Ingrat avoit déjà trompé deux autres fleurs.

ARIETTE.

Cruel Tyran des cœurs, que de maux tu nous cauſes !
Depuis longtems, hélas ! ſans fruit nous t'implorons.
Toutes les Belles ſont des roſes ;
Tous les Amants, des papillons.

AUTRE.

POURQUOI changer comme vous faites,
Diſoit, un jour, la Roſe au papillon léger ?
Petit inconſtant que vous êtes,
Vous verra-t-on ſans ceſſe voltiger ?

Sans raiſon, lui dit-il, votre courroux m'accuſe.
Ceſſez de m'imputer mes légeres ardeurs.
Non, non, les papillons ne manquent pas d'excuſe :
S'ils carreſſent toutes les fleurs,
C'eſt qu'aucune ne les refuſe.

VARIÉTÉS.

QUE ce ſoit ſageſſe, ou folie,
Chacun eſt ici bas pour la variété.
C'eſt d'elle que dépend le bonheur de la vie.
Ce qui livre d'abord nos cœurs à la gaité,
Bientôt nous laſſe & nous ennuie.
Lorſque je ſuis dans un chemin,
Et qu'il s'offre à mes yeux une grande avenue,
Cet aſpect, dans l'abord, flatte mon ame émue,
Et j'en admire le lointain.
Mais bientôt ſa longue étendue
Importune mon œil chagrin;
Et pour avoir un autre point de vûe,
Je brûle d'en trouver la fin.

❁❁❁

SI dans les Lunaires climats,
Comme Ariſtote le rapporte,
Zéphyr, ſur ſes ailes, emporte

Tout ce que l'on perd ici bas.
Il faut qu'en ces vaſtes campagnes,
Dont les bords nous ſont inconnus,
Il ſoit trois ou quatre montagnes
De conſeils & de tems perdus.

UN homme enclin à la colere,
Colere qui ſouvent alloit à la fureur,
De ce vice, à la fin, ſçut délivrer ſon cœur;
Et voici de quelle maniere:
Toutes les fois qu'il n'avoit pû
De cette paſſion dompter la violence,
De vin il s'impoſoit la cruelle abſtinence;
Pas un ſeul petit coup, ce jour-là, n'étoit bû.
Lorſque de ce vice, au contraire,
Un généreux effort l'avoit rendu vainqueur,
Du breuvage bacchique il doubloit l'ordinaire;
Beaucoup de vin, & du meilleur,
Du triomphe étoit le ſalaire.
De ce fait il advint que, petit-à-petit,
Par la fidélité qu'il eut à ſatisfaire
Au devoir qu'il s'étoit preſcrit,
Il parvint à donner des loix à la colere.
On demande à préſent quelle eſtime on doit faire
Du moyen dont il ſe ſervit?
Faut-il le condamner? Faut-il qu'on l'applaudiſſe?

Car, pour en parler ſainement,
C'eſt vaincre un vice par un vice.
Moi, je dis qu'il fit bien, & de mon ſentiment
Voici le fondement.
Les aveugles tranſports de ſa colere extrême
Retomboient ſouvent ſur autrui;
Femme, enfans, pere & mere même,
Chacun en reſſentoit un violent ennui;
Au lieu que, par le vin, en eût-il pris un muid,
Il ne faiſoit tort qu'à lui-même;
Tout l'inconvénient ne tomboit que ſur lui.

SI les Caſtors parloient, comme du tems d'Ésope,
Oh! qu'ils déclameroient contre la cruauté
Du Sort, qui les réduit à la néceſſité
D'envoyer leurs peaux en Europe,
Pour couvrir tant d'orgueil & de fatuité!

CE Charlatan n'eſt pas menteur,
Quand de ſon élixir il vante la puiſſance.
Le plus cruel des maux, c'eſt la triſte indigence.
Tous les jours ce remede en guérit ſon Auteur.

DANS ce tems-ci qu'eſt-ce qu'un Sage ?

RÉPONSE.

Je ne crois pas pouvoir vous en tracer l'image.
L'autre jour, cependant, j'ai lû je ne ſçais où,
Qu'un Sage eſt un mortel à qui les maux & l'âge
Ont ôté, malgré lui, le pouvoir d'être fou.

LE charmant fils de Sémélé,
Calme, par ſa douce puiſſance,
Toute diſpute & démêlé.
Jamais Thémis n'employa ſa balance,
Pour les procès dont ce Dieu s'eſt mêlé.

VOUS qui ſçavez à fond les cas de conſcience,
Docteurs, tirez-moi d'embarras.
J'ai reçu de quelqu'un un plaiſir d'importance :
Sa généreuſe bienfaiſance
M'a tiré d'un mauvais pas ;
En un mot, je lui dois la vie.
Ce quelqu'un, qui pour lors étoit homme d'honneur,
Et dont la renommée étoit bien établie,
Devient par la ſuite un voleur,
Un ſcélérat fieffé, de qui la barbarie
Répand aux environs & le meurtre & l'horreur.
Je puis, de la fureur, délivrer ma patrie ;

Et ſi je dis un mot, il peut être arrêté.
Faudra-t-il, par reconnoiſſance,
Garder, pour le ſauver, un éternel ſilence,
En trahiſſant le bien de la Société?
Faudra-t-il, oubliant ſon premier caractere,
Et le plaiſir qu'il m'a ſçu faire,
Pour l'intérêt public perdre mon bienfaiteur?
Je ſuis bon citoyen: mais je ne pourrois guère
A ce dernier parti déterminer mon cœur.

❖❖❖

DANS les ſacrifices antiques,
Les Grecs & les Romains, ſur ce point, fanatiques,
Vers les Dieux irrités s'acquittoient, aux dépens
Des quadrupedes innocens.
La doſe s'augmentoit, plus l'offenſe étoit grande.
On vous ſacrifioit dix, vingt, trente animaux;
Le nombre étoit plus fort de la part des dévots,
Et juſqu'à l'Hécatombe on a pouſſé l'offrande.
Quelle fatale erreur aveugloit nos ayeux!
Leur encens n'eût-il pas monté plus vîte aux cieux,
Si le vice immolé par leurs cœurs magnanimes,
Eût payé ſur l'autel ſes forfaits odieux,
Et ſi des paſſions on eût fait les victimes
Du ſacrifice offert aux Dieux?

❖❖❖

NUL Dieu, pas même le porteur
Des terribles feux du tonnerre,
N'a les bras longs comme l'Erreur;
Elle embraſſe toute la terre.

POUR tous états,
En tous climats,
La vie eſt pleine de triſteſſe.
Les chagrins & les maux,
Qui la ſuivent ſans ceſſe,
De nos cœurs agités banniſſent le repos.
Contr'elle, quelquefois, dans l'ennui qui nous preſſe,
Nous oſons lâcher de gros mots.
Il n'eſt rien cependant qui plus nous intéreſſe;
On ne peut la quitter, & c'eſt une maîtreſſe
Qu'on aime avec tous ſes défauts.

LE François eſt-il eſtimable?
A tous égards, nenni: je n'oſe l'affirmer,
Vû la légereté dont ſon cœur eſt coupable,
Plus que je ne puis l'exprimer.
Bien eſt-il vrai qu'il joint à l'eſprit ſociable
D'autres dons qui le font aimer.
Bon bûveur, vif amant, intrépide guerrier,
A table, au combat, à Cythere,
Le goût, la valeur, l'art de plaire,
Réuniſſent chez lui, pampre, mirthe & laurier.

ALLER, venir, courir ſans ceſſe ;
Vouloir, ne pas vouloir, ſans raiſon, ſans ſujet ;
Toujours faire & trahir une vaine promeſſe ;
Etre étourdi, volage, inconſtant, indiſcret ;
Prodiguer follement, emprunter, mettre en preſſe ;
Dire tout à rebours, ne rien faire à propos :
Ce ſont-là les défauts de la vive Jeuneſſe ;
Mais qu'elle y joint de gentilleſſe !
Tes vertus, âge mûr, valent-ils ces défauts ?

QU'UN autre, mépriſant danger & précipice,
Parcoure les climats connus des Talapoins ;
Qu'il aille ſur les flots, conduit par l'avarice,
S'expoſer à ſervir de pâture aux marſouins ;
Pour une fortune bien grande,
Je ne ſuis point d'humeur à prendre tant de ſoins :
A la bonté des Dieux tout ce que je demande,
C'eſt de m'affranchir des beſoins.

SUR les confreres de Mercure,
Dont l'eſprit eſt benin, doux, commode, obligeant,
Pourquoi l'importune cenſure
Lance-t-elle toujours quelque trait outrageant ?
Par maint exemple, il eſt notoire
Qu'à l'honneur cet emploi n'a rien de dérogeant.
A leur table, les Dieux ne laiſſent-ils pas boire

Ceux qui, pour ce métier, ſont voir de l'entregent.
C'eſt pour eux un canal & d'honneur & d'argent;
Le grand Jupiter même y trouve tant de gloire,
Que de ſon propre fils il a fait ſon Agent.

L'USAGE des ſantés que l'on boit à la table,
N'eſt pas autrement raiſonnable :
J'oſe le mettre au rang des abus les plus vains;
Et je ne crois pas que la mode
Ait rien fait de plus incommode.
L'Architriclin, ſurtout, eſt celui que je plains.
Après avoir ſervi tour-à-tour tout le monde,
Les bras las & preſque rendus,
Il faut que tout-à-coup il s'incline à la ronde,
Dix fois de ſuite, & ſouvent plus,
Pour répondre à tous ces ſaluts.
Il eſt encore une manie,
Que l'on verroit bientôt bannie,
Si l'on ſuivoit mon ſentiment;
C'eſt la vaine cérémonie
De choquer tous de compagnie,
Et de trinquer à tout moment.
Dites-moi ce que ſignifie
Ce bruit perpétuel, ce continuel choc?
A votre ſanté, tinc; à la vôtre, toc, toc;
Au retour de Monſieur, aux plaiſirs de Madame.

Que fait la bacchique liqueur,
Dont nous allons laver notre ame,
Aux plaisirs de Madame, au retour de Monsieur?

POUR jouir, dans l'hymen, d'un destin plus heureux,
Il auroit été nécessaire
Que Dame Nature eût ſçu faire
Le mari ſans oreille, & la femme ſans yeux.
Dans les fréquens débats qui diviſent leur ame,
On ne les verroit pas tomber;
L'époux n'entendroit point les clameurs de ſa femme;
La femme ne pourroit voir ſon mari fourber.

QUE reſte-t-il, qu'emporte-t-on,
Cruelle Atropos, quand tu tranches
Le nœud qui nous attache au terreſtre limon,
Et qu'on s'embarque en quatre planches,
Pour aller paſſer l'Achéron?

QUAND l'age d'or regnoit au Monde,
Ce métal étoit inconnu;
Et c'eſt depuis que l'or abonde,
Que l'âge de fer eſt venu.

QUAND je vois, dans notre Paris,
Montrer au doigt tant de maris,
Cet abus enflamme ma bile.
En ſont-ils la cauſe, entre nous ?
Dans le cœur d'une femme habile,
Croyez-vous qu'il ſoit bien facile
De prévenir de certains coups ?
Non, je ne puis voir, ſans courroux,
Que, dans un vaiſſeau ſi fragile,
On ait mis l'honneur des époux.

O Toi qui ſçais meſurer les inſtans,
Fille de l'Art, interprete du Tems,
Montre, ma compagne chérie,
De ma fin, nuit & jour, ton mouvement exact
Avertit ma philoſophie ;
Et chaque fois que tu fais tac,
C'eſt autant de pris ſur ma vie.

EN VAIN la Fortune ſévere,
Chaque jour, contre moi, redouble ſa rigueur ;
Tous les efforts de ſa colere
Ne la feront jamais triompher de mon cœur.
Dût cette cruelle Déeſſe
Me réduire à la nudité,
J'aurai du moins, dans ma triſteſſe,

La conſolante vanité
De reſſembler, en ma détreſſe,
A l'Amour, à la Vérité.

OUI, je l'ai déjà dit, & j'y ſuis entêté ;
Dans une agréable Jeuneſſe,
Quand je vois un air de gaité,
Et qu'aux charmes piquans de la vivacité
Elle joint une humeur dont le charme intéreſſe,
Je préfere ſa gentilleſſe,
A la plus parfaite beauté.
Quelle erreur ! ciel ! quelle foibleſſe !
Quoi ! l'épaiſſeur d'un *Carolus*
Sur la bordure d'une bouche ;
Le quart d'une nuance, au plus,
Sur la peau d'un minois qui touche ;
Dans l'orbite de l'œil une ligne de moins,
Balancera nos vœux & ſuſpendra nos ſoins !
Si l'on nomme cela fine délicateſſe ;
Si tel eſt le goût des Gourmets ;
Je n'en veux point de cette eſpece,
Et j'y renonce pour jamais.

IL n'eſt point de malheur dont quelqu'un ne profite.
Des Créateurs d'impôts la guerre eſt le ſoutien ;
Quand tout le monde meurt, le Crieur reſſuſcite ;
La foudre & la tempête aux Couvreurs font du bien ;

La fiévre aux Médecins procure un bénéfice ;
Pour certains Charlatans, les Débauchés ſont bons ;
Des Juges, la Chicane eſt la mere nourrice ;
Aux Exempts, aux Prevôts, il faut des Vagabonds.

❖❖❖

ADVINT qu'un jour un Militaire
Des environs de Pézénas,
Facétieux, c'eſt l'ordinaire ;
Riche, c'eſt ce qu'on voit très-peu dans ces climats.
Advint, dis-je, qu'il fut bleſſé dans une affaire :
Voyant qu'il ne pouvoit fuir la loi d'Atropos,
Soit appas d'un bon mot, ſoit aigreur de la bile,
En haine du Chef inhabile
Qui l'avoit au péril livré mal-à-propos,
Il laiſſa, par ſon codicile,
Forte ſomme à des gens dévots,
Pour prier la Toute-Puiſſance
De vouloir donner à la France
De bons & prudens Généraux.
Par une ſemblable taillie,
Ou ſi, vous l'aimez mieux, folie,
Certain Seigneur, connu par de comiques traits,
Sur le point de finir ſa vie,
Fit à ſa Paroiſſe un gros legs,
Pour expier, par des prieres,
Les menſonges de ſes valets,
Les vols de ſes hommes d'affaires,

Les dédicaces des Auteurs,
L'encens perfide & les chimeres
Dont l'avoient bercé les Flatteurs.

❖❖❖

D'UN très-modique bien les Dieux m'ont partagé;
D'un âge plus que mûr mon front porte l'affiche:
Je ſuis, malgré cela, content du ſort que j'ai.
Quiconque ne doit rien, eſt riche;
Quiconque eſt ſain, n'eſt pas âgé.

❖❖❖

QUAND on nous entretient de fameux Perſonnages,
Dont nous ne connoiſſons la taille ni les traits;
L'imagination nous offre leurs images,
Sous les dehors les plus parfaits.
Rempli de leur valeur, imbu de leurs hauts faits,
L'eſprit jamais ne ſe figure
Que tant de grands travaux, tant d'exploits inouïs
Puiſſent avoir été produits
Par une petite figure.
Nous voyons leurs Auteurs beaux, grands & faits au tour.
Jugement faux, pure chimere!
Le vainqueur de Porus, Turenne & Luxembourg,
Sont une preuve du contraire.

❖❖❖

JADIS, la qualité de Citoyen Romain
Faiſoit bien de l'honneur à qui l'avoit acquiſe;
Et même par un Souverain

S'éloigna, pour revoir l'aſtre qui nous éclaire,
Ils étoient, ces amants, tête-à-tête tous deux;
Et le chemin eſt long des enfers à la terre.

J'ADMIRE tous les jours avec quelle harmonie,
Des Dieux la puiſſance infinie
Gouverne les mortels dans leurs états divers;
Et de quelle façon toutes nos deſtinées,
Par d'utiles beſoins l'une à l'autre enchaînées,
Font ſubſiſter ce Tout que l'on nomme Univers.
Parcourez cette immenſe & commune famille:
Le Boulanger nourrit le Tailleur qui l'habille;
L'altéré Porteur d'eau porte au Cabaretier
Le prix de l'eau qu'il vend en ville;
Au Préſident, au Marguillier,
Le Perruquier ſe rend utile;
Pour avoir, en hyver, de quoi boire & manger,
Le Mâçon, en été, travaille à nous loger;
Le Courtier diligent, ingambe,
Par le Banquier eſt employé;
Le Bonnetier couvre la jambe
Du Cordonnier qui lui couvre le pié.
Par quelque acte ambigu, tous les jours, le Notaire,
Du Palais eſt le Nourricier;
L'Auteur barbouille du papier;
Le donne à bon prix au Libraire,
Qui le vend quelquefois bien cher, pour ennuyer.

C'eſt

C'eſt ainſi que la Providence,
Dans divers trafics & métiers,
Sçachant placer avec prudence
Les Marchands & les Ouvriers,
Fournit à tous la ſubſiſtance;
Et que, chacun prenant l'emploi qui lui convient,
Par différens travaux, l'un l'autre on ſe ſoutient.

❁❁❁

ÉRÉSICTON, jadis, cet infâme glouton,
Preſſé d'une faim dévorante,
Vendit, pour l'aſſouvir, une fille charmante,
Dont il mangea le prix, dit-on.
Ce n'étoit alors qu'une fable;
C'eſt vérité dans ce canton.
Paris, de nos cités la plus conſidérable,
Renferme dans ſon ſein plus d'un Éréſicton.

❁❁❁

MALGRÉ le reſpect que je dois
A Meſſieurs de l'Académie,
Ils ſe trompent plus d'une fois;
Et je vais le prouver, ſi quelqu'un m'en défie.
Dans ce volume épais, pour qui la Compagnie
Sçut tant de fois ſe réunir,
L'homme eſt qualifié d'animal raiſonnable;
C'eſt une erreur inſoutenable.
Moi, je l'appellerai, pour le bien définir,
Animal indéfiniſſable.

J'ENTENDS avec plaiſir ces tuyaux de métal,
Qui ſoutenus du vent, & d'une main ſçavante,
Forment dans les lieux ſaints un accord muſical;
Mais je ne puis ſouffrir la longueur aſſommante
D'un homme qui ne peut ceſſer.
Fût-on un Marchand, un Calviere,
De Forcroix, de Daquin eût-on la main légere,
Le jeu, juſqu'à l'ennui, ne doit pas ſe pouſſer.
Je veux que la raiſon ſubjugue
Les écarts combinés d'une éternelle fugue,
Et qu'on ſçache finir avant de nous laſſer.
Je ne veux pas non plus qu'un chant trop loin s'étende.
Quelque muſique qu'on entende,
Malgré ces doux accords, malgré ces ſons ſi beaux,
Malgré ces traits brillans du célebre la Lande,
L'*Amen* vient toujours à propos.

TOUT eſt ſinge à la Ville, ainſi qu'en la Province:
Le Marchand l'eſt du Conſeiller;
Le Conſeiller, de l'Officier;
L'Officier, du Seigneur; & le Seigneur, du Prince.
Dans les Arts libéraux même abus, même mal;
A tous Faiſeurs de Tragédie
Voltaire ſert d'original;
A tout Forgeron d'harmonie,
Rameau ſert de modele & de maître banal;

Deſpréaux, qui ſuivit Horace & Juvenal,
Sert d'exemple à tous Satyriques ;
Marot, aux Auteurs de rondeaux ;
Rouſſeau l'eſt aux Faiſeurs d'ouvrages Pindariques ;
La Fontaine, aux Conteurs nouveaux.
Plus de neuf aujourd'hui, plus de traits de génie ;
Le moule en eſt caſſé, tout ſuit mêmes chemins ;
Et le meilleur des Écrivains
Eſt celui qui le mieux copie.

❖❖❖

AUX amours de Femme coquette,
Faut-il laiſſer un libre cours ?
Muſicien, Danſeur, Poëte,
Sont-ils gens à voir tous les jours ?
Quand la fiévre, avec violence,
Nous preſſe & nous tient en échec,
Faut-il conſulter la ſcience
De ces Docteurs fourrés de Grec ?
Quand le devoir veut que l'on quitte,
Pour quelque tems, l'Objet chéri,
Faut-il en laiſſer la conduite
A la bonne foi d'un ami ?
Pour la conjugale alliance,
Doit-on préférer une Agnès
A la femme d'expérience ?
La légereté des Plumets,

Sur le maſſif de la finance,
Doit-elle emporter la balance ?
Contre l'Amour faut-il tenir ?
Faut-il ceder pour en guérir ?
Faut-il laiſſer dans l'ignorance
Une fille juſqu'à vingt ans ?
Faut-il, au ſortir de l'enfance,
Lui donner quelque connoiſſance
Du monde, & des défauts du tems ?
Sur ces matieres d'importance,
Je répondrai, comme on répond
Dans le pays de Sapience,
C'eſt-à-dire, ni oui, ni non.

❖❖❖

IL faut avoir dans cette vie,
Pour jouir d'un ſort gracieux,
Quand on eſt jeune, belle amie ;
Et bon ami, quand on eſt vieux.

❖❖❖

IL n'eſt point de pays, il n'eſt point de ſéjour
Pareil au Théâtre lyrique,
Pour mettre les talens au jour ;
Les planches de ce lieu magique,
Pour des pieds de quinze ans ont un charme myſtique.
Quand on monte deſſus (effet prodigieux !)
Elles ont quelquefois une force élaſtique,
Qui pouſſe un jeune Objet juſqu'au trône des Dieux.

❖❖❖

UN proverbe des plus antiques
Dit, qu'avec rien l'on ne fait rien.
Ces mots, à tous égards, me ſemblent véridiques,
Et pour s'avancer, je ſoutien
Qu'avec beaucoup d'eſprit il faut un peu de bien.
Un Éleve, dont le génie
Se livre aux talens de Zeuxis,
Parviendra-t-il au point d'y remporter le prix ?
Un Écolier en harmonie
Sera-t-il, quelque jour, au rang des Corellis ?
Un apprentif Juriſconſulte
Connoîtra-t-il les loix à fond ?
Un Enfant d'Eſculape, en ſa ſcience occulte,
Se rendra-t-il aſſez profond,
Pour mériter qu'on le conſulte ?
Verrons-nous dans ſon art aſſez docte & fécond
Celui, qui ſur le Pinde offre aux Muſes ſon culte ?
Si, depuis les plus tendres ans,
Juſques par-delà l'âge adulte,
Chacun d'entr'eux ne peut ſubvenir aux dépens
Qu'il faut pour devenir expert dans ſes talens.
De ce que j'ai dit il réſulte
Que ſans un *certum quid*, ſans quelqu'aide ou moyen,
La plus parfaite intelligence,
La plus active diligence,
Ne feront pas ſortir de l'état mitoyen.

L'HOMME CONTENT.

J'Ai dix mille hommes en Bourgogne,
Qui cultivent, pour moi, certain fruit plein d'attraits,
Dont Silene rougit ſa trogne.
J'en ai dix mille ailleurs, dont toute la beſogne
Ne tend qu'à m'apprêter les préſens de Cérès.
C'eſt pour moi qu'un Marin, paſſant ligne & tropique,
Va chercher dans Bengale & dans Pondichéry
Ce qu'ils ont de plus magnifique,
De plus rare & de plus chéri.
C'eſt pour moi qu'à Moka le caffé ſe cultive;
C'eſt pour moi qu'en Égypte on file le coton;
C'eſt pour moi que du Gange on viſite la rive;
C'eſt pour moi que l'on va dégarnir le Japon;
C'eſt pour moi qu'un Pêcheur ſur l'Élément liquide,
Dès la pointe du jour, va tendre ſes filets.
C'eſt pour moi qu'un Chaſſeur avide,
Par le cruel ſecours du ſalpêtre homicide,
Dépeuple l'air & les forêts.
Dans l'un & dans l'autre Hémiſphere,
Pour moi, tous les Mortels ont des emplois divers;
J'occupe la Nature entiere,
Tout me ſert dans cet Univers.

JE ne puis me mettre en penſée,
Pourquoi l'on a fait de Perſée
Un demi-Dieu ſi renommé;
Ce qu'il a fait me ſemble un peu trop eſtimé.
Monté ſur un cheval qui vole
Mieux que tous les enfans d'Éole,
La tête de Méduſe en main,
Armé d'un bouclier, ouvrage de Vulcain,
Du caſque de Pallas, & d'une grande épée
Dans l'onde infernale trempée,
Dans les airs, pour ſa Belle, il s'élance ſoudain;
Et dans cet attirail, du triomphe certain,
Son bras tout-puiſſant a la gloire
D'abbattre le Monſtre marin.
O le plaiſant exploit! ô la belle victoire!
Autant en eût fait Arlequin.
Pour moi, quoi qu'en diſe l'Hiſtoire,
Je ne puis m'empêcher de croire
Que la demi-Divinité
Au prétendu Héros n'a pas aſſez coûté,
Et que les Contrôleurs du Temple de Mémoire
Eurent pour lui trop de bonté.

❖❖❖

SI l'Opéra n'a rien qui me flatte & m'amuſe;
A tous ces beaux jargons qu'il prend dans les Romans
Si mon ſuffrage ſe refuſe,

Mon dégoût, ſur ce point, ne manque pas d'excuſe.
Puis-je être ſatisfait d'un Spectacle où j'entends
Toujours les mêmes mots, toujours les mêmes chants?
Je ſuis ſi rebuté de l'amoureux myſtere,
Que je voudrois enfin qu'il allât ſe cacher
A l'ombre d'un ormeau, ſur la verte fougere.
Le ſon des chalumeaux ne peut plus me toucher;
Je m'endors au récit d'un papillon volage;
Le murmure de l'eau ne m'offre que fadeurs;
Je ſuis las des oiſeaux, & de leur vain ramage;
Les roſes & les lys me donnent des vapeurs;
Dégoûté des ſoupirs de Flore & de Zéphyre,
Quand j'entends, *Vaſtes Mers*! je ſuis preſque noyé;
Pour moi, les doux plaiſirs deviennent un martyre;
Les graces & les jeux n'ont plus rien qui m'attire;
Les ris ne me ſont plus rire que de pitié.

LE CHARME DU VAUDEVILLE A TABLE.

QUE feroit-on dans un repas,
Si la Chanſon n'en étoit pas?
Rappellez-vous ce qui s'y paſſe,
Malgré la quantité des mets appétiſſans,
Qu'avec un ordre exquis ſur la table on entaſſe,
Bientôt le ſombre ennui vient aſſoupir les ſens.
Dans une langueur inſipide,
Sur l'aſſiette baiſſant les yeux,

Tous les gens du feſtin gardent le ſérieux ;
Les hommes ſont peſans, le beau ſexe eſt timide ;
Point de gaïté, cela dure juſqu'au deſſert.
Auſſitôt qu'on le ſert,
Le joyeux Vaudeville arrive.
Quel changement ! ſa voix récréative
De tous les Conviés excite les tranſports ;
Rend la Prude moins fiere, & l'Agnès moins craintive ;
La liberté renaît, on s'épanche au dehors ;
Plus de contrainte. C'eſt alors
Que l'Hôte plus aimable, & l'Hôteſſe plus vive
Font couler, à longs traits, les liquides tréſors
Que la Seine, pour nous, conduit ſur cette rive.
C'eſt alors qu'un joyeux Convive,
Saiſiſſant un flacon ſcellé,
Qui de Reims & d'Aï tient la liqueur captive,
Fait ſauter juſqu'à la ſolive
Le liége déficelé.
Tout le cercle attentif porte un regard avide
Sur cet objet qui les ravit ;
Ils préſentent leur verre vuide,
Le nectar pétillant auſſitôt le remplit.
On boit, on goûte, on applaudit ;
On redouble, & par l'Aſſemblée
La mouſſe Champenoiſe à plein verre eſt ſablée.
De-là naiſſent les ris, les tranſports éclatans ;
La ſéve & tout ſon feu, juſqu'au cerveau montans,

Font naître des débats, des querelles polies
Qui réveillent l'eſprit de tous les Aſſiſtans.
On attaque, on répond, les traits & les ſaillies
S'enchaînent l'un à l'autre, & partent ſur le tems.
On voit paroître alors ces ſornettes jolies,
Ces contes amuſans, ces riens dits à propos,
Badinage, impromptu, fleurette, petits mots,
Enfin tout ce recueil d'agréables folies,
Qui, du tems fugitif ſemblant fixer le cours,
Prolongent les repas, & les font trouver courts.

PERMETTRAI-JE à mes pieds d'écraſer ce fourmi?
Dois-je tuer ce ver au ſoleil endormi?
Sur l'ouvrage de la Nature
Ai-je des droits aſſez puiſſans?
N'eſt-ce pas lui faire une injure
Que de détruire ſes enfans?

LORSQUE la Déeſſe infernale
Qui préſide aux fâcheux débats,
Des Grecs & des Troyens ſuſcita les combats;
Ce fut par le ſecours d'une pomme fatale.
Je penſe que ce fruit a des charmes ſecrets,
Pour ſemer la diſcorde & diviſer les hommes.
La Normande Province eſt le pays des pommes.
On ſçait qu'elle eſt auſſi le pays des procès.

ÉTRENNES
ET BOUQUETS.

A MONSIEUR DE L**.

AIR : *Ici je fonde une Abbaye.*

REçois le tribut ordinaire
Du Doyen de tes Compagnons ;
Chacun te fête à ſa maniere,
La mienne eſt toujours en Chanſons.

Mon cher Ami, veux-tu m'en croire ?
L'Amour nous plut dans le Printems ;
Au Dieu charmant qui nous fait boire,
Donnons l'Octobre de nos ans.

Si notre Été nous abandonne,
Faut-il nous livrer aux douleurs ?
Doit-on ſe plaindre de l'Automne,
Quand elle a du fruit & des fleurs ?

Bien ſouvent la grêle & l'orage
Viennent en Juin nous ennuyer ;
Tandis qu'un ſoleil ſans nuage
Nous vient en Septembre égayer.

Il n'eſt point de ſaiſon ſi belle
Que celle où les raiſins ſont beaux ;
Prions le bon fils de Sémele
De remplir toujours nos tonneaux.

De ſes faveurs s'il nous honore,
Rien ne m'allarme, & j'ai raiſon ;
Je vis, & je veux vivre encore,
Puiſque je trouve le vin bon.

Couronné de pampre & de lierre,
Je ſuis plus glorieux qu'un Roi ;
Pour trône un berceau ſçait me plaire,
Le verre eſt un ſceptre pour moi.

C'eſt ainſi que mon cœur tranquille
Brave les caprices du ſort ;
Avec l'arme la plus fragile,
J'abbats le chagrin le plus fort.

Suis-moi, tu ne ſçaurois mieux faire ;
Prends un peu de ce jus divin.
Dieu, s'il n'étoit pas ſalutaire,
Auroit-il changé l'onde en vin ?

Des Médecins, ſur ce breuvage,
N'écoute plus les ſots diſcours ;
S'ils nous en défendent l'uſage,
C'eſt qu'il rendroit vain leur ſecours.

Ces Docteurs n'ont point d'ennemie
Plus à craindre que la Santé ;
Soutiendroient-ils une ambroiſie
Qui l'entretient dans ſa beauté ?

Souviens-toi du papa Silene ;
Penſes-tu qu'il ait pris dans l'eau
Cette ronde & groſſe bedaine,
Qu'il conſerva juſqu'au tombeau ?

Jette l'œil ſur moi, je te prie :
Eſt-ce à ta boiſſon que je dois
Cette demi-lune fleurie,
Et tout l'embonpoint que tu vois ?

Que mon plaiſir ſeroit extrême,
Si le diſcours que je te tien,
Dans ce qui fait mon bien ſuprême,
T'engageoit à chercher le tien !

Tâchons pourtant que la Sageſſe
Gouverne toujours nos deſirs ;
Buvons, chantons, mais que l'yvreſſe
Ne ſouille jamais nos plaiſirs.

Qu'auprès de nous, toujours à table,
La Raiſon puiſſe nous parler;
Buvons, pour la rendre agréable,
Non pour la perdre & l'immoler.

AU MESME.

AIR : *Dans ma Cabane obſcure.*

QUAND le Dieu du Permeſſe
Me vient offrir des fleurs,
Pour fêter la richeſſe,
Ou l'éclat des grandeurs,
Je fais la ſourde oreille,
Et je ſuis endormi;
Mais bientôt je m'éveille,
Pour chanter mon Ami.

Que l'aveugle Fortune
Me pourſuive toujours;
Que ſa vieille rancune
Dure autant que mes jours:
Contre ſa violence,
Mon cœur eſt affermi;
Et j'en ris, quand je penſe
Qu'il me reſte un Ami.

Par le Dieu de Cythere
Que je ſois immolé,

Du poids de ſa colere
Que je ſois accablé ;
Malgré toute la haine
De ce fier ennemi,
Je charmerai ma peine,
En chantant mon Ami.

Vous, que l'intérêt mene
Où regne le crédit,
Mon cœur plaint votre peine,
Et ma ſageſſe en rit.
Toute la bienveillance
De Séchelle & Paulmy,
Dans ma juſte balance,
Peſe moins qu'un Ami.

Si quelque maladie
Vient s'attaquer à moi,
Quoique j'aime la vie,
Je n'en ai point d'effroi ;
Du danger, pour moi-même,
Je n'ai jamais frémi ;
Mais ma crainte eſt extrême,
Pour les jours de l'Ami.

Les faveurs de Bellone
Nous coûtent des regrets ;
La richeſſe ne donne
Que des biens imparfaits ;
Des plaiſirs de Cythere,

Souvent on a gémi ;
S'il eſt un bien ſur terre,
C'eſt un fidele Ami.

Ce n'eſt point l'excellence
Des ragoûts délicats,
Ce n'eſt point l'abondance
Qui fait les bons repas ;
N'eût-on, pour toute chere,
Que grillade & ſalmi,
Aux feſtins je préfere
La table de l'Ami.

O toi, qui pour De L**
Nous fait voir tant d'ardeur,
Pour le fêter en forme,
Bois de cette liqueur ;
Prends-en bonne meſure,
Ne mets point d'eau parmi ;
Qu'elle ſoit auſſi pure,
Que le cœur de l'Ami.

Vous, que l'Hymen engage,
Tâchez d'être d'accord ;
Songez que du ménage
L'union fait le ſort.
Il faut, quand on s'allie,
Ce que l'on trouve ici :
Dans la femme, une Amie ;
Dans l'époux, un Ami.

Dans ce jour d'allégreſſe,
Que chacun d'entre nous
S'abandonne à l'yvreſſe
Des tranſports les plus doux :
Charles, pour ceux qu'il aime,
Ne fait rien à demi ;
Comportons-nous de même
Pour ce fidele Ami.

Novembre, je t'honore,
La ſaint Charle eſt chez toi.
Un autre mois encore
A des attraits pour moi ;
C'eſt celui dont la porte
S'ouvre par ſaint Remi.
Ce bon mois nous rapporte
De quoi boire à l'Ami.

AU MESME,

En lui préſentant ſon Portrait pour Bouquet.

AMI, duſſé-je te déplaire,
Je vais te peindre d'un ſeul trait.
Bien penſer, bien dire, & bien faire,
C'eſt ce qu'enſemble on ne voit guère ;
Et c'eſt, en trois mots, ton Portrait.

A MADAME DE L**.

C'Est aujourd'hui ſainte Opportune,
Fête, dans ce tems-ci, pour moi très-importune,
Et qui me fait un peu peſter;
Car enfin que vous préſenter?
Des fleurs? On en voit peu, l'hyver a glacé Flore,
Et la belle ſaiſon n'eſt pas fort belle encore.
Offrirai-je mon cœur? Inutile recours!
Cette offre eſt inſipide, & paroît peu ſincere;
Les cœurs ſont, dans ce ſiecle, un préſent très-vulgaire,
Que l'on offre ſans ceſſe, & qu'on retient toujours.
Des vœux? Autre fadeur, rien n'eſt plus ordinaire.
Et puis quels vœux former? Ma foi, je n'en ſçais rien.
Vous avez des attraits, de la ſanté, du bien;
Il ne me reſte en tout qu'un ſeul ſouhait à faire;
Si j'en croyois mon cœur, je le riſquerois bien:
Mais je crains, entre nous, que quelqu'un n'en murmure.
Ce quelqu'un eſt l'époux, & cet époux m'aſſure
Qu'il m'aime, & je l'en crois, avec juſte raiſon.
Malgré cela, je conjecture
Qu'il trouveroit fort mal, dans cette conjoncture,
Ce que je trouverois fort bon.

A LA MESME.

D'UN Ami du vieux tems vous voyez le Bouquet :
Recevez-le, Madame, au gré de mon ſouhait ;
C'eſt une faveur que j'eſpere.
L'amitié ne craint rien du tems qui tout détruit ;
Et bien loin que l'âge l'altere,
Semblable à la liqueur que l'Automne produit,
Elle eſt, en vieilliſſant, & meilleure & plus chere.

A MADAME T**.

SOUS les loix de l'hymen vous êtes engagée ;
Cécile, de mes Vers ce ſera le ſujet.
Le deſir de vous voir d'un doux ſort partagée,
Me dicte aujourd'hui ce Bouquet.

Que tout ce qui produit les guerres inteſtines,
Contradictions, bruits, clameurs,
Plaintes, rebuts, débats, caprice, humeurs chagrines,
Jamais de votre hymen ne troublent les douceurs.
Les amours d'aujourd'hui n'ont pas fortes racines,
Six mois, le plus ſouvent, détruiſent les meilleurs :
Que vos heureux liens, de Saturne vainqueurs,
Soient plus forts dans vingt ans que dans leurs origines.
Quoiqu'en ces bas lieux les douleurs
Des plaiſirs ſoient toujours voiſines,

Puiſſiez-vous ne point voir des ris naître les pleurs:
Qu'au contraire toujours, pour flatter vos deux cœurs,
Les Amours & les Jeux entourent vos courtines.
Que, loin d'employer les rigueurs
Qu'exercent les maris des cités tranſalpines,
Le vôtre, de la France imitant les Seigneurs,
Dorme tranquillement ſur la foi de vos mœurs.
D'un grand nombre d'époux les flammes clandeſtines,
Chez nos Laïs & nos Corines,
Vont chercher follement des coupables faveurs,
Qui ſouvent cauſent leurs ruines:
Que le vôtre, abjurant les brutales fureurs
De ces crapules libertines,
Pour des charmes divins, pour des vertus divines,
Renferme, en vous aimant, tout ce qu'il a d'ardeurs.
Certains maris, dont les léſines
Font que tout manque en leurs cuiſines,
Sont au jeu des diſſipateurs;
Des indiſcrets va-tout les pertes aſſaſſines
Menent à l'hôpital mari, femme & mineurs:
Que votre ami, toujours éloigné des joueurs,
Ne faſſe pas chez lui des épargnes meſquines,
Pour aller tout répandre ailleurs.
La plûpart des époux ſont lourds, fâcheux, grondeurs:
Que T** n'ait jamais que des graces badines,
De galants procédés, des mots doux & flatteurs.
La plûpart des maris ſont des fagots d'épines:
Que le vôtre toujours ſoit un Bouquet de fleurs.

A M. DE V**.

DANS ce jour où cinquante-quatre
A fait place à cinquante-cinq,
Ma Muſe, pour toi, va s'ébattre
Dans un ouvrage très-ſuccint.
N'ayant point de plus forte envie,
Que de pouvoir, toute la vie,
Te voir heureux plus qu'à demi;
Je te ſouhaite, cher Ami:

Dans ta maiſon paix fraternelle,
Que le tems ne puiſſe affoiblir;
Point d'embarras dans ta cervelle,
Dans ton cœur point de vain deſir;
Dans ta bourſe de quoi fournir
Aux vœux d'une ame noble & belle;
Dans ton cellier un élixir
Dont la bonté ſoit naturelle:

Dans ton oncle, pour t'affermir,
Vigueur & lumiere éternelle;
Dans ta Moitié, pour ton plaiſir,
Grace & beauté toujours nouvelle;
Dans tes enfans, pour t'obéir,
Des cœurs ſoumis, jamais rebelles;
Dans tes gens, pour te bien ſervir,
De bons bras, & des mains fidelles.

A MADAME DE V**.

HIER dans un promenoir errant à l'aventure,
Je rêvois au Bouquet qu'il falloit vous donner.
Le choix m'embarraſſoit ; dans cette conjoncture,
Quelqu'un que j'entrevis ſçut me déterminer.
C'étoit Apellius : à l'inſtant ſa préſence
Rappella dans mon ſouvenir
Ce portrait véridique où votre reſſemblance
Sçait ſi bien frapper & ſaiſir.
Le pinceau de ce jeune Apelle,
Dans tout ce qu'il trace eſt fidele ;
Mais on peut dire que ſon art
Brille ſurtout à votre égard.
Il a, dans votre image, attrapé la nature
Bien mieux que ne feroit le plus célebre Auteur ;
Par moi-même j'en ai la preuve la plus ſûre,
Et quand on me fit voir ce portrait enchanteur,
Je ſentis tout-à-coup le vrai de la peinture,
Par le mouvement de mon cœur.
Après avoir rendu d'une juſteſſe extrême,
Dis-je alors en moi-même,
Tout ce qui, chez Thémire, enchante nos regards,
Que tu ſerois, cher Peintre, honoré chez les Arts,
Si ton pinceau pouvoit décrire
La beauté de ſon ame, & tout ce qu'elle inſpire !

A LA MESME.

JE vous offre, Thémire, un tribut ſi léger,
Qu'un Zéphyr n'auroit point de peine à s'en charger.
Nous autres habitans du Mont à double cime,
Si fort brouillés avec Plutus,
Que nous ne connoiſſons la richeſſe qu'en rime,
Nous donnons volontiers force vœux, rien de plus.
Ceux-ci ſont au ſurplus
Enfantés par mon cœur, & c'eſt lui qui s'exprime.

Que la capricieuſe & volage Borgnon,
Qui fait, ſur un pivot, tourner le ſort du monde,
Se fixe auprès de vous, & ſi bien vous ſeconde,
Que vous puiſſiez, ſur rue, avoir plus d'un pignon.
Que l'infernal trio de ces vieilles Fileuſes,
Qui de Parques portent le nom,
Changeant en humeurs gracieuſes
Leur eſprit fâcheux & grognon,
N'ourdiſſent, pour vos jours, que des trames ſoyeuſes,
D'un tiſſu plus uni que le plus beau linon.

Que l'Envie au teint pâle, au maigre & noir chignon,
Ne puiſſe vous bleſſer de ſes dents venimeuſes;
Que les roſes, pour vous, ne ſoient point épineuſes;
Et n'éprouvez jamais ni revers, ni guignon.
Surtout pour empêcher la camarde Guenon

De m'envoyer dormir aux rives ténébreuſes ;
Ne donnez jamais lieu de mettre des pleureuſes
Sur des manches de drap-Pagnon :
Qu'un bonheur toujours pur, qu'un ſort exemt d'allarmes
Vous conſerve toujours cet embonpoint mignon,
Qui donne du prix à vos charmes,
Et que vos yeux jamais ne verſent d'autres larmes,
Que celles qu'autrefois, ſur les bords du Lignon,
Le plaiſir fit répandre à la fidelle Aſtrée,
Quand ſon ame étoit pénétrée
Des feux de ſon cher Compagnon.

A LA MESME.

DANS ces premiers jours de l'année,
L'uſage & l'amitié demandent que par moi
Vous ſoyez, Thémire, étrennée.
Je ſuis prêt d'obéir à cette douce loi ;
Mais pour avoir votre ſuffrage,
Il faut que quelques traits nouveaux & délicats
Vous recommandent mon ouvrage,
Et, ma foi, c'eſt-là l'embarras.
Si dans un Madrigal ma Muſe vous expoſe
Que le Printems vous ſuit même au tems des frimats,
Et que l'on voit en vous tout l'éclat d'une roſe
Dans les beaux jours de Mai nouvellement écloſe,
De ces vieux lieux communs vous ferez peu de cas.

Dirai je

Dirai-je que vos yeux ont un charme admirable,
Qui fixe les Amours auprès de vos appas ;
Que des Graces, des Jeux, des Ris la troupe aimable,
D'Amathonte, pour vous, a quitté les climats ?
De ces mots rebattus on eſt ſi las, ſi las !
Aux Divinités de la Fable
Oſerai-je vous comparer ?
Outre qu'en cette idée il n'eſt rien d'eſtimable,
Nulle d'elles ne peut avec vous figurer.
Je vois dans Cytherée une franche Coquette,
Qui, ne ſe bornant pas à l'hommage des Dieux,
D'un Chaſſeur, d'un Berger mendia la fleurette,
Et ſouvent, pour la terre, abandonna les cieux.
Dans l'Aurore je vois une Belle innocente,
Qui, pouvant ſe donner un époux gracieux,
Pleure, tous les matins, la ſottiſe éclatante
Qu'elle a faite en prenant un mari froid & vieux.
Je vois dans Flore une Jeuneſſe
Dont le cœur un peu trop ouvert
De tous les Papillons approuve la carreſſe ;
Et par trop de bonté ſe perd :
Dans Diane une Chaſſereſſe,
Qui des bois n'aimoit le couvert,
Que pour jouir de la tendreſſe
Du beau Galant qui lui fut cher :
Dans Minerve une Prude, un eſprit ſombre & fier,
Comme l'oiſeau que la Déeſſe
Porte ſur ſon caſque de fer :

Dans Cybele je vois une folle Déeſſe,
Qui, dans ſon temple, eut la foibleſſe
De s'entêter d'un jeune Clerc;
Et dans Junon une Diableſſe,
Dont les tranſports jaloux font damner Jupiter.
De vous, à ces objets, grande eſt la différence.
Ainſi, de ce côté, perdant toute eſpérance,
Je prendrai le parti de finir en deux mots;
Et pour ne point laſſer par d'ennuyeux propos,
Je me contenterai de dire
Qu'en vous, tous leurs charmes, Thémire,
Ne ſont accompagnés d'aucun de leurs défauts.

A LA MESME.

J'Ai toujours fui les tendres feux;
Mais ſi jamais mon cœur ſoupire,
Je veux que l'Objet de mes vœux
Soit fait ainſi que je vais dire.

D'abord, & pour premier ſouhait,
Je veux qu'une taille mignonne,
Deux beaux yeux noirs, un nez bien fait,
Se trouvent chez cette perſonne.

Je veux qu'un joli petit bras,
D'une rondeur appétiſſante,
Conduiſe mes yeux aux appas
D'une main fraîche & ragoûtante.

Je veux qu'un pied bien figuré
La rende légere à la danſe,
Et qu'un embonpoint meſuré
Des Graces lui laiſſe l'aiſance.

Je veux que la ſincérité
Faſſe d'elle une bonne amie,
Et qu'elle rende la beauté
Compagne de la modeſtie.

Je veux qu'avec le ſentiment
Le goût, chez elle, ſe raſſemble;
Que l'eſprit & le jugement
Soient ſurpris de s'y voir enſemble.

Je veux qu'exempte de hauteur,
Dans l'air elle ait de la nobleſſe,
De l'égalité dans l'humeur,
Dans ſon parler de la juſteſſe.

Je veux que ſon eſprit badin
Paroiſſe un peu malin, ſans l'être;
Et qu'au rebours ſon cœur mutin
Soit un peu fier, ſans le paroître.

Chez elle, je veux voir unis
Vénus & l'enfant de Cythere;
Qu'elle ait tout l'agrément du fils,
Toutes les graces de la mere.

Je veux, (& c'eſt mon dernier vœu,)
Que, fuyant le commun ſyſtême,
Des autres elle parle peu,
Et moins encore d'elle-même.

Voilà le fidele portrait
De la perſonne que j'envie.
Où trouveras-tu cet Objet,
Dira quelqu'un ? je t'en défie.

A cela je réponds en bref,
Qu'un ſi digne Objet eſt trouvable;
Et que, vis-à-vis ſaint Joſeph,
On en pourra voir un ſemblable.

A MADEMOISELLE DE V.

POUR Étrenne aujourd'hui recevez, petit Cœur,
Les vœux que l'amitié forme en votre faveur.
Que jamais ſouci, ni triſteſſe
De vos ans ne trouble le cours :
Daignent les Dieux veiller ſans ceſſe
Sur votre ſort, & ſur vos jours.
Vivez, pour remplir l'eſpérance
Que les charmes de votre enfance
Nous font juſtement concevoir
D'un bon Maître bonne Écoliere,

Vivez, pour acquérir tout ce qu'il faut avoir
De connoiſſance & de ſçavoir.
Vivez, pour exceller dans le talent de plaire,
Talent, chez vous, héréditaire;
Que vous faites déjà preſqu'auſſi-bien valoir,
Que ceux dont le ſoin vous éclaire.
Au Dieu d'Amour vous êtes chere:
Son zèle pour vous s'eſt fait voir,
Par d'heureux dons qu'il ſçut vous faire.
Dans quelques ans, pour vous pourvoir,
Il doit s'entendre avec ſon frere.
Vivez, pour augmenter ſa gloire & ſon pouvoir.
Attentive toujours à la voix du devoir,
Vivez, pour chérir une Mere,
Dont l'eſprit & le caractere
Des vôtres ſont le vrai miroir.
Vivez, pour contenter un Pere
Dont vous êtes l'amour, le plaiſir & l'eſpoir.

A LA MESME.

LE Dieu du double Mont, lui dont l'eſprit futile
Dans le ſombre avenir lit mieux qu'une Sybille,
Vient de me déclarer que l'aimable Fanfan,
Pour qui Flore aujourd'hui décore cet aſyle,
Quand l'âge la rendra nubile,
Soumettra tout au doux Tyran
Qui du monde eſt le vrai mobile;

Et qu'elle doit un jour briller dans la grand'ville,
Qui porte le beau nom d'un des fils de Priam,
Comme y brille l'Objet qui la fit ſi gentille.
La Maman fut ce qu'eſt la Fille ;
La Fille, avant de voir dix fois le jour de l'an,
Deviendra ce qu'eſt la Maman.

A MADEMOISELLE C***.

En lui envoyant un bouquet de ſoucis.

SI j'oſe aujourd'hui vous donner
Un bouquet de cette nature,
Ne formez contre moi ni plainte, ni murmure.
Le choix des fleurs pourra vous étonner :
Mais il n'eſt point à condamner.
Quelque raiſon m'y porte, & c'eſt pour vous apprendre
Que, dès longtems, pour vous, ayant pris du ſouci,
Autant que deux beaux yeux jamais en ont fait prendre,
Je voudrois que, pour moi, vous en priſſiez auſſi.
Non pas de ce ſouci qui tue,
Qui, le jour & la nuit, rend une ame abbattue,
Et juſques au trépas s'obſtine à l'affliger ;
Mais un autre ſouci moins dur & plus léger :
Souci qui fait que l'on déſire ;
Souci qui fait que l'on ſoupire ;
Souci que le plus beau des Dieux
Fait ſentir, & ſentit lui-même ;
Souci qui ſçait rendre ennuyeux

Tout ce qui n'eſt pas ce qu'on aime ;
Souci qui fait compter les mois,
Les jours, les momens de l'abſence ;
Souci qui ſouvent, dans les bois,
Fait chercher l'ombre & le ſilence ;
Souci qui rend penſif ; ſouci qui fait trouver
Un plaiſir ſecret à rêver ;
Souci qui fait qu'une Bergere,
Senſible aux ſoins de ſon Berger,
S'occupe de lui ſeul, ne cherche qu'à lui plaire,
Et brûle de le ſoulager ;
Souci qui, des grandeurs dédaignant l'avantage,
Par l'éclat des tréſors ne peut être adouci ;
Qui, dans les tendres cœurs, ne ſouffre aucun partage,
Et ſçait les délivrer de tout autre ſouci.

ÉTRENNES POUR M. LE M**.

JE voudrois, dans l'an qui commence,
Marqué par un, ſept, cinq & neuf,
T'aſſurer, cher ami, de ma reconnoiſſance,
Par quelque opuſcule tout neuf ;
Et c'eſt pour ſatisfaire à cette bonne envie,
Que ma Muſe, en commerce avec les animaux,
Comme fut autrefois l'Eſclave de Phrygie,
Va chercher dans le ſein d'une ménagerie,
Matiere pour des vœux nouveaux.

Que la faveur des Deſtinées,
Des jours qui me ſont chers conſervant le flambeau ;
Te faſſe vivre autant d'années
Que la corneille & le corbeau ;
Que le cerf, ſi tu veux, ou la biche légere ;
Quand l'un & l'autre ont le bonheur
D'échapper au plomb du Chaſſeur.
Pour toutes les fleurs de Cythere,
Je crois que l'on fait bien d'être un peu papillon ;
Sois toujours tel, n'y reſte guère,
De l'abeille, en cela, ſuis la ſage leçon.
Surtout, pour éloigner la fin de ta carriere,
Évite avec grand ſoin le ſort du hanneton.
Si tu veux, en un mot, dans le tendre myſtere
Paſſer encor quelque ſaiſon,
Tourterelle ou colombe auront de quoi te plaire,
Caille & poulette encor pourront te ſatisfaire ;
Fixe toi-là, c'eſt la raiſon :
Mais éloigne de toi, cher Frère,
Toute chouette, margot, pigrieche & guenon.
Ton talent & ton ſçavoir faire
T'approchent quelquefois du beau Sang de Bourbon.
La complaiſance étant chez les Grands néceſſaire,
Fais-en voir : mais ne ſois nulle part limaçon,
Chien couchant, ni caméléon.
Veux-tu que, dans chaque maiſon,
Ta préſence toujours, comme aujourd'hui, ſoit chere !

Bannis le ſot orgueil de l'oiſeau de Junon.
Ne ſois en aucune maniere
Chat-huant, ours, ni hériſſon:
Mais ne ceſſe jamais d'être, à ton ordinaire,
D'un facile & bon caractere,
Sans être pourtant trop mouton;
Car avec ſon cœur débonnaire,
Mouton tous les jours eſt dindon.
Puiſſe-t-on voir toujours en toi, mon cher Patron,
Du ſerpent qui s'endort, ſans fermer la paupiere,
La prudente précaution;
Le ſoin de la fourmi pour faire,
En tems & lieu, proviſion;
Du cygne la candeur, la bonté du mignon
Qui de Coco, chez toi, porte le joli nom;
L'amitié fidelle & ſincere,
Ce zèle ardent que rien n'altere
Chez Barbet, Caniche & Bichon;
L'amour du pélican pour ceux dont il eſt pere,
L'eſprit fin du renard, la force du lion,
Du Roi des baſſes-cours la tête noble & fiere;
L'œil auſſi perçant, auſſi bon
Que l'oiſeau qui, jadis, enleva Ganimede;
Tout le vif du moineau, tout le feu du pigeon,
Toute la gaité du pinçon;
Tout l'appétit du quadrupede
En quoi fut changé Lycaon,
Pour t'exemter enfin de l'indigeſtion,

Mal commun qui du noir Pluton
Peuple fort la demeure obſcure,
Que ton Médecin te procure,
Par ſon exacte attention,
Le bon eſtomath dont Nature
Fit à l'autruche l'heureux don.
Pour n'omettre aucune pécore
Qui puiſſe à quelque vœu donner occaſion,
Je te ſouhaiterois encore
Certaine vertu qui décore
Le rablu croqueur de chardon :
Mais ſur un tel point la décence
Veut que l'on garde le ſilence.
Gardons-le donc, & vite à la concluſion.
Si, de tant d'animaux raſſemblant le mérite,
Tu remplis tous mes vœux, je te jure, ma foi,
Que le phœnix, malgré tout ce qu'on en récite,
Sera bien moins phœnix que toi.

MOTET FRANÇOIS

POUR LA FESTE DU MESME,

Mis en muſique par M. Blaiſe.

RÉCIT.

QUE la reconnoiſſance en ces lieux vous appelle,
Vous qui brillez dans l'Art d'*ut*, *re*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*.
Préparez en ce jour une Feſte nouvelle :

Mais, pour nous épargner une langueur mortelle,
Gardez-vous d'imiter les récits d'Opéra.

AIR DE MOUVEMENT.

Célébrez, par le chant, un ami dont le zèle
Toujours, avec ardeur, les beaux Arts appuya.
Pour fêter cet ami fidele,
Chantez, chantez *Alleluia*.

CHŒUR.

Pour fêter cet ami fidele,
Chantons, chantons *Alleluia*.

RÉCIT.

Celui qui, sur ces bords, attire notre hommage,
D'un encens prodigué craint les fortes odeurs.
Que de sinceres vœux soient l'offrande & le gage
De la tendre amitié qu'il inspire à nos cœurs.

PRÉLUDE GRAVE.

Prions le Maître du tonnerre
Que jamais, à ce bon ami,
La peine & le souci
Ne déclarent la guerre.

Item :

Que la bonté des Dieux à jamais lui conserve,
Dans sa bonne Maman, la plus sage Minerve,
Qui soit depuis Lima jusqu'à Jérusalem.

Item :

Aux fruits de ſon hymen que le ciel ſoit propice :
Qu'un heureux ſort les garantiſſe
D'*Oremus* & de *Requiem*.

Item :

Qu'il n'éprouve jamais ni perte, ni dommage ;
Et ſi quelqu'envieux oſe lui faire outrage,
Qu'il ſoit mis en cage,
Secundùm legem.

Item :

Toutes les fois que le compere
T'implorera, Dieu de Cythere,
Sans biais & ſans détour, fais lui réponſe *ad rem*.

Item :

S'il cueille, en ton jardin, quelque roſe naiſſante ;
Que cette roſe, Amour, d'épines ſoit exemte ;
Et qu'il puiſſe toujours, ſans danger, faire *idem*.

Item :

D'une bonne ſanté toujours dépoſitaire,
(Car c'eſt-là le grand *tu autem*,)
Qu'aucune fievre ne l'altere ;
Que le rhume jamais ne l'oblige de faire
Hem, hem, hem.

Item :

Pour n'être point ſitôt privé de la lumiere,
Et s'en aller tard *ad patrem*,
Qu'il triomphe, à ſon gré, de la Parque ſévere ;

Qu'il ſoit plus longtems ſur la terre,
Que Neſtor & Mathuſalem.
Tandem :

En faveur, & pour récompenſe
Du zèle, de l'ardeur, & de la bienfaiſance
Qui nous rendent ſi cher *amicum Joannem*,
Que la divine Puiſſance,
Dans tous les tems, lui diſpenſe
Fortunam, honorem,
Gloriam & pacem.
Amen, amen, amen.

CHŒUR.

Que la divine Puiſſance, &c.

POUR LE MESME.

ENTRE la Fille & le Papa,
Dans ce doux inſtant, me voilà.
Maître des Dieux, à votre table
Je me plairois moins de moitié :
Je ſuis, dans cette place aimable,
Entre l'Amour & l'Amitié.

Que ne puis-je être inceſſamment
Comme je ſuis dans ce moment ?
Jamais du plaiſir que j'éprouve

Je ne me ſens raſſaſié :
Quand, chez le M * *, je me trouve,
Entre l'Amour & l'Amitié.

De Plutus les plus doux bienfaits
Ne rempliroient pas mes ſouhaits ;
Il eſt un bien plus eſtimable,
Et par mon cœur plus envié :
C'eſt celui que l'on goûte, à table,
Entre l'Amour & l'Amitié.

C'eſt en vain que le Sort jaloux
Voudroit m'accabler de ſes coups ;
Bientôt, grace au jus qu'on me verſe,
Tout chagrin ſeroit oublié :
En a-t-on, quand Bacchus nous berce
Entre l'Amour & l'Amitié.

Voici Philis, voici du vin :
Tous deux balancent mon deſtin.
Nul ennui jamais ne nous trouble,
Quand le plaiſir eſt varié :
Et que l'on rend ſon bonheur double,
Par l'Amour & par l'Amitié.

Pour être heureux à tous égards,
De nos loiſirs faiſons deux parts ;
Moitié pour un Sexe adorable,

Pour nos amis l'autre moitié.
Que ſe partage eſt agréable
Entre l'Amour & l'Amitié !

Quoique ma Muſette n'ait pas,
Fameux Auteurs, vos grands éclats,
Il ne faut point qu'on la condamne :
Phœbus a dit, ſur ſon trépié,
Que les chalumeaux ſont l'organe
De l'Amour & de l'amitié.

A MONSIEUR LE L**.

BIEN nous en prend, mon cher Le L**,
Que, pour conforter notre cœur,
Tu ſçaches compoſer palmire, eau de genievre,
Cinnamome, ſcubac, & mainte autre liqueur.
Chez toi l'on a beſoin de ce ſecours flatteur.
On y voit une Dame à qui le petit mievre,
Que l'on appelle Cupidon,
De bleſſer tous les cœurs a départi le don.
Seine & Marne jamais, ni riviere de Bievre,
N'ont rien vû de tel : car elle a
Plus d'appas que jamais il n'en fut, & ſera
Depuis Charenton juſqu'à Sévre.

Auſſi dès qu'on la voit, adieu la liberté,
Non, non, quand on auroit l'âge & la gravité
Du feu Préſident de Bellievre,
L'on ne pourroit jamais d'Amour braver les loix.
Quand je l'apperçus, moi, pour la premiere fois,
Soudain je fus ſaiſi d'une brûlante fievre;
Et ſi, d'abord, je n'euſſe fui
Auſſi vîte qu'un jeune lievre,
Peut-être ſerois-je, aujourd'hui,
Pour tempérer mes feux, réduit au lait de chevre.
Or donc, cher ami, ſi tu veux,
Que l'on aille chez toi paſſer une heure ou deux,
Puiſqu'un cruel devoir nous ſevre
De cet Objet ſi gracieux,
Soulage nous du moins par un jus précieux,
Et qu'il puiſſe ſouvent nous humecter la levre.
Sois certain, au ſurplus, qu'une place en ton cœur
Eſt un bien, pour moi, plus flatteur
Que tout l'or & l'argent qu'on voit chez maint Orfévre,
Et que tous ces bijoux de prix,
Qui font dans le Palais, & ſur le Quay de Geſvre
Venir, ces jours-ci, tout Paris.
Adieu. Ne trouvant plus pour toi de rime en *evre*;
Ma Muſe, plus longtems, ne peut s'entretenir;
Et je t'embraſſe, pour finir.

A MADAME LE L**.

L'AMOUR, dont tous les ſoins ne tendent qu'à
[vous plaire,
Pour vous, a cueilli cette fleur.
Mais n'oſant vous l'offrir, quoiqu'il ſoit téméraire,
Il a prié ſa bonne ſœur
De tenter ce qu'il n'oſe faire.
Daignez donc, pour Bouquet, recevoir en ce jour,
Des mains de l'Amitié, le tribut de l'Amour.

A MONSIEUR B**.

REÇOIS, B**, mon Compliment.
La Nature & le Sentiment,
De ton pinceau guides fideles,
Du ſiécle où nous vivons t'ont rendu l'ornement.
Tu ſemes tes tableaux de fleurs toujours nouvelles,
Et, pour la vérité, comme pour l'agrément,
On peut te comparer aux plus fameux modeles.

Conduit par le bon goût à l'immortalité,
La nuit des tems ne peut obſcurcir ta mémoire;
Mais pour mener ton cœur à la félicité,
Ce n'étoit pas aſſez que cet excès de gloire:
Et l'Amour a voulu, pour combler tes deſirs,
A des honneurs ſi grands égaler tes plaiſirs.

Plus d'une fois ta main ſçavante
Nous fit de ce Vainqueur une image parlante.
Dans ſon air, dans ſes traits, tout eſt ſi bien frappé,
Qu'aucun Peintre jamais ne l'a mieux attrappé.
D'un prix plus cher que l'or & que toute richeſſe,
Il a récompenſé ton zèle & ton adreſſe:
Dans le choix d'un Objet on eſt ſouvent trompé.
Pour t'en préparer un digne de ta tendreſſe,
Tout ſon art s'eſt développé.
Il s'eſt, à le former, tout entier occupé.
Et pour combler d'attraits cette aimable Mortelle
Qui, de ton nom, s'appelle,
A ſes ſoins rien n'eſt échappé,
Jugeant bien qu'il falloit pour le nouvel Apelle,
Une nouvelle Campaſpé.

BOUQUET A MADAME G**.

CERTAIN Aveugle, ce matin,
M'a dit que c'étoit votre Fête.
Vite, vite, ai-je dit ſoudain,
Il faut que ma Muſe s'apprête
A faire un Bouquet pour G**.
A ces mots Phœbus, ſur le champ,
Et ſans attendre autre requête,
M'eſt venu ſouffler dans l'eſprit,
Plus vite qu'un trait d'arbalête,
Ce qu'ici vous voyez écrit.

Qu'à Paris, & dans la Campagne,
La ſaillante gaité toujours vous accompagne.
Que, pour votre fécilité,
Tout le cercle des Dieux s'entende;
Et que leur ſuprême bonté,
Chez vous, à pleines mains répande
Biens, honneur, plaiſir & ſanté.

Dans cet endroit, G **, je ceſſerois d'écrire;
Mais j'ai quelque choſe à vous dire
Sur l'eſpece & la qualité
De l'Aveugle que j'ai cité.
Je pourrois, d'un ſeul mot, ſur ce point, vous inſtruire:
Mais un certain motif, que le reſpect m'inſpire,
Me défend de vous le nommer.
Je vous dirai pourtant, (& je puis l'affirmer,)
Que cet Aveugle-là n'a point de tire-lire;
Que pour l'âge, les traits, la taille & les habits,
Il eſt tout différent de ceux qui, dans Paris,
Traînant jaquette brune & faite en houpelande,
Connoiſſent à fond la légende
De tous les Saints du Paradis;
Et qui, dans les ſaints lieux admis,
Sous l'appui royal que leur prête
La reſpectable fleur de lys,
Bredouillent volontiers mainte antienne longuette,
Et des *oremus* à ſouhait,

Pourvu ſeulement que l'on mette
Le quart d'un ſou dans leur godet.

Quel eſt donc mon Aveugle? Un peu moins de myſtere:
C'eſt un aimable enfant auſſi beau que ſa mere;
C'eſt un petit lutin, qui n'eſt, dans tout ſon corps,
Guères plus grand qu'une bamboche:
Mais qui de l'humaine caboche
Sçait déranger tous les reſſorts;
Par de certains traits qu'il décoche.
Devant lui tout ſe taît, tout tremble à ſon approche.
Les géans les plus forts ſont moins puiſſans que lui.
Il vous ſuit en tous lieux; partout il me raccroche:
Il vous comble de gloire; il m'accable d'ennui.
C'eſt mon Vainqueur, & votre Eſclave:
Vous l'enchainez; il me donne des fers:
Vous le bravez; & lui me brave:
Il vous ſert; & moi, je le ſers.
Enfin, ſi, pour vous en inſtruire,
Tout cela ne pouvoit ſuffire,
C'eſt un petit fripon que nous portons tous deux:
Moi, dans le cœur; vous, dans les yeux.

A MADAME DE T**.

TOus les jours Cupidon me réveille pour vous;
Mais aujourd'hui dans ma chambrette,
Plutôt que de coutume, il eſt entré tout doux.

Comment ! dit-il, tu dors, & rien ne t'inquiette!
Ignores-tu, mon cher, que tu dois, ce matin,
Viſiter, de ma part, un Objet tout divin,
Pour qui, moi-même, je ſoupire ?
C'eſt ſa Fête aujourd'hui ; devroit-on te le dire ?
Allons, allons, debout ; ſors vite, & va ſoudain
Porter à cet Objet ces fleurs de mon jardin.
De la commiſſion je m'acquitte avec joie,
Dans l'attente du prix qu'on ne peut refuſer
A tous ceux que l'Amour, dans pareil cas, emploie.
Ce n'eſt or, ni bijoux qu'il veut que l'on m'octroie :
C'eſt un don que mon cœur cent fois ſçait plus priſer.
Qu'eſt-ce donc ? C'eſt une monnoie,
Qu'au pays de Cythere on appelle un baiſer.
Pour le port du Bouquet que l'Amour vous envoie,
Faites-moi l'amitié de m'en favoriſer.

A MONSIEUR D. L. T.

MODELE des Époux, Couple tendre & fidele,
Vous qui me diſputez l'honneur de faire voir
Que la bonne amitié du ſiecle de Cybele
N'a point perdu tout ſon pouvoir ;
Daignez tous les deux recevoir
Ces Vers, ouvrage de mon zèle,
Sur le don que le Ciel vous fit hier au ſoir,

Les fruits que produit l'hyménée,
Quand on a, ſous ſa loi, vû couler quelqu'année,
Sont ordinairement les enfans du devoir.
Chez vous, ce qui m'étonne & me plaît davantage,
C'eſt que le gros joufflu qui vient de voir le jour,
Après ſix ans de mariage,
Soit encore enfant de l'Amour.

A MADEMOISELLE J**.

JE n'en ai que trop d'aſſurance,
Et trop bien, hélas! je le voi:
Très-ſenſible eſt la différence
Qui ſe trouve entre vous & moi.
Vous avez des beautés divines,
Du Ciel j'obtins peu de faveurs;
Je ſuis dans l'âge des épines,
Vous êtes dans l'âge des fleurs.

J'oſe, pourtant, belle J**,
Vous offrir encor mon tribut.
Peut-être fais-je une folie;
Mais, ſuppoſé que cela fût,
Doit-elle vous mettre en colère?
Faut-il, pour cela, m'en vouloir?
A qui n'en feriez-vous pas faire?
Peut-on être ſage, & vous voir?

Pour porter les cœurs au délire,
L'Amour ſçut vous former exprès.
A quel âge peut-on ſe dire
Exemt de ceder à vos traits ?
Vos yeux font ſentir leur puiſſance
Aux barbons, ainſi qu'aux enfans ;
Vous avancez l'adoleſcence,
Et vous reculez les vieux ans.

A MADEMOISELLE P**.

POUR accomplir la loi que l'amitié m'impoſe,
Je dois de quelques Vers accompagner la fleur
Que dans vos mains, de ma part, on dépoſe.
Souffrez donc que, pour vous, aujourd'hui je compoſe,
Ou plutôt qu'en votre faveur
Ma Muſe rime quelque proſe.
Mon Bouquet n'aura point d'encens, ni de fadeur.
Je ne vous y dirai, Céphiſe, qu'une choſe
Néceſſaire à votre bonheur.
L'Enfant qui de nos cœurs diſpoſe,
Par un langage ſéducteur,
A mille regrets nous expoſe ;
De tous nos maux il eſt l'auteur.
Qui s'y livre à l'excès, jour ni nuit ne repoſe.
Qu'à ſes progrès toujours votre raiſon s'oppoſe ;
Ne vous abandonnez jamais à ce trompeur.

Quelque avantage qu'il propoſe,
L'amertume bientôt ſuccede à la douceur.
Quand l'abeille pique la roſe,
Elle n'effleure que le cœur.
Que l'Enfant de Paphos, ſi par hazard il oſe
Tenter d'être votre vainqueur,
N'y faſſe pas plus longue pauſe.
N'ayez, de l'amoureuſe ardeur,
Qu'une légere & foible doſe :
Vous brillerez toujours au jardin de l'honneur.
Jaloux & médiſans auront la bouche cloſe ;
Et vos attraits, exemts de la métamorphoſe
Que cauſe une tendre langueur,
En conſerveront mieux leur gloire & leur fraîcheur.

A MONSIEUR D**.

DONNER des bouts rimés, cher ami, pour Bouquet,
Cela, je crois, ne ſe fait guere ;
Qu'importe ? riſquons le paquet :
Par la variété, quelquefois, on ſçait plaire.

Quelle erreur aux beaux Arts t'attache, cher D** !
Reçois, pour t'en diſtraire, un ſage & bon conſeil.
Quand ton eſprit ſeroit le plus beau de l'Europe,
Quand tu l'emporterois ſur l'Auteur de Merope,
Quand tu joindrois aux dons d'Euterpe & Calliope
Tout ce qu'ont ſçu Leibnitz, Newton, Deſcarte & Pope,

Si

Si le vil pinchina te couvre & t'enveloppe,
Si ton logis n'eſt pas mieux meublé qu'une échope,
Nulle fête pour toi, pas le moindre appareil;
Tout Forgeron de Vers, ſans bien, n'eſt qu'un Cyclope.
L'indigence aujourd'hui, telle qu'un microſcope,
Rapetiſſe un objet, & ſi fort le ſyncope,
Qu'il paroit, fût-ce un pin, plus petit que l'hyſope.
Veux-tu donc que, chez toi, la Fortune galope,
Pour t'offrir ce qui rend dodu, frais & vermeil,
Bourſe pleine: renonce à l'eſprit miſanthrope
Qui chez toi te renferme & te livre au ſommeil;
Que, dès le point du jour, l'intérêt t'ouvre l'œil;
Leve-toi, ſors, vas, cours, vole, non chez Procope;
Mais chez un protecteur: aſſiſte à ſon réveil,
Vante ſon air, ſes traits, fût-il fait comme Ésope;
Courtiſe l'homme en place: en un mot, ſois pareil
A celle de nos fleurs qu'on nomme Héliotrope:
Sans ceſſe tourne-toi du côté du ſoleil.

AU R. P. S***. *Prédicateur du Roi.*

VOUS dont l'Éternel a fait choix
Pour émouvoir le cœur des Rois,
Écoutez, je vous en conjure,
Ce que deux Sœurs en Jéſus-Chriſt
Vous ont tracé dans cet écrit;
Une amitié fidelle & pure

Y brille plus que leur esprit.
Vous faites revivre, en cet âge,
Le saint Fondateur des Feuillans;
Vous êtes la parfaite image
De ses mœurs & de ses talens.
A cette gloire non commune
Volontiers nous applaudissons.
Mais vous qui, chaque jour, nous donnez des leçons,
Souffrez que l'on vous en fasse une.
Rien n'est plus beau que les travaux
Où l'amour de Dieu vous engage;
Et pour atteindre, un jour, au rang des saints Héros,
Il faut, au bien public, se voüer sans partage:
Mais dans un si pénible ouvrage,
Faut-il se refuser un moment de repos?
Inspiré désormais par un zèle plus sage,
N'oubliez plus votre santé;
Et que la prudence ménage
L'organe de la Vérité.

A MONSIEUR LE CURÉ DE SAINT JACQUES DE CORBEIL.

VÉRITÉ, mon cœur t'implore:
Viens du céleste séjour
Peindre celui que j'honore,
Et que l'on fête en ce jour.

Que des siécles l'ombre noire
N'efface point la mémoire
D'un fidele & bon Pasteur,
Dont le plaisir & la gloire
N'ont qu'un but, notre bonheur:
Dont la dévotion vraie
Se consacre avec ardeur
Au soin d'extirper l'ivraie
De la moisson du Seigneur:
Dont le zèle apostolique,
Confirmant, par la pratique,
Les leçons de l'Orateur,
Sçait puiser dans l'Évangile
Cette éloquence fertile
Qui va germer dans le cœur:
Qui, dans sa doctrine aisée,
N'a point l'enflure empesée
De ces Docteurs hérissés,
Méprisans & méprisés:
Qui, scrupuleux sans foiblesse,
Banissant des saintes mœurs
Une sauvage rudesse,
Couvre la vertu de fleurs;
Sçachant à la politesse
Joindre la sincérité,
L'agrément à la sagesse,
La décence à la gaité:

Que nul attrait mercénaire
N'enleveroit aux deſirs
De ſon Troupeau qu'il préfere
A tous biens, à tous plaiſirs :
Qui court avec zèle & joye,
Mais ſans éclat & ſans bruit,
Où la Charité l'envoye,
Où l'Eſprit-Saint le conduit :
Qui, loin de ſouiller ſa vie
Par la ſordide manie
D'enfoüir de vains tréſors,
Au Pauvre qui le reclame,
Fournit les beſoins de l'ame,
Sans oublier ceux du corps :
Qui, ſur les pas des Saints Peres,
Reglant tous ſes mouvemens,
Fait aimer à tous ſes Freres
Son eſprit par ſes lumieres,
Son cœur par ſes ſentimens.

VŒUX
POUR MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.
1742.

ARBITRES ſouverains des Princes & des Rois,
Dieux puiſſans, écoutez ma voix.
Plaiſe à votre bonté ſuprême,
Que l'Héritier des Lys chériſſe avec ardeur
Cette heureuſe candeur
Dont ils portent l'emblême ;
Et que, dans tous les tems, elle regne en ſon cœur.

Que ce Prince élevé ſous les yeux de Minerve,
Télémaque nouveau, prenne un illuſtre eſſor ;
Et pour devenir Grand, qu'en ſon ame il conſerve
Tout ce que lui dit ſon Mentor.

C'eſt à toi, Châtillon, que le choix équitable
D'un Monarque judicieux
Commit ce dépôt précieux.
Que ton ardeur infatigable
Sçait bien juſtifier un choix ſi glorieux !
Fut-il jamais emploi de plus grande importance ?
Ton Prince eſt ſous ta loi, ton Maître t'eſt ſoumis :
Oui, lorſque de ce ſoin l'on chargea ta prudence,
Le deſtin de l'Europe en tes mains fut remis.

Qu'attentif aux conſeils de ſon auguſte Mere,
De la vertu, ſans ceſſe, il goûte les attraits ;
Et que, dans l'exemple du pere,
Il puiſe la juſtice & l'amour de la paix.

Que ſa ſanté ſi néceſſaire
Ait toujours la fraîcheur d'une fleur printaniere ;
Que jamais la fievre en ſon ſein
N'allume une ardeur meurtriere,
Qui faſſe, à ſes côtés, veiller un Médecin,
Souvent plus que la fievre, à la ſanté contraire.

Pardonne-moi ce trait, habile Chicoyneau ;
Ton ſçavoir, je le ſçais, profond & ſalutaire,
Peut ſuſpendre le coup du funeſte ciſeau ;
Sur ſes plus grands ſecrets la Nature t'éclaire :
Puiſſes-tu cependant, juſqu'au ſiécle nouveau,
Gagner ton argent ſans rien faire.

Une bonté ſenſible, un courage indompté,
De tout tems, des Bourbons ont été l'appanage:
Du Dauphin que ces dons deviennent le partage;
Mais pour notre intérêt, & pour ſa ſûreté,
Je ſouhaite que ſon courage
Lui ſerve moins que ſa bonté.

Oh! que cette vertu, ſous la pourpre, eſt aimable!
Un Prince bienfaiſant, affable
Jouit, comme Titus, du don de tout charmer;
Sans cela vainement on y voudroit atteindre:
L'éclat fait admirer, la puiſſance fait craindre;
La ſeule bonté fait aimer.

Chéri de ſon Peuple fidele,
Qu'un Prince, ſur ſon trône, eſt fort!
Les Cœurs le gardent mieux que toute Sentinelle:
L'Amour veille toujours, mais le Devoir s'endort.

A mon Héros naiſſant déjà tu ſers de guide,
Raiſon: pour le couvrir, prends en main ton égide;
Sur ſes pas fixe ton regard;
Dans le cours orageux de l'ardente jeuneſſe,
Contre les paſſions ſois ſon ferme rempart;
Puiſſe-t-il n'éprouver jamais, par nul écart,
Que l'âge de la force eſt l'âge où la foibleſſe,
Dans l'oubli du devoir, fait tomber la ſageſſe.

Charmés de lui prouver & leur zèle & leur foi,
De jeunes Courtiſans un cercle le contemple ;
Qu'il ajoute à l'honneur de leur donner la loi,
L'honneur cent fois plus beau de leur donner l'exemple.

Dans le choix d'un Conſeil combien ſe ſont déçus !
Rien n'eſt ſi difficile, & rien n'importe plus.
A bien placer ſa confiance,
Inſtruis-le de bonne heure, ô divine Prudence ;
Des Narciſſes & des Burrhus,
Fais-lui ſentir la différence.

Puiſſe-t-il, quelque jour, trouver des Favoris ;
Tel que Roſny parut au plus grand des Henris.

Dans la lecture de l'Hiſtoire,
Qu'il cherche des leçons utiles à ſa gloire ;
Et pour mieux profiter de ce qu'il y verra,
Qu'il penſe que ſon ſiécle aura
Des Suétones, des Plutarques,
Cenſeurs qui porteront, avec ſincérité,
Le flambeau de la vérité,
Sur la conduite des Monarques.

Pour les Muſes, rempli de bontés & d'égards,
Près du Trône, ſouvent, que ſa voix les attire.
Un Roi doit proteger les Arts,
Pour le ſoutien de ſon Empire.

Dans un nuage radieux,
La Gloire que je vois paroître,
Vient ſans doute à mon jeune Maître
Inſpirer des combats les deſirs furieux.
De cette brillante chimere,
Que Louis ſe dégage aux traits de ta lumiere;
Sageſſe : fais-lui voir le ridicule abus
De ces ambitieux, vrais fléaux de la terre,
Qui, toujours combattans, ont, au bout d'une guerre,
Cent mille hommes de moins pour un Château de plus.

Oh ! qu'ils ſont aveuglés ces Vainqueurs redoutables !
Pour s'élever au rang des Héros reſpectables,
Faut-il tout ravager, tout mettre dans les fers ?
Non, non : par la douceur la route eſt plus aiſée,
Et le pouvoir du Dieu qui régit l'Univers
Se fait tout auſſi-bien ſentir par la roſée,
Que par la foudre & les éclairs.

Le céleſte flambeau qui ſur tout autre excelle,
Deviſe de nos Rois, doit être leur modele.
Cet aſtre bienfaiſant enrichit nos climats :
Il échauffe la terre, & ne l'embraſe pas.

Que cette vérité chez mon Prince s'imprime ;
Clément, vertueux, magnanime,
Qu'il ſoit aimé, béni, comblé de gloire : et
Ciel, à ce dernier vœu ſois le plus favor

Qu'en ſes reſpects pour toi ſon cœur inébranlable
Faſſe de t'obéir ſon bonheur ſouverain.
Fils & premier Sujet du plus grand Roi du monde,
Qu'il l'imite, qu'il le ſeconde ;
Pour apprendre à regner, qu'il ſoit longtems Dauphin.

CONSEILS
A
UNE JEUNE DEMOISELLE.

QUE d'autres, chez Flore, aillent prendre
De quoi galamment vous fêter ;
De l'hommage qu'on doit vous rendre
Les Muſes ſçauront m'acquitter.
D'un ton plus utile qu'aimable,
Je vais, ſi vous le permettez,
Dans le langage de la Fable,
Vous dire quelques vérités.

L'inſecte dont la trompe aigue
Picote les dons du Printems,
Au ſein même de la cigue
Sçait trouver des ſucs bienfaiſans :

Ainſi ma Muſe, en ſa naiſſance,
Vouée au genre des Chanſons,
Du ſein même de la licence,
Sçut tirer d'utiles leçons.

Sur l'éclat naiſſant de vos charmes,
Mes Vers, s'il vous plaît, ſe tairont;
Vos yeux, où l'Amour prend des armes,
Mieux que moi vous en inſtruiront.
Déjà des traits qu'ils vous préſentent,
Sans doute vous leur ſçavez gré:
Si l'on croit les yeux, quand ils mentent;
Que fait-on, lorſqu'ils parlent vrai?

Fiez-vous aux vôtres, Cécile;
Puiſqu'ils diſent la vérité;
Mais craignez la pente facile
Qu'ils vous font à la vanité.
L'orgueil eſt la peſte maudite
Des attraits, comme du ſçavoir;
Il n'eſt point de plus beau mérite
Que de croire n'en point avoir.

Le Dieu du Pinde, qui ſçait lire
Dans l'avenir le plus obſcur,
M'éclaire aſſez pour vous prédire,
Qu'un deſtin brillant vous eſt ſûr.
Aujourd'hui, ſous la vigilance

D'une Tante pleine d'amour,
Méritez, par l'obéiſſance,
L'honneur de commander un jour.

L'âge agréable où l'on ſçait plaire,
Eſt l'âge où les périls ſont grands;
Les ſoins d'une guide ſi chere
Raſſureront vos pas tremblans.
Ses conſeils ſeront votre égide:
Non, vous ne tomberez jamais,
Avec un appui ſi ſolide,
Dans aucuns piéges, ni filets.

Quelque attrâit qui chez vous éclate,
Conſervez toujours la douceur;
Cet heureux don ſi fort nous flatte,
Qu'il ſoutient juſqu'à la laideur:
C'eſt à cette vertu qu'on donne
Le prix dans la ſociété;
C'eſt le *Sancy* de la couronne,
Dont on doit parer la beauté.

Sans cet appas que rien n'égale,
Le demi-Dieu ſi renommé,
Qui, jadis, brûla pour Omphale,
N'eût jamais été déſarmé.
Ce que Géant, Hydre, Cerbere,
Taureaux & Lions en fureur

Contre Hercule n'avoient pû faire,
L'Amour l'a fait par la douceur.

Ce ſeroit une loi trop dure,
Que de bannir l'ajuſtement ;
Donnez, Cécile, à la Nature
Le ſecours de quelque ornement :
Mais que le ſoin de la parure
N'en détruiſe pas un meilleur ;
Songez, en parant la figure,
Qu'il faut orner auſſi le cœur.

Parez-vous de la modeſtie :
Rien au monde ne ſied ſi bien.
De toutes les vertus amie,
C'eſt leur appui, c'eſt leur ſoutien.
De ſes traits les nuances ſombres
Leur donnent un luſtre plus beau ;
De même, à peu près, que les ombres
Font ſortir les jours d'un tableau.

Du ſoin matinal de l'abeille
Les Dames ſont ſi peu de cas,
Qu'à midi plus d'une ſommeille ;
Croyez-moi, ne les ſuivez pas.
Ce que ma Muſe ici vous prêche
Ne peut altérer votre teint ;
L'Aurore en eſt-elle moins fraîche,
Pour ſe réveiller du matin.

Tous les traits d'un eſprit ſublime,
Tous les tréſors d'un corps charmant,
Ne méritent que peu d'eſtime,
Sans les mœurs & le ſentiment.
La beauté fût-elle adorable,
Je fuis, quand le cœur n'eſt pas bon;
Que me fait un vaſe admirable,
Qui n'enferme que du poiſon.

C'eſt ſur la raiſon que ſe fonde
Toute la gloire de nos jours;
Vous en priverez bien du monde:
Tâchez de la garder toujours.
Ses rayons déjà vous éclairent:
Ne donnez pas dans le défaut
De tant d'eſprits qui ne l'acquierent,
Que pour l'immoler auſſitôt.

Plus d'un Tircis, avec adreſſe,
Vantant aux Belles ſes ardeurs,
Sçait, pour endormir leur ſageſſe,
Les bercer avec des fadeurs.
Au cœur trop crédule il en coûte;
Fuyez ces conteurs doucereux:
Tous les hommes que l'on écoute,
Ne ſont que des menteurs heureux.

Du penchant la flatteuſe amorce
Trop ſouvent, hélas ! nous ſéduit ;
Pour vous armer contre ſa force,
Retenez-bien le trait qui ſuit :
Une Belle a bien de la gloire,
Quand elle regne ſur les cœurs ;
Sur le ſien gagner la victoire,
C'eſt-là le comble des honneurs.

Cette victoire eſt fort douteuſe,
Dans le grand monde & le fracas :
C'eſt une mer trouble, orageuſe,
Pleine d'écueils à chaque pas :
La raiſon, ſouvent aveuglée,
S'y perd & reſſemble au poiſſon,
Qui, dans l'eau bourbeuſe & troublée,
N'apperçoit aucun hameçon.

La roſe orgueilleuſe & ſuperbe
Recherche l'éclat du grand jour ;
L'humble violette, ſous l'herbe,
Fixe ſon modeſte ſéjour :
Celle-ci longtems eſt fleurie ;
L'autre ne dure qu'un ſoleil ;
Laquelle des deux, je vous prie,
Prendrez-vous pour votre conſeil ?

De tous les biens que l'on déſire,
Aucun ne vaut la paix du cœur ;
Je ne puis trop vous le redire,
Conſervez-la par la rigueur :
Les meilleurs Amans ſont à craindre,
Chez eux le changement eſt prompt ;
Sitôt qu'ils ne ſont plus à plaindre,
Ce ſont leurs Belles qui le ſont.

Une chagrine indifférence
N'eſt pas ce que je vous preſcris ;
Les ris ſoumis à la décence
Par Minerve vous ſont permis.
On peut être ſage & ſévere,
Sans renoncer à l'agrément ;
Et le devoir le plus auſtere
Sympathiſe avec l'enjouement.

La Nature nous a fait naître
Pour aimer la ſociété ;
Cherchons-la : mais il faut connoître,
Pour s'y livrer en ſûreté.
Bien des dangers ſont à ſa ſuite,
Et ſouvent nous nous y noyons ;
Preſque toujours notre conduite
Dépend de ceux que nous voyons.

Si jamais il vous prend envie
De former quelque liaiſon,
Prenez bien garde à quelle amie
Vous ouvrirez votre maiſon :
La contagion nous attrappe
Par la ſeule odeur du venin ;
Un grain gâté dans une grape,
Corrompt bien vîte ſon voiſin.

Si l'on en croit la voix publique,
Le Sexe à cauſer eſt ſujet ;
Sans approuver cette critique,
Voici mon avis ſur ce fait :
La langue, aux Mortels, ſçait produire
Du bien & du mal ; c'eſt ſelon :
Ne la reglons pas, rien n'eſt pire ;
Gouvernons-la, rien n'eſt ſi bon.

Dans un cercle on eſt ſûr de plaire,
Quand on décoche un trait malin ;
Il faut, ſi l'on oſe le faire,
Que la prudence y mette un frein :
Bien ſouvent, tel qui toujours drape,
Voudroit n'avoir pas ſçu parler ;
Songez qu'un mot qui nous échappe,
Ne peut jamais ſe rappeller.

Des Deſtins l'Arbitre ſuprême
Doit, un jour, par ſes tendres ſoins,

Vous mettre au point de ne pas même
Craindre l'approche des beſoins :
Dans quelque aiſance que l'on vive,
Cécile, il ne peut être beau
Qu'une Dame toujours oiſive
Méconnoiſſe aiguille & ciſeau.

L'emploi du tems eſt d'importance,
Sa perte eſt la ſource du mal ;
D'une pareſſeuſe indolence
Craignez l'effet toujours fatal :
Au travail quiconque s'adonne,
N'y peut trouver qu'à profiter :
Vaquez-y, non pour ce qu'il donne,
Mais pour ce qu'il fait éviter.

Liſez : la lecture eſt utile,
Pour le goût, pour le jugement ;
Mais ſouvent on la rend ſtérile,
Pour n'en pas uſer ſagement :
Il faut qu'avec ſoin l'on choiſiſſe
Des Livres qui portent du fruit ;
Et que notre cœur ſe nourriſſe
De ce qui repaît notre eſprit.

Qui veut tout apprendre, s'expoſe
A ne rien ſçavoir comme il faut :
C'eſt à quoi la raiſon s'oppoſe ;

La Tante ſi ſage, ſi bonne,
Qui, pour vous conduire aux vrais biens,
Avec tant de zèle vous donne
L'ordre, l'exemple & les moyens.

VERS

ENVOYÉS A L'AUTEUR
Par M. F**.

Au ſujet de la Piece précédente.

J'AI vû tes Conſeils à Cécile ;
Ce ne ſont point-là des Chanſons :
Tu joins aux agrémens du ſtyle
La ſolidité des leçons.
D'inſtruire, en riant, la Fillette,
Ton art a trouvé le moyen :
En toi, j'eſtime le Poëte,
Et plus encor l'homme de bien.

DERNIERS OUVRAGES
DE L'AUTEUR.

A UN GRAND SEIGNEUR,
Sur sa retraite du Monde.

Béni ſoit à jamais le jour de ton bonheur ;
Jour illuſtre où le ciel a ſçu toucher ton cœur.
Ce cœur, qu'un amour pur, qu'un zèle ardent excite,
Pour conſacrer ſes vœux à de ſolides biens,
Du monde & de la chair briſe tous les liens.
Soumis à l'Eſprit-ſaint, qui dans ton ame habite,
Tu ſçais t'anéantir dans le ſein des grandeurs ;
Et, pour vivre à Dieu ſeul, à toi-même tu meurs :
Permets, en bon Chrétien, que je t'en félicite.

Qu'il eſt beau, dans un âge où l'ardeur du deſir
Aux réflexions nous arrache,

De ſentir tout le faux du terreſtre plaiſir,
D'entrevoir ſous les fleurs le poiſon qu'il nous cache,
Et de montrer qu'on s'en détache,
Dans un tems où chacun s'empreſſe à le ſaiſir!
Ce ſage procédé nous prouve
Que tu connois le vrai, que tu ſçais le choiſir;
Et, pour peu que l'on penſe, il faut que l'on t'approuve.

Devons-nous, en effet, pour regarder le Ciel,
Attendre que les ans nous penchent vers la terre?
Eſt-il tems de courir au laurier immortel,
Que préſente aux Élus la main de l'Éternel,
Quand des pieds chancelans, & que la goutte altere,
D'un corps lourd & matériel
Ne peuvent plus porter la maſſe octogénaire?
Quel aveuglement! quel abus!
Une ſageſſe peu ſincere,
Des remords que la fiévre opere,
De vains retours qui ne ſont dûs
Qu'à l'impuiſſance de mal faire,
Seront-ils au rang des Vertus?
Porter aux pieds ſacrés de la Toute-puiſſance
Ce que le Monde ne veut plus,
Eſt-ce un bien qui mérite une ample récompenſe?
Et la ſuprême Majeſté
Peut-elle n'être pas bleſſée,
Quand on lui vient offrir, avec indignité,

Les

Les reſtes languiſſans d'une victime uſée
Sur l'autel de la Volupté ?

Ne nous abuſons point par trop de confiance :
Quoique l'Etre éternel ſoit bon par excellence,
Et qu'un ſeul repentir le ramene au Pécheur,
Sa juſtice devant meſurer ſa clémence,
On ne peut croire, ſans erreur,
Que deux jours de ſageſſe excités par la peur
Auront dans ſa balance
Même poids que trente ans de zèle & de ferveur.

A la Grace, il eſt vrai, tout âge peut prétendre :
Mais c'eſt trop y compter, que de toujours attendre ;
Lorſque depuis longtems dans la fange embourbé,
Des noires eaux du ſiécle un cœur eſt imbibé,
Qu'il eſt rare d'y voir la céleſte roſée
S'y tracer une route aiſée !
Que difficilement l'homme, près du tombeau,
Se fait un cœur nouveau !
Et que l'effet tardif de la foible vieilleſſe
N'a guères de pouvoir contre un vice obſtiné,
Que la débauche & la molleſſe
Dans une ame ont enraciné !

Non, non, quiconque veut en faire un ſacrifice,
Ne s'y peut appliquer trop tôt, ni trop longtems ;
Cet ouvrage où les Saints donnoient tous leurs inſtans,

Du travail le plus dur demande l'exercice.
Pour nous rendre, en un mot, de nous-mêmes vainqueurs,
Pour maîtriſer nos ſens, pour changer nos humeurs,
Il faut que la raiſon, ſur nous, ſans ceſſe agiſſe ;
Encor voyons-nous peu que ſon ſoin réuſſiſſe,
Et que tout ſon effort nous plie aux bonnes mœurs.
Le moyen qu'elle nous fléchiſſe !
La Nature a formé nos cœurs
De fer pour la vertu, de cire pour le vice :
Par un maudit penchant, hélas ! trop général,
Nos premiers mouvemens ſont toujours pour le mal,
Et pour le moindre bien il faut qu'on réfléchiſſe.

Sages réflexions, heureux qui vous ſaiſit !
Plus heureux mille fois, qui vous met à profit !

C'eſt par leur ſecours ſalutaire
Que la Grace, chez toi, fit un effet ſi prompt ;
Jeune Athlete, elle vient de t'ouvrir la barriere :
Vas, cours, vole, pourſuis. Pour couronner ton front,
La Victoire t'attend au bout de la carriere.
Quelle gloire t'apprête un triomphe ſi beau !
Quelle leçon pour nous ! & qu'un pareil flambeau,
Sur l'horiſon Chrétien, répandra de lumiere !

Dans leur poſte éminent les Grands ſont vûs de loin ;
Tous les yeux, avec ſoin,
Contemplent leur image ;

Sur leurs vertus, ſur leurs travers,
Notre cœur aiſément s'engage
A regler, bien ou mal, ſes mouvemens divers.
J'en tire cet heureux préſage,
Qu'utile aux Seigneurs de ton âge,
Ton exemple bientôt prudemment obſervé,
De la ſaine raiſon leur apprendra l'uſage;
Que de les éclairer l'honneur t'eſt réſervé;
Et que, du haut dégré qui t'échut en partage,
Leur découvrant l'orage
Qui tourmente ſans ceſſe un Monde dépravé,
Tu ſçauras les guider dans le chemin du Sage:
Semblable à ce fanal dans Pharos élevé,
Qui montroit les écueils, & par qui du naufrage
Plus d'un vaiſſeau fut préſervé.

NOUS connoiſſons, grand Dieu, le prix de tes ouvrages;
Des prodiges divers par ta main opérés
Nous ſentons tous les avantages;
Et par toi nos yeux éclairés
Ont ſçu percer tous les nuages
Dont la Fable & l'Erreur nous avoient entourés.
Ces bienfaits mis à part, ainſi que l'eſpérance
De jouir, avec toi, d'un bonheur ſans égal,
Pardonne-moi, grand Dieu, ſi quelquefois je penſe
Que le plus ſtupide animal,

Le moindre de tous ceux qu'a formé ta puiſſance,
Sur nous, en plus d'un point, obtint la préférence,
Et que dans ces bas lieux ſon ſort eſt moins fatal.

Soumis aux loix de la Nature,
Il trouve en ſon ſein libéral
Ce qu'il lui faut de nourriture;
Sans ſe donner ſoins, ni torture,
Il a tout ce qui coûte à l'homme tant de mal.
L'habit qu'en naiſſant il apporte,
Tant qu'il exiſte, lui ſuffit;
Cet habit eſt ſi bon, l'étoffe en eſt ſi forte,
Qu'à l'animal même il ſurvit;
De façon que ce qu'il nous laiſſe
Sert encore après ſon trépas;
Et que, dans ce ſecours, nôtre foible vieilleſſe
Trouve de quoi braver l'âpreté des frimats.
Quand il eſt attaqué de quelque maladie,
Sans conſulter la Chirurgie,
Ni des cerveaux coeffés d'un bonnet doctoral,
Sa ſanté promptement ſe trouve rétablie.
Bien mieux que la ſcience & la philoſophie
De tout le Corps Médicinal,
Connoiſſant ce qui peut lui conſerver la vie,
Jamais d'un *quipraquo* la dangereuſe erreur
Ne l'expoſe à ceſſer de vivre;
Et ſon heureux inſtinct le ſauve du malheur
Où le novice empoiſonneur,

Par ſon imprudence, nous livre.
Quand d'un ſang pétillant l'eſſor impétueux
Le porte à des excès fougueux,
Les loix & le devoir, qui toujours nous enchaînent,
N'ont point d'obſtacles qui le gênent.
Quoi qu'il oſe tenter, dans ſes vœux indiſcrets,
La Raiſon ne lui fait jamais aucun reproche;
De nous ſon flambeau ne s'approche
Que pour nous découvrir l'horreur de nos forfaits,
Et pour nous accabler de honte & de regrets.
Sur ſon deſtin futur n'ayant lumiere aucune,
Dans le ſein du repos l'ignorance l'endort,
Nulle crainte ne l'importune:
Pour nous, qui ſçavons notre ſort,
Et que nous ne pouvons, malgré tout notre effort,
Echapper à la loi commune,
La certitude de la mort
Nous fait mourir cent fois pour une.

Pourquoi donc notre Auteur a-t-il ainſi traité
Notre chétive humanité?
Sans trop fouiller dans des myſteres
Qui doivent être révérés,
Croyons, ſur le rapport des céleſtes lumieres
De tant de Docteurs inſpirés,
Qu'à quelques douceurs paſſageres,
A quelques biens imaginaires,

Dieu n'a pas voulu voir les Mortels trop livrés ;
Et que l'homme eſt ſoumis à toutes ces miſères,
Pour mériter les biens qui lui ſont préparés.

VEUX-TU, me dit un jour Damis,
Qu'à nos derniers neveux ton renom ſoit tranſmis ?
Veux-tu que des lauriers d'éternelle durée
Faſſent fleurir ta gloire au bout de l'Univers ?
Que la Religion ſoit par toi déchirée ;
Contr'elle & ſes Soutiens, que ta fureur outrée
De fiel & de venin lance des flots amers :
Comme les fiers Titans, eſcaladant les airs,
Attaque le Très-Haut juſques dans l'Empirée ;
C'eſt le goût dominant de ce ſiécle pervers.

Je le ſçais bien, lui dis-je ; oui, c'eſt une manie
Qui ſçut, dans tous les tems, troubler bien des eſprits ;
Mais je te fais ſerment que jamais de ma vie,
D'un trait ſi digne de mépris
Ma plume ne ſera ternie.
Eh ! quoi ! le texte pur du Volume ſacré
Sera malignement, par mes Vers, dénigré !
Ma Muſe, renverſant tout ce qu'on nous enſeigne,
Fera regner le vice où l'innocence regne !

Par des ouvrages criminels,
J'égarerai l'adoleſcence

D'un fils que les ſoins paternels
Auront, à la Vertu, formé dans ſon enfance!

Sans demander ni qui, ni quoi,
Sans porter leurs regards au-delà de leur ſphère,
De bons Chrétiens ſont faits à plier ſous la Foi;
Leur ſoumiſſion leur eſt chere;
Elle fait leur bonheur: Et moi,
De leur docilité Cenſeur atrabilaire,
J'irai les dépouiller d'une peur ſalutaire
Qui de leurs ſaints devoirs leur fait remplir la loi!

Deux Époux, dans le ſein d'une paix exemplaire,
Béniſſent l'hymen, & leur ſort;
Une douceur que rien n'altere,
Les met aux cieux avant leur mort:
Et ma Muſe licencieuſe,
Par d'infâmes leçons dignes de Lucifer,
Riſquera de changer leur paix en guerre affreuſe,
Et leur paradis en enfer!

D'aveugles Libertins au bord du précipice
Ont été pouſſés par l'Erreur;
Leur trépas eſt certain, pour peu que leur pied gliſſe:
Et moi, témoin de leur malheur,
Loin de leur tendre un bras propice,
Sans le moindre ſcrupule, & de gaité de cœur,
J'irai les enfoncer dans la fange du vice!

Raillant dans les ſaints Lieux le pieux Orateur,
Sa Morale, quoique puiſée
Dans le Livre divin de l'infaillible Auteur,
En public par moi mépriſée,
D'un peuple d'étourdis deviendra la riſée!
Et puis tous les cris du Docteur
N'auront point d'autre fruit qu'une poitrine uſée!

Non, je ſuis trop ami de la Société;
Je ſçais trop de quelle importance
Il eſt d'autoriſer l'homme dans la licence,
Où ſon cœur n'eſt que trop porté.
Connoiſſant tout le faux d'un ſyſtême illuſoire;
Si contraire à l'humanité,
Je n'ai point une ame aſſez noire
Pour trahir, en oſant le croire,
Raiſon, juſtice, & vérité.

D'un dédale d'erreurs perçant l'obſcurité,
J'ai triomphé du doute, & je dois ma victoire
A tant de traits où Dieu ſe montre avec clarté,
A l'exiſtence ſi notoire
D'une ſuprême Majeſté,
Qui, ſans ceſſe, & de tout côté,
Pour nous faire embraſſer le parti méritoire,
Nous frappe des rayons de ſa divinité.

Vous n'aurez donc jamais l'art de m'en faire accroire,
Vous qui flattez du prix de l'immortalité

Ce que l'Eſprit malin dicte à l'impiété.
J'aime mieux de mes Vers n'avoir ni fruit ni gloire ;
J'aime mieux de l'oubli ſupporter le déboire,
Et voir mon nom s'anéantir,
Que de livrer mon ame au ver d'un repentir,
Qui, dans mon ſang troublé, renouvellant l'hiſtoire
De ce fou qu'un Vautour ne ceſſe de punir,
Jour & nuit offriroit ma faute à ma mémoire,
Et rongeroit mon cœur juſqu'au dernier ſoupir.

QUAND je leve les yeux au-deſſus de la terre,
De tout ce que je vois ſur le globe azuré,
Charmé, ſurpris & pénétré,
J'en cherche la cauſe premiere.
L'évidence auſſitôt lance un trait de lumiere,
Dont mon eſprit eſt éclairé.
Tout cela, dis-je alors, ne s'eſt pas fait ſoi-même.
A ces mots me jettant aux pieds de leur Auteur,
J'adore ſa bonté ſuprême ;
Et j'admire, en tremblant, les traits de ſa grandeur.

J'APPROUVE que, matin & ſoir,
Au Créateur on rende hommage :
C'eſt un tribut, c'eſt un devoir
Dont on n'eſt diſpenſé par l'emploi, ni par l'âge ;

Mais qu'on ne s'imagine pas,
Que, pour quelque oraiſon qu'on marmotte tout bas,
On puiſſe impunément exercer l'injuſtice.
C'eſt pourtant un abus en tous lieux répandu.
Combien en voyons-nous qui, de l'hommage dû
Croyant s'être acquittés dans un court exercice,
Par de longs bâillemens, vingt fois interrompu,
Satisfont tout le jour à leur fougueux caprice,
Et livrent leur cœur corrompu
A toutes les noirceurs qu'enfante la malice,
Nourriſſant cette erreur dans leur eſprit tortu,
Que des grimaces de vertu
Leur donnent le plein droit de ſe vouer au vice.

SI malheureuſement l'homme n'a pas vécu
Dans la regle & dans l'innocence;
Si ſon cœur, pour le vice, a quitté la vertu;
De quoi lui ſervira la profonde ſcience,
Dont l'étude l'aura pourvû?
Quel profit, quelle récompenſe
Aura-t-il pour avoir tout feuilleté, tout lû?
Je vous dis avec aſſurance
Que ce ſera, pour lui, vain travail, tems perdu.
Du deſtin des Mortels, quand le Maitre abſolu
Viendra nous prononcer nos dernieres ſentences,
Ce ſera ſur nos mœurs, non ſur nos connoiſſances,

Que le décret ſera rendu.
C'eſt ce qu'on aura fait, non ce qu'on aura ſçu,
Qu'il peſera dans ſes balances.

QUICONQUE reſpire ici-bas,
Par un arrêt irrévocable,
Doit paſſer de vie à trépas;
C'eſt un tribut indiſpenſable:
Rien ne peut ſauver de ce pas.
Or, de quel œil faut-il que l'homme l'enviſage?
Devons-nous craindre ce paſſage?
Devons-nous ne le craindre pas?
Quel eſt, à cet égard, le parti le plus ſage?
Mille Auteurs, juſqu'à ce moment,
Ont tenu, ſur ce point, un différent langage.
Pour moi, voici mon ſentiment.
Dieu, notre juge, eſt un bon pere,
Qui veut, en nous frappant, à lui nous attirer;
Quoique digne de ſa colere,
L'homme qu'il a formé, peut tout en eſpérer.
Par une obéiſſance entiere,
Soumis à ſa ſuprême loi,
Regardons notre heure derniere,
Avec les yeux de notre Foi.
Sans être, à ſon aſpect, foible ni téméraire,
Nous devons l'attendre, je croi;

Non, dans ce fier repos dont l'orgueil eſt le pere,
Et qui préſume trop de ſoi ;
Mais avec une peur utile & ſalutaire,
Qui, cependant, jamais n'aille juſqu'à l'effroi.

DIEU vous aide, Dieu vous beniſſe,
Dieu vous aſſiſte, Dieu vous gard',
Que Dieu vous en envoye ; ici, comme autre part,
Ces mots ſont, tous les jours, dictés par l'avarice.
C'eſt ainſi que pour être exemts
D'aſſiſter la triſte indigence,
Sur les fonds de la Providence
Nous aſſignons des mandemens.
Si le Ciel les acquitte avec un ſoin extrême,
C'eſt ce que je ſçais mal ; mais je gagerois bien
Que, quand nous compterons au Tribunal ſuprême,
Celui que nous chargeons de faire ainſi du bien,
Ne nous tiendra compte de rien.

POURQUOI ceci ? Pourquoi cela ?
D'où procede cet effet-là ?
D'où vient encor cette autre choſe ?
De la façon dont chacun gloſe,
Les *ſi*, les *car*, & les *pourquoi*
Ne finiront jamais, je croi.

Toutes ces queſtions, que l'eſprit nous propoſe,
Retardent nos pas vers le bien.
Puiſqu'en ces profondeurs notre œil ne perce rien;
Nous voyons les effets, reſpectons-en la cauſe.
La curioſité, ce funeſte aiguillon,
Nous cauſe, en pure perte, un embarras extrême.
Ainſi, ſans rechercher ce que l'Etre ſuprême
A mis hors de notre horiſon,
De pratiquer le bien, faiſons-nous un ſyſtême.
Il faiſit, on le ſent, par lui ſeul il eſt bon;
Et toujours il porte en lui-même,
Et ſon ſalaire, & ſa raiſon.

A Quoi bon ſurcharger notre foible cervelle
De ce que tant d'Auteurs ont écrit ſur la Foi?
Croire ſans examen, pratiquer avec zèle;
Ces deux points, du Chrétien forment toute la Loi.

Sur notre ame & ſur notre eſſence,
Si la fourmi vouloit raiſonner en Docteur;
Si ſon petit orgueil ſe donnoit la licence
De fouiller avec arrogance,
Dans les replis de notre cœur:
Nous nous moquerions tous de cette extravagance,
Nous gémirions de cette erreur.
Combien plus grande eſt la diſtance

De nous à notre Créateur !
Combien plus grande eſt la démence
D'un vil Mortel, dont l'ignorance
Voudroit du ſouverain Moteur
Meſurer la grandeur immenſe,
Sonder de ſes décrets l'auguſte profondeur,
Et comprendre avec évidence
Notre incompréhenſible Auteur !

LA bonté, l'innocence, & la ſimplicité
Paſſent pour foibleſſe & ſottiſe.
Elles ſont toutes trois, dans ce ſiécle effronté,
Les ſynonimes de bétiſe.
Je penſe, moi, quoi que l'on diſe,
Que cette triple qualité,
Chez la ſuprême Majeſté
Là-haut ſur un nuage aſſiſe,
Poſſede grand crédit & grande autorité.
Non, de tous les Humains qui, dans l'Éternité,
Partageront la gloire aux bons Chrétiens promiſe,
Aucun, je le ſoutiens, ne ſera mieux traité,
Que ceux qui feront voir par une preuve admiſe,
Qu'ici-bas ils ont eu, tant qu'ils ont exiſté,
Ce beau *trio* que l'on mépriſe,
La bonté, l'innocence, & la ſimplicité.

QUELS objets effrayans à mes regards offerts !
Nos yeux ſont aveuglés par le feu des éclairs,
Les eaux vont inonder la terre ;
Et les Tyrans du Nord, échappés de leurs fers,
Déclarent aux Mortels la plus terrible guerre.

Malgré ces bruits affreux, raſſurez-vous enfin ;
Le Ciel, de notre ſort, voudroit-il voir la fin ?
Non, non ; nous allons voir ſa colere appaiſée.
Le coup dont vous tremblez, vient de la même main
Qui s'eſt ouverte ce matin,
Pour verſer dans nos champs la fertile roſée.

SUR les points importans de la Religion,
Il faut qu'avec reſpect tout le monde s'obſerve ;
Mais ſi jamais quelqu'un, dans cette occaſion,
Doit ſcrupuleuſement ſe tenir en réſerve,
Et ne point expoſer de fauſſe opinion,
C'eſt l'homme qui, par ſes ſciences,
Par ſes profondes connoiſſances,
S'eſt mis, dans le Public, en réputation.
Quand un Eſprit de ce mérite
S'échappe à des propos faits ſans attention,
Voyez quelle funeſte ſuite
Traîne après ſoi ſon indiſcrétion.

Le haut ſçavoir qui l'accrédite,
Faiſant regarder comme loi
Tout ce qu'il écrit ou débite,
Au dérangement il excite
Ceux qui, dans leurs foyers, ſuivent de bonne foi
La route qui leur eſt preſcrite.
Il détourne du bien un jeune proſélite;
D'une ame timorée il diſſipe la peur;
Dans ſes entêtemens confirme l'incrédule;
Bannit la honte & le ſcrupule;
Rend, de la nouveauté, l'eſprit foible amateur;
Dans le ſentier du vrai retarde notre cœur;
Par des doutes nous inquiette;
Et dans l'aveuglement nous jette,
En mettant la Raiſon du parti de l'Erreur.

MAITRE abſolu des deſtinées,
Toi qui tiens les tréſors ſous ta ſuprême loi,
Si tes ſoins paternels s'abbaiſſent juſqu'à moi,
Pour finir en repos le cours de mes années,
Des biens que ta bonté départ,
Daigne m'accorder quelque part.
Mais, je te prie avec inſtance,
Borne tes dons à mon égard,
Et ſauve-moi de l'abondance;
Mes ſouhaits ne vont pas plus loin.

Que ce qu'exige le beſoin ;
Renfermes-y ta bienveillance.
Je ſuis homme, & partant, ſi jamais l'opulence
De ma porte paſſoit le ſeuil,
Et vouloit établir chez moi ſa réſidence,
Elle ne viendroit pas ſans amener l'orgueil,
Le fier dédain, l'impertinence,
Les procédés ingrats, les inſolens propos,
La dureté de cœur, l'audace, l'impudence,
Et l'avarice, encor pire que tous ces maux.
Quel cortége, bon Dieu! quelle noire affluence!
J'aime mieux de Codrus avoir l'humble indigence,
Que tout l'or de Créſus, avec tant de défauts.

A UN JEUNE HOMME.

DU doute importun qui t'agite,
Sur la Foi qui nous eſt preſcrite,
Je voudrois dégager ton cœur ;
Mais malgré l'ardeur qui m'excite,
Du ſoin d'inſtruire un Proſélite,
M'acquitterai-je avec honneur?
Sur cette importante matiere
Ma connoiſſance eſt trop légere,
Pour me flatter de ce bonheur.
Autant qu'il eſt en ma puiſſance,
Je vais pourtant te conſeiller ;

Sincerement, & comme il penſe,
Mon cœur, ici, va te parler.
Le zèle outré du fanatiſme
N'a jamais troublé mes eſprits;
Tout ce qui ſent le cagotiſme,
N'excite en moi que du mépris.
Je ne ſuis point non plus du nombre
De ces Sceptiques entétés,
Dont la doctrine vaine & ſombre
Se refuſe à des vérités.
Sans approfondir des Myſteres,
Que je révere infiniment,
A nos Docteurs, à leurs lumieres,
J'aſſujettis mon ſentiment:
Et dans le ſentier de mes Peres
Je ſçais marcher tout uniment.
Ainſi, d'une ame très-ſoumiſe,
Je crois tout ce que croit l'Egliſe;
Mais pour reſſerrer le lien
Qui m'attache à cette loi ſage,
Voici, cher Timandre, un moyen
Que ma raiſon met en uſage,
Et dont je me trouve aſſez bien.
Sur la différente conduite
De l'Incrédule & du Croyant,
Souvent, en ſecret, je médite;
Leur comparaiſon me profite,
Et je m'éclaire en la voyant.

De la Foi ſolide & conſtante,
De la ſoumiſſion prudente
De l'homme qui vit en Chrétien,
Je vois n'arriver que du bien.
Du déſordre affreux où ſe plonge
Celui qui traite de menſonge
Notre Texte ſaint & moral,
Je vois n'arriver que du mal.
D'un côté je vois la folie,
La malice, l'iniquité,
L'impoſture, la perfidie,
L'orgueil & l'inhumanité:
J'apperçois de l'autre côté,
Des mœurs & des maximes pures,
La ſageſſe, la probité,
L'oubli, le pardon des injures,
La douceur & l'humanité.
Il ne faut pas qu'un long uſage
Nous ait appris à nous guider,
Pour voir à quoi notre ſuffrage
Doit, en pareil cas, s'accorder;
Et, pour le parti le plus ſage,
Un coup d'œil doit nous décider.

Fin du quatrieme & dernier Volume.

FAUTES A CORRIGER.

Tome I.

Page 187, Vers 4, *liſez*, débats.

Tome IV.

Page 70, Vers 23, *liſez*, de l'édredon.
Page 127, Vers 21, *liſez*, mignon fortuné.
Page 133, Vers 15, de ce Vers faites-en deux:

Celle d'après
Pour les valets.

Page 141, Vers 9, *liſez*, pendant ce dur combat.
Page 178, Vers 20, *liſez*, du revenant-bon.
Page 211, Vers 20, *liſez*:

Sous le modeſte habit qui le couvroit alors.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Œuvres de M.* PANNARD : Et je crois que le Public y trouvera de l'eſprit, de la facilité & de l'abondance. A Paris, ce 6 Mai 1762. *Signé*, MARIN.

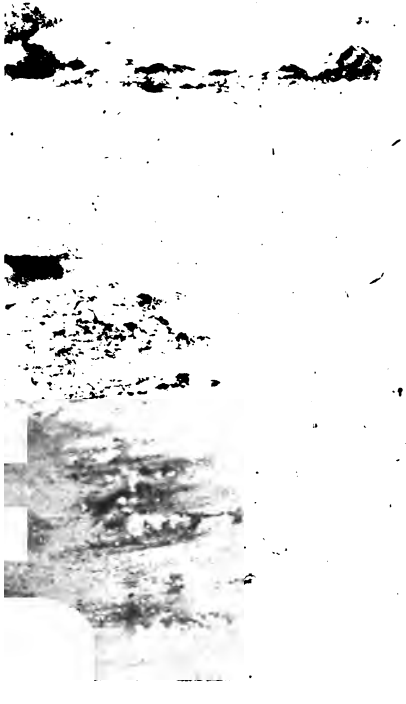
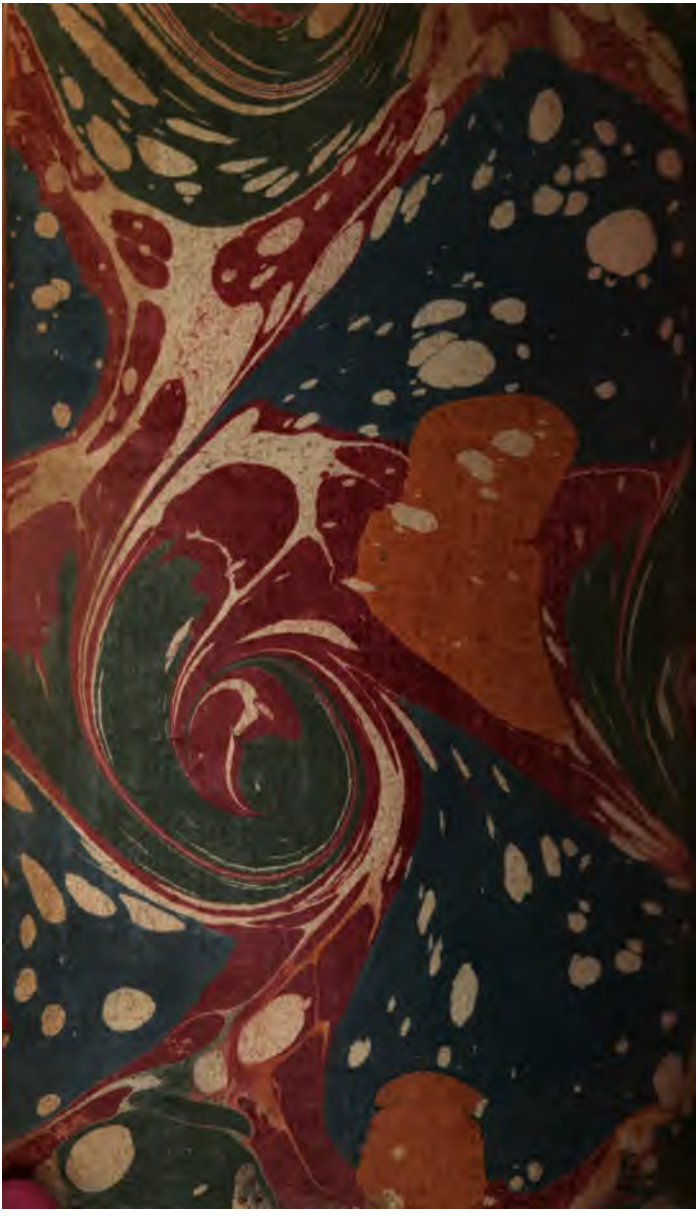
PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nos amés les Sieurs PANNARD & ... Nous ont fait expoſer qu'ils deſireroient faire imprimer & réimprimer des ouvrages qui ont pour titre, *Œuvres de M.* PANNARD ; *Œuvres de M.*.. s'il Nous plaiſoit leur accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter les Expoſans, Nous leur avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer & réimprimer leſdits ouvrages, autant de fois que bon leur ſemblera,

& de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion ou de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou réimprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit deſdits Expoſans, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auſdits Expoſans, ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion & réimpreſſion deſdits ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que les Impétrans ſe conformeront en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10

Avril 1726; qu'avant de les expoſer en vente les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion & réimpreſſion deſdits ouvrages ſeront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, le tout à peine de nullité des Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſans & leurs ayans-cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits ouvrages, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & non-obſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le ſeiziéme jour du mois

de Septembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante, & de notre Regne le quarante-ſixiéme. *Signé*, LOUIS. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre 15 de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 13, fol 101, conformément au Réglement de 1723 qui fait défenſes, article 41, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris ce 24 Septembre 1760. G. SAUGRAIN, *Syndic.*

J'ai cedé à M. Ducheſne, Libraire à Paris, ce préſent Priv lege, pour en jouir en mon lieu & place; & ce moyennant les conventions faites entre *nous*. A Paris, ce premier Octobre 1760. *Signé*, PANNARD.